VOYAGE AUTOUR DU MONDE

LE JAPON



VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

LE JAPON

EXPEDITION DU COMMODORE PERRY

PENDANT LES ANNÉES 1853, 1854 ET 1855

FAITE D'APRÈS LES ORDRES DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

DE WILHELM HEINE

PAR

A. ROLLAND

ILLUSTRÉ DE ONZE VUES COLORIÉES SUR PAPIER DE CHINE, DESSINÉES D'APRÈS NATURE PAR L'AUTEUR.

TOME II.

BRUXELLES

TYPOGRAPHIE DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT

RUE DE SCHAERBEEK, 12

1860

RETOUR

DANS LA BAIE DE JEDDO


Digitized by Google

RETOUR DANS LA BAIE DE JEDDO

TEMPÊTE. — BELLE VUE DE NIPHON.
— FERMETÉ DU COMMODORE PERRY. — ENTREVUE D'OURAGA. —
SALLE DE RÉCEPTION. — NÉGOCIATIONS.
— RELATIONS AMICALES AVEC LES JAPONAIS. —
PRÉLIMINAIRES.

Le 11 février, au point du jour, nous aperçûmes la terre ; c'étaient les groupes d'îles qui se trouvent au sud de la baie de Jeddo. A la pointe méridionale de la première, on voyait un volcan de quatre à cinq mille pieds de hauteur, dont le cratère était entièrement couvert de cendre jaune ou de soufre. Il soufflait une brise de mer qui devenait plus forte d'heure en heure. Nous continuâmes notre route jusqu'un peu après le coucher du soleil où la brise se changea en tempête. Le commodore fit le signal : « Mettez en panne à intervalles d'un mille ! » J'avais été toute la journée sur le pont avec M. B..., pour relever la ligne des côtes, et j'étais gelé de froid (le thermomètre tomba de soixante-cinq à quarante degrés Fahrenheit), aussi allai-je me coucher ;

mais vers onze heures, la tourmente devint si forte, qu'on siffla le commandement : « Tout le monde sur le pont ! »

Tous les éléments étaient déchaînés; l'ouragan chassait devant lui d'épaisses masses de brouillards, de sorte qu'on ne pouvait pas voir à cent pas; une pluie fine et piquante d'aiguilles de glace vous fouettait la figure et permettait à peine de tenir les yeux ouverts; de plus il se faisait en l'air un vacarme épouvantable, qui imitait le bruit de cymbales immenses accompagnant des gongs gigantesques. Notre situation, du moins celle des vaisseaux à voiles, était assez critique, car l'épaisseur du brouillard ne permettait pas de voir les lumières des autres vaisseaux, et nous courions risque de nous jeter les uns sur les autres; au reste, comme la côte était devant la direction de l'orage et que par suite la mer n'était pas trop houleuse, il n'était pas très-difficile à un bon vapeur de conserver sa position. Vers le matin, la tourmente s'apaisa un peu, et à sept heures, le commodore fit le signal de reprendre les intervalles ordinaires et de suivre le vaisseau pavillon. Nous avions alors le cap Idzou à l'ouest, et la côte, escarpée et montueuse, se dirigeait vers le nord.

Nous nous arrêtâmes en haut de la baie de Nodowara (à l'ouest de la baie de Jeddo) où la *Macedonia*, pendant la nuit d'orage, s'était échouée sur un banc de corail. Le *Mississipi* fut aussitôt envoyé à son secours et la dégagea sans grande difficulté; mais ce temps d'arrêt ne nous permit pas d'entrer le même jour dans la baie de Jeddo.

Nous passâmes la nuit à l'ancre et, un peu après le coucher du soleil, nous fûmes rejoint par le *Lexington*; toutefois nous n'apercevions pas le capitaine Bayle avec son *Southampton*, ce qui nous causait quelque inquiétude. Le 13 au matin, le *Powhattan*, prit à sa remorque la *Vandalia*, le *Mississipi*, la *Macedonia* et le *Susquehannah*, ainsi que le *Lexington* enfin arrivé, et nous nous dirigeâmes en droite ligne sur la baie de Jeddo.

Ce matin-là, je jouis du plus beau coup d'œil que je me rappelle avoir eu de ma vie. Le vent s'était changé de nouveau en une agréable brise et déjà, dans la nuit, nous avions aperçu quelques cimes neigeuses; au lever du soleil, le ciel était parfaitement pur et devant nous s'étendait, formant environ un tiers de cercle, une chaîne de montagnes couvertes de neige qui pouvaient avoir une hauteur de cinq à sept mille pieds. Au-dessus s'élevait la tête gigantesque du volcan Fousi-Yama dont les neiges éclatantes étaient

coupées de loin en loin par quelques bandes de lave noire. On eût dit une longue file de glaciers des Alpes dominés par l'Etua, et la vapeur du matin qui couvrait encore toute la mer donnait à ce tableau une teinte rosée on ne peut plus délicate. Malgré le froid piquant qui vous saisissait, je ne pus m'empêcher d'aller chercher ma boite de couleurs et de fixer, tant bien que mal sur la toile, ce spectacle fugitif et magique.

A midi, nous doublions la pointe Sagami, à deux heures, nous passions devant notre ancien mouillage d'Ouraga, et dès que nous eûmes atteint une langue de terre que, lors de notre premier séjour dans la baie de Jeddo, nous avions nommée la pointe Rubicon, nous aperçûmes, à notre grande joie, notre vieux capitaine Junius Bayle avec son *Southampton*, tranquillement à l'ancre dans une bonne et spacieuse crique, située à environ quinze milles plus haut. Comme c'était un excellent mouillage, le commodore donna à toute l'escadre le signal d'aller également s'y mettre à l'ancre en formant une demi-lune vis-à-vis de la côte.

Le 14, il vint à bord une députation qui invita le commodore à retourner à son ancien mouillage d'Ouraga, attendu qu'on y avait déjà fait des préparatifs pour le recevoir, mais le vieux et héroïque marin s'y refusa catégoriquement, et dit avec bienveillance, quoique avec beaucoup d'énergie : *qu'il avait l'habitude de ne jamais reculer d'un seul pas.*

Pendant les jours suivants les premiers cutters de tous les navires furent envoyés en haut de la baie pour achever le relevé nautique qu'on n'avait pas pu finir l'année précédente ; le temps froid et la mer orageuse augmentèrent beaucoup les difficultés de cette opération. Cette fois j'étais avec le lieutenant Whiting de la *Vandalia*. Les travaux se firent sans que nous fussions troublés le moins du monde par les Japonais, mais c'était une rude corvée, et, souvent le soir, je n'étais pas capable d'écrire un seul mot, ni même de penser, tant j'avais la tête lourde d'avoir été secoué pendant douze heures sur notre coquille de noix par un froid très-piquant et une mer houleuse.

23 février.

Après beaucoup de longues et ennuyeuses négociations avec les autorités japonaises, il a été enfin résolu que le capitaine Adams (capitaine de pavil-

lon) irait à Ouraga s'entendre avec les commissaires impériaux sur les préliminaires.

Le 21 février au matin, le capitaine Adams se rendit à bord de la *Vandalia*, qui devait le transporter à Ouraga ; sa suite se composait du major Zeilin (infanterie de marine), du lieutenant Jones (infanterie de marine), du lieutenant Boncraft (de la *Macedonia*), du capitaine Tanzl (infanterie de marine), de M. Punser Eldrege, du secrétaire Perry (fils du commodore), de M. Portmann, interprète hollandais, de M. Adams, fils et secrétaire du capitaine Adams, et de votre serviteur.

Dès que nous fûmes à bord il nous vint de terre une députation japonaise pour nous accompagner comme cela s'était déjà fait jadis en pareille circonstance. Nous avions, comme je l'ai dit, environ quinze milles à faire pour nous rendre de notre mouillage actuel à Ouraga ; le vent, qui était d'abord léger et favorable, tourna tout à coup, et avant d'avoir pu doubler le cap d'Ouraga, nommé par nous pointe Rubicon, nous eûmes à lutter contre un vent de nord-ouest passablement violent. Pendant deux heures, nous nous épuisâmes en efforts inutiles, et il nous fallut enfin jeter l'ancre sous le vent de terre. Nos guides japonais furent invités par nous à passer la nuit à bord, mais ils refusèrent. Il leur avait été ordonné de se rendre par eau à Ouraga, et ils s'en tinrent strictement à leurs ordres. Toute la députation monta dans les deux chaloupes qui l'avaient amenée ; au péril de leur vie, ils se lancèrent tous contre le rivage au beau milieu de la tourmente, et enfin, après des efforts inouïs, ils doublèrent le cap. L'orage continua avec telle violence qu'il nous fallut jeter nos quatre ancres ; et nous restâmes exposés à une pluie glacée qui nous piquait la figure comme des aiguilles. Heureusement nous avions avec nous la musique du *Susquehannah*, et grâce à elle ainsi qu'à la cordialité de nos excellents hôtes de la *Vandalia*, nous passâmes aussi agréablement que possible cette déplaisante nuit. Vers le matin l'orage s'étant enfin apaisé, nous relevâmes nos ancres et remîmes à la voile.

C'était le 22 février, jour anniversaire de la naissance du grand Washington, on n'aurait pu en choisir un meilleur pour une entrevue aussi décisive. Aux mâts de misaine et d'artimon flottait le drapeau national, et une flamme hissée au grand mât tombait presque jusque sur le pont. Toute l'escadre était pavoisée de la même manière (nous apercevions les vaisseaux juste à l'hori-

zon) et à onze heures, nous arrivâmes devant Ouraga où nous jetâmes l'ancre presque à la même place que l'année précédente. Notre députation revint nous trouver à bord et bientôt après nous nous rendîmes à terre dans le premier cutter et la grande chaloupe. C'était midi précis, et au même instant nos canons annoncèrent la solennité du jour. Cette fois, nous n'avions aucune escorte militaire; pas même, comme de coutume, les pistolets à la ceinture afin de prouver aux Japonais combien nous avions foi en leurs assurances d'amitié; les officiers portaient uniquement en fait d'armes leur sabre d'ordonnance.

Ouraga est pour ainsi dire l'avant-port de Jeddo, et aucun bâtiment ne peut remonter la baie sans s'y arrêter et y être visité; c'est peut-être pour ce motif qu'on avait désiré que l'entrevue eût lieu à cet endroit même. A cet effet, on avait élevé sur le rivage, entre les premières maisons de la ville, plusieurs bâtiments entourés tous d'une toile noire et blanche. Derrière ces toiles se pressait une foule de curieux qu'un certain nombre d'hommes armés de longs bâtons avaient peine à tenir à distance. Dans une avant-cour il y avait d'abord, tout près de l'entrée, une espèce de corps de garde où se trouvaient huit ou dix soldats dont les armes, recouvertes de flanelle rouge, étaient en faisceau derrière eux. A la seconde porte de cette avant-cour, il y avait encore un poste de six Japonais, qui n'avaient toutefois d'autres armes que les sabres qui se portent ordinairement à la ceinture. De là, nous entrâmes dans une grande salle au fond de laquelle était ménagée un petit espace entouré de colonnes et couvert d'un baldaquin de soie violette. La longueur de cette salle était d'environ cinquante pas; elle pouvait en avoir vingt-cinq de large et douze à quatorze pieds de haut. Du côté gauche, on avait disposé pour nous des siéges devant lesquels étaient placées des tables d'égale hauteur; vis-à-vis, il se trouvait des siéges pour les commissaires impériaux, mais sans tables. Au milieu de cette salle, que l'on avait tendue de nattes de paille toutes neuves et finement tressées, étaient disposés huit grands réchauds en métal, posés chacun sur un pied de laque noire avec ornements en cuivre doré; ces réchauds étaient remplis d'une substance blanchâtre, soit de la pierre ponce pulvérisée, soit de la chaux, sur laquelle brûlait un bon feu de charbon. Cette disposition, ainsi que tout l'arrangement de la salle, malgré son extrême simplicité, avait un air on ne peut plus amical. Le long des deux côtés de la salle couraient des galeries per-

cées de fenêtres en papier huilé. Dans ces galeries se trouvaient environ cent cinquante à deux cents Japonais agenouillés ou accroupis sur leurs talons selon la coutume du pays.

Nous primes place, et bientôt après entrèrent les trois commissaires impériaux, qui allèrent s'asseoir vis-à-vis de nous. Après un échange de politesses, on en vint à parler du sujet de l'entrevue. Les Japonais désiraient que toutes les négociations se fissent à Ouraga ; le commodore Perry trouvait, au contraire, que le mouillage n'y était pas aussi bon, et il désirait ne pas retourner en arrière, insistant, d'ailleurs, pour que les négociations se suivissent dans une ville située en face de son mouillage actuel ; et afin d'écarter tout d'abord le prétexte que pourraient invoquer les Japonais, à savoir qu'il serait trop pénible pour les commissaires de faire ce trajet, il leur fit offrir un de nos vapeurs pour les transporter tous à l'endroit où il désirait qu'eût lieu l'entrevue. Le capitaine Adams communiqua ces propositions par écrit, ainsi que quelques autres, et il y ajouta encore des explications verbales. Les Japonais les écoutèrent avec beaucoup d'attention et ils nous promirent une réponse pour le lendemain, attendu qu'ils regardent comme un manque de politesse une trop grande précipitation dans les affaires importantes.

Sur ce, les commissaires se retirèrent, et Yezaimon, gouverneur d'Ouraga, avec ses officiers, nous firent les honneurs. On apporta des rafraîchissements, consistant en thé, en gâteaux, pâtisseries fines et oranges ; le thé fut servi dans des tasses de porcelaine bleue et blanche posées sur des soucoupes de laque ; toutes les pâtisseries, ainsi que les oranges, étaient sur des assiettes de laque d'un très-beau travail ; la dorure surtout, qui avait un léger relief, était d'un goût parfait et révélait un artiste. On servit, de deux en deux hôtes, deux petits pots d'argent contenant environ une demi-bouteille ; dans l'un, il y avait du sacki, et, dans l'autre, du miri, boisson très-agréable également extraite du riz, mais dont le goût a quelque analogie avec celui du vin muscat. C'est là que, pour la première fois, je ne vis pas ces petits verres grands comme des dés à coudre ; on buvait dans de toutes petites coquilles de laque très-plates.

Pendant ce temps, le vent était devenu si violent que nous ne pouvions pas nous risquer à aller à bord dans les chaloupes ; aussi restâmes-nous à terre encore assez longtemps après avoir terminé nos affaires, et la

boisson et le tabac ayant mis peu à peu tout le monde en belle humeur, nous nous trouvâmes réciproquement sur un pied d'assez grande familiarité.

Un des interprètes parlait assez bien anglais; il l'avait appris du capitaine Maxwell, baleinier américain, qui, ayant échoué sur la côte d'Idzou, avait été quatre ans prisonnier à Mastmaye et enfin remis, en 1849, à la corvette *Preble*. M. Portmann et moi nous causions hollandais avec les interprètes; avec d'autres, on parlait par signes et on se faisait comprendre tant bien que mal. Nos uniformes, nos sabres, nos montres et tous les petits objets que nous avions sur nous furent, de la part des Japonais, l'objet d'un examen attentif; en revanche, ils nous montrèrent, avec le plus grand empressement, les curiosités japonaises; ils nous permirent même d'examiner les lames de leurs sabres qu'ils tiennent d'ordinaire au fourreau avec le soin le plus jaloux. Elles étaient d'un acier bleuâtre très-fin et de première qualité, elles avaient le tranchant si affilé que nous pouvions couper avec, par le haut bout, des morceaux de papier mince. On passa aussi en revue l'argent que nous avions sur nous, et l'on nous demanda la valeur de chaque pièce; cependant, pour notre part, nous ne vîmes jamais de monnaies japonaises. Une carte de poche des États-Unis fut étudiée avec beaucoup de soin, et l'on s'enquit en détail du climat, des produits, etc., des divers États; on ne nous fit pas moins de questions sur la Californie; on nous demanda s'il était vrai que chacun pouvait aller y chercher de l'or, combien il s'y trouvait de vaisseaux, combien de temps il fallait pour s'y rendre, pourquoi il venait tant de navires américains dans la mer du Japon. Dans l'espace d'une seule année, nous dirent nos hôtes, on en a vu passer plus de cent soixante dans le détroit de Mastmaye. (Ce sont nos baleiniers, et, soit dit en passant, leurs fréquentes apparitions en pareil nombre dans ces eaux paraissent n'avoir pas peu contribué à disposer les Japonais en notre faveur.)

Entre autres objets japonais je vis un quart de cercle très-élégamment construit, un livre japonais orné de gravures sur bois, un fusil à mèche d'un travail exquis avec un superbe canon damasquiné d'or, un tout petit pistolet à mèche long seulement de deux pouces, et un livre avec divers pavillons parmi lesquels on me montra celui de l'empereur du Japon. On finit par devenir si gai et si familier, que plusieurs jeunes Japonais de distinction se coiffèrent de nos bonnets d'ordonnance, se drapèrent dans nos

manteaux et se mirent à se promener majestueusement de long en large, s'amusant fort de cette mascarade.

Vers le soir, le vent s'étant assez apaisé pour nous permettre de retourner à bord de *la Vandalia*, quatre ou cinq d'entre nous se mirent dans les chaloupes des Japonais qui nous faisaient la conduite, et ils en parurent enchantés. Il faisait un froid très-vif, et nos Japonais, avec leurs vêtements légers, semblaient en souffrir beaucoup. En conséquence je pris sous mon grand manteau rond To-ko-ju-ro, l'un des interprètes, jeune homme très-aimable et fort instruit avec un autre de ses compagnons; mes camarades en firent autant de leur côté et cela provoqua une hilarité nouvelle, de sorte qu'arrivés à bord, nous eûmes grand regret à nous quitter. Nous étions tous également satisfaits et touchés des manières polies et parfaitement convenables de nos hôtes.

Le 23, au matin, le gouverneur Yezaimon vint à bord et nous rendit la réponse suivante : *La loi qui ne permet aux Japonais d'entrer en négociations qu'avec les Chinois et les Hollandais a été définitivement étendue aux Américains, et les commissaires impériaux n'attendent plus que la présence du commodore à Ouraga pour arrêter les conditions du traité.*

A bord du *Powhattan*, 26 février.

Nous fûmes obligés de rester encore le 23 à Ouraga pour faire faire à la réponse des commissaires au commodore Perry quelques changements proposés par le capitaine Adams, et le 24, nous remîmes à la voile ; mais quel ne fut pas notre étonnement lorsque, après avoir doublé la pointe Rubicon, nous n'aperçûmes plus notre escadre! Toutefois, nous eûmes bientôt le mot de l'énigme ; le matin même le commodore Perry s'était avancé encore de dix milles environ dans la baie, à un endroit où il avait trouvé un meilleur mouillage, et, le soir, nous avions repris notre position à deux longueurs de câble du *Susquehannah*.

Le 25, de grand matin, une nouvelle députation arriva et fit une dernière tentative pour déterminer le commodore à retourner à Ouraga ; enfin, sur son refus catégorique, on déclara que les commissaires demandaient à venir nous trouver et qu'ils priaient le capitaine Adams de chercher un emplacement pour les négociations. On choisit à cet effet une pièce de terre située à un

demi-mille à l'est de Conegaba, ville assez importante devant laquelle nous sommes à l'ancre en ce moment; on se mit donc de suite à démolir les bâtiments préparés à Ouraga et à les transporter à l'endroit désigné.

LA DÉCISION

LA DÉCISION

PRÉPARATIFS SOLENNELS. — DÉBARQUEMENT DU COMMODORE. — RÉCEPTION ET BANQUET. — PROMENADE SUR LE SOL JAPONAIS. — SOUVENIR DE LA PATRIE. — PRÉSENTS DU GOUVERNEMENT AMÉRICAIN. — CONCLUSION DU TRAITÉ. — HOURRAH POUR LE COMMODORE PERRY! —

Baie de Jeddo, 11 mars 1854.

Le 8 mars, au matin, il faisait un magnifique soleil de printemps; le ciel était d'un azur sombre et d'une pureté parfaite; on apercevait seulement de loin en loin quelques petits nuages blancs qui semblaient se jouer dans l'air tiède et caressant. Dès le point du jour tout était en mouvement à bord des navires; on avait mis les chaloupes à la mer et l'on y avait embarqué des canons et des munitions; les soldats de marine en grande tenue donnaient le dernier coup à leurs armes et examinaient leurs buffleteries blanches pour voir s'il ne s'y était pas fait quelque petite tache pendant la nuit; les matelots en

jaquette et pantalon bleus, le chapeau entouré d'un ruban tricolore avec les treize étoiles, le sabre marin à la hanche gauche et le pistolet à la droite, avaient une superbe tournure. L'arrière étincelait d'épaulettes et de tresses d'or, bref, on faisait tous les préparatifs pour se présenter de la façon la plus brillante possible à l'entrevue si longtemps attendue entre le commodore Perry et les commissaires impériaux.

A dix heures, le vaisseau-amiral fit le signal : « Toutes les chaloupes prêtes pour le rendez-vous ! » Bientôt après on vit s'éloigner de tous les navires les chaloupes remplies d'hommes d'équipage; elles se formèrent en ligne à une longueur de câble de l'escadre. Le centre était formé par dix *lanches* (1), dont les quatre qui appartenaient au *Powhattan* et au *Susquehannah* portaient des obusiers de vingt-quatre, les autres, des obusiers de douze; aux deux ailes se trouvaient les chaloupes plus légères, en tout vingt-quatre. En avant était le capitaine Buchanan du *Susquehannah* qui commandait la petite flottille.

A onze heures, toute la ligne se mit lentement en mouvement comme un bataillon sur le champ de manœuvre, aux sons joyeux des musiques des trois frégates qui avaient été réparties sur toute la ligne. C'était un beau spectacle que de voir les huit vaisseaux de l'escadre (les trois steamers et la *Macedonia* présentaient leurs batteries à la côte pour protéger le débarquement) s'étendant sur une longueur de plus d'un mille anglais, et parallèlement à eux la ligne des chaloupes pleines d'officiers, de soldats, de matelots dont les armes étincelaient au soleil ainsi que les canons, tandis que les drapeaux étoilés et rayés flottaient au souffle tiède de la brise. Le débarquement de ces six cents hommes s'opéra dans le plus grand ordre; les soldats de marine et les matelots divisés en huit compagnies formèrent d'abord une ligne de parade sur le lieu de débarquement, faisant face à la mer, puis trois côtés d'un carré à l'extrémité supérieure de laquelle s'élevait la salle construite pour la réception solennelle; les chaloupes à l'ancre le long du rivage formaient en quelque sorte le quatrième côté du carré.

Au moment où le *Powhattan* fit avec treize canons le salut du commodore, on vit sortir du nuage blanc de fumée la barque de gala du *Powhattan*, ornée du grand pavillon du commodore. Trente et quelques

(1) Grandes chaloupes. (*Note du Traducteur*).

officiers, composant l'escorte, l'attendaient déjà au lieu du débarquement, et dès qu'il eût mis le pied sur le sol japonais et se fut avancé au milieu de nous, nous le suivîmes à la salle de réception; les troupes présentèrent les armes, les drapeaux s'abaissèrent et la musique fit entendre l'air national : *Hail Columbia*. En même temps, le *Powhattan* hissait le pavillon impérial japonais, que les chaloupes saluèrent de vingt et un coups de canon, après quoi une salve de dix-sept coups fut tirée pour le pavillon des commissaires impériaux, c'est-à-dire, autant que pour un ministre plénipotentiaire.

La salle de réception était la même que celle de Conegaba, seulement elle était encore plus ornée, et tout au fond on avait ménagé un compartiment spécial, une espèce d'alcôve avec huit ou dix siéges pour le commodore, les commissaires impériaux, les interprètes, etc. Tout le monde se plaça d'abord dans la grande salle de la même manière que précédemment, et l'on échangea quelques politesses, puis les personnages désignés se rendirent dans l'appartement de la Conférence dont les entrées étaient fermées par des rideaux de soie violette. Quant à nous, on nous présenta une collation, composée de quatre ou cinq sortes de poissons et d'une multitude de mets indescriptibles; il me parut plaisant de trouver dans le nombre des raiforts râpés très-fins. Deux petites tasses contenaient des assaisonnements; dans l'une il y avait une sauce de soui et dans l'autre un mélange piquant du même genre; la manière dont ces deux sauces étaient préparées, prouvait que, sous le rapport gastronomique, les Japonais n'étaient pas moins avancés que dans tout le reste. On nous servit, dans de petites soupières couvertes, une espèce de soupe à l'anguille que je trouvai fort à mon goût. Mais ce qui me parut étrange, c'est que, au lieu de pain, on nous donna une espèce de fromage doux, coupé en tranches très-minces. La seule boisson qu'on nous servit avec tout cela, ce fut du thé; seulement au dessert, qui se composait de gâteaux et de toutes sortes de sucreries, on apporta aussi, dans des vases d'argent, d'excellents sacky.

Pendant les diverses visites que nous avaient rendues à bord les fonctionnaires japonais, j'avais fait connaissance avec plusieurs d'entre eux, et comme ils avaient paru prendre grand plaisir à notre mode de porter des santés, il me fallut aussi en cette circonstance en porter avec eux un si grand nombre que je fus obligé d'avaler quelques tasses de thé pour ne pas me griser complétement.

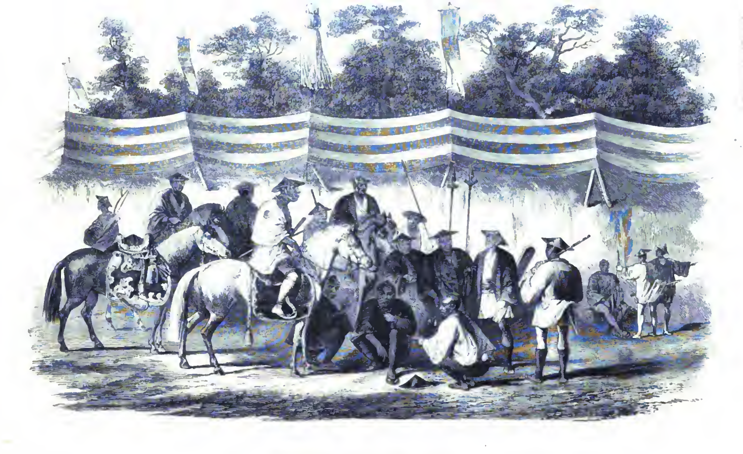
Comme l'entretien avec les commissaires impériaux durait très-longtemps, quelques-uns d'entre nous, après le déjeuner, se mirent à fumer avec les Japonais; d'autres, et je fus du nombre, allèrent faire un petit tour de promenade.

L'air était doux et chaud, et la masse de peuple qu'avait attirée la solennité, se comportait très-convenablement. Les éternelles cloisons de toile à raies noires et blanches avaient cette fois été laissées de côté sur la demande expresse du commodore, de sorte que rien ne m'empêcha de faire une petite excursion à travers champs. C'était à peine si les plus hautes cimes des montagnes gardaient encore quelques traces de l'hiver, et même le grand volcan Fousi-Yama commençait à montrer quelques taches noires sur son blanc bonnet de neige. De loin en loin, de petites troupes de soldats japonais, avec leurs armes qui brillaient au soleil et leurs costumes bariolés des couleurs les plus vives, donnaient quelque animation au paysage qui sans cela eût été tant soit peu monotone. Tandis que je me promenais ainsi au milieu des champs de blé vert, une alouette se leva tout à coup droit devant moi, et tout en grisollant, s'élança dans les airs. Je m'arrêtai malgré moi et me mis à écouter, dans un pieux recueillement, l'hymne joyeuse du petit chanteur ailé dont la voix, comme celle d'un ami qu'on n'a pas vu depuis bien longtemps, parlait à mon cœur de la patrie. Lorsque pour la dernière fois je traversais les champs de mon pays, que je quittais peut-être pour toujours, j'entendis aussi chanter l'alouette, et depuis cette époque, je ne me rappelle pas l'avoir jamais entendue.

Le reste de cette journée ne présenta rien de remarquable qui mérite d'être rapporté; à quatre heures, nous retournions tous à bord.

30 mars 1854.

Quelques jours après, nous enterrions notre premier mort, un soldat de marine du *Mississipi*, sur le sol japonais. Une escouade commandée par un caporal, l'aumônier Jones du *Mississipi* et quelques officiers formaient le convoi funèbre; mais à l'entrée d'un village, que nous devions traverser pour atteindre le lieu de la sépulture, un prêtre boudhiste se joignit à nous, et comme personne ne l'en empêcha, il prit place dans le cortége immédiatement derrière le docteur Jones. Le cimetière, où l'on avait creusé la fosse,



Groupe de soldats japonais.



était situé non loin d'un petit temple. Le docteur Jones lut les prières d'usage et lorsqu'il eut fini, le prêtre boudhiste demanda très-humblement s'il lui était permis aussi d'accomplir ses cérémonies qui se bornaient à brûler quelques bouts de papier, sur lesquels étaient écrites des prières, et à apporter quelques offrandes consistant en thé, riz, etc. On lui accorda très-gracieusement la permission qu'il demandait, et cela parut faire une très-bonne impression sur les Japonais, rassemblés là en assez grand nombre ; il est probable d'ailleurs que quelques prières de plus et les cérémonies bien simples du prêtre boudhiste n'auront fait aucun tort à l'âme du trépassé.

A cette époque, les affaires du service m'ont pris beaucoup de temps, et, presque chaque jour, m'ont fait aller à terre. Nos ingénieurs et nos mécaniciens s'occupaient activement à déballer et à exposer les présents destinés à l'empereur. A chaque nouvelle caisse qui était ouverte, l'étonnement des Japonais redoublait, et de fait les superbes présents qu'envoie ici l'Amérique seraient admirés aussi dans tout autre pays. Mais ce qui fit surtout l'admiration des Japonais, ce fut le chemin de fer. La locomotive, le tender, la voiture construite par Morris de Philadelphie, toute en bois de rose et en palissandre, la partie métallique admirablement travaillée, le tout naturellement dans des proportions un peu réduites, c'était le plus joli modèle que j'aie jamais vu. Les rails étaient disposés de manière à former un cercle d'environ un mille. Il y avait aussi une grande pompe à feu à haute pression; notre mécanicien, en l'essayant, dirigea le jet sur un groupe de badauds japonais qui en furent tous renversés et dont l'effroi nous divertit beaucoup. On exposa des machines agricoles de tout genre pour lesquelles l'Amérique a obtenu à bon droit le premier prix à l'Exposition universelle de Londres. On admira beaucoup les bateaux de sauvetage en fer de Francis, et ce fameux bateau ponté pour les secours en cas de tempête, lequel, au moyen d'un câble envoyé par une bombe que lance un mortier du vaisseau qui a fait côte, établit un va-et-vient entre ce vaisseau et le rivage. Un certain nombre de revolvers Colt à six coups, de belles carabines de Halle à vingt-quatre coups, des produits fabriqués de toute espèce, des étoffes, et enfin les plus belles éditions d'œuvres d'auteurs américains, entre autres un magnifique exemplaire des *Oiseaux de l'Amérique* par Audubon, ce célèbre monument d'histoire naturelle, se trouvaient aussi parmi les présents et en

faisaient un des dons les plus précieux que jamais nation ait offert à une autre nation. Mais ce qui rendait le tout plus précieux encore, c'est qu'à peu d'exceptions près, c'étaient des dons volontaires des inventeurs et des fabricants et que le gouvernement n'avait eu que fort peu de chose à y ajouter. Exemple qu'on peut dire unique en son genre.

Enfin le traité de commerce avec le Japon, ce traité si longtemps désiré, était définitivement conclu, et, le 24 mars, il fut signé solennellement par les plénipotentiaires des deux puissances contractantes.

Le 26, le commodore donna, à bord de notre vaisseau, aux commissaires impériaux et à leur suite, composée d'environ soixante Japonais de distinction, une fête où régna la plus franche gaieté et une cordialité parfaite. Nous bûmes au bruit du canon à la santé du Sziogoun, l'empereur actuel, et nos hôtes montrèrent dans notre mode de porter des toasts un assez joli talent; ils portèrent la santé du président des États-Unis, et des hourrahs pour le drapeau étoilé et pour le commodore Perry furent proposés et accueillis par tous les assistants avec un égal enthousiasme.

SIMODA

SIMODA

— MORTELLES ANGOISSES DES COMMISSAIRES. —
ASPECT DE JEDDO. — GRAND SOULAGEMENT DES COMMISSAIRES JAPONAIS.
— DÉPART DE LA BAIE DE JEDDO. —
IDZOU. — PORT ET SITUATION DE SIMODA. — L'INTÉRIEUR
D'UNE VILLE JAPONAISE.
— MAISONS. — BAINS. — CONTRASTES. — TEMPLES. — SERVICE DIVIN. —

Port de Simoda, 7 mai 1854.

Pendant les derniers jours, et une fois les négociations diplomatiques terminées, le relevé des côtes fut poursuivi avec ardeur; malgré le brouillard et le temps orageux, il fut achevé le 6 avril, de sorte que je fus accablé de besogne. D'après les conventions faites, le port de Simoda (situé près du cap Idzou et à quarante-cinq milles à l'ouest de l'entrée de la baie de Jeddo) devait être ouvert aux navires américains à partir du 15 avril; cependant, avant que la flotte ne s'y rendit, le commodore désira jeter par lui-même un coup d'œil sur Jeddo, d'autant plus que les chaloupes de sondage

s'en étaient approchées jusqu'à une distance de quatre milles, et que même à cet endroit elles avaient encore trouvé un tirant d'eau de quatorze brasses. Lorsque ce projet fut communiqué aux commissaires impériaux, ils en furent tout bouleversés. Ils ne pouvaient se faire à l'idée de voir dans la résidence impériale, des étrangers qui avaient si hardiment déclaré ne pas vouloir se soumettre au cérémonial humiliant du Japon, et ils proposèrent une foule de transactions telles par exemples que celle-ci : le commodore Perry, comme l'avait fait précédemment l'ambassadeur hollandais, se rendrait à Jeddo par la voie de terre et demanderait une audience, etc., etc., mais, comme on le pense bien, toutes leurs propositions furent rejetées comme inacceptables et contraires à la dignité du commodore. Enfin celui-ci ayant formellement déclaré *qu'il n'irait que jusqu'en vue de Jeddo,* les commissaires le prièrent seulement de vouloir bien considérer que, si notre flotte venait effectivement jeter l'ancre sous les murs de Jeddo, il ne leur restait plus qu'à se donner la mort.

Le 8, jour où devait s'exécuter notre projet, il vint à bord une députation qui espérait encore qu'on s'en tiendrait aux paroles et qu'on n'effectuerait pas ce que le commodore avait annoncé; mais lorsqu'on eut levé l'ancre et que notre puissante flotte commença à remonter la baie, les figures des pauvres Japonais prirent une expression de profonde consternation et de véritable désespoir; ils demandaient sans cesse aux officiers si on allait réellement à Jeddo, si l'on y jetterait l'ancre, si véritablement on en avait l'intention. Les officiers leur répondaient : « Nous ne connaissons pas les intentions du commodore et nous devons nous borner à exécuter strictement les ordres qui nous sont donnés. » Sur quoi les Japonais s'écriaient : « Oh! non, non, les vaisseaux n'iront pas jeter l'ancre devant Jeddo, le commodore Perry a bon cœur, il est généreux, il ne veut pas notre mort! » (paroles authentiques.)

A dix heures du matin, nous arrivâmes en vue de Jeddo. Les maisons blanches de la ville s'étendaient à peu près en forme de demi-cercle le long du rivage qui, à l'extrémité supérieure de la baie, devient tout à fait plat. A notre gauche, un faubourg nommé Sinegawa était adossé à une petite chaîne de collines d'environ cent vingt à cent cinquante pieds de haut. Le bâtiment le plus rapproché de nous était une espèce de tour que les Japonais nous dirent être un phare; il était construit tout en bois et affec-

tait la forme d'une pyramide triangulaire tronquée ; au bas la charpente était toute nue, elle n'était recouverte de planches qu'à la partie supérieure.

Tout le long du rivage il y avait une multitude innombrable de petits bateaux pêcheurs et d'autres petites barques ; à une distance d'environ trois milles anglais en avant de nous, entre notre escadre et la ville, et peut-être à un mille de cette dernière, on apercevait à l'ancre une longue file de très-grandes jonques, au nombre de plus de deux cents, à coup sûr, et qui probablement étaient des vaisseaux de guerre. Dans le lointain, au delà des maisons de la ville, s'élevait une colline sur laquelle on distinguait de grands bâtiments et une enceinte de murailles ; on nous dit que c'était la résidence de l'empereur. Arrivés à l'endroit où nous nous trouvions alors, le commodore fit le signal d'arrêter et envoya l'ordre à tous les officiers de venir sur le pont pour jeter encore un coup d'œil sur Jeddo, attendu que nous n'en approcherions pas davantage ; après un temps d'arrêt d'environ une demi-heure, tous les vaisseaux firent volte-face et redescendirent la baie à la joie indicible des Japonais qui furent soulagés d'un poids énorme et, à partir de ce moment, se sentirent revivre.

Je fus enchanté pour ces pauvres gens de la résolution prise par le commodore ; j'avouerai cependant que j'éprouvai alors, ainsi que bien d'autres, une espèce de déception, d'abord parce que j'avais nourri l'espérance de voir Jeddo dont l'aspect extérieur et l'étendue ne répondaient nullement à l'idée que nous nous en étions faite ; ensuite parce qu'il fallait renoncer à faire aucun séjour, même très-court, dans cette ville impériale. Mais, en pesant bien toutes les circonstances, personne ne pouvait s'empêcher d'approuver de tous points la conduite du commodore. Le but principal de notre mission était plus complétement atteint qu'on n'eût pu l'espérer au début ; il était presque impossible d'exiger davantage pour le moment ; le seul résultat que nous eussions pu obtenir encore eût été de satisfaire notre curiosité, et peut-être eussions-nous dû sacrifier pour cela la vie de quelques hommes innocents, attendu qu'au retour les commissaires japonais nous répétaient très-sérieusement que si nous eussions jeté l'ancre devant Jeddo, c'eût été infailliblement pour eux le signal du *hara-hini* (c'est-à-dire de s'ouvrir le ventre), pour échapper à une ignominieuse exécution. Et lors même qu'ils ne l'eussent pas fait, il est certain qu'en tenant si peu de compte de leurs prières et de leurs représentations, nous eussions provoqué une

aigreur qui peut-être aurait élevé pour longtemps une barrière infranchissable entre les deux peuples.

Nous retournâmes, dans l'après-dînée, à notre ancien mouillage de l'année précédente (mouillage américain), et nous y passâmes encore quelques jours à vérifier exactement nos sondages de la baie, ce qui fut terminé le 15.

Dès le 6, le *Saratoga* avait pris la mer, ayant à son bord le capitaine Adams avec le traité conclu, pour le porter en Amérique par la voie des îles Sandwich et de San-Francisco. Le 14, tous les vaisseaux à voiles se dirigèrent vers le port de Simoda où le *Powhattan* et le *Mississipi* allèrent les rejoindre le 16.

Le temps était brumeux, comme il l'est souvent sur les côtes, de sorte que, cette fois, nous fûmes privés de la belle vue du grand Fousi-no-yama et des chaînes de montagnes qui l'entourent. Vers dix heures, nous arrivâmes en vue de l'île d'Ousima qui se trouvait à quatre ou cinq milles au sud-ouest; comme d'habitude le grand bassin de montagnes, qui forme la plus haute sommité de l'île, était plein d'une masse de vapeurs blanchâtres qui s'élevaient continuellement et se répandaient au loin. Ce phénomène ayant toujours été visible chaque fois que nous approchâmes d'Ousima, je crois pouvoir supposer que cette île, toute entière, est le théâtre d'éruptions volcaniques peut-être comme celles de l'Islande. Vers midi, nous aperçûmes de loin les contours du cap Idzou, et, pendant environ deux heures, nous naviguâmes lentement et avec précaution le long de la côte, jetant continuellement la sonde à bâbord et à tribord; cependant avec quarante brasses nous ne pûmes jamais atteindre le fond.

Toute la province d'Idzou se compose d'une presqu'île qui s'avance dans la direction du nord au sud; elle est couverte dans toute son étendue de hautes et majestueuses montagnes et, sur plusieurs points de la côte, des rochers de mille pieds et plus sortent à pic du sein des flots. Souvent on aperçoit des plateaux qui se développent à plusieurs milliers de pieds au-dessus du niveau de la mer, et que dominent, à leur tour, d'autres chaînes de montagnes encore plus hautes, d'un aspect hérissé et sauvage. Dans d'autres endroits, au contraire, ce sont de fraîches et vertes vallées à travers lesquelles de jolis ruisseaux ou de petites rivières viennent gaiement porter à la mer le tribut de leurs eaux; des villes et des villages se détachent, semblables à des rangées de perles, sur le velours vert des prés et des champs.

D'innombrables bateaux pêcheurs sont constamment occupés à faire la chasse aux habitants des flots bleus et de grandes jonques aux formes bizarres, avec leurs mâts noirs et leurs lourdes voiles, transportent les marchandises d'un port à l'autre. Nous passâmes tout près d'un de ces bâtiments dont l'équipage contempla avec curiosité les vaisseaux étrangers que faisait marcher le feu ; une autre fois, une de ces jonques étant passée à une portée de pistolet sous l'arrière du *Powhattan*, les hommes qui la montaient agitèrent leurs mouchoirs, nous envoyèrent des saluts et force plaisanteries que malheureusement aucun de nous ne put comprendre, excepté le docteur Williams, notre interprète.

A la pointe la plus méridionale de cette presqu'île, et près du cap Idzou, est situé le port de Simoda. C'est un spacieux bassin qui, sauf l'entrée, est entouré de toutes parts par des collines hautes de plusieurs centaines de pieds ; le rivage étant d'ailleurs très-escarpé, nos plus grands vaisseaux eux-mêmes y peuvent jeter l'ancre à une portée de carabine de la terre. A l'extrémité nord-ouest de ce bassin s'ouvre une vallée qui a un peu plus d'un mille anglais de large, et à l'embouchure d'une jolie petite rivière est située la petite ville de Simoda qui peut contenir environ mille maisons ; un peu plus au nord du rivage, il y a une autre petite ville nommée Cox-saky d'à peu près cinq cents maisons.

La petite rivière et un ruisseau qui descend du côté de l'est fournissent au port de l'eau potable en suffisance, et les hautes collines protégent très-bien les navires contre les orages, excepté ceux qui viennent du sud. Cependant, lors même que le vent souffle de ce côté, la mer, bien qu'agitée jusque dans l'intérieur du port, ne l'est pas assez pour que la sécurité de l'ancrage soit le moins du monde compromise, attendu que le fond de l'eau est formé d'un limon gras qui tient très-bien les ancres. Au milieu de la baie sort de l'eau un rocher pointu qui nous sert de point de départ pour mesurer toutes les distances, et d'après le traité, les Américains, à dix milles à la ronde autour de ce rocher, ne sont soumis qu'aux lois américaines. Dès à présent c'est là notre port méridional au Japon.

Le premier travail que nous y entreprimes, ce fut un sondage et un relevé minutieux du port, chose à laquelle le commodore Perry donnait ici comme partout une attention toute particulière. Il était fort important de dresser une carte marine très-exacte de la partie la plus voisine de toute la côte, et

d'y indiquer surtout une série de recifs et de rochers isolés dont un certain nombre sont cachés sous l'eau et qui s'étendent en ligne courbe dans la mer jusqu'à une distance d'environ dix milles à partir de l'entrée ouest du port; le navigateur qui n'en aurait pas connaissance serait exposé aux plus grands dangers. Je dus prendre une part considérable à ce travail, attendu qu'il était nécessaire de poser de bonnes marques de terre pour indiquer les passages libres. Le dernier rocher de cette série de recifs a une assez grande étendue, et une petite baie dans laquelle les bateaux pêcheurs se réfugient par les temps d'orage. Il y a même dans une gorge étroite un bout de prairie sur laquelle se trouve un petit temple un peu délabré; on y voit quelques vases de porcelaine, deux petits gongs en cuivre, quelques idoles et, dans un bassin à offrandes, un certain nombre de menues monnaies de cuivre déposées là sans doute par des pêcheurs, et auxquelles j'ajoutai quelques pièces de monnaie américaine.

Dans ces excursions nous portions toujours avec nous de l'eau et des vivres pour trois jours, en cas que le mauvais temps nous empêchât de revenir. En prenant part à ce genre de travaux, j'ai appris, ces derniers temps, beaucoup de choses dont je ne possédais pas suffisamment la pratique. Il y a, en effet, une grande différence entre un relevé topographique où l'on est muni de tous les instruments nécessaires, ce qui rend l'opération très-facile, et un relevé nautique où, ballotté dans une chaloupe, on n'a pour tout instrument qu'une boussole et un sextant; par ces journées sombres et orageuses, nous nous estimions fort heureux lorsqu'après un rude travail, mouillés jusqu'aux os et grelottant de froid, nous étions parvenus à mesurer exactement quelques angles ou à déterminer un méridien juste.

La petite ville de Simoda, bien que peu importante en comparaison de Jeddo, Ossaka, Miako, Nangasaky, etc., est cependant remarquable à plus d'un titre, et, en tout cas, offre un aspect nouveau. Toutes les rues sont à angle droit, et munies, à chaque extrémité, d'une grille qui se ferme la nuit de sorte que toute circulation est interrompue entre le coucher et le lever du

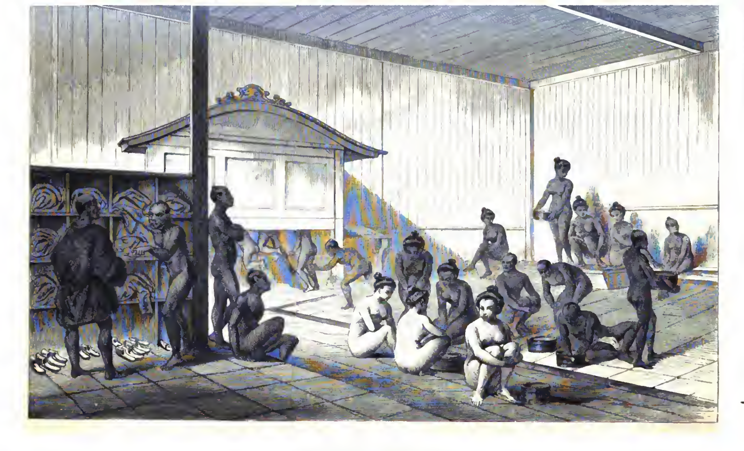
soleil. Au milieu de chaque rue, un trottoir bien pavé, large de six pieds et élevé de six pouces, est réservé aux piétons; les maisons, qui pour la plupart ne sont qu'à un étage, ont généralement une espèce de veranda donnant sur la rue; chez les marchands, le magasin occupe toute la façade et se trouve sur l'alignement de la rue même. Dans les maisons bourgeoises, on voit une espèce de vestibule un peu plus élevé que le sol, et auquel est attenant un appartement situé deux pieds plus haut; c'est là que l'on reçoit les visites ordinaires et qu'on traite les affaires de peu d'importance. Le vestibule n'a qu'un simple enduit de couleur; mais l'autre appartement, comme toutes les chambres japonaises, est tendu de nattes plus ou moins jolies selon la fortune du propriétaire. La meilleure chambre, c'est-à-dire, le salon de grande cérémonie où sont aussi les nattes les plus neuves, est ordinairement sur le derrière de la maison et a vue sur une cour; chez les personnes plus aisées, c'est un gentil jardin où l'on trouve souvent un petit vivier avec des poissons d'or. La cuisine est d'ordinaire dans un bâtiment latéral à part; dans les maisons plus petites, elle occupe tout au moins le coin le plus écarté.

Les marchands et les cultivateurs ont des maisons particulières qui leur servent de magasins ou d'entrepôts. Contrairement aux maisons d'habitation qui sont en bois et non peintes, celles-là sont enduites d'une couche de mortier blanc à l'épreuve du feu; un certain nombre même sont construites en pierre et ont des toitures de tuiles, tandis que les maisons d'habitation sont, pour la plupart, simplement couvertes de paille. Il n'y a, à Simoda, ni portes ni fenêtres, comme on en voit chez nous et même en Chine; les cloisons sont aussi d'une construction tout à fait différente. Ce ne sont, ainsi que les portes et les fenêtres, que des coulisses qui, glissant par en haut et par en bas dans une rainure, se poussent à volonté à droite ou à gauche de sorte qu'en écartant toutes les cloisons, on peut réunir plusieurs appartements en un seul, et même ouvrir ou fermer à son gré tout le côté extérieur de la maison. Pour les côtés extérieurs des parois, ces coulisses sont faites en menuiserie mince, tendue çà et là de papier, qui remplace notre verre; pendant la nuit ou lorsqu'il fait froid, par-dessus ces coulisses minces on en met encore d'autres faites de planches plus fortes. Le soir, les chambres sont éclairées par de grandes lanternes dans lesquelles est suspendu un vase plat rempli de graisse avec une mèche en papier.

Comme on peut bien le penser, des maisons d'une construction aussi légère sont très-exposées au feu, et de fait, pendant notre séjour dans la baie de Jeddo, il ne se passa presque pas de nuit où le ciel ne fût, sur un ou plusieurs points, éclairé par les lueurs rouges de l'incendie. Les Japonais cherchent à prévenir ces sinistres par une grande vigilance et des institutions de différents genres ; même dans le plus petit village, il y a une espèce de corps de garde où sont déposés des seaux, des échelles, des crocs et même des pompes à incendie ; ces dernières sont construites en bois d'une manière assez simple quoique naturellement très-défectueuses et insuffisantes. Dans les localités plus considérables et dans les villes, il y a plusieurs stations de ce genre et un certain nombre de veilleurs toujours prêts à voler au secours au premier signal.

Dans les maisons comme dans les rues, il règne une grande propreté, et même les rues sont balayées au moins une fois par jour ; les habitants prennent aussi chaque jour un bain. Les gens aisés ont leur bain chez eux, les pauvres vont aux bains publics, mais ils les prennent tous très-chauds, ou pour mieux dire brûlants, ce qui leur gerce la peau et la leur rend très-rude. La première fois que je vis baigner un Japonais, je fus effrayé et, dans le premier moment, je ne devinais pas du tout ce qu'il faisait. Il était assis dans une grande cuve de bois pleine d'eau, tout entouré de vapeur, rouge comme une écrevisse, et sous la cuve brûlait un petit feu qu'un homme attisait de son mieux. Tout cela ressemblait plutôt au martyre de quelque saint dans les premiers siècles du christianisme qu'à une opération de propreté ; l'eau était si brûlante que je ne pouvais pas y tenir la main une minute ; cependant celui qui s'y baignait ou qui plutôt y cuisait, paraissait s'y trouver fort à son aise ; ma présence, d'ailleurs, ne le gênait pas le moins du monde, car, lorsqu'il eut fini de se laver, il sortit de son bain dans le costume de notre premier père et se frotta par tout le corps afin de se bien sécher.

Dans les bains publics on économise un peu plus l'eau chaude. Chaque baigneur n'en reçoit que plein un petit vase, il s'accroupit sur les dalles, se lave, puis se verse dessus ce qui lui reste d'eau ; cette eau s'écoule par une rigole qui se trouve au milieu du dallage. Cependant, pour finir, chacun va encore se plonger dans une énorme cuve d'eau brûlante qui est à l'usage de tous. Un grand nombre de baigneurs se servent les uns après les autres de l'eau qui est dans cette cuve, et la chambre de bain est commune, de sorte



Un bain public à Simoda

Imprimerie de F. A. Brockhaus à Leipzig


Biblioteca Nazionale V. E. III – NAPOLI

que l'on y voit pêle-mêle jeunes et vieux, hommes et femmes, garçons et filles dans la plus étonnante promiscuité. La présence d'étrangers ne troublait même en rien la parfaite tranquillité de ces grenouilles à figures humaines; tout au plus provoquait-elle quelque gros lazzi de la part de MM. les Japonais, du moins je crus m'en apercevoir aux contorsions grotesques des baigneuses, qui s'agitaient dans la cuve commune et dont quelques-unes, accroupies sur leurs talons, tenaient leurs bras comme la Vénus de Médicis.

Il y a un autre usage qui offense au plus haut point le nerf olfactif et forme le plus violent contraste avec cet amour de la propreté dont les Japonais donnent par leurs ablutions fréquentes une preuve manifeste. Comme on recueille ici avec le plus grand soin tout ce qui peut servir d'engrais, on place non-seulement dans les maisons mais encore au coin des rues et même sur les grands chemins, de distance en distance, de grandes cuves où l'on jette toutes les immondices tant animales que végétales, de sorte que, malgré la grande propreté dans laquelle on entretient les rues par ce moyen, il faut se boucher le nez toutes les fois qu'on passe devant une de ces cuves où les gens du pays déposent sans gêne, à la vue de tout le monde, certains fardeaux que reçoivent chez nous les cabinets dits *inodores*. Dans les maisons il y a deux petits appartements séparés destinés à cet usage; l'un contient une espèce de grand entonnoir qui aboutit à un tonneau, à peu près comme ceux qu'on voit dans les brasseries allemandes; le plancher de l'autre est percé d'un trou d'un pied de long sur un pied et demi de large, dans lequel on rejette la partie des aliments qui ne s'assimile pas. A l'extérieur de ces petites maisonnettes séparées du corps de logis, on trouve toujours un vase plein d'eau et une serviette pour se laver. C'est la coutume du pays! Si le nez est offensé par les cuves publiques qu'on trouve ici dans les rues, du moins les yeux ne le sont pas par ces dépôts d'ordures qui déparent souvent les rues et les trottoirs de nos villes les plus civilisées.

Au pied des collines, et entre les dernières maisons de la ville, se trouvent huit temples assez grands qui, outre les bâtiments destinés au service divin, en contiennent encore d'autres affectés aux prêtres ainsi qu'aux voyageurs de distinction, qu'en ce pays on loge ordinairement dans les temples. J'ai établi mon atelier dans l'un d'eux, et le jardin qui y est attenant sert à Brown pour ses travaux de daguerréotypie. Les prêtres

surtout observent avec une attention toute particulière ce procédé nouveau pour eux, et les nombreux visiteurs sont émerveillés au plus haut point de la promptitude et de la fidélité avec lesquelles cette petite caisse de bois brun reproduit l'image de tous les objets qu'on lui présente.

Le temple proprement dit, c'est-à-dire la partie affectée au service divin, contient une salle spacieuse dont le maître-autel ressemble beaucoup dans son ensemble à ceux de la Chine et de l'Indo-Chine ; ce qui y domine particulièrement ce sont des vases contenant des fleurs de lotos, des cassolettes et des candelabres. A gauche de l'autel est une table basse sur laquelle sont posées deux cloches de bronze d'un beau son bien plein ; la plus petite est d'une quinte plus haute que l'autre, et chacune d'elles a un battant particulier ; à gauche et tout auprès de cette petite table est un pupitre bas sur lequel sont placés trois livres de prières. A droite se trouve une boule de bois creuse dans laquelle est une entaille ; elle a environ un pied et demi de diamètre et ressemble à un énorme grelot ; ordinairement elle est peinte en rouge avec des ornements dorés. Au lever et au coucher du soleil, qui sont les deux moments principaux pour la prière, le prêtre officiant s'agenouille devant ces petites tables ; il fait d'abord sonner la plus grosse cloche, et pendant qu'elle résonne encore, il commence à lire des prières d'un ton nasillard, en marquant la mesure sur la boule de bois ; de temps à autre il fait aussi sonner la petite cloche de bronze. Les fidèles s'agenouillent devant l'autel et frottent continuellement entre leurs mains jointes une espèce de chapelet. Avant de quitter le temple, ils déposent dans un des troncs une petite offrande en argent ou bien la remettent au prêtre en nature ; c'est soit du riz, soit des poissons ou d'autres comestibles. Ce qui m'a surpris, c'est de ne remarquer dans toutes ces cérémonies aucune des superstitions chinoises, non plus que ces petits bâtons avec lesquels ils se disent la bonne aventure ; le service divin m'a paru consister purement et simplement en prières.

SIMODA

SIMODA

(SUITE)

FEMMES JAPONAISES. — INDISCRÉTION PUNIE.
— USAGES ET LÉGENDES. —
PRÊTRES ET NONNES MENDIANTES. — LA PREMIÈRE CHASSE SUR LE SOL JAPONAIS.
— ORNITHOLOGIE. — COLLISIONS. — DÉPART. — OHOSIMA. —

Le costume des femmes, dont j'ai vu ici un grand nombre, se compose d'un cafetan tombant jusqu'au mollet avec d'amples manches ordinairement noires et couvrant le bras jusqu'au poignet; ce cafetan est ouvert par devant, et les deux extrémités, relevées l'une sur l'autre, sont maintenues par une large ceinture qui se porte très-bas sur les hanches et quelquefois même au-dessous. Lorsqu'on se tient en repos, ce vêtement couvre assez bien le corps, mais dès qu'on fait des mouvements un peu vifs, tout le sein et même une partie des jambes se trouvent découverts; c'est pourquoi les femmes de bon ton et des hautes classes ne marchent qu'à tout petits pas. Les femmes riches portent plusieurs cafetans les uns sur les autres; il y en a qui sont si longs, qu'ils traînent et s'entortillent autour des jambes, ce qui gêne la démarche et lui donne une allure chancelante des plus singulières; ce qui y contribue encore ce sont les souliers que portent les femmes, et qui ressem-

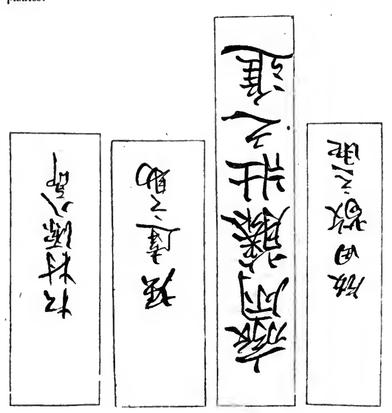
blent à de petites échasses; ces souliers ou plutôt ces sandales sont garnis, sous la semelle et aux talons, de petites planchettes d'une hauteur de trois à quatre pouces.

J'ai remarqué que toutes les jeunes filles décentes ramènent leur vêtement d'arrière en avant et le passent entre les genoux, ce qui les force à décrire en marchant un demi-cercle avec les pieds, et à traîner les jambes. La ceinture dont j'ai parlé est souvent l'objet du luxe le plus extravagant; elle a un pied de large, forme au bas du dos une traîne immense et est enrichie d'ornements plus ou moins précieux selon la fortune de celle qui la porte; c'est la partie la plus importante de la toilette des dames de ce pays. Les cheveux des Japonaises sont généralement noirs et très-souples. (Je n'ai vu jusqu'ici que deux enfants avec des cheveux rouges). Dans toutes les classes la chevelure est l'objet d'un très-grand soin. On la relève de tous côtés vers le milieu de la tête sur une place entièrement rasée de la grandeur d'un thaler, où on en fait un léger chignon dont la forme varie selon la longueur et l'abondance des cheveux; toutefois on ne les retient par aucun cordon ni ruban, de sorte qu'ils paraissent beaucoup plus pleins et plus fournis que chez les Chinoises qui les ont collés contre la tête. Plusieurs petits peignes de bois ou de corne (les riches en portent aussi d'écaille) servent à maintenir la coiffure; comme ornement on y plante des aiguilles de métal, de verre, de corne et d'écaille également. Dans les grandes circonstances tout le chignon est entrelacé ou couvert d'une résille de couleur brillante, le plus souvent rouge.

J'ai eu l'occasion de voir dans leurs plus beaux atours six ou huit jeunes filles qui, sur le désir du commodore, avaient été choisies par le préfet ou gouverneur de Simoda pour être daguerréotypées. Elles étaient toutes jolies, et il y en avait dans le nombre qu'on eût trouvées jolies partout et dans toute espèce de sociétés. L'interprète Tazenoska à qui j'en faisais la remarque me fit cependant observer que dans une si petite ville on ne pouvait pas trouver beaucoup de beautés, mais qu'il y en avait un bien plus grand nombre à Miaco, la ville du Dairi (chef spirituel de l'empire). Dans un certain sens ces dames n'étaient rien moins que farouches; elles laissaient examiner leurs divers vêtements, et quand je prenais le menton ou pinçais les joues de l'une d'elles, le seul effet que cela produisit, ainsi que tout autre badinage du même genre, c'était une hilarité générale à laquelle pre-

uaient part le préfet, ses officiers et tous les assistants. Il y avait environ cent personnes présentes pour voir l'expérience de la boite merveilleuse que nous nommons tout simplement un daguerréotype. Je dois dire cependant que, malgré le peu de timidité de nos belles, personne dans toute la flotte ne peut se vanter jusqu'ici d'en avoir eu des faveurs plus sérieuses que celles dont je viens de parler.

Pour prouver jusqu'à quel point les Japonais sont avancés sous le rapport des convenances et des mœurs sociales, je reproduis ici, dans toute leur vérité, quelques-unes de leurs cartes de visite. Elles ne sont pas aussi bien exécutées que les nôtres ni sur un carton aussi solide, mais sur de petites bandes de papier mince qui me parait fabriqué avec quelque moelle de plantes.



Les fameuses maisons de thé dont font mention plusieurs voyageurs dans leurs récits ne paraissent pas exister à Simoda, du moins nous n'en avons pas vu. Les Japonaises ont certaines habitudes que je trouve aussi disgracieuses que celles de nos belles civilisées qui se serrent la taille outre mesure, ou des Chinoises de distinction qui se déforment les pieds à force de les comprimer. Elles s'enduisent le visage comme un peintre de décors pourrait enduire la toile la plus grossière (j'en parle savamment car je suis du métier) avec une poudre blanchâtre qui ressemble à la poudre de perles. De plus elles se peignent les lèvres avec une couleur carminée d'un ton très-cru. Lorsqu'il y a un peu trop de cette couleur les lèvres prennent même une teinte bleu foncé. Les jeunes filles n'en font ordinairement pas davantage, excepté quelques-unes des plus hautes classes qui se mettent aussi du fard sur les joues. Mais les femmes mariées vont encore plus loin; non contentes de s'arracher entièrement les sourcils, elles se teignent les dents en noir. Elles se servent pour cela d'une poudre particulière d'aspect grisâtre qui se vend dans un grand nombre de boutiques par petits paquets d'environ quatre grammes. Thunberg dit que cette poudre est un composé de limaille de fer, de sacki et d'urine. Je ne puis affirmer la chose, mais, ce dont j'ai eu la preuve, c'est que cette substance colorante est un mordant des plus énergiques. Un de nos mousses ayant voulu en faire l'essai a eu pendant huit jours la bouche horriblement enflée et les gencives attaquées à tel point qu'il perdit presque toutes ses dents.

J'ai déjà dit, en décrivant le costume des hommes, qu'ils se rasent le crâne et ramènent sur le devant les cheveux qu'ils conservent, en forme de petite queue de trois à quatre pouces de long; quant aux prêtres ils ont la tête complétement rasée. Chez les enfants les cheveux ne sont rasés qu'à quelques endroits et on les tresse également en petites queues, ordinairement au nombre de cinq ou six, qui se réunissent sur le milieu du crâne; cependant j'en ai vu quelques-uns dont la chevelure, outre ces petites queues, formait encore sur le front une bande peignée juste au-dessus des yeux.

On sait que dans beaucoup de circonstances, et notamment lorsqu'ils sont en danger de mort, les Japonais font le vœu de couper leurs queues; aussi dans beaucoup de temples ou de maisons de prière (*mia*, espèces de petites chapelles situées sur des hauteurs ou au bord des grandes routes), ai-je vu de mes propres yeux des rangées entières de ces queues pendues sous un

tableau représentant une jonque au milieu d'un affreux orage. Il s'y trouvait aussi mêlées de longues touffes de cheveux de femmes. On voyait encore suspendus aux murs d'autres objets tels que des arcs, des flèches, des éventails, etc., de même que les pêcheurs, sur les côtes des pays catholiques, apportent diverses offrandes à Dieu ou à la sainte Vierge.

On voit ordinairement en grand nombre dans ces chapelles ou *mias* des tableaux allégoriques et des représentations de légendes. En voici une entre autres qu'on retrouve souvent : le diable qui se nourrit de cœurs de femmes avait fini par en dévorer un si grand nombre, que trois princes pieux et vaillants résolurent de le tuer. Ils se rendirent sur le sommet d'une haute montagne et s'y mirent en prière; Dieu leur y apparut sous la forme d'un vieil ermite et leur donna deux vases pleins de sacki. Nos trois princes déguisés en colporteurs se mirent en route vers l'enfer dont une femme, qui lavait au bord d'une rivière, leur indiqua l'entrée, ils y donnèrent un banquet au diable, et étant parvenus à l'enivrer de sacki bénit, ils lui coupèrent la tête. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous les petits diablotins qui servent à la table du banquet sont verts et ont les cheveux rouges.

Un autre de ces tableaux représente d'une manière assez naïve l'origine de la femme. On y voit plusieurs jeunes hommes s'exerçant à sauter par-dessus des lances; l'un d'eux ayant sauté à faux se blesse à la pointe d'une de ces armes et se trouve changé en femme. Dans la plupart de ces chapelles pend une grande sonnette de cuivre à laquelle est attachée une corde de paille; le fidèle qui vient prier tire cette corde pour avertir Dieu de sa présence; aussi, selon qu'elle est plus ou moins usée, on peut voir au juste quel est le degré de popularité dont jouit un temple. Les prêtres sont tous vêtus d'une longue robe très-plissée, faite d'une espèce de crêpe. Ces robes sont de différentes couleurs, noires, brunes, vertes, jaunes et même parfois roses; en outre, lorsqu'ils officient ils portent une sorte d'étole qui va de l'épaule gauche à la hanche droite, et j'ai vu un bonze dont la coiffure avait beaucoup de ressemblance avec la mitre de nos évêques. Du reste, ces messieurs, ains que le clergé de beaucoup d'autres pays, semblent considérer l'ivrognerie, l'intempérance et différentes espèces de vices comme une prérogative de leur état; ils aiment immodérément le sacki, et j'ai pu souvent m'en apercevoir; de plus comme ils ne sont pas mariés, ils s'entourent volontiers de jeunes garçons.

Un jour, je vis aussi deux nonnes mendiantes. Elles avaient, comme les prêtres, les cheveux entièrement rasés, et sur la tête un voile noir; l'une était encore jeune et jolie, l'autre, plus âgée, portait un enfant sur le dos. A ce qu'on nous dit, ces étranges sœurs mendiantes ont coutume de parcourir le pays, se livrant aux hommes pour de l'argent et rapportant ensuite à leurs couvents le produit de leurs voyages. Je ne suis cependant pas en mesure de garantir l'authenticité du fait.

Lorsque nous eûmes terminé nos travaux géodésiques et nos sondages, je ne m'occupai que de dessin; cependant, lorsque j'eus recueilli dans mon album les sujets les plus intéressants, je songeai à butiner un peu pour ma collection ornithologique, et un beau matin, avant le point du jour, je m'en allai faire un tour de chasse. Je remontai d'abord le cours de la rivière jusqu'à une distance d'environ six milles anglais, puis je me mis à gravir les montagnes qui ferment la vallée. Dans le voisinage de quelques maisons cachées dans une gorge, je rencontrai une espèce de moine mendiant ou d'ermite. Cet homme portait suspendu devant la poitrine un petit coffret de bois sur lequel étaient peints quelques caractères japonais; les passants y jetaient du riz ou d'autres provisions; de plus, mon ermite tenait à la main un des chapelets dont j'ai déjà fait mention. Je lui présentai quelqu'argent qu'il accepta en me faisant une profonde révérence, puis il se mit à faire une prière en frottant son chapelet entre ses mains, et il me donna à entendre qu'il avait prié pour le succès de ma chasse. Je ne sais si cela me porta bonheur, mais j'eus la chance d'abattre quelques très-beaux faisans. Plus tard, je vis aussi la retraite de cet ermite; c'était une légère cabane de roseaux située dans une gorge solitaire.

La matinée était brumeuse, et, arrivé sur une cime dénudée d'environ deux mille pieds, je me trouvai entouré de nuages humides. Depuis longtemps j'avais entendu le cri des faisans, mais lorsque le premier se leva, je ne fus pas prêt à temps pour le tirer, et d'ailleurs, j'étais si occupé d'admirer ses belles couleurs que je ne songeai pas même à mettre en joue. Cependant, un

peu plus tard, j'en abattis plusieurs, et, avec un bon chien, j'aurais pu aisément en tuer une douzaine. Le faisan commun du Japon est d'un gris d'argent; le cou, la gorge et les cuisses sont vert foncé avec des reflets d'or; la partie supérieure des épaules est d'un brun doré, et il a autour des yeux une tache d'un rouge éclatant; il est aussi passablement grand, car deux de ces oiseaux pesaient quinze livres. J'ai vu sur les cimes des montagnes beaucoup de coqs, les poules étaient cachées dans les taillis où elles couvaient; cependant j'eus le bonheur d'en tirer une pour ma collection.

Il y avait beaucoup de bétail dispersé sur ces montagnes; souvent même on voyait des veaux dans le nombre, mais presque tous les bœufs avaient le dos pelé; cela vient de ce qu'on les emploie ici comme bêtes de somme et qu'on leur fait traverser les montagnes avec bâts pesamment chargés. Je rencontrai à plusieurs reprises des chercheurs de ginseng, qui viennent sur ces montagnes déterrer cette précieuse racine. Le paysage ressemble beaucoup aux Alpes de Salzbourg; seulement au lieu de prairies et de pâturages, c'est ici un terrain buissonneux et couvert de hautes herbes, où sont disséminés quelques quartiers de rocher entre lesquels croît en abondance une certaine baie dont se nourrissent les faisans. Quelques jours plus tard, j'entrepris une seconde partie de chasse en compagnie des lieutenants Bent et Nicholson. Le temps était encore moins propice que la première fois, mais l'air était d'une pureté admirable, et nous pûmes contempler à notre aise un splendide panorama; à nos pieds s'étendait la mer sur les flots bleus de laquelle se détachaient de nombreux groupes d'îles; nous apercevions Ohosima avec son volcan fumant, les beaux rochers déchiquetés de la côte, de vertes et fertiles vallées, et les hautes montagnes qui s'élevaient dans le lointain et bornaient l'horizon du côté de la terre. Nous pouvions même voir le beau Fousi-no-yama dont la vénérable tête blanche dominait les nuages. C'était un coup d'œil magique! Je manquai un beau faisan doré qui ne laissa sur la place que sa queue vraiment magnifique; plus tard, un Japonais m'en vendit un plus beau encore et tout à fait complet; c'est un oiseau superbe dont je ne puis comparer le plumage chatoyant qu'à de l'or transparent recouvert d'une couche de cochenille; les plumes de sa queue ont deux pieds de long et se balancent de la façon la plus gracieuse à chaque mouvement qu'il fait. Cet oiseau est cependant très-sauvage et fort difficile à approcher suffisamment pour pouvoir le tirer; c'était le

seul que j'eusse vu jusqu'alors, et je le trouvai dans une gorge étroite presque inabordable.

Nous avions chassé tout le jour et comme nous étions très-fatigués, nous projetâmes de passer la nuit dans la maison d'une espèce de juge ou de maire de village; mais celui-ci craignit de se compromettre, et, sur sa prière, nous reprîmes, par un beau clair de lune, le chemin de Simoda. Tandis que nous longions la rivière, j'aperçus quelque chose qui pendait à un arbre; c'était un renard gris-blanc, moitié gros comme un des nôtres; cet animal n'est pas très-commun dans le pays, mais ici, comme chez nous, maître renard est un grand voleur de poules. Celui-là avait été pris par les chiens d'un Japonais qui me le vendit au prix exorbitant d'un... bouton de mon uniforme.

Épuisés de fatigue nous arrivâmes, vers onze heures du soir, à un temple situé hors de la ville; nous demandâmes à un prêtre d'y passer la nuit et il nous en accorda la permission, mais à peine étions-nous couchés qu'une vingtaine de soldats japonais firent irruption dans notre logement et essayèrent de nous décider à retourner à bord; cependant n'ayant pu y parvenir, malgré tous leurs efforts, ils prirent, au bout d'une demi-heure, le parti de se retirer avec l'interprète et quelques officiers japonais. Le lieutenant Bent, en sa qualité de plus ancien, prit la parole et déclara que nous avions besoin de nous reposer jusqu'au point du jour. Cependant les Japonais devinrent plus pressants et ils apportèrent dans la chambre un grand nombre de lanternes pour nous empêcher de dormir. Pendant que le lieutenant Bent parlementait avec l'interprète, un des soldats me mit sa lanterne si près des yeux, que la colère me prit et que je la lui jetai à la figure; en même temps le lieutenant Nicholson en prenait un autre par les jambes et le secouait rudement, puis il lui lança un grand coup de pied dans les côtes et l'envoya tomber à quelques pas plus loin. Comme on peut bien le penser, toute la bande se révolta en voyant notre manière peu courtoise de nous expliquer, mais déjà le lieutenant Bent avait chargé son revolver; nous glissâmes vivement de notre côté des cartouches dans nos carabines à deux coups, et nous nous tînmes prêts à faire feu; alors, du ton le plus résolu, nous ordonnâmes aux Japonais d'évacuer la chambre, ce qu'ils firent à l'instant même. Nous dormîmes sans être plus dérangés jusqu'au lendemain matin, et nous retournâmes à bord.

Nous apprîmes, à notre retour, qu'un peu après minuit, quelques Japonais étaient venus à bord et avaient demandé à parler au commodore mais qu'on avait refusé de les recevoir. Après avoir fait son rapport exact de ce qui s'était passé, le lieutenant Bent (chef d'état-major depuis le départ du capitaine Adams) se rendit en grande tenue, accompagné du capitaine d'infanterie de marine et des ordonnances réglémentaires, auprès du préfet Kouna-kawa-kahai qui, comme nous le supposions tous, était l'auteur de toutes ces vexations. Il nia toutefois d'y avoir pris aucune part et rejeta la faute sur ses officiers qui, à leur tour, accusèrent les soldats. Le lieutenant Bent lui déclara que le commodore était très-irrité de cette offense faite à ses officiers, en violation du traité de paix, et que ce n'était que sur nos représentations et à notre prière qu'il avait renoncé à envoyer un détachement à terre pour faire arrêter les perturbateurs de la paix et les envoyer châtier à Jeddo, mais qu'en cas de récidive il ne serait certainement pas aussi indulgent. Ce langage énergique produisit son effet, et amena enfin les Japonais à nous faire des excuses complètes dont on se contenta.

Le 13 mai, au point du jour, nous quittâmes Simoda par un beau temps clair; vers dix heures, nous étions à une portée de canon de l'île d'Ohosima. La plus haute sommité de cette île paraît, pour ainsi dire, affaissée, et du cratère en forme de chaudron que forme cet affaissement s'échappent sans cesse d'épais nuages de fumée blanche. Toute la ligne de cette sommité a un aspect noir et calciné; dans la direction du sud, un torrent de lave se précipite jusqu'à la mer remplissant toutes les fissures et les crevasses de la montagne d'une cendre d'un gris-rougeâtre; les autres parties sont couvertes d'une végétation fraîche et verdoyante, et deux ou trois petites villes ou villages sont perchés pittoresquement sur des rocs escarpés où ils sont à moitié cachés par de grands arbres. Vers midi, nous nous trouvions à hauteur du Cap King (ainsi nommé par le capitaine Vancouver en l'honneur de son premier lieutenant), et, vers le soir, nous étions à hauteur du Cap Blanco. Devant ces deux caps nous fîmes, sur une assez grande étendue, des sondages qui donnèrent des résultats satisfaisants.

HAKOTADE

HAKOTADE

— DÉTROIT DE SANGAR. — BROUILLARDS DANGEREUX. —
ILE DE JEDZO. — BAIE D'HAKOTADE.
— UNE DOUBLURE DE GIBRALTAR. — SITUATION ET NATURE DE LA VILLE. —
PÊCHERIES. — EFFROI DES HABITANTS. — OISEAUX ET POISSONS.
— SABLES MOUVANTS. — DISPOSITION DES MAISONS. —
RESSEMBLANCE AVEC LA SUISSE. — POLICE ET MESURES DE PRÉCAUTION
CONTRE L'INCENDIE. — LE VIEUX SOLDAT.
— AMABILITÉ DES JAPONAIS. — TEMPLE. — PANORAMA D'HAKOTADE. —

Baie d'Hakotade, île de Jedzo, mai 1854.

Le 16, à midi, nous doublâmes le cap Toriwi-raki, extrémité nord-est de l'île Niphon, et nous entrâmes dans le détroit de Sangar qui sépare Niphon de l'île Jedzo. Le cap lui-même se termine par un groupe de rochers et d'écueils disséminés dont une partie est cachée par les eaux tandis que les autres en sortent à pic. Un fort courant, d'environ quatre à cinq milles anglais à l'heure, conduit du rivage sud-ouest au nord-ouest, et du nord-ouest au sud-est; par suite de ce courant le détroit, surtout pen-

dant les épais brouillards qui règnent en mai, juin et juillet sur ces côtes, est très-dangereux pour les marins qui ne connaissent pas bien les lieux.

Le lieutenant Bent, le master Lowry et moi, nous nous occupions avec ardeur, sur l'ordre du commodore, à prendre des *bearings* des *crossbearings* et des tangentes aussi longtemps que durait le jour, c'est-à-dire, dans ces latitudes et au mois de mai, jusqu'à sept heures environ. Cependant, avant même le coucher du soleil, le brouillard qui s'élevait de nouveau interrompait brusquement notre travail.

Le matin du 17, le brouillard ne se dissipa qu'à huit heures, et l'on dut employer constamment les précautions ordinaires telles que sifflet à vapeur, cloche et signaux donnés à son de corne, pour empêcher les navires de se heurter. Lorsqu'enfin le temps se fut un peu éclairci, nous aperçûmes le *Mississipi* à un demi-mille de l'arrière du *Powhattan*, nous lui fîmes le signal de suivre le mouvement du commodore, et nous remontâmes le détroit à toute vapeur; une heure plus tard, nous arrivions en vue d'un énorme roc isolé, à l'extrémité d'une langue de terre plate, derrière laquelle on apercevait les mâts de nos vaisseaux à voiles qui nous avaient précédés. Le vaisseau-amiral tira un coup de canon et hissa le petit pavillon de l'*Union* au mât de misaine (c'est le signal pour le pilote), et, après avoir avancé encore d'environ trois milles anglais, nous vîmes trois de nos chaloupes, celles de la *Macedonia*, du *Southampton* et de la *Vandalia*, qui se dirigeaient droit sur nous. La chaloupe du *Southampton* que commandait le master Stevens, nous rejoignit la première, les deux autres accostèrent le *Mississipi*, et, vers midi, nous jetions l'ancre à l'aise, sur une seule ligne, dans l'excellente baie d'Hakotade, le second port du Japon qui nous était ouvert par le traité.

Je ne connais malheureusement le port de Gibraltar que par des descriptions, des dessins et des cartes; mais d'autres officiers qui l'ont souvent visité assuraient qu'Hakotade, par sa position, était presque un petit Gibraltar. Qu'on se figure, en effet, une belle et spacieuse baie qui, dans sa plus grande largeur, peut avoir de six à sept milles anglais, et de deux à trois milles à l'entrée. Le fond de l'eau y est formé d'un limon résistant qui tient parfaitement les ancres, et, autant que nous avons pu en juger jusqu'ici, il n'y a nulle part ni recifs ni bas-fonds; même à une distance de trois quarts de milles au plus de la terre, le tirant d'eau est suffisant pour des vaisseaux de premier rang; en outre, un banc de sable, qui s'étend du nord au midi,

protége l'entrée contre les grosses mers bien qu'à mon avis elles doivent ici être assez rares, attendu que l'entrée du port forme un angle droit avec le détroit de Sangar et qu'en conséquence la terre située vis-à-vis n'est qu'à une distance de vingt-huit ou trente milles anglais tout au plus. Du côte du sud la baie est fermée par le petit isthme dont j'ai déjà parlé ; à l'extrémité de cet isthme se trouve l'énorme rocher au pied duquel la ville est située exactement comme Gibraltar.

Cette ville peut avoir environ de quatre à cinq mille maisons et une population de vingt mille âmes. La partie de la terre la plus voisine de la baie est une plaine en partie pierreuse, en partie couverte de prés ; à une distance de cinq à dix milles du rivage, une chaine de montagnes, dont la hauteur varie de mille deux cents à trois mille pieds, forme une demi-lune qui enferme toute la baie et s'étend jusqu'à l'extrémité occidentale où les hauteurs s'abaissent en pente douce du côté de la mer. La plupart de ces montagnes, et même les collines situées au premier plan, étaient encore couvertes de neige ; on en voyait descendre cinq ruisseaux et rivières qui venaient, en suivant diverses directions, se jeter dans la baie, de sorte que les vaisseaux peuvent s'approvisionner ici d'une eau limpide et excellente. Le long de ces cours d'eau sont situés de nombreux bourgs et villages entourés de champs cultivés et de jardins potagers ; tandis qu'aux embouchures sont établis des pêcheurs, attendu qu'au printemps des masses de saumons remontent ces rivières pour frayer. Dans ces villages de pêcheurs, ou tout auprès, il y a toujours une grande place unie où l'on fait sécher les filets sur le sable, et les saumons au soleil sur de longs tréteaux de bois. Non loin de ces tréteaux j'ai vu sur des fourneaux de grands chaudrons dans lesquels on fait bouillir avec de l'eau une certaine espèce de saule acide ; on plonge les filets dans cette décoction qui les teint en couleur foncée et les empêche de se pourrir. Les Japonais étaient précisément occupés à ce travail, car nous entrions dans la saison où la pêche commence.

La ville d'Hakotade elle-même est adossée à la base du rocher, et ses deux rues principales courent parallèlement à la côte ; l'une est d'environ trente pieds plus haute que l'autre ; elles sont coupées par de nombreuses rues transversales qui toutes vont en montant. Quatre grands temples principaux élèvent leurs toits au-dessus des autres bâtiments. Vers l'extrémité la plus basse de la ville, et près du petit isthme, se trouve une île de peu d'étendue contenant plusieurs maisons et un chantier pour les jonques. Le lieutenant

Bent, actuellement adjudant général du commodore, se rendit à terre, accompagné de M. Wells William et de quelques officiers, pour rendre la visite des fonctionnaires japonais envoyés près de nous par le gouverneur d'Hakotade, et régler les préliminaires d'une entrevue solennelle. Comme je me trouvais un peu indisposé, je restai à bord où je m'occupai à esquisser une vue générale de la baie et des alentours. C'était la première fois, et ce fut la seule pendant toute la durée de l'expédition, que je ne débarquai pas en pareille circonstance.

Pendant que je faisais mon esquisse, je remarquai qu'un grand nombre de gens s'éloignaient en toute hâte au delà de l'isthme; j'y vis passer aussi plusieurs centaines de chevaux de bât pesamment chargés. Au retour du lieutenant Bent, nous apprîmes que les commissaires impériaux n'étaient pas encore arrivés de Jeddo et que notre apparition inattendue aussi bien que la grandeur et le nombre de nos vaisseaux avaient effrayé les indigènes à tel point que beaucoup d'entre eux avaient pris la fuite emportant tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Cette énigme nous fut bientôt expliquée.

On se rappellera que le capitaine Golownin de la marine russe avait été, il y a trente-trois ans, fait prisonnier à Counaschir, ville située à soixante-dix ou quatre-vingts milles anglais au nord d'Hakotade, et que par suite le capitaine Rieord avait essayé de bombarber la place. Les Japonais s'étant également emparés de l'équipage d'un navire américain jeté à la côte en 1849, et l'ayant tenu longtemps prisonnier à Matsmaye qui se trouve à trente milles plus loin à l'ouest, les gens d'Hakotade croyaient probablement que nous étions venus pour tirer vengeance de ce procédé. Pour ne pas augmenter encore leur effroi, personne de nous, à l'exception de la députation dont j'ai parlé tout à l'heure, n'avait été à terre pendant les deux premiers jours, mais il vint à bord beaucoup de Japonais, et entre autres le gouverneur d'Hakotade lui-même, de sorte que tout reprit bientôt son train accoutumé.

Notre cutter allait chaque jour à la pêche, et dès que la bonne entente fut rétablie, je me rendis moi-même à terre dans une petite chaloupe, sur l'ordre du commodore, afin de me procurer quelques individus nouveaux pour ma collection ornithologique. Bien que le mois de mai soit de tous le moins favorable, ma chasse fut néanmoins passablement heureuse; j'ai abattu un certain nombre d'oiseaux très-beaux et très-rares, et j'espère que parmi eux nos naturalistes en trouveront qui sont sinon inconnus jusqu'ici,

du moins bien peu connus. Ceux qui m'ont fait le plus de plaisir ce sont : 1° une très-belle espèce do canard sauvage à crête vert doré ayant sur chaque aile cinq plumes courbées en forme d'arc et tachetées de gris foncé et de blanc; 2° une espèce de plongeur assez semblable au toupan et ayant sur le nez une grande excroissance de matière cornée; 3° une petite espèce de charmantes perdrix; 4° des bécasses d'une grandeur tout à fait insolite, et surtout une espèce toute particulière de petites bécassines longues de quatre pouces à peine; elles ont la poitrine blanche, le cou brun, la tête noire et les ailes d'un gris d'argent, c'est le plus petit palmipède que j'aie jamais rencontré jusqu'à ce jour. Nos pêches furent également très-fructueuses; souvent nous prenions de magnifiques saumons dont quelques-uns pesaient quinze livres; un jour même nous eûmes trente seaux de poissons et il s'y trouvait vingt-trois beaux saumons.

Je parcourus la plaine en différents sens, cependant il m'arriva une fois de tomber sur un sable mouvant dans lequel j'enfonçai bientôt jusqu'au dessus des hanches; j'y aurais infailliblement été englouti sans la présence d'esprit du soldat d'ordonnance qui m'accompagnait; il s'arrêta à temps sur la terre ferme et me tendit sa carabine grâce à laquelle je parvins à me retirer. J'engage en conséquence les amateurs qui pourraient venir après moi chasser dans cette plaine, à ne jamais y aller seuls, et surtout à s'avancer avec la plus grande prudence, car il y a beaucoup d'endroits semblables à celui où j'ai failli périr.

Dans les villages de pêcheurs que j'ai visités, toutes les maisons étaient fermées, et même il y en avait bon nombre dont on avait soigneusement cloué les portes; sur plusieurs de ces portes on voyait collée une image représentant le diable avec des cornes et un grand fourgon de boulanger. Les seuls êtres vivants qu'on apercevait dans ces villages c'étaient des soldats qui gardaient les maisons abandonnées, et des chiens, les uns et les autres en nombre égal.

Au bout de trois jours, tout ayant été réglé pour nos rapports avec les Japonais, je pris possession, avec M. Brown mon collègue, d'un petit temple qu'on nous avait assigné pour logement et dans lequel nous devions installer aussi notre daguerréotype.

Notre débarcadère ordinaire était un chantier de pierre avec un escalier, deux œuvres de maçonnerie fort bien exécutées; au-dessus du chantier se

trouvait un corps de garde en bois avec quelques chambres pouvant contenir environ vingt soldats. Entre ce débarcadère et l'isthme étaient mouillées les jonques; il y en avait environ deux cents en ce moment, mais il doit y en avoir ordinairement plus du double, car la plupart s'étaient hâtées de prendre la fuite à notre approche. De ce corps de garde, ou, pour mieux dire, de ce poste de douane une courte rue transversale conduisait à la première des deux rues principales qui est parallèle au rivage; cette dernière a environ cinquante pieds de large, elle est tenue extrêmement propre et bordée de maisons spacieuses et bien bâties, souvent à deux étages, ayant la plupart une boutique au rez-de-chaussée. La rue transversale se prolonge jusqu'à la seconde rue principale située plus haut et parallèle à la première; elle conduit directement au temple qui nous a été assigné pour demeure et d'où l'on a une vue complète de la ville et de tout le bassin du port. Un peu à droite de ce temple, une autre rue conduit à une rue plus élevée encore et qui m'a paru être habitée spécialement par la classe riche.

Le genre de construction des maisons me rappelait tout à fait la Suisse; elles ont un toit plat couvert en bardeaux sur lesquels sont posées de longues perches maintenues par des pierres afin que la toiture puisse résister aux grands vents; des galeries fortement en saillie font, à l'étage supérieur, tout le tour de la maison. Devant la porte d'entrée il y a un petit vestibule en bois avec un pignon séparé et également saillant; ce pignon, ainsi que les colonnettes qui le supportent, est souvent orné de riches et élégantes sculptures, ce qui rappelle encore l'architecture suisse. Au sommet de chaque pignon de la maison, il y a un grand tonneau plein d'eau à côté duquel est plantée une longue perche garnie d'un bouchon de paille; je n'ai pas pu deviner à quoi servait ce dernier. Parfois, aussi, plusieurs de ces tonneaux sont placés sur le toit de distance en distance; ils ressemblent, de loin, à des cheminées, dont on ne voit aucune en ce pays. D'autres tonnes à eau, plus grandes encore, se trouvent aussi devant les portes des maisons et remplacent pour le coup d'œil les fontaines suisses, de sorte que la ressemblance est tout à fait frappante. Cependant il y a dans les cours des puits proprements dits avec une longue perche à laquelle est suspendu le seau.

Mêmes besoins produisent mêmes usages. Les vents violents qui règnent sur ces côtes, au printemps et en automne, ne le cèdent en rien au *Foehn*

du lac des Quatre-Cantons, et l'hiver étant également rigoureux, il faut disposer les toitures de manière à en faire partir la neige qui, quelquefois, y forme une couche épaisse de plusieurs pieds. Il y a même derrière la ville, au pied de la hauteur, un petit bois profond de cent pas environ, pour protéger les maisons contre les avalanches qui tombent des flancs escarpés des montagnes.

Quelque nombreuses que soient les mesures de précaution que l'on prend en ce pays contre l'incendie, il paraît qu'elles sont encore insuffisantes, car j'ai vu plusieurs fois des maisons brûler; un jour, entre autres, le feu en dévora dix d'un seul coup. L'usage de bâtir en bois, la mauvaise habitude qu'ont les gens du pays de faire toujours leur feu ouvert au milieu des appartements, et l'emploi fréquent de réchauds qui souvent sont posés immédiatement sur les épaisses nattes de paille dont toutes les chambres sont garnies ou tout contre les cloisons de papier des fenêtres, tout cela est plus que suffisant pour expliquer d'où vient le mal.

Au reste, il y a ici des stations de pompiers dans les divers quartiers de la ville, comme à Simoda ; seulement le service paraît être beaucoup mieux organisé à Hakotade et d'une manière plus complète. A tous les coins de rue, on voit un poteau auquel est suspendue une forte planche de deux pieds de long, un pied de large et deux pouces d'épaisseur ; dès qu'un incendie éclate, les veilleurs, dont il y en a plusieurs dans chaque rue, donnent le signal d'alarme en frappant sur cette planche avec un petit bâton de fer. Le commandant de la première compagnie de pompiers qui arrive sur le lieu de l'incendie y plante son drapeau, et, dès lors, aucune autre compagnie ne peut venir lui prêter son concours ou s'établir sur le même endroit, sans en être formellement requise par le commandant de la compagnie venue la première, car chacun est très-jaloux de l'honneur d'avoir éteint un incendie. Les veilleurs et les agents de police sont organisés militairement; ils sont armés des deux sabres d'usage et jouissent d'une très-grande considération. Ils ne peuvent, toutefois, se servir de leurs sabres que sur l'ordre spécial du commandant ; aussi, chacun d'eux porte encore un fort bâton de fer d'un pouce de diamètre et de douze à quinze pouces de long ; ce bâton est garni à l'un de ses bouts d'un crochet droit, et il sert à parer, au besoin, les coups de sabre ; un fort cordon de soie, auquel pend un gland est fixé à l'autre bout du bâton en guise de dragonne pour le tenir au poignet. Les agents japonais, comme les con-

stables anglais et américains, sont très-habiles à manier cette arme, et, lorsqu'il y a quelque tumulte populaire, elle leur suffit à se frayer un passage à travers les masses les plus compactes.

Un vieux soldat de la garde de notre temple (ils étaient deux avec une espèce de sous-officier, qui y demeurèrent tout le temps de notre séjour à Hakotade pour veiller sur nos instruments), loustic assez amusant, me montra l'escrime japonaise (il y a en japonais un traité d'escrime formant vingt gros volumes avec de nombreuses planches), il m'enleva plusieurs fois des mains, avec son bâton de fer, un énorme gourdin avec lequel je devais l'attaquer, bref, il fit preuve d'une rare habileté. Un coup de sabre lui avait fait une large cicatrice qui prenait le front et la joue; ses camarades le regardaient comme un brave et le tenaient en haute estime; plusieurs fois, pendant notre séjour, il fut envoyé à Matsmaye comme courrier porteur de dépêches du gouvernement. Il me raconta que, dans sa jeunesse, il avait été brave soldat et habile chasseur; mais maintenant, disait-il, je suis vieux (il pouvait avoir une cinquantaine d'années) et mes poumons ne valent plus rien; cela ne l'empêchait pas cependant de hurler comme un diable après les travailleurs employés à organiser notre logement et l'atelier; et, lorsque, dans la rue, la foule se pressait trop autour de nous il criait : « Faites place! » d'une voix de stentor; souvent cela nous faisait rire, et lui-même riait avec nous d'un air de bonhomie.

Ces soldats veillaient rigoureusement à ce que personne n'entrât sans notre permission dans notre logement ou notre atelier, surtout lorsqu'il s'y trouvait quelqu'un des hauts fonctionnaires dont nous étions occupés à faire le portrait. Un jour, un officier japonais étant venu sans être aperçu jusqu'à notre logement pour nous faire une communication quelconque, on le mit sans plus de façons à la porte et là on lui demanda ce qu'il désirait.

Les habitants d'Hakotade sont généralement très-petits; souvent ils ont à peine cinq pieds, et ceux de nos officiers et de nos hommes qui étaient de haute taille leur inspiraient plus de respect que les petits. Vous pouvez donc vous imaginer de quelle estime toute particulière je devais jouir parmi eux. Plusieurs fois des Japonais me prièrent très-poliment de vouloir bien me mesurer avec eux, et même, lors d'une visite que je fis chez le *Bungo* ou gouverneur d'Hakotade, on fit sur une colonne de bois une coche pour mar-

quer ma taille et l'on me demanda d'écrire mon nom au bas, puis on le traça encore en caractères japonais.

Je dois avouer que, depuis que je me suis familiarisé avec quelques-unes de leurs coutumes tant soit peu étranges, je commence à éprouver pour les Japonais une véritable affection. Ils ont tous des manières excellentes, et un trait remarquable de leur caractère, c'est l'empire peu commun qu'ils exercent sur eux-mêmes. Je citerai, entre autres, l'envoyé du prince de Matsmaye comme le vrai modèle de l'homme parfaitement élevé et de bon ton ; aussi bien comme hôte que comme amphytrion ou ambassadeur, il fit preuve d'une amabilité qui lui gagna tous les cœurs; j'en dirai autant du Bungo et du vice-Bungo; le premier, excellent homme de cinquante et quelques années, le second âgé de trente ans, plein de feu et de vivacité, parfait cavalier et adroit à toutes sortes d'exercices de corps.

Je remarquai aussi que les indigènes de Jedzo ont la peau moins brune que les habitants du midi de Niphon; cela me frappa surtout chez un marchand de Counaschir qui vint plusieurs fois nous rendre visite à notre atelier. J'ai vu ici moins de femmes qu'à Simoda; cependant quelques jeunes filles qui sont venues faire faire leurs portraits au daguerréotype avaient des physionomies agréables et un air de modestie qui les rendait tout à fait charmantes.

Outre plusieurs petits temples et chapelles, il y avait dans la ville quatre grands temples principaux dont un surtout était très-spacieux (il avait environ deux cent à deux cent cinquante pieds en carré) et orné de magnifiques sculptures sur bois d'un très-beau relief; la plupart de ces ornements consistaient en grues et en tortues qui sont ici les emblèmes de la beauté et d'un heureux avenir; cependant il y avait encore d'autres animaux tels que lièvres, taureaux, chevaux, verrats, dragons, etc., ces deux derniers employés surtout comme ornements des gargouilles du toit. Dans un autre temple consacré probablement à une espèce d'Éole japonais, trônait à gauche du portail le dieu des vents; il les tenait enfermés dans un sac qu'il portait sur les épaules; à droite le dieu de la foudre, entouré d'éclairs et de langues de feu rouges.

Pendant deux jours de grand orage, deux prêtres furent constamment occupés à dire dans ce temple des prières, espèce de répons qu'ils débitaient d'une voix nasillarde. Les autels du plus grand temple (un maître-autel et

quatre autels latéraux) ressemblent beaucoup à ceux de nos églises catholiques; il y avait même sur l'un d'eux un tabernacle au-dessous et au milieu duquel était une image de femme en bois sculpté avec un voile sur la tête; on eût dit presqu'une sainte Élisabeth.

La montagne ou le rocher qui se trouve droit derrière la ville a environ mille cinq cents pieds d'élévation, et du haut de sa cime un magnifique panorama se déploie aux regards du spectateur. Au nord on a devant soi la baie d'Hakotade et comme premier plan la ville elle-même; derrière s'ouvre la grande vallée dont j'ai déjà parlé et qui, de trois côtés, est fermée par des montagnes; plus au sud, au delà de la presqu'île, est la baie de Sangar avec ses rives écarpées, et au delà du détroit de Saugar, qui occupe le sud et l'ouest, on aperçoit les hauteurs de Niphon qui se perdent, à leur tour, derrière une pointe de l'île d'Idzo que couronnent de hautes montagnes neigeuses au pied desquelles se trouve Matsmaye, capitale d'Iedzo.

Sur la plus haute cime de la montagne on voit une grande statue miraculeuse de Boudha; il est représenté à genoux et dormant; un sentier bien entretenu y monte en zigzags; il est coupé en plusieurs endroits par des portails de bois auprès desquels on voit d'autres petites images miraculeuses; cela ressemble à peu près aux calvaires catholiques. A une hauteur d'environ trois cents pieds, il y a un petit temple; deux cents pieds plus haut, on en trouve un second, et, à quatre ou cinq cents pieds plus haut que le second, un troisième.

Sur la pente sud-ouest de la montagne, du côté de la mer, il y a une source sulfureuse froide dont l'eau a des propriétés purgatives.

Je n'ai pas fait moins de cinq fois l'ascension de cette belle montagne; la première fois pour dessiner une vue de la baie et un panorama de tous les environs, et les autres en compagnie du lieutenant Mary (du *Mississipi*) et du lieutenant Preble (de la *Macedonia*), pour faire la triangulation de la partie topographique de la carte à laquelle j'ai travaillé. Sur cette cime, ainsi que sur deux autres pointes situées plus bas, on avait établi, du côté de la mer, des corps de garde en nattes d'où les Japonais avaient observé les mouvements de nos vaisseaux, mais qui, actuellement, étaient abandonnés. Au pied de la montagne, du côté de l'ouest, se trouvait une batterie de deux canons, nouvellement construite avec un magasin et des casernes; cependant on avait si soigneusement enveloppé les deux pièces sur lesquelles on avait

même élevé de petites maisonnettes, que je ne pus pas voir quel était leur calibre; en tout cas il n'était certainement pas de plus de vingt-quatre. Ces pièces étaient placées là pour protéger le port contre une attaque, attendu que les bâtiments légers des Japonais trouvent, dans la partie orientale et un peu plus basse de la baie, derrière le banc de sable qui s'étend du midi au nord, un mouillage bon et sûr que devait couvrir cette batterie et une seconde élevée à l'autre extrémité de l'isthme. Mais tout cela n'eût pas servi à grand'chose contre nos énormes et puissants canons.

DÉPART DU JAPON

DÉPART DU JAPON

— VALEUR RELATIVE DE L'OR ET DE L'ARGENT. —
INSTRUMENTS ET MONTRES.
— AMOUR DES JAPONAIS POUR LA MUSIQUE. — ESPÉRANCE DÉÇUE. —
LE VOLEUR ATTRAPÉ. — CHASSE AU RENARD.
— RETOUR A SIMODA. — CHANGEMENT D'ASPECT DE CETTE VILLE. —
DERNIÈRE ENTREVUE AVEC LES COMMISSAIRES.
— BABIOLES. — TOMBEAUX. — UNE AMITIÉ JAPONAISE. — DÉPART. —
QUE VOULIONS-NOUS ET QU'AVONS-NOUS OBTENU ?

A bord de la frégate *Powhattan*, juin 1854.

Nous prîmes bientôt des arrangements pour établir une espèce de cours de l'argent de concert avec les Japonais et faciliter ainsi les achats. Le dollar d'argent américain fut compté à quatre mille huit cents cash, ou quarante-huit grandes monnaies de cuivre ovales percées au milieu d'un trou carré pour les enfiler à une ficelle. Un homme vigoureux aurait eu déjà de la peine à traîner dix dollars en cette monnaie.

L'or était proportionnellement de dix pour cent plus bas que l'argent.

J'achetai quelques objets de laque, des porcelaines, des pipes, des blagues à tabac, quelques petits articles de galanterie et surtout de l'encre de Chine, excellente et bien supérieure à celle que fabriquent les Chinois. Tous ces articles étaient très-bon marché et en même temps de bonne qualité, bien qu'il soit probable que, dans une petite ville de province comme celle où nous nous trouvions, on n'ait pas les premiers choix.

Dans quelques magasins j'ai vu aussi divers instruments de musique, entre autres une espèce de luth ou de guitare; quelques-uns de ces luths avaient trois cordes, d'autres cinq; cependant la partie supérieure de l'instrument n'était pas en bois, mais en parchemin comme aux *banjos* des nègres de l'Amérique du Sud: il y avait aussi une flûte en bambou à sept trous et sans clefs, d'une construction très-simple; mais l'embouchure et les trous étaient si grands que nos musiciens ne pouvaient pas en jouer; cependant quelques Japonais en tiraient une mélodie simple et nullement désagréable. Je vis encore un autre instrument assez semblable à une mandoline, excepté que le manche en était plus long; il avait cinq cordes métalliques et l'on en jouait avec un petit morceau de bois qui se tient entre le pouce et l'index.

J'examinai aussi avec beaucoup d'intérêt une horloge japonaise consistant en une caisse de deux pieds de long et de six pouces de large, qui était pendue au mur. Cela avait quelque analogie avec nos horloges de la Forêt-Noire; à la partie supérieure de la caisse était enroulé un poids qui faisait marcher le mouvement. Au-dessous se trouvait une entaille sur la longueur de laquelle on voyait seize papillons de laiton disposés de telle sorte que les huit du haut étaient l'un de l'autre à une distance égale mais moitié moindre que celle qui séparait les huit du bas. Dans une seconde entaille, pratiquée à gauche, un autre papillon se mouvait de bas en haut et indiquait ainsi les heures. Les huit plus grandes divisions servaient alors à marquer les heures du jour et les huit plus petites celles de la nuit, car les Japonais divisent leur jour en seize heures dont huit sont plus longues que les autres; en été les premières se comptent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et les dernières entre le coucher et le lever. En hiver c'est l'inverse. Comment ils s'arrangent dans les saisons intermédiaires avec la croissance et la décroissance des jours c'est ce que je n'ai pas bien compris; il faudrait donc qu'ils ne tinssent aucun compte de ces variations et que leur calendrier divisât l'année en deux moitiés d'après lesquelles ils règlent leur changement d'heures.

Nos montres causèrent ici beaucoup plus d'étonnement que dans la baie de Jeddo où plusieurs des fonctionnaires supérieurs en avaient déjà; toutefois les Japonais ne parvenaient pas bien à comprendre notre division du temps, parce que les heures du jour et de la nuit n'étaient pas indiquées sur nos cadrans d'une manière particulière. La plupart des Japonais avaient des montres solaires qui donnaient l'heure assez exactement; plusieurs portaient dans un petit coffret placé dans leur ceinture un encrier, une montre solaire, une boussole, une espèce de mètre et parfois aussi un petit quart de cercle.

Les Japonais paraissent aimer passionnément la musique. A Simoda, le commodore ayant fait débarquer avec lui nos corps de musiciens, la moitié de la ville s'assembla pour les écouter, et comme la fois suivante il venait sans musique, un grand nombre d'habitants lui firent entendre par toutes sortes de signes combien elle leur avait fait plaisir et qu'ils désiraient vivement la lui voir amener encore. Ça été absolument la même chose à Hakotade. Nous avons à bord une espèce de société de dilettanti; ce sont des ménestrels éthiopiens qui exécutent les chants et les danses des nègres des plantations de l'Amérique du Sud. A la suite d'un dîner donné, par le commodore à bord du *Powhattan*, aux députés de Matsmaye, aux commissaires impériaux, aux deux Bungos et à d'autres hauts fonctionnaires, nous eûmes un grand concert dans lequel nos musiques alternèrent avec les ménestrels, et parurent causer à nos hôtes japonais le plus vif plaisir; ils exprimaient leur satisfaction de toutes les manières imaginables, et s'écriaient à plusieurs reprises: « Koussi! Koussi! » ce qui chez eux est l'expression du plus parfait contentement physique et moral.

Quelques jours plus tard, j'avais été à la chasse dans les montagnes, et, comme d'habitude, j'étais accompagné d'un soldat japonais. Cet homme avait retenu non-seulement les airs, mais encore quelques paroles de plusieurs des chants qu'il avait entendus à bord, et il en répétait des fragments, qui souvent, dans sa bouche, devenaient assez comiques; quand je le reprenais et l'aidais à continuer, il riait de tout son cœur et s'écriait d'un ton joyeux : « Koussi! Koussi! »

Je remontai en chassant une partie de la plus grande des quatre rivières, et comme j'étais parti de bon matin, j'avais déjà, vers neuf heures, un joli petit paquet de bécasses et de perdrix. J'étais alors arrivé dans un assez grand village situé au pied des montagnes, et comme mon guide et moi

nous étions un peu fatigués, nous entrâmes nous reposer un instant dans la maison du maire ou camida de l'endroit; c'était un vieillard très-affable, qui nous régala de gâteaux de riz, de raiforts confits, de saumon fumé excellent, coupé en tranches très-minces, de thé et de confitures, à quoi j'ajoutai un peu du vin de ma gourde que notre hôte parut trouver aussi fort à son goût.

Le soldat qui m'accompagnait voulait me dissuader de faire l'ascension des montagnes, d'abord parce qu'elle était extrêmement fatigante, ensuite parce qu'il y avait, disait-il, beaucoup d'ours dans les gorges. Ce dernier point fut pour moi une raison de plus d'y aller, et comme je persistai fermement dans ma résolution, on me procura des chevaux et quatre guides que le camida choisit parmi les habitants de la localité qui connaissaient les chemins. Chacun d'eux portait sur lui un long couteau de chasse, et le camida nous prêta en outre trois grands chiens, comme il y en a plusieurs dans chaque maison de l'endroit, attendu qu'en hiver les ours y descendent souvent, et qu'un des plaisirs favoris des habitants est de les faire lancer par leurs chiens. Un grand et vieux mâtin noir qui avait perdu déjà une oreille à la bataille et montrait plusieurs cicatrices, preuves de son courage et de sa vaillance, devint bientôt mon ami; les autres, au contraire, ne me flairaient qu'à la dérobée et semblaient ne pas se trouver aussi à leur aise avec un étranger.

Après une rude ascension de deux heures, nous arrivâmes enfin sur un plateau d'où l'on a une vue magnifique de la baie. Là, mes guides allumèrent du feu, deux d'entre eux restèrent à garder les chevaux et les deux autres, avec les chiens, me suivirent dans le fourré. J'avais ma carabine à deux coups, chargés chacun d'une balle et de trois chevrotines; c'est ainsi que sont composées nos cartouches ordinaires à bord. Dans les bois épais qui couvrent ces montagnes on fait beaucoup de charbon absolument de la même manière que chez nous, et d'étroits sentiers servent de passage aux bêtes de somme qui descendent le bois et les charbons dans la plaine; cependant, au bout de peu temps, ces sentiers cessèrent tout à coup, et il nous devint extrêmement difficile d'avancer à travers un fourré presque impénétrable; çà et là seulement nous rencontrions quelques bois de haute futaie qui nous rendaient pour un moment la marche plus facile. A plusieurs endroits, je remarquai que les écorces de quelques jeunes arbres étaient

rongées. C'étaient messieurs les ours qui avaient fait ce dégât; comme ils sont assez friands, lorsqu'ils ne trouvent pas de miel ils cherchent certaines espèces de racines douces et les jeunes pousses du bambou qui, soit dit en passant, ne sont pas, même pour l'homme, une nourriture à dédaigner; pour ma part, je m'en suis fait plus d'une fois d'excellentes salades.

Nous trouvâmes plusieurs pistes, surtout dans le voisinage d'une petite source où étaient empreintes sur le sol les traces de deux pattes larges comme ma main; l'ours qui les avait faites devait être quelque patriarche de sa race, et cela ne me rendit que plus ardent à la chasse. Depuis quelques instants déjà les chiens avaient manifesté une certaine inquiétude, lorsque tout à coup mon vieux grognard à l'oreille coupée mit son museau tout contre terre, fit entendre un léger grognement, puis le poil hérissé et la gueule large ouverte s'élança, en aboyant de toutes ses forces, vers le fourré situé en face de nous; tous les autres chiens l'y suivirent. On entendait craquer les branches, et le mouvement du feuillage indiquait que la meute se portait vers la gauche. Nous la suivîmes tous aussi vite que possible avec des peines inouïes; cependant l'ours eut bientôt gagné une avance considérable, et lorsqu'enfin nous arrivâmes à une partie du bois un peu moins fourrée, nous vîmes les chiens sauter en aboyant autour d'un trou sombre qui pénétrait au-dessous d'un arbre dans le flanc de la colline. De nombreuses pistes indiquaient clairement que ce devait être là le quartier général de notre ami Martin; mais comment arriver jusqu'à lui? Ce n'était pas chose facile. Ma première pensée fut de me glisser en rampant dans la tanière qui paraissait s'élargir à l'intérieur; mais deux obstacles s'opposèrent à l'exécution de mon dessein. D'abord mes bons Japonais qui, étant responsables de ma personne, employèrent prières et violences pour m'empêcher d'entrer dans le trou, craignant qu'il ne m'arrivât malheur; et de fait je les aurais exposés, en pareil cas, à de graves désagréments, ce que je ne voulais en aucune façon; ensuite cette circonstance que les ours avaient en ce moment leurs petits, ce qui en faisait de redoutables adversaires, car, d'après la description que m'en firent les Japonais, ce ne devait pas être le petit ours brun, mais le grand ours noir de Russie. Mes compagnons essayèrent d'un autre moyen dans lequel j'avais toutefois peu de confiance. Ils entassèrent à l'entrée de la tanière une masse de broussailles auxquelles ils mirent le feu, espérant que la fumée ferait sortir l'ours

de sa retraite, mais, comme je l'avais pensé, ce moyen n'eut aucun succès, soit que la tanière fût très-profonde, soit qu'elle eût encore une autre issue.

Il était alors trois heures de l'après-midi, et comme j'avais commandé ma chaloupe pour le coucher du soleil, c'était grand temps de songer à la retraite. Je ne pus m'empêcher de maugréer sur notre chasse manquée; mais les bons Japonais essayèrent de me consoler, en me faisant entendre, par toutes sortes de signes, que ce n'était pas la bonne saison pour la chasse aux ours; que si je revenais en hiver, nous y retournerions, et qu'alors je pourrais, en un jour, tuer au moins trois pièces. Tout cela était bel et bon, mais il y a peu d'apparence que je revienne jamais à Hakotade et surtout en hiver.

Dans plusieurs endroits je rencontrai encore de la neige assez épaisse; j'eus un plaisir tout particulier à en ramasser une poignée et à l'avaler. Bien qu'en février dernier il ait fait assez froid dans la baie de Jeddo, nous n'avions eu sur notre vaisseau qu'une légère gelée blanche, et depuis trois ans et demi je ne m'étais plus trouvé sur la neige.

Mais ce qui me fit plus de plaisir encore, c'est d'apercevoir tout à coup, à un endroit éclairé par le soleil, une grosse touffe de perce-neiges. J'allai en cueillir un bouquet et je le mis à mon chapeau. Cette humble petite fleur de la patrie fut pour moi comme un salut des amis bien chers que j'y ai laissés.

Nous retournâmes à nos chevaux; le soir nous revenions au village, et après avoir pris une tasse de thé, je me mis en marche du côté de la baie. J'avais laissé à la garde du camida les oiseaux que j'avais tués le matin; mais lorsque je les lui redemandai je vis mon homme visiblement embarrassé, et il me répondit qu'ils avaient été mangés par un chien. Bien que je n'en crusse rien, je ne voulus pas pousser l'affaire plus loin, afin d'éviter toute contestation; mais je remarquai que mon soldat, après avoir eu avec le camida un entretien assez vif, sauta sur un des chevaux et partit au galop. Lorsque j'eus atteint le rivage de la baie où ma chaloupe m'attendait déjà, j'y trouvai le soldat avec quelques autres de ses camarades; devant lui était agenouillé un homme qu'il forçait à me présenter mon paquet d'oiseaux, tandis qu'il lui administrait de temps à autre, avec son bâton de fer, des avertissements si énergiques que le voleur (car c'en était un) se prosternait

eu hurlant à mes pieds. Je ne pus supporter de voir plus longtemps ce traitement barbare, et comme le soldat semblait très-disposé à assommer le délinquant, je crus devoir m'interposer; le camida en profita pour prendre vivement la fuite, et il me parut très-content d'en être quitte à si bon marché; le vol est, en effet, très-sévèrement puni au Japon, souvent même il entraîne la mort; mais je n'avais pas la moindre envie d'être plus longtemps témoin de la justice japonaise.

Je dois dire encore qu'il me fut impossible de faire accepter à personne aucune espèce de payement; je retrouvai même le soir dans ma chaloupe, où on les avait déposées sans que je m'en aperçusse, quelques pièces de menue monnaie que j'avais distribuées aux enfants du village. Tout ce que je pus faire accepter à ces gens ce fut un peu de poudre et de plomb, quelques boutons brillants de mon habit d'uniforme, qui les avaient tentés, et un crayon de mine de plomb. Le soldat m'apporta encore de son petit jardin, qu'il me montrait avec une certaine fierté, un gros paquet d'oignons verts avec un peu d'ail, et ce fut un véritable régal pour mes matelots surtout, qui, depuis longtemps, n'avaient pas eu de légumes frais.

Le même soir il tomba un brouillard si épais que je ne pus retrouver mon vaisseau qu'à l'aide de la boussole; comme le lendemain matin ce brouillard couvrait encore la mer, je fis usage de la permission du commodore, et j'allai dans les marais avec un de nos ingénieurs et un soldat de marine chasser le canard sauvage. Nous fûmes assez heureux, et, le brouillard persistant toujours, nous continuâmes notre chasse vers l'extrémité occidentale de la baie. Nous y rencontrâmes quelques monticules de sable recouverts, par places, de courtes broussailles; on voyait dans le sable beaucoup de pistes de renards. Nous nous séparâmes; le soldat de marine prit l'aile gauche, moi le centre et M. Forth, l'ingénieur, se porta sur la droite, un peu en avant. Tout à coup nous entendîmes crier de l'aile gauche : « Attention! » et quelques secondes après un premier coup de feu partait sur la droite. Le renard avait débouché par la gauche et, comme il voulait tourner un monticule pour entrer dans le marais, il vint à M. Forth, qui le tira; mais après avoir fait une culbute complète, il se releva aussitôt et s'enfuit la queue en l'air. Pendant que M. Forth rechargeait, nous suivîmes le renard à la piste, moi, me tenant environ à deux cents pas en avant. Au bout d'un instant, j'entrevois à travers le bouillard une légère ombre; je fais feu, la bête

tombe et se relève, je lâche alors mon second coup, et le renard roule dans l'herbe pour la dernière fois. Presqu'en même temps un second coup partait derrière moi ; c'était M. Forth qui, après avoir rechargé, venait de tirer à nouveau sou même renard, lequel avait cherché à se blottir, et lui avait donné le coup de grâce. Le soldat de marine en fit partir un troisième, mais malheureusement, hors de portée.

Nous avions tué par hasard le mâle et la femelle, deux beaux spécimens qui, probablement, orneront le Musée zoologique de Washington. Ils sont d'un jaune rougeâtre, plus grands que notre renard allemand, et, quant à leur conformation et à la forme de la tête, ils tiennent le milieu entre le coyota de l'Amérique du Sud et le renard charbonnier ordinaire. Nous étions triomphants, et bien qu'assis sur un gazon humide nous n'eussions, pour nous restaurer, que le dur biscuit du bord et notre viande salée, cela nous parut aussi exquis que des faisans et du pain blanc mollet.

Le brouillard se maintint jusque vers trois heures de l'après-midi, et lorsqu'il commença enfin à se dissiper, nous vîmes à peu de distance une de nos chaloupes occupée à la pêche et dont l'équipage était justement en train de dîner. Comme on peut bien se l'imaginer, une poêle de poissons frais n'était pas un supplément à dédaigner pour notre frugal repas.

Les jours suivants furent tous brumeux, de sorte qu'à notre départ d'Hakotade nous dûmes rester plus de deux heures à l'ancre dans le détroit de Sangar. Ces brouillards sont très-fréquents ici pendant les mois de mai, juin et juillet ; ils sont presque toujours précédés et accompagnés de violents vents d'est. Cependant, à en juger par Hakotade, je pense que le climat est généralement sain, et le graud nombre de gens âgés que j'y ai vus me confirment dans cette opinion.

Nous retournâmes à Simoda par le même chemin que nous avions pris pour venir, c'est-à-dire en doublant le cap Toriwi-Raki.

A bord du *Mississipi*, 28 juin 1854.

Le 7 de ce mois, à midi, nous rentrions dans le port de Simoda. La ville était beaucoup plus animée que lors de notre premier séjour. Les commissaires impériaux étaient dans l'intervalle arrivés de Jeddo ; selon l'usage du



Conférence du Commodore Perry avec les Commissaires japonais.


Biblioteca Nazionale V.E. III
NAPOLI

pays ils avaient amené avec eux une suite très-nombreuse logée dans toutes les parties de la petite ville à laquelle les nombreux pavillons et étendards que chacun avait plantés devant sa porte donnaient une physionomie plus vivante et plus gaie que de coutume.

On passa un temps considérable en négociations pour établir un système commun de poids et de mesures, fixer la valeur de nos monnaies, établir les prix du bois, de l'eau, des vivres, etc., qui furent portés sur un tarif commun; chaque jour il surgissait des difficultés nouvelles, mais enfin on parvint à se mettre d'accord.

Le 15 eut lieu la dernière visite officielle du commodore aux commissaires impériaux ; tout le monde s'y rendit en grande tenue. Nous avions à terre environ trois cents hommes avec quatre pièces de campagne. Les jolis environs de Simoda (la ville elle-même entourée de montagnes pittoresques) la route qui conduisait du lieu de débarquement au Simoda-dio-Rengo (c'est le nom du temple principal où les commissaires nous recevaient) et le long de laquelle se déployait le cortége en groupes variés, tout cela formait un coup d'œil charmant.

Quant à la cérémonie, elle-même, elle ressembla trop à celles que j'ai déjà décrites pour que j'aie besoin d'y revenir; j'avoue du reste que j'étais on ne peut plus fatigué des régals japonais; aussi m'échappai-je du temple le plus vite possible et allai-je relever un des officiers de la batterie qui avait plus envie que moi de faire connaissance avec toutes les bonnes choses dont les tables étaient couvertes. Combien je me trouvai plus à l'aise en plein air ! les pièces étaient parquées sous un groupe de beaux arbres bien touffus; la musique jouait ses airs les plus gais et les trois quarts de la population de Simoda, parmi laquelle se trouvaient bon nombre de femmes et de filles jeunes et jolies, écoutaient de toutes leurs oreilles.

Dans la vie monotone de marin on a rarement occasion de faire le galant auprès du beau sexe; aussi profitai-je de celle qui m'était offerte. Quelques sucreries et pâtisseries fines que j'avais rapportées du banquet et que je distribuai me valurent en retour des fleurs et des fruits; et si je mettais les fleurs que j'avais reçues dans les cheveux de quelque jolie fille, ou si je jetais en badinant des fruits à l'une d'elles, ce que je donnais de la sorte m'était toujours rendu avec usure. Je passai ainsi mon temps à rire et à plaisanter beaucoup plus agréablement que je n'eusse pu le faire à ce ban-

quet d'ennuyeuse cérémonie; et lorsqu'enfin les tambours nous rappelèrent aux armes j'eus assez de peine à rassembler mes artilleurs qui n'avaient pas manqué de faire comme moi les galants auprès des belles. Je n'ai pas besoin, je pense, d'ajouter que, malgré notre gaieté, tout se maintint dans les limites des convenances et de la morale.

Pour terminer la fête il y eut encore une petite manœuvre de campagne; la rapidité et la précision avec lesquelles notre artillerie tira et notre infanterie exécuta ses évolutions excitèrent au plus haut point l'admiration des Japonais.

Quelques jours plus tard le commodore donna encore à ses hôtes japonais une fête d'adieu à bord du *Mississipi* sur lequel je suis revenu depuis huit jours, c'est-à-dire depuis que le commodore en a fait de nouveau son vaisseau de pavillon. Nos amis japonais nous exprimèrent cordialement leur regret de nous voir partir.

Le 24, le commodore m'envoya encore une fois à terre pour esquisser les tombeaux d'un matelot et d'un soldat de marine que nous avions enterrés à Coxraky. Le premier s'était tué en tombant de la grande vergue du *Powhattan*; l'autre était mort d'une céphalite pendant que nous étions dans la baie de Jeddo, et, comme je l'ai déjà dit, il avait été enterré provisoirement à Yokouhama. Le traité une fois conclu, deux sergents, envoyés dans une jonque japonaise, avaient procédé à son exhumation, l'avaient fait mettre dans un second cercueil, et amené à Simoda où il a maintenant sa sépulture définitive. Conformément aux ordres que j'avais reçus, je pris avec moi deux *mess-mates*, c'est-à-dire camarades de table, de chacun des deux défunts. Les pierres tumulaires étaient d'une espèce de calcaire grisâtre et parfaitement taillées; les tombeaux, aussi bien que ce qui les entourait (ils étaient situés sous un beau groupe d'arbres) avaient un air aussi digne que touchant.

Dans l'après-midi du même jour nous sortîmes jusques sur la rade où nous jetâmes l'ancre encore une fois. Nos amis japonais vinrent nous y rendre une dernière visite et apportèrent à beaucoup d'entre nous de petits présents comme souvenirs. Je ne me rappelle pas si j'ai déjà dit que je m'étais lié d'une amitié toute particulière avec le lieutenant du préfet ou Bungo de Simoda. Il se nommait Gohara Isaboura. C'était un jeune homme très-aimable, parfaitement bien élevé, parlant assez couramment le hollan-

dais; déjà même il avait fait des progrès notables dans l'anglais, qu'il étudiait avec ardeur. Mon grand atlas de Streit lui plaisait particulièrement, et, pour reconnaître toutes les complaisances et les politesses qu'il avait eues pour moi, je lui en fis cadeau ainsi que d'un dictionnaire anglais-hollandais. J'y ajoutai les quelques vers allemands que voici, avec la traduction en prose anglaise :

« Quand tes regards s'arrêteront sur ces feuilles qui te représentent le monde en petit, quand tu te transporteras en pensée au delà des vastes mers, chez d'autres peuples de notre globe, accorde, ami, un souvenir à celui qui te fait ce présent, à cet étranger qui est venu à toi sans que tu l'attendisses, a séjourné quelque temps parmi vous, et puis a disparu! De même que les anneaux d'une chaine se touchent tous et forment un cercle, de même mon peuple tend aujourd'hui la main à ton peuple. Pense donc à moi avec amitié, maintenant que je te quitte, afin que tes bons souhaits m'accompagnent dans mon voyage! »

Au moment du départ Gohara m'apporta aussi son présent; il se composait d'une belle et riche pipe avec la blague à tabac, et d'une petite boite à thé, très-artistement travaillée et incrustée de nacre. Il avait aussi fait quelques vers japonais à mon intention et y avait joint la traduction en hollandais. Je ne puis les donner textuellement, car ils auraient une tournure un peu étrange, mais en voici à peu près le sens :

« Quand le vent du soir murmure à travers les cimes des sapins, et que de ta pipe d'or s'échappent en tournoyant de petits nuages d'azur, prends dans ta main quelques-unes de ces feuilles vertes et recueille dans un vase rempli d'eau bouillante leur précieux arome. Dès que tu en auras bu un seul trait tu te sentiras le cœur plus léger; appelle alors ton serviteur pour qu'il t'en donne vite une seconde tasse; un parfum délicieux remplira ta bouche, ta poitrine se dilatera, et le contentement se répandra dans ton âme. O feuille aromatique qui rafraîchit et soulage, rappelle-moi au souvenir de celui auquel je te donne.

« GOHARA ISABOURA. »

Ce petit cadeau et les vers charmants qui l'accompagnaient m'ont fait

un tel plaisir que je n'ai pu résister à l'envie d'en faire mention dans ce livre.

Le 25, il souffla un violent vent du sud-ouest qui nous secoua rudement dans notre mouillage mal abrité. Cependant, comme le commodore ne désirait pas faire encore des sondages entre les îles, nous dûmes attendre patiemment un meilleur temps ; il arriva le 26, et le 27, au point du jour, nous disions adieu aux côtes du Japon qui ont eu si longtemps la mauvaise réputation d'être inhospitalières.

Je ne puis m'empêcher de faire en quelques mots le résumé de toute l'expédition qu'on peut regarder maintenant comme terminée. Pourquoi sommes-nous venus, et jusqu'à quel point avons-nous atteint notre but?

Le commodore Perry, un des amiraux plus distingués qui aient jamais commandé les flottes de l'Amérique, est envoyé au Japon par le gouvernement des États-Unis, à la tête de forces navales imposantes pour assurer à nos vaisseaux aide et protection en cas de malheur sur ces côtes dangereuses ; réclamer pour d'autres navires qui ont besoin d'eau, de bois, de charbon et de provisions, la faculté de s'en procurer, et, si possible, obtenir entre la Californie et la Chine un port où nous puissions établir un dépôt de charbon pour nos bâtiments à vapeur. Le commodore Perry aborde, il présente ses lettres de créance et la lettre du président à l'empereur du Japon, il force par sa fermeté et sa modération un des peuples jusqu'alors les moins abordables de la terre, à entrer en négociations avec lui, et, sans avoir recours à aucun moyen violent, il obtient plus que nous n'avions osé espérer : On accordera désormais aide et protection à nos marins naufragés, sur quelque point de l'empire qu'ils soient jetés; les ports de Simoda, Hakotade, Napa-Kiang et encore un quatrième qu'on nous laisse un an pour choisir, sont ouverts aux vaisseaux américains; les pilotes japonais les conduiront à un mouillage sûr moyennant une rétribution modérée; on pourra se procurer du bois, de l'eau, des vivres de toute espèce et du charbon en quantité suffisante, en payant soit en argent, soit en marchandises; de plus, les Américains peuvent circuler librement dans un rayon de dix milles marins autour de chacune des villes ci-dessus désignées. Nous avons enseveli nos morts selon les usages chrétiens, et des prêtres boudhistes ont joint leurs prières aux nôtres; notre chemin de fer, le télégraphe, et d'autres machines ont fonctionné sur le sol japonais où ils ont été admirés et ont enlevé tous les

suffrages; en ce moment même le conseil d'État de l'empire s'occupe à préparer une loi qui permettra aux Américains d'enseigner aux Japonais l'usage de ces inventions utiles. De riches présents, en échange des nôtres, remplissent tout un de nos bâtiments de transport qui peut à peine les contenir, et des lettres pleines d'estime ont déjà été expédiées au président des États-Unis, en réponse à celle qu'il avait adressée à l'empereur.

Je n'ajouterai rien à ces simples faits; ils parlent assez d'eux-mêmes; le commodore Perry n'a d'ailleurs pas besoin de ma voix insignifiante pour proclamer sa gloire; il a lui-même inscrit son nom en lettres d'or dans les annales de l'histoire. J'ai appris à l'aimer et à l'estimer comme chef, maintenant il me force à l'admirer comme grand négociateur.



DERNIER

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU



DERNIER

DÉBARQUEMENT A LIOU-KIOU

— L'ILE D'OHOSIMA. — RENCONTRE EN MER. —
RETOUR A NAPA.
— RIXES AVEC LES INDIGÈNES. — UN MEURTRE. — JUGEMENT. —
LE COMMODORE ET LE RÉGENT.
— FÊTE DU 14 JUILLET. — UNE COLONIE PÉNITENTIAIRE. —
LE DOCTEUR MORTON. — DÉPART DE LIOU-KIOU.

Port de Napa, juillet 1854.

En retournant à Hong-Kong, le commodore avait résolu de relâcher encore une fois à Liou-Kiou, car il y avait à y régler quelques points complémentaires relativement à la station et au magasin de charbons.

Nous nous arrêtâmes un jour presque entier en face d'Ohosima, île située à environ trois cents milles au nord de Liou-Kiou, et deux chaloupes furent envoyées à terre pour en déterminer exactement la position géographique. C'était le complément d'un travail aussi important que difficile. Dans la chaîne d'îles qui, le long de la côte chinoise, s'étend de Formosa jusqu'à la

pointe sud-ouest du Japon, il y avait jusqu'alors beaucoup de lacunes et certains groupes d'îles n'étaient pas indiqués d'une manière tout à fait exacte sur la carte. Tous nos navires, qui avaient été au Japon, avaient suivi une route différente, et le commodore lui-même, avec son vaisseau-amiral, en prit chaque fois une nouvelle, de telle sorte qu'on pût combiner et comparer toutes les observations, et obtenir un résultat plus exact que celui qu'avaient fourni les relevés antérieurs.

Ohosima, qui est après Liou-Kiou l'île la plus importante de ce groupe, forme un point de station, et c'est pourquoi l'on fit à terre les observations dont je viens de parler, et qui terminaient nos travaux hydrographiques dans ces eaux. L'île principale est montagneuse, boisée en quelques parties, généralement bien cultivée et d'un aspect très-agréable. A l'extrémité septentrionale, elle a un port dont l'entrée est très-étroite, ce qui en rend l'accès assez difficile, du moins aux vaisseaux de premier rang. Les habitants ressemblent à ceux de Liou-Kiou; ils ont à peu près les mêmes mœurs et le même genre de culture. Nos chaloupes rapportèrent à bord quelques légumes, tels que haricots, raiforts, racines d'igname, etc., et le soir nous nous remîmes en route.

Le lendemain matin, *le Southampton* nous quitta pour se rendre directement à Hong-Kong, tandis que *le Mississipi* et *le Powhattan* se dirigeaient sur Napa.

Dans l'après-midi du même jour, au moment même où nous remontions le canal entre les îles d'Endomo et Liou-Kiou, nous aperçûmes, à une distance d'environ quatre milles, un navire étranger qui descendait contre le vent, mais il changea tout à coup de direction et essaya de doubler la pointe ouest d'Endomo. *Le Mississipi* dévia alors de son cours, et, lorsque nous fûmes arrivés plus près du vaisseau en question, nous lâchâmes un premier coup de canon auquel on ne répondit pas, puis un second. On venait de charger la pièce une troisième fois pour lancer un boulet dans la voilure du bâtiment étranger, lorsqu'il mit tout à coup en panne et hissa le pavillon anglais. Nous mîmes également en panne à une demi-portée de canon, et une chaloupe fut détachée pour aller demander des explications. C'était *le Great-Britain* qui se rendait de Shanghaï à Londres, avec un chargement de thé et de soie; il nous avait pris pour l'escadre russe et avait tâché de s'échapper. Par les journaux que le capitaine nous envoya à bord, nous

eûmes la première nouvelle de la déclaration de guerre faite à la Russie par la France et l'Angleterre. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que le pauvre vaisseau marchand essayât de s'esquiver; sa cargaison valait bien un demi-million de dollars, et c'était une trop bonne proie pour qu'un ennemi la laissât échapper.

Le 30 juin au matin, nous entrâmes dans le port de Napa, où *le Lexington*, revenant de Simoda, nous avait précédés dès le mois de mai. Cette fois, nous n'eûmes plus, comme la première, des rapports entièrement amicaux avec les bons insulaires, et voici quelle en fut la cause. Comme je l'ai déjà dit, pendant tout le temps de notre séjour au Japon, nous avions laissé à Liou-Kiou deux officiers et un petit nombre de matelots pour surveiller le charbon et les autres objets qui étaient en dépôt dans l'île. Presque aussitôt après notre départ, les indigènes montrèrent une certaine méfiance et parurent observer dans leur conduite beaucoup plus de réserve; cependant il n'y eut dans les premiers temps aucune difficulté sérieuse.

En avril, l'escadre russe vint à Napa; elle n'eut aucun rapport direct avec les indigènes, mais elle s'adressa à nos officiers qui firent de leur mieux pour être utiles aux étrangers, et surtout leur achetèrent des vivres frais dont ils avaient grand besoin. Ils servirent également de guides aux officiers russes dans de petites excursions aux environs de la ville; bref, ils se comportèrent avec eux en bons camarades et n'épargnèrent rien pour leur rendre leur séjour aussi agréable que possible; l'amiral russe Poutiatine, si je ne me trompe, leur en témoigna vivement sa reconnaissance et, par deux fois, envoya le soir sa musique à terre.

Bientôt après, les Russes quittèrent Liou-Kiou, et, à partir de ce moment, il y eut de petites altercations entre nos hommes et les indigènes; nos officiers adressèrent une plainte d'abord au préfet de Napa et, plus tard, au régent de Liou-Kiou lui-même. Sur ces entretaites arriva *le Lexington*, et, un jour qu'une de ses chaloupes était à terre et que les matelots avaient été en ville, il s'éleva au marché, entre eux et les indigènes, une contestation sur le prix des vivres, contestation qui se termina par une rixe. Le soir du même jour, Yousikado, le jeune interprète dont j'ai déjà parlé, vint très-ému au temple qui nous servait de dépôt, et pria M. B..., un des officiers, de l'accompagner au port intérieur où un matelot était ivre. Arrivés à la place indiquée, on trouva en effet un matelot du *Lexington* couché sur le rivage, non pas

ivre, mais mort; comme nos hommes voulaient enlever le corps de leur camarade, les indigènes essayèrent de s'y opposer, mais ils ne purent y parvenir. L'autopsie constata trois blessures à la tête qui semblaient avoir été produites par des coups, mais que les indigènes expliquaient en disant que ce matelot était tombé du haut d'un chantier dans la mer. Il fut établi que le mort ne s'était pas trouvé mêlé à la rixe, et qu'au moment même où elle avait lieu, il était de l'autre côté de la rivière; tout le monde le connaissait, d'ailleurs, pour un homme calme et très-paisible. Comme il n'y avait pas de preuves positives d'assassinat, un jury, composé d'officiers du *Lexington*, rendit son verdict en ces termes . « Mort occasionnée par des causes inconnues. »

Les choses restèrent en cet état jusqu'à notre arrivée. Le commodore, ayant été instruit de ce qui s'était passé, envoya sur-le-champ au régent une lettre énergique dans laquelle il exigeait qu'une enquête sévère fût faite par les autorités de Napa. Comme précédemment dans d'autres circonstances, les autorités indigènes cherchèrent à se tirer d'affaire par toutes sortes d'échappatoires, mais cela ne leur servit de rien; il leur fut accordé un délai de trois jours pour trouver les coupables. Cela les fit agir un peu; les informations commencèrent, et, au bout de trois jours, le préfet ou Hadji-Madji de Napa vint à bord, reconnut que le matelot avait été, en effet, assassiné, et demanda, pour trouver les assassins, un nouveau délai de trois jours qui lui fut accordé après quelques difficultés, en lui faisant observer, toutefois, que, ce délai expiré, le commodore prendrait lui-même l'affaire en main et la poursuivrait avec la plus grande énergie. Pour donner plus de poids à cette menace, il envoya de suite à notre dépôt un détachement de soldats de marine commandé par un capitaine, et il défendit de la manière la plus sévère toutes relations avec le pays, excepté les communications officielles indispensables.

L'affaire alors commença à marcher; on poussa activement les recherches; il y eut des arrestations et des interrogatoires, et voici comment on procède, d'après ce que m'ont raconté ceux de nos officiers qui y ont assisté comme témoins : Au fond de la salle du tribunal siégeaient les juges, et à côté d'eux étaient assis quelques secrétaires qui rédigeaient une espèce de procès-verbal. L'individu qui devait être interrogé se trouvait à l'autre extrémité de la salle entre deux sergents tenant chacun à la main un bâton pointu. Le témoin

devait, pendant toute la durée de l'interrogatoire, tenir les deux mains élevées au-dessus de sa tête, et dès qu'il faisait la moindre difficulté pour répondre à une des questions qu'on lui posait, les sergents lui donnaient un grand coup de leur bâton pointu dans les côtes, ce qui est assurément une manière très-originale de faire parler quelqu'un.

Le matin du jour où expirait le dernier délai, on était déjà occupé à envoyer à terre un corps de troupes plus nombreux; déjà, l'on avait embarqué deux pièces de campagne, lorsque nous vîmes arriver vers notre vaisseau deux grands bateaux dans l'un desquels se trouvait le régent de Liou-Kiou avec les hauts personnages de sa cour. Il fut reçu poliment, mais froidement, et conduit devant le commodore à qui il déclara qu'on avait trouvé quatre des coupables dont on nous livrerait le principal pour en faire justice. Pendant ce temps, cet homme avait été extrait du second bateau et amené à bord sous la garde de quatre agents de police.

Je crois avoir déjà fait observer que je fus frappé à Hong-Kong du singulier air de famille que je constatai entre un tailleur chinois de Queensroad et un autre tailleur de ma connaissance demeurant à Dresde rue du Boisseau; je dois ajouter ici qu'il y a également une parenté physionomique entre tous les agents de police du globe, qu'ils soient coiffé du tricorne ou du casque, armés du bâton blanc des constables, distingués par la queue chinoise, la tonsure japonaise ou les aiguilles de métal que ceux de Liou-Kiou passent dans leur chevelure. Le pauvre diable de délinquant, tremblant de tous ses membres, avait les bras et les mains solidement liés autour du corps, et l'un des sergents le tenait par une corde. Il fut livré au prévôt du navire qui, le sabre nu à la main, le conduisit dans la cajute. L'infortuné était certainement résigné à son sort et croyait bien toucher à son dernier moment; cependant, quoiqu'assez abattu, il faisait encore en somme assez bonne contenance.

Le régent se donna toutes les peines du monde pour se justifier vis-à-vis du commodore, il rejeta la faute du retard sur le préfet de Napa qui lui avait fait un faux rapport, ce qui avait valu à ce fonctionnaire sa destitution et la disgrâce de son souverain; le commodore, ajoutait-il, pouvait punir le principal coupable, mais il ne devait pas faire expier à toute la population le crime d'un seul homme. Après ce *meâ culpâ*, le commodore se relâcha un peu de la sévérité qu'il avait montrée jusqu'alors, et il demanda d'un ton plus doux :

« Quelle peine les lois du pays infligent-elles aux assassins?

— Le bannissement à vie dans une des îles qui servent de colonies pénitentiaires, répondit le régent.

— Reprenez donc le coupable et faites le punir d'après vos lois; notre nation ne veut pas de vengeance, mais seulement la stricte application de la justice. Voyez, dit le commodore en montrant au régent le *Powhattan* où siégeait en ce moment le conseil de guerre, voyez ce pavillon bleu au mât de misaine; ce pavillon et le coup de canon qu'on tire en le hissant indiquent qu'on rend la justice, et ceux de nos hommes qui ont été coupables dans cette rixe n'échapperont certainement pas au châtiment que la loi leur inflige. »

Cette courte allocution parut faire sur les gens de Liou-Kiou une impression profonde; le régent et tous les indigènes se prosternèrent et touchèrent la terre de leur front; tous paraissaient respirer plus librement et s'efforçaient de témoigner de leur mieux leur reconnaissance. Le prisonnier surtout semblait enchanté d'être remis aux autorités de son pays: son attitude et les traits de son visage exprimaient visiblement la satisfaction qu'il éprouvait.

Depuis cet incident, la bonne entente ne fut plus troublée, mais il fut conclu un traité en bonne et due forme sur les mêmes bases que celui conclu avec le Japon. Le port de Napa nous est maintenant ouvert comme port de commerce, et le commerce lui-même n'est plus soumis à aucune restriction. En cas de contestations ou de traitements illégaux, les coupables doivent être livrés à leurs autorités respectives pour être jugés et punis par elles. Le petit cimetière dont j'ai parlé précédemment est concédé à perpétuité comme lieu de sépulture pour les étrangers chrétiens, et, à l'avenir, tout Américain aura le droit de visiter toutes les parties du groupe d'îles sans que le gouvernement le fasse surveiller par ses espions ou mette aucun autre obstacle à sa libre circulation. Après la conclusion de ce traité, les habitants se montrèrent moins réservés, et nous pûmes acheter sans difficulté sur le marché toutes sortes de petits objets aux ouvriers et aux marchands.

Le 4 juillet, jour anniversaire de la fondation des États-Unis, il y eut grande fête à bord du *Mississipi*. L'arrière et le gaillard d'avant étaient ornés de drapeaux et d'inscriptions appropriées à la circonstance. Le plus ancien quartier-maître adressa un discours très-simple aux officiers et aux

marins rassemblés, puis il donna lecture de l'acte d'indépendance; après quoi un autre quartier-maître entonna le beau chant national *Star-Spangled-Banner*, et tous les assistants firent chorus. Tout cela se passait entre onze heures et midi, et à midi précis tous nos canons à la fois firent le salut national en l'honneur du jour qui avait vu naître notre pavillon. Ensuite il fut distribué à l'équipage une ration extraordinaire de grog et l'on tira des coffres, où on les tenait enfermées depuis six mois, pour cette solennité, diverses provisions, parmi lesquelles se trouvaient encore par-ci par-là quelques bouteilles de vin. Il avait certes fallu quelque force de volonté pour attendre jusqu'à ce jour sans y toucher, car, il y avait longtemps que nos caves particulières étaient complétement à sec, et depuis notre départ de la Chine nous n'avions pu faire aucune provision nouvelle. Je fus assez heureux pour pouvoir offrir à cette occasion non-seulement deux bouteilles de madère, mais même un paquet d'excellents cigares de Manille, ce qui, dans les circonstances où nous nous trouvions, était un inestimable trésor.

Deux jours avant notre départ de Liou-Kiou, le commodore donna encore au régent un dîner d'adieu suivi d'un divertissement par notre troupe de *ménestrels éthiopiens*. Nos hôtes parurent s'amuser beaucoup à cette représentation; ils riaient très-fort sans savoir peut-être pourquoi, et ils firent grand honneur aux rafraîchissements solides et liquides qui leur furent présentés. Le champagne ou *sampan*, comme ils prononcent ici, paraissait être leur boisson de prédilection; mais comme les Japonais, en essayant de sucer la civilisation avec le jus des raisins d'Épernay, avaient considérablement réduit les provisions qu'un gouvernement sage avait fait disposer au fond de notre cale, on ne servit du champagne qu'aux invités de distinction; ceux d'un rang inférieur durent se contenter de diverses autres sortes de vins, de punch et de liqueurs. Pendant et après le dîner notre musique joua des airs de danse, et tout à coup il me vint à l'idée, je ne sais comment, de prendre par la manche un des grands du royaume et de faire avec lui deux ou trois tours de valse sur l'arrière du navire. En tout cas, c'était le premier essai de ce genre que faisait Son Excellence dans l'art de Terpsychore, mais comme elle se contenta de se cramponner à moi et que, d'ailleurs, elle n'était pas trop lourde, je la fis sans difficulté tourner comme un tonton au grand divertissement de l'honorable assistance; du reste, ma dame à barbe blanche ne fut nullement offensée de la liberté que j'avais

prise, et, la danse finie, elle accepta avec le plus grand plaisir un verre de punch et quelques pâtisseries que je lui présentai en galant cavalier.

J'ai encore à parler d'une excursion intéressante dans le groupe d'îles de Liou-Kiou

A l'ouest de Napa, à huit ou neuf milles environ en mer, il y a plusieurs îles basses et des bancs de sable qui, lors de gros temps ou à la marée haute, sont à peine visibles. Le commodore désirait les faire examiner exactement et il y envoya deux chaloupes, l'une commandée par le maître-artilleur du *Mississipi*, l'autre par moi. Comme nous avions pris la mer avant le point du jour, nous abordâmes vers huit heures à la première de ces îles, nous sondâmes le fond tout à l'entour, et l'eau étant trop basse auprès du rivage, nous mîmes le cutter à l'ancre à un demi-mille de terre et nous entrâmes avec la chaloupe la plus légère dans un étroit canal qui, lorsque ses eaux sont hautes, traverse toute l'île. M. B., le commandant du dépôt laissé à Napa, avait, pendant ses six mois de séjour, fait plusieurs excursions à cette île, et, un jour entre autres, il y avait trouvé neuf ou dix hommes qui, à ce qu'on lui dit, y subissaient la peine du bannissement. Nous fûmes aussi chargés de nous enquérir plus en détail de cette circonstance. Afin d'atteindre notre but, nous nous divisâmes en deux détachements, dont l'un devait tourner l'île par le côté sud, tandis que l'autre la tournerait par le côté nord.

La plus grande longueur de cette île était d'environ un mille et demi anglais, et sa largeur tout au plus d'un demi mille. A l'exception d'une étroite bande de sable le long du rivage, tout le sol était couvert d'épaisses broussailles; le canal dont j'ai parlé coupait à l'extrémité ouest environ un tiers de la longueur totale, toutefois, à la marée basse, on pouvait le passer à pied sec. Tout autour de l'île s'étendait un banc de corail large d'à peu près un demi-mille et qui était également à sec lors du reflux.

Lorsque les deux détachements se rencontrèrent à l'extrémité de l'île, on n'avait encore aperçu aucune trace d'habitants; en conséquence nous nous formâmes sur une seule ligne et nous parcourûmes encore une fois l'île dans le sens de sa longueur, ce qui fut on ne peut plus difficile et fatigant à cause des épaisses broussailles dont elle est couverte. Des houssaies, des pandeños, des aloès et des artémises formaient une masse compacte presqu'impénétrable à travers laquelle nous eûmes toutes les peines du monde à nous

frayer un passage avec nos couteaux. Enfin, nous trouvâmes dans le voisinage du canal et au plus épais des broussailles quatre ou cinq misérables huttes à moitié enfoncées en terre. Auprès de chacune d'elles et également enterrées à demi, on voyait de grands vases d'argile pouvant contenir cinquante à soixante gallons d'eau; il y avait des traces de feu en plein air, et quelques tasses cassées ainsi que des restes de pommes de terre indiquaient que ce lieu avait été habité. Cependant nous pûmes nous convaincre par un examen attentif qu'il n'y avait pour le moment aucun habitant dans l'île.

Nous laissâmes quelques hommes dans la petite chaloupe et nous allâmes avec le cutter à une autre île située plus à l'ouest; elle ressemblait beaucoup à la première; un examen pareil à celui que nous avions déjà entrepris dans l'autre nous y fit découvrir dans des huttes toutes pareilles huit ou neuf femmes qui, à notre aspect, s'enfuirent épouvantées. Cependant quelques hommes qui se trouvaient dans des bateaux pêcheurs amarrés au rivage, s'approchèrent de nous et, après avoir reçu un petit présent de biscuit et de tabac, en échange duquel ils nous donnèrent quelques poissons, ils se montrèrent un peu plus familiers. A ce qu'il me sembla, ces hommes avaient amené des vivres et de l'eau pour les femmes que nous avions vues, car sur aucune de ces îles nous n'aperçûmes la moindre trace d'eau ni de nourriture quelconque. Peut-être aussi étaient-ce des pêcheurs qui habitaient une des îles, bien que je ne comprenne pas comment on peut s'établir dans un endroit où il faut aller chercher l'eau à une distance de dix ou douze milles.

Lorsqu'à Napa je m'informai auprès de notre interprète de ce que c'était que ce Botany-Bay en miniature, je ne pus obtenir que des réponses évasives qui me confirmèrent dans mon opinion que c'était véritablement une colonie pénitentiaire. On sait que les habitants de Liou-Kiou punissent très-sévèrement l'adultère, et comme chez eux la peine de mort n'existe pas, je suis très-porté à croire que ces femmes avaient été bannies pour ce crime-là. Si nous ne trouvâmes plus personne dans la première île, c'est sans doute parce qu'après la visite qu'y avait faite antérieurement M. B..., on avait transporté les condamnées sur la seconde qui est également entourée d'un banc de corail.

Nous retournâmes à notre première station, et nous laissâmes le cutter à l'ancre en dehors du rescif pour nous rendre à terre en passant sur les coraux qui sortaient de l'eau. Entre temps quelques bateaux pêcheurs s'étaient

approchés du cutter et avaient échangé avec les hommes que nous y avions laissé des poissons contre du biscuit et du tabac, de sorte que nous fîmes un repas supportable, mais rien de plus. Dans le bois, la chaleur était si accablante, il y avait des nuées si épaisses de mouches piqueuses et de moustiques, qu'on ne pouvait pas y tenir, de sorte que nous aimâmes mieux dresser avec nos voiles une tente sur le rivage pour nous garantir un peu des rayons brûlants du soleil. Un bannissement dans cette triste solitude me paraît en fait tout aussi terrible que la peine de mort.

Les seuls habitants permanents de ces îles paraissent être des pigeons sauvages qui s'y trouvent en grande quantité; j'en tuai un assez bon nombre et les emportai dans ma chaloupe.

Le docteur Betelheimer qui, depuis notre premier voyage à Napa, nous avait toujours rendu de très-bons services comme interprète et agent pour les achats de provisions, avait quitté sa mission après un séjour de huit ans. Le docteur Morton, son successeur, jeune homme doux et modeste qui était arrivé depuis le mois d'avril avec sa femme et un enfant, remplira désormais ses fonctions. Le docteur Betelheimer était venu ici dans des conditions très-difficiles, il avait eu longtemps à lutter contre la méfiance insurmontable des indigènes, et ce n'était que dans ces derniers temps qu'on lui avait permis de prêcher et qu'on l'écoutait avec quelque patience. Sa famille était partie dès le mois de mars pour Shanghaï à bord du *Supply*, et lui-même s'embarque maintenant sur le *Powhattan* pour aller la rejoindre. Au moment où nous quittions Napa pour la dernière fois, nous vîmes le docteur Morton et les siens nous faire de loin des signes d'adieux, et cela nous faisait peine à tous de laisser là ces braves gens et de quitter pour toujours un pays qui nous avait été si hospitalier et d'un séjour si agréable.

Les officiers du *Mississipi*, du *Powhattan* et du *Lexington* avaient fait entre eux une souscription dont le montant s'éleva à quelques centaines de dollars qu'ils remirent au docteur Morton pour la mission ; ils lui laissèrent encore une masse d'objets qui pouvaient lui être utiles à lui et à sa famille dans cet isolement.

LES

MISSIONS CATHOLIQUES

A HONG-KONG.

LES

MISSIONS CATHOLIQUES A HONG-KONG

QUELQUES MOTS SUR LA GUERRE RÉVOLUTIONNAIRE EN CHINE.
— ANECDOTES DE NAN-KINO. — LE MIDSHIPMAN B... — MALADIE, —
DEUX APOTRES CHRÉTIENS.
— ASILE DE L'ENFANCE DE JÉSUS. — AUTRES MISSIONS. —

Hong-Kong, fin d'août 1854.

Le 22 juillet, après une heureuse traversée nous revenions de Liou-Kiou à Hong-Kong; jamais je n'ai mieux apprécié le plaisir d'avoir du linge et des vivres frais, un verre de vin ou de bière et autres petits agréments de la vie, qu'à ce retour, après avoir été privé de toutes ces choses pendant plus de quatre mois.

Durant notre absence, les affaires avaient bien changé de face dans cet empire de Chine. Les insurgés s'étaient répandus sur une grande partie du pays, ils étaient en possession de plusieurs places fortes et tout récemment ils vinrent menacer Canton d'une manière si brusque, que les marchands

épouvantés envoyèrent un exprès au commodore qui, à leur demande, fit partir sur-le-champ le *Mississipi* pour Wampoa. De là un détachement de quatre-vingts hommes avec cinq canons de campagne fut expédié à Canton où il fut relevé plus tard par l'équipage de la *Macedonia.*

Les rebelles avaient presque chaque jour dirigé de petites attaques contre les ouvrages extérieurs de la ville; mais comme aucune des deux parties belligérantes ne poursuivait ses avantages respectifs et qu'au contraire, le combat terminé, les troupes du gouvernement rentraient dans la ville; tandis que les rebelles se retiraient dans leur campement, les choses restaient à peu près dans le *statu quo.* Aux environs de Canton, au contraire, l'insurrection gagnait de plus en plus. Pendant que nous étions à l'ancre à Wampoa, les rebelles prirent une partie du village et du fort Blenheim-Ridge sans qu'à notre bord on eût rien aperçu; ce ne ne fut que le lendemain, au moment où quelques jonques mandarines armées voulant remonter la rivière passèrent devant ce fort, que les boulets lancés de tous côtés nous apprirent ce qui s'était passé. Depuis lors les rebelles se sont emparés de toute la rive gauche de la rivière, et enfin ils ont commencé à prendre pied sur la rive droite.

Les circonstances étaient trop favorables aux pirates de la rivière pour qu'ils n'en fissent pas leur profit; aussi les communications entre Canton, Wampoa, Hong-Kong et Macao ne pouvaient presque plus être maintenues que par les vapeurs étrangers; les petits bâtiments, au contraire, étaient très-souvent arrêtés et ils pouvaient s'estimer heureux s'ils en étaient quittes pour une forte rançon ou pour un pillage partiel. Ces pirateries s'étendirent même jusqu'aux vaisseaux chinois mouillés à Wampoa (les rebelles n'osèrent pas toutefois s'attaquer aux nôtres); ainsi entre autres le bateau de notre lavandier fut un jour arrêté et pillé, et celui-ci ne put ravoir notre linge qu'en payant une rançon. Par suite de cet état de choses, les bateaux chinois se rassemblent toujours pendant la nuit dans le voisinage des vaisseaux de guerre étrangers, et comme nous étions mouillés dans un endroit de la rivière un peu écarté, il se forma sous la protection de nos canons un village flottant de plusieurs centaines de ces bateaux.

Je ne saurais guère raconter de cette étrange insurrection que ce que tout le monde a appris déjà aussi bien sinon mieux que moi, par la voie des journaux, car, à part la circonstance que j'ai mentionnée plus haut, je n'ai

été témoin oculaire d'aucun autre fait. Je veux cependant consigner ici quelques détails intéressants sur l'expédition aventureuse du *Susquehannah* dans la rivière Yang-tse-kiang, d'où ce navire est revenu vers le milieu du mois d'août. Je tiens ces détails d'un de mes anciens camarades du bord, et ils peuvent donner une idée générale du caractère de cette guerre.

M. Maclane, envoyé des États-Unis en Chine, voulait faire une excursion de Shanghaï à Nanking pour obtenir, si possible, qu'on respectât les factoreries étrangères de Shanghaï; à cet effet le *Susquehannah*, accompagné du vapeur *Confucius*, remonta le Yang-tse-kiang. Arrivé devant Nanking, l'envoyé américain eut plusieurs entrevues avec les chefs des insurgés. Quelques-uns de nos officiers et de nos ingénieurs mirent ce temps à profit pour visiter les lieux le plus possible, et ils commencèrent par une promenade assez longue autour des murs de la ville qui, à quelques endroits, ont une hauteur de plus de cinquante pieds. Arrivés à la fameuse tour de porcelaine, ils visitèrent cet intéressant édifice, et ils purent se convaincre que, contrairement aux assertions erronées de plusieurs voyageurs, il n'était pas uniquement construit en cette précieuse matière; toute la carcasse de la tour est en grès rouge revêtu seulement de belles briques de porcelaine endommagées vers la base, mais très-bien conservées à la partie supérieure.

Du haut de la tour ils eurent une vue magnifique embrassant, outre la ville entière, de belles et fertiles campagnes. Tout auprès de cette tour, il y avait jadis de nombreux temples, des habitations de prêtres et des villas, toutes situées entre des jardins et occupant un très-grand espace; mais lors de l'assaut de la ville, tout cela fut détruit par les insurgés, et il n'en reste plus qu'un monceau de ruines et de décombres d'où l'on pourrait encore retirer des charretées entières d'ustensiles de métal artistement travaillés, d'idoles à demi-brisées et d'autres curiosités, s'il y avait là quelqu'un qui prît intérêt à la chose. Nos voyageurs durent se contenter de quelques bagatelles qu'ils pouvaient emporter à la main.

Revenus à l'entrée de cette espèce d'enceinte, ils rencontrèrent une troupe de soldats qui les invitèrent à comparaître devant un des chefs; conduit par ces soldats, ils pénétrèrent, par une porte pratiquée dans une tour massive, dans l'intérieur de la ville, et bientôt après ils arrivèrent devant une maison où on les fit entrer et dont on referma soigneusement les portes derrière eux. Le chef, vêtu d'une longue robe de soie rouge, chercha d'abord à les intimider

par quelques paroles hautaines; mais n'ayant pu y parvenir, il prit peu à peu un ton plus poli et finit par leur offrir du thé et des confitures. Après leur avoir fait subir un court interrogatoire sur leur patrie, le but de leur présence dans le pays, etc., cet homme manifesta le désir de les faire comparaître devant un personnage d'un rang plus élevé, si élevé, disait-il, qu'ils devraient s'agenouiller devant lui. Mais nos amis lui déclarèrent nettement qu'ils étaient chrétiens et que comme tels, ils avaient coutume de ne s'agenouiller que devant Dieu, sur quoi le chef n'insista pas davantage. Quelques soldats les reconduisirent hors de la ville par une porte donnant sur la rivière, de sorte que le soir, lorsqu'ils revinrent à bord, ils avaient parcouru la ville dans toute sa largeur.

M. B., ce jeune fou de midshipman qui m'avait accompagné dans mon excursion de chasse aux îles Bonin, où il avait failli me tuer, eut une aventure encore plus singulière. Ayant été un soir se promener le long du mur de la ville, il arriva à un endroit où ce mur paraissait assez délabré; aussitôt il lui vint à l'idée d'essayer s'il n'y avait pas moyen de grimper par-dessus. Il se mit sur-le-champ à l'œuvre et parvint, sans trop de difficulté, jusqu'aux trois quarts de la hauteur totale; mais les fentes et les crevasses dont il s'était aidé jusqu'alors pour grimper cessèrent tout à coup. Il s'attacha avec le ceinturon de son sabre à un arbuste qui sortait de la muraille, reprit un peu haleine, et lorsqu'il eut suffisamment recueilli ses forces, il se remit à grimper de nouveau; au moment même où le soleil se couchait, il atteignait heureusement le créneau du mur, mais il s'y évanouit complétement. Lorsqu'enfin il revint à lui, il se vit entouré par quelques soldats qui lui versaient de l'eau froide sur le visage et du thé brûlant dans la bouche. Dès qu'il eut tout à fait repris ses sens, il fut conduit devant un vieux chef assez bien vêtu, qui lui adressa une foule de questions; comme le jeune midshipman ne les comprenait pas et, par conséquent, ne pouvait y répondre, le vieux Chinois se mit dans une colère bleue et l'accabla d'un déluge d'invectives et de jurons tout aussi inintelligibles. Notre jeune aventurier, qui se voyait en mauvaise passe, ne trouva rien de mieux à faire que de payer son ennemi en même monnaie, et il commença à lui dire carrément son opinion. Le vieux Chinois écouta d'abord ces sons étrangers d'un air assez étonné, mais tout d'un coup il fut pris d'un fou rire, et notre ami B. fit chorus. Lorsqu'ils eurent l'un et l'autre bien ri de tout leur cœur, on donna à

l'étranger une chambre, où, après avoir pris du thé et quelque nourriture, il se coucha et dormit tout à son aise; pendant toute la nuit deux jeunes garçons, requis à cet effet, l'éventaient pour le rafraichir. Le lendemain matin, on le reconduisit à la porte de l'eau et on lui rendit même son sabre qu'il avait laissé accroché à l'arbuste auquel il s'était retenu.

Au reste, nos amis ne faisaient pas des rebelles un portrait bien flatteur; c'étaient, disaient-ils, de petits hommes d'un aspect misérable et très-mal armés. La ville était encore aux trois quarts en ruines et les maisons restées debout servaient la plupart de casernes. Tous s'accordent à dire que le pays est admirablement beau, fertile et entouré de collines à pentes douces. La rivière, à une distance de soixante-quinze milles anglais au-dessus de Nan-King, avait encore assez d'eau pour porter de grands navires, mais peu à peu elle se resserrait considérablement.

Nous retournâmes pour peu de temps de Wampoa à Macao, et je me réjouissais par avance d'y revoir plusieurs de mes anciens amis, mais mes espérances s'en allèrent en fumée. Le soir de notre arrivée je fus invité à un bal chez le capitaine E..., il y avait fort peu de temps que j'y étais, lorsque je me sentis assez mal pour devoir regagner mon hôtel et me mettre au lit. Le lendemain matin j'avais une violente fièvre. Des trois ou quatre jours suivants je ne me rappelle guère qu'une chose, c'est qu'il souffla un typhon d'une violence inaccoutumée et que notre navire fut obligé d'aller à Coum-Ring-Moon chercher un mouillage plus sûr. Lorsqu'il revint à sa station précédente j'étais, grâce aux soins vraiment dévoués du docteur Wateoms, assez rétabli pour pouvoir retourner à bord; mais quelques jours après, à Hong-Kong, j'obtins la permission de rester à terre jusqu'à notre départ, afin de me remettre entièrement. Je fus reçu avec une hospitalité charmante dans la maison d'un compatriote, M. Rienaecker, actuellement trésorier à Victoria. Une vie calme et paisible, des bains froids, des promenades modérées à pied ou à cheval matin et soir me rétablirent bientôt. Quelque désagréable qu'eût été pour moi cette interruption de mes travaux, je remerciai cependant Dieu de ne m'avoir pas envoyé plus tôt cette maladie; il y a deux ou trois mois cette perte de temps eût été irréparable!

Je ne saurais être trop reconnaissant envers mon brave compatriote, pour la bonté et la cordialité dont il a fait preuve à mon égard. M. Rienaecker, originaire de Cobourg, est un ancien philhellène qui, après une vie pleine

d'aventures merveilleuses, est arrivé dans ce pays où il est depuis dix ans au service de l'Angleterre; actuellement il remplit les fonctions de trésorier de la colonie. En général le nom de compatriote allemand n'est pas à beaucoup près une aussi bonne recommandation à l'étranger qu'on se l'imagine en Allemagne; surtout auprès des individus que leur fortune ou leur position mettent dans le cas de voir faire appel à leur bourse ou à leur influence. Aussi, n'ai-je guère cherché à lier connaissance avec mes compatriotes et même en général m'en suis-je tenu à distance. J'avais connu M. Rienaecker l'année précédente sur le *Susquehannah*, où l'appelaient fréquemment les affaires de son gouvernement; plus tard, je le retrouvai dans la loge et j'acceptai avec reconnaissance l'amicale hospitalité qu'il m'offrait de la façon la plus loyale et la plus sincère. Brave et excellent cœur, si jamais ces lignes tombent sous tes yeux, puisses-tu te souvenir de moi avec autant de plaisir que j'en ai à me rappeler le temps que j'ai passé sous ton toit.

Septembre 1854.

J'allais souvent, comme je l'ai déjà dit, faire des promenades à cheval; un soir que je m'étais aventuré dans les montagnes plus loin que de coutume, j'aperçus, en redescendant au rivage, à la partie supérieure de la baie, deux personnes vêtues de longues robes blanches; en approchant davantage je reconnus que c'étaient le père G. et le père M. qui étaient venus plusieurs fois nous rendre visite sur notre vaisseau, tant à Wampoa qu'à Hong-Kong. Ces deux missionnaires français ont adopté le costume chinois, ils ont même la tête rasée et portent de longues queues, qui leur tombent jusque sur les mollets. Le père G. me pria d'aller causer quelques instants avec lui dans le bâtiment de la mission, qui ne se trouvait pas très-loin de là sur le sommet d'une colline, et j'acceptai volontiers sa bienveillante invitation.

La maison de mission est un bâtiment de construction très-simple; elle a deux étages; dans celui du bas se trouvent une petite chapelle, une salle d'école, un réfectoire et le petit logement des deux missionnaires; l'étage supérieur sert de dortoir commun. Vingt et quelques élèves chinois de dix à vingt ans y sont formés pour le service de l'Église. Je vis dans la salle d'école des devoirs de grammaire latine et des traductions des pères de

l'Église, qui prouvaient en faveur des maîtres et des élèves. Il n'y a en moyenne que six heures de leçons par jour; le terrain appartenant à l'institution est assez vaste pour permettre aux jeunes gens de salutaires exercices de corps et des distractions de tout genre. On a commencé à planter autour de la colline de très-jolies promenades et, ce soir-là, je trouvai grands et petits la bêche et la pioche à la main, occupés à élargir les allées du parc; ils étaient tous gais et dispos et paraissaient extrêmement satisfaits de leur position.

Le réfectoire était une longue pièce dont le milieu était occupé par une seule table; les deux professeurs en occupaient chacun un bout et les élèves les côtés. Le dortoir, très-spacieux et très-clair, avait une fenêtre à chaque extrémité, ce qui permettait de l'aérer suffisamment. J'eus grand plaisir à voir l'unique logement des deux excellents prêtres; il se distinguait par une simplicité toute apostolique. Des chaises en tresse de jonc, des tables de bois brut et sans couleur, contre le mur quelques planches avec des livres et d'un même côté les deux couchettes composées de nattes et de paille de riz, voilà tout ce qui s'y trouvait en fait de confort. A coup sûr, ces deux hommes ne sont pas venus ici attirés par l'appât d'une riche prébende; aussi j'espère et je désire que leur abnégation soit récompensée par les succès qu'elle mérite. Tout cela faisait le plus violent contraste avec le palais magnifique et les revenus presque princiers de l'évêque et des hauts missionnaires anglais. Il me semble aussi que les pères ont pris un très-bon moyen pour arriver à leur but en adoptant le costume chinois; cela permet d'approcher plus facilement les indigènes et, en tout cas, leur inspire plus de confiance que des étrangers venant en costume étranger et avec des usages étrangers leur prêcher une doctrine étrangère. Le missionnaire allemand Neumann, successeur de Gützlaff, que j'ai eu plus tard l'occasion de connaître aussi, suit les mêmes principes, ainsi que deux ou trois autres missionnaires allemands, et je ne puis m'empêcher de dire que je les approuve complétement.

Comme me disait le père G., il faut surveiller très-attentivement les élèves, surtout les petits que les Chinois cherchent souvent à enlever pour se servir, dans des mauvaises vues, des connaissances qu'ils ont acquises à l'établissement des missions. Du reste les pères, bien qu'ils soient dans un endroit passablement écarté de la ville, y vivent assez tranquilles, par la

raison très-simple qu'on ne saurait rien voler là où il n'y a rien. Le père Libois est le fondateur et le surintendant de cet établissement, qui ne date que de peu d'années; mais dans la ville même de Victoria (Hong-Kong); il y a depuis quelques années une autre institution nommée *l'Asile de la sainte enfance* (1), exclusivement destinée au sexe féminin, dirigée et administrée par des femmes. Qui ne se rappellerait avec émotion, en voyant des établissements pareils, ces touchantes paroles du Sauveur : « Laissez venir à moi les petits enfants? » Car ce sont surtout leurs dons charitables qui fournissent les moyens de mettre dans des contrées lointaines d'autres enfants comme eux sur la voie du salut et de la vérité.

Actuellement neuf sœurs et une supérieure donnent leurs soins dans cet établissement à plus de soixante petites filles, amenées pour la plupart du nord de la Chine, où malheureusement il est encore très-fréquent, du moins parmi le bas peuple, de noyer les enfants du sexe féminin. A Amoy et à Ningpo, il y a également des sociétés de ces bonnes sœurs, qui se sont imposé la mission spéciale de recueillir ces malheureuses créatures et qui en envoient beaucoup à Hong-Kong.

Je fus introduit par le père S., et je fis plusieurs visites à l'établissement. La supérieure et deux sœurs sont anglaises, il y a parmi elles une allemande et les six autres sont françaises. Les sœurs se sont partagé les diverses fonctions, de manière que chacune d'elles en remplit une pendant un certain temps; ainsi elles sont chargées à tour de rôle de la cuisine, des dortoirs, des salles d'école, etc. Les enfants eux-mêmes sont élevées de telle sorte que les plus âgées concourent pour leur part à surveiller, soigner et instruire les plus jeunes.

J'ai pris plaisir plusieurs fois à passer une heure de l'après-dînée parmi ces bonnes et pieuses sœurs qui, dans la retraite et le silence, cherchent à faire le bien selon les inspirations de leur cœur; mais qu'on n'aille pas mal interpréter ces fréquentes visites; toutes les sœurs ont dépassé l'âge mur, plusieurs mêmes touchent presqu'aux confins de la vieillesse. Quelques-unes d'entre elles avaient encore des restes de beauté. La supérieure était une

(1) L'œuvre de *l'Enfance de Jésus*, association fondée en France et pour laquelle contribuent surtout les écoliers des deux sexes et de toutes conditions par cotisations d'un sou. Cette institution qui ne date pas de très-longtemps a été également imitée depuis quelques années dans d'autres pays.

femme vénérable parfaitement bien élevée, et ma compatriote, la sœur Saint-Georges, était une bonne et naïve créature qui prenait un plaisir d'enfant à entendre parler encore de son beau Rhin aux flots verts qu'elle avait quitté depuis tant d'années. (Elle est de Mayence.) Dieu seul connaît les douloureux combats et les révolutions qui ont bouleversé peut-être plus d'un de ces cœurs de femmes avant qu'elles ne vinssent chercher sous le voile un asile et la paix! La paix hélas, l'ont-elles bien trouvée? Et, sous ces figures calmes et sévères, sous ces lèvres silencieuses qui sait s'il ne se cache pas quelque douleur secrète? Qui sait si un espoir trompé, un sentiment blessé n'ont pas changé de bonne heure en grave religieuse une jeune fille autrefois gaie et insoucieuse! Telles étaient les pensées qui me revenaient sans cesse chaque fois que je visitais cet asile, et les manières douces et calmes des sœurs, leur costume sévère et uniforme (il se compose d'une robe bleu-foncé et d'un voile blanc affectant à peu près la forme d'un chapeau rabattu sur les côtés qui enveloppe toute la tête à l'exception du visage) augmentaient encore l'impression profondément mélancolique que j'éprouvais à les voir. Cependant tout cela n'avait rien de désagréable ni d'affligeant pour l'observateur, la religion n'était pas étalée avec ostentation par ces bonnes sœurs, et leur retraite du monde n'était que relative; à une bonne parole elles répondaient par un regard bienveillant, à une douce plaisanterie par un doux sourire. Elles étaient très-occupées et par conséquent contentes, tout chez elles indiquait la paix et l'amour chrétien du prochain. En effet, comment une femme à laquelle le sort a refusé le bonheur d'avoir des enfants à elle, pourrait-elle mieux employer ces trésors d'amour que Dieu a mis dans le cœur de tout être humain qu'en prenant soin de pauvres enfants abandonnés? Puissiez-vous être longtemps heureuses dans votre charitable ministère, bonnes et paisibles sœurs, ce fut le dernier vœu que je fis pour elles et j'éprouvai une certaine tristesse à leur dire adieu pour toujours.

Le docteur Morrissons, dont le nom est prononcé en Chine par tout le monde avec estime et respect, s'est, de son vivant, beaucoup intéressé à cet institut, et, pendant sa dernière maladie, ce furent les bonnes sœurs qui lui prodiguèrent leurs soins.

Il y a encore à Hong-Kong plusieurs missions catholiques, une portugaise, une espagnole et une italienne, sous la direction de Ludovico, évêque de Chine. Cette dernière est la plus riche, elle a de vastes bâtiments dans les-

quels on forme également des missionnaires indigènes. Cependant tous ces établissements affichent beaucoup plus d'ostentation que ceux dont je viens de parler, aussi n'allai-je pas les visiter quoi que je sois tout disposé à croire qu'ils peuvent aussi faire beaucoup de bien. Un reproche qu'on fait généralement ici aux missions catholiques en Chine, (est-ce à tort ou à raison, c'est ce que je ne puis décider) m'a péniblement affecté. La plus grande partie des fonds passent par Bombay et Calcutta d'où les agents des missions les expédient ici sous forme d'opium qu'on vend aux Chinois contre argent comptant. Il est possible qu'on obtienne ainsi de beaux intérêts et même qu'on augmente considérablement le capital, mais je ne puis absolument pas admettre le fameux principe qui dit : « la fin justifie les moyens, » et il me semble peu compatible avec la morale chrétienne d'empoisonner lentement par l'opium un grand nombre de nos semblables dans le but de faire des prêtres chrétiens d'une demi-douzaine de jeunes gens ignorants.

HOMEWARD-BOUND!

HOMEWARD-BOUND!

— DOULOUREUSE SÉPARATION. —
ON SE MET EN ROUTE POUR L'AMÉRIQUE. — ENCORE UNE VISITE A SIMODA.
— BONS RÉSULTATS DU TRAITÉ. —
UNE JOUEUSE DE GUITARE. — DOUX CLIMAT. — UN ORAGE Nº 12!

A bord du *Mississipi*, en mer, octobre 1854.

Le 12 du mois dernier, le commodore Perry prit congé de nous pour retourner en Amérique par l'isthme de Suez et l'Europe ; le lieutenant Bent l'accompagna. Cette séparation nous a été à tous extrêmement pénible, mais surtout à moi, qui, depuis près de deux ans, avais toujours vécu dans un voisinage immédiat et dans les rapports les plus intimes avec notre bien-aimé chef ; il était devenu véritablement pour moi un second père, et j'éprouvais une douloureuse impression en me sentant pour la première fois obligé d'aller en mer sans lui et sans mon digne ami le lieutenant Bent.

Quel plaisir j'aurais eu à aller avec eux revoir les champs de ma patrie ! Mais il faut absolument, pour les besoins du service, que je retourne à New-

York par le Pacifique, à bord du *Mississipi,* où se trouvent toutes mes collections et mes études, que je n'aurai pas trop de temps pour achever et mettre en ordre jusqu'à notre arrivée aux États-Unis.

Nous toucherons pendant la traversée les îles Sandwich, la Californie, Panama, Valparaiso, San-Juan Fernandez, l'île célèbre de Robinson; et, pendant qu'on célébrera chez nous la joyeuse fête de Noël, nous serons probablement ballottés sur les eaux du détroit de Magellan; de là, nous remonterons la côte occidentale de l'Amérique, et nous arriverons enfin, par Rio-Janeiro et le golfe du Mexique, à New-York. C'est un long, bien long voyage d'environ vingt mille milles, et lorsqu'après avoir traversé l'immense océan Pacifique, nous aurons atteint San-Francisco, nous serons encore aussi loin du terme de notre voyage que nous en étions à Hong-Kong. J'ai donc encore beaucoup de choses à voir et à recueillir.

Le jour du départ du commodore je pris aussi congé, vraisemblablement pour toujours, de plusieurs amis que j'avais trouvés ici; je passai ma dernière soirée dans la maison de braves compatriotes allemands, MM. Meier et Scheffer, et le 15 au matin, le *Mississipi* quitta la Chine pour retourner en Amérique.

Homeward-bound (1) est un mot que tout marin entend avec joie, car désormais chaque pied d'eau que fend la quille le rapproche de sa patrie, diminue l'espace qui le sépare de sa femme, de ses enfants, de ses parents et de ses amis. On observe le temps avec impatience, on salue avec joie chaque vent favorable, et l'on met en œuvre jusqu'au moindre bout de voile pour diminuer le nombre des jours qui séparent le moment présent du moment du retour.

Mais hélas! je dois l'avouer, je ne me trouvais plus dans les mêmes dispositions qu'au départ. L'entreprise à laquelle je m'étais associé avec tout l'enthousiasme d'un jeune homme avide de savoir est heureusement terminée, et il me revient une part honorable, quoique bien modeste, du mérite général; mais le succès même de l'expédition a fait évanouir en très-grande partie l'intérêt que j'y prenais. Arrivé à l'instant après lequel j'ai si longtemps soupiré, je suis presque affligé que tout soit déjà fini, et il me semble que je doive déjà chercher quelque chose de nouveau. Par bonheur la nécessité

(1) Cela signifie à peu près : « Préparez-vous à retourner au pays. »

est un calmant souverain, et, sans parler des bons résultats que produira notre œuvre dans l'avenir, j'ai la consolation d'avoir assez de besogne pour mettre en ordre mes nombreux matériaux, ce qui m'empêchera de trop me préoccuper de ce que je pourrai entreprendre à mon retour à New-York.

Nous dûmes encore une fois retourner au Japon, mais notre traversée jusqu'à Simoda, où nous avaient déjà précédés le *Susquehannah* et le *Supply*, chargés de charbon, n'offrit rien de remarquable, et, le 23, nous jetions l'ancre dans la baie de Simoda. Nous y trouvâmes les deux navires, dont l'un, le *Susquehannah*, partit le 26 pour les îles Sandwich, notre prochaine station, où il devait nous précéder encore.

Simoda, sous plusieurs rapports, avait bien changé d'aspect depuis notre première visite; d'une part, les nombreuses suites de soldats qu'y avaient amenées de Jeddo les commissaires impériaux, avaient disparu; et d'autre part, les habitants eux-mêmes étaient rentrés dans le calme de leur vie ordinaire. Notre apparition avait perdu l'attrait de la nouveauté, nous n'étions plus l'objet de cette curiosité excessive, souvent même importune, et, à notre approche, les gens n'accouraient plus comme autrefois aux portes et aux fenêtres pour nous voir passer. Je crois pouvoir dire qu'on nous a vus revenir avec plaisir, et déjà se faisaient apercevoir les bons résultats de la conduite prudente et modérée du commodore Perry. Nous avons en réalité fait mieux que de vaincre les Japonais, nous nous en sommes fait des amis.

J'ai eu grand plaisir à me voir reconnu et cordialement salué par des gens avec qui je m'étais trouvé plusieurs fois en rapport pendant notre premier séjour. Plusieurs m'appelaient au milieu de la rue, d'autres me forçaient d'entrer dans leurs maisons, où ils m'offraient du thé et toutes sortes de pâtisseries. Il en arriva de même à d'autres officiers, et le vieux prêtre, dans le temple duquel M. Brown et moi avions établi notre atelier, ne pouvait assez me répéter combien il avait été affligé de notre départ.

Les marchandises qu'on vendait alors à Simoda étaient de beaucoup meilleure qualité que celles que nous y avions vues la première fois. Pendant que nous étions dans le port, il vint de Jeddo deux grandes jonques de commerce, qui apportaient une foule d'objets parmi lesquels se trouvaient notamment des laques magnifiques. Il y avait presque deux fois plus de boutiques que précédemment, et il était visible que le bénéfice réalisé avec

nous par les marchands avait excité l'esprit de spéculation. La grande concurrence avait aussi fait baisser les prix, et je suis convaincu que dès que nos vaisseaux visiteront plus fréquemment les ports qui nous sont ouverts et que les Japonais seront plus habitués à traiter avec nous, il y aura ici un marché très-actif pour les deux nations.

J'allais souvent dans les maisons pour tâcher de me familiariser plus encore avec les mœurs des indigènes, et partout je trouvai une grande envie de savoir comment se nommaient en anglais toutes sortes d'objets. Aussi non-seulement les interprètes, mais une grande partie de la population ont-ils déjà fait de remarquables progrès dans notre langue. La plupart des marchands savent dès à présent se faire assez bien entendre, et ils indiquent en anglais les prix des marchandises par cashs.

Un jour que je flânais dans les rues, je trouvai une jeune fille aveugle qui jouait d'une de ces guitares à trois cordes que j'ai déjà décrites. Le manche de l'instrument était excessivement long, et des trois cordes la plus basse et la plus haute étaient accordées à l'octave, celle du milieu à la quinte. Les cordes ne se pinçaient pas avec les doigts, mais avec un petit morceau de bois ressemblant à une spatule de peintre large et très-courte. Les airs étaient tous dans le ton mineur : ils contenaient des fragments de rapsodie qui se terminaient en accords criards et perçants.

Je restai longtemps à écouter les airs étrangers et bizarres de la jeune aveugle qui ne se doutait pas de ma présence ; mais quelques femmes étant venues lui dire que j'étais là, elle se mit à pleurer à chaudes larmes, sans qu'il y eût moyen de la consoler. Une autre fois j'entendis un jeune homme jouer d'une de ces flûtes assez primitives en bambou, avec de grands trous et une non moins grande embouchure. C'étaient aussi des airs très-simples, consistant pour la plupart en roulades ascendantes et descendantes, entre lesquelles il n'y avait pas l'ombre de suite.

Comme nous nous trouvions à Simoda juste au moment de la nouvelle lune, j'eus occasion d'observer une espèce particulière de cérémonie religieuse, que, dans la plupart des maisons, les femmes accomplissent à cette époque devant les idoles domestiques. Deux chœurs se répondaient alternativement sur un air très-monotone, et les chanteuses s'accompagnaient en frappant en mesure un bassin de métal, avec un petit marteau de bois que chacune d'elles tenait dans la main gauche.

Pendant tout notre séjour la température fut extrêmement douce et agréable, et, à l'exception de deux jours, les 24 et 25, où il y eut un peu de fraîcheur et de vent, le soleil fut toujours resplendissant et chaud. Il semble qu'en ce pays on connaisse à peine l'hiver. Lorsque nous y vînmes pour la première fois, au mois d'avril, tout était frais et verdoyant, et quand nous en partîmes en septembre la campagne était plus belle et plus luxuriante que jamais. On était au moment de faire la seconde récolte de riz ; la première était rentrée depuis le commencement de juin. Nous trouvâmes toutes sortes de fruits succulents, tels que poires, pommes, passinous, et même des raisins. Toutefois ces derniers avaient été apportés de Kiou-Siou et coûtaient assez cher.

Lorsque nous quittâmes cette fois Simoda, il y avait déjà trois fosses fraîches au cimetière américain; le docteur Hamilton, du vaisseau de transport *Kennedy*, qui avait pris passage comme invalide sur le *Susquehannah*, était mort en mer et fut enterré ici.

Le 1er octobre, à deux heures après-midi, nous levâmes l'ancre et je dis au Japon un adieu probablement éternel. Au commencement, malgré les vents contraires, la traversée fut assez bonne, mais au bout de quelques jours, le temps devint de plus en plus orageux et, le 7, nous eûmes la plus terrible tempête que j'aie jamais essuyée dans tous mes voyages en mer.

La solidité de notre frégate fut mise à une rude épreuve. A sept heures du matin, la violence de l'ouragan était déjà arrivée au n° 10 (nous avons une échelle de douze degrés pour consigner la force du vent sur le livre de loch) ; ensuite nous restâmes longtemps au n° 11, et la plus grande partie de l'après-midi nous fûmes au n° 12. De ma vie je n'oublierai l'épouvantable furie des éléments déchaînés dont je fus témoin ce jour-là. Nous mîmes en panne, le beaupré contre le vent; pour aider un peu le gouvernail, les voiles de perroquet et les vergues avaient été descendus dès le grand matin, et, à l'exception d'une voile destinée à briser le vent, nous ne montrions pas le moindre bout de toile. Pour avancer sur le pont il fallait s'accrocher aux cordages fixes, et les quatre hommes qui étaient au gouvernail avaient toutes les peines du monde à se cramponner aux rais pour n'être pas enlevés par le vent. La mer devint si grosse qu'elle s'élevait souvent à quinze ou vingt pieds au-dessus des tambours. A chaque minute, une lame se brisait et inondait tout le gaillard d'avant ; nous étions à demi aveuglés par l'écume et l'eau

salée; sur le pont glissant on voyait les hunes et les vergues de réserve danser un affreux cotillon; enfin, une lame d'une grandeur démesurée étant venue fondre sur nous, le pont fit un angle de trente-cinq degrés avec l'horizon, un tiers des bastingages du côté de tribord furent emportés, et un de nos canons de cent vingt, pesant au moins sept tonnes, fut soulevé de son encastrement, roula à bâbord, renversant et broyant tout ce qui se trouvait devant lui sur le pont. A quatre heures, nous avions encore perdu une autre partie de nos bastingages; deux chaloupes dont les attaches s'étaient rompues à bâbord avaient été entraînées et nous nous attendions à tout moment à en voir deux autres les suivre; le tambour de bâbord avec la cuisine du capitaine, la chambre du barbier et les latrines étaient en ruines et présentaient un aspect lamentable.

Néanmoins notre brave navire se montra digne de l'excellente réputation qu'il a d'être un des meilleurs de la marine américaine; bien que les tambours fussent à chaque nouvelle lame entièrement sous l'eau, la machine continua à fonctionner tranquillement et régulièrement, tantôt au sommet d'une montagne d'eau, tantôt replongeant avec la rapidité de l'éclair dans l'écume bouillonnante.

En de pareils moments l'homme a tout à la fois conscience de son impuissance personnelle, et de la puissance de l'esprit humain, qui parvient à dompter les éléments en fureur. Mais jeté au milieu de leur lutte terrible, le pauvre ver de terre voit combien sont vains ses efforts; jouet des vagues irritées le plus habile nageur trouve son tombeau dans les flots; il ne reste pas même la moindre trace qui indique l'endroit où il a soutenu contre la mort la lutte suprême du désespoir, et le bruit épouvantable de la tempête étouffe son dernier soupir. Mais sur un bon navire le marin expérimenté contemple avec calme la scène de désolation qui l'entoure; de temps en temps la trompette marine fait entendre un son clair et perçant; c'est l'ordre du capitaine; à cet ordre une poignée de braves gabiers et d'hommes du gaillard d'avant se jettent sur le point menacé et cherchent à prévenir tout dommage où à retenir les objets qui ont été détachés.

Vers le coucher du soleil, l'orage commença enfin à s'apaiser un peu et, le lendemain matin, un doux et beau soleil vint éclairer cette scène de dévastation générale. Le vaisseau avait un aspect des plus tristes; on eût dit une belle élégante qui, après avoir passé la nuit à danser une danse folle, sort du bal

le matin les cheveux en désordre et la toilette chiffonnée; au lieu de l'ordre et de la propreté ordinaire, on voyait partout un chaos des objets les plus étonnants. Les câbles, qui étaient d'habitude élégamment roulés et formaient un cercle parfait, gisaient de tous les côtés dans le plus beau désordre; pêle-mêle on voyait des rames, des voiles de réserve, des hunes brisées, des ferrements faussés et mille autres objets formant des amas confus que les hommes d'équipage, encore épuisés de fatigue, s'efforçaient bravement de ramasser pour rétablir un peu d'ordre.

Mais à peine avions-nous eu le temps de reprendre un peu haleine, que le vent du nord se remit à souffler avec une nouvelle furie, et, vers le soir, il vint un second orage si rapide, qu'il ne nous laissa pas même le temps de prendre les précautions les plus nécessaires, de sorte que nous perdîmes les voiles de notre grand perroquet et du perroquet d'avant. Heureusement cette bourrasque ne dura pas longtemps, et bien que nous eussions constamment des vents contraires, nous pûmes cependant réparer en très-grande partie nos avaries.

LES SANDWICH



LES SANDWICH

— ASPECT D'OAHOU. — LA VILLE D'HONOLOULOU. —
LE BOL DE PUNCH DU DIABLE.
CABARETS. — DEMEURES ET COSTUMES. — UNE AUDIENCE DE KAMEHAMEHA III.
— AGRICULTURE. —
GENRE DE NOURRITURE PEU APPÉTISSANT. — LA VALLÉE DE NOUANOO.
— SOUVENIRS DE KAMEHAMEHA I[er]. —
JINES CROIO. — MISSIONS. — GRAND MOUVEMENT DU PORT. — MISSIONS.

En mer; le 12 novembre 1851.

Le 23 octobre, après une terrible et très-dangereuse traversée de vingt-trois jours, nous abordâmes enfin à Honoloulou, résidence du roi des îles Sandwich. Le *Missisipi* et le *Susquehannah* sont, soit dit en passant, les premiers vapeurs américains qui soient venus de Chine ici.

Je dois tout d'abord avouer franchement que j'ai été un peu trompé dans mon attente en voyant ces îles dont la beauté est presque proverbiale ; du moins c'est ce qui m'est arrivé pour l'île d'Oahou, sur laquelle est située Honoloulou. Son extrémité nord est formée par des lignes ennuyeuses de

A l'exception de quelques groupes disséminés de palmiers, tous les arbres semblent se borner à ceux qui entourent les maisons de campagne de la vallée de Nouanoo; quant aux autres vallées et aux cimes des hautes montagnes on n'y apercevait que de petits buissons. Bref, je n'ai guère trouvé à Oahou ce que j'entends par un beau paysage. Néanmoins je veux bien croire que d'autres îles du groupe des Sandwich, particulièrement Hawaii et Maoui, ont un aspect infiniment plus gracieux; d'ailleurs, nous sommes arrivés ici à l'époque de la plus grande sécheresse où tout est brûlé et poudreux. Je demande bien pardon aux Sandwich tant vantées si je fais tort à leur réputation, mais je décris ce que j'ai vu.

La ville d'Honoloulou est d'origine récente; elle n'a été construite en grande partie qu'à cause de son bon port, le seul dans tout le groupe d'îles, ce qui lui donne une grande importance pour les relations entre la Californie et les mers de la Chine. Elle a tout au plus cinq à six mille habitants dont douze cents étrangers. Les rues sont bien alignées, les maisons belles et spacieuses, la plupart construites en bois, ce qui suffit parfaitement dans ce climat tempéré, ni trop chaud ni trop froid; cependant j'ai vu quelques maisons bâties en pierre, ainsi qu'une église catholique, un temple protestant et le tribunal. A Oahou, il y a des blocs de corail, de la lave effleurie et du granit, mais ce dernier se trouve loin de la ville, et les frais de transport sont trop considérables pour qu'on puisse l'employer beaucoup dans les constructions. Les rues ne sont même pas pavées, de sorte que, par les temps secs, le vent soulève des nuages de poussière qui sont fort désagréables; mais d'un autre côté c'est précisément ce vent qui rend le climat si doux, si uniforme et si sain.

J'ai été extrêmement choqué de voir l'énorme quantité de cabarets qui se trouvent dans une si petite ville; on y rencontre presqu'à chaque pas des ivrognes malgré les droits énormes dont sont frappés les spiritueux (cinq dollars par gallon), et qui portent la bouteille de cognac au prix de deux dollars à deux dollars et demi. Cela prouve bien que ce n'est ni par la contrainte ni par l'élévation des droits qu'on peut imposer la tempérance.

Des anciens us et coutumes des indigènes on ne voit plus guère d'autre trace que les cabanes d'herbes des classes pauvres, et encore il est probable que leur disposition intérieure s'est déjà beaucoup modifiée. Construites avec des mottes de gazon, elles font en dehors, surtout à l'époque de la séche-

resse, l'effet de grandes meules de foin avec portes et fenêtres; en dedans, elles sont pour la plupart tenues très-proprement et en bon état; un rideau les sépare en deux moitiés dont l'une sert de chambre d'habitation, l'autre de chambre à coucher; le sol est couvert de très-jolies nattes faites avec des feuilles de pandeños.

La cuisine se fait toujours en plein air et d'une façon assez primitive; on tue un jeune porc qu'on vide et qu'on nettoie; on allume dans un trou un feu auquel on fait chauffer des pierres de la grosseur du poing, on en remplit le porc entouré de feuilles de bananier et on le dépose ainsi dans le trou sur les pierres brûlantes. La chair de l'animal conserve de la sorte tout son suc et son parfum.

Le costume des hommes consiste en un assemblage bizarre de toutes sortes de vêtements européens qu'ils se procurent comme ils peuvent; celui des femmes a conservé, au contraire, un caractère un peu plus national; elles portent généralement une espèce de longue tunique assez semblable aux fourreaux que nos dames mettent le matin; l'étoffe en est toujours des couleurs les plus vives pour lesquelles les *kanakous* (indigènes) ont une prédilection toute particulière. Leurs cheveux noirs et bouclés sont ornés de fleurs ou d'une espèce de diadème confectionné avec de la laine de diverses couleurs et les fruits jaune d'or des pandeños. Cette coiffure sied bien à la plupart des femmes qui sont d'ailleurs en grande majorité jolies et bien faites. J'ai vu ici beaucoup de femmes aller à cheval avec des selles d'homme et à la manière des hommes; toutefois elles portent alors, par-dessus leur tunique, une longue pièce d'étoffe roulée autour des hanches; cette étoffe maintenue avec les pieds dans les étriers retombe par derrière à droite et à gauche en deux longues bandes qui, lorsque le cheval trotte ou galope, font un très-bel effet.

Le costume des amazones indigènes est complété par un chapeau d'homme ordinaire sur lequel se balance une plume d'autruche. Quelquefois j'en ai vu aussi qui portaient par-dessus leur tunique une espèce de petite poncha ou *serapa*, comme on l'appelle ici, c'est-à-dire une pièce d'étoffe carrée au milieu de laquelle il y a un trou pour passer la tête; ce pardessus est ordinairement de couleur foncée avec une bordure de couleurs les plus vives et les plus variées.

Le 27 octobre, il devait y avoir présentation solennelle à la cour de Sa

Majesté Kamehameha III. Mais Sa Majesté, comme bon nombre de ses sujets, a un très-grand faible pour les spiritueux, de sorte que souvent il arrive que, se trouvant indisposée, elle ne peut paraître à la cérémonie. Afin d'éviter cet inconvénient, on avait cette fois emmené le monarque à la campagne quelques jours avant la présentation, pour qu'il eût le temps de bien se calmer. Ce ne fut que très-tard dans la soirée du jour qui précéda l'audience que toute la cour composée de trente à quarante personnes, tant hommes que femmes, revint à cheval à la ville.

Le lendemain matin, les officiers de l'escadre (outre ceux du *Mississipi* et du *Susquehannah*, il y avait aussi ceux des corvettes *Sainte-Marie et Portsmouth* alors mouillées à Honoloulou) se rassemblèrent dans la maison du consul et ministre plénipotentiaire des États-Unis, M. Gregg, où se trouvaient aussi réunis les plus notables des Américains, résidant à Honoloulou. Vers midi, nous nous rendîmes tous au palais royal; c'est un bâtiment dont l'aspect ne répond guère à son nom; il est situé dans la partie est de la ville au milieu de jardins assez spacieux. A l'entrée des jardins, le premier régiment de la garde royale (huit hommes et deux officiers) et plus loin, près du palais, le second régiment (vingt-cinq à trente hommes avec quatre officiers) étaient sous les armes; les soldats de Sa Majesté avaient l'habit rouge et un drapeau flottait au milieu d'eux. Dans la Véranda, une atroce musique écorchait l'air *Hail Columbia;* le gouverneur d'Honoloulou avec les ministres, suivi de quelques officiers d'état-major, reçut les visiteurs et les accompagna dans une espèce de salle d'attente ornée de plusieurs portraits à l'huile de grandeur naturelle, entre autres celui de feu S. M. Kamehameha Ier, couvert du manteau de plumes national et la poitrine tatouée. A côté l'on voyait, rapprochement assez étrange, les portraits du dernier roi de Prusse et de son successeur actuellement régnant, ainsi que celui du prince Blücher. Par quelle voie et par quel singulier enchaînement de circonstances le vieux feld-maréchal *Vorwaerts* (1) est-il arrivé jusqu'ici? Dieu seul le sait.

Au bout de peu de temps on annonça que Sa Majesté était prête à nous recevoir, et nous nous rendîmes tous à la salle du trône; c'était un appartement d'environ quarante pieds de long sur vingt de large, très-convena-

(1) C'est à dire *en avant*, surnom donné à Blücher par ses soldats. (N. du T.)

blement meublé à l'européenne, ainsi que le reste du palais. Au milieu d'une longue paroi se trouve le trône, fauteuil en bois sculpté assez simple dont le dos est surmonté d'une couronne couverte du célèbre manteau royal de Kamehameha I[er]. Ce manteau est une précieuse relique et sans contredit un des plus magnifiques manteaux royaux du monde entier. Les petites plumes du plus beau jaune d'or dont il est fait viennent d'un oiseau rare qui n'a que deux de ces plumes sous les ailes et qui est très-difficile à tuer.

Le roi est de taille moyenne comme tous les kanakous, il est bien fait, et sa physionomie n'est pas désagréable, mais elle n'a toutefois aucune expression ; son œil a quelque chose d'un peu hébété, il est humide et flottant comme c'est souvent le cas chez les vieux buveurs. M. Gregg présenta d'abord les capitaines des différents navires, puis chacun d'eux présenta ses officiers. Parmi les visiteurs présents se trouvait aussi le lieutenant-gouverneur de Californie.

En face du trône pendait un grand portrait en pied et de grandeur naturelle du feu roi Louis-Philippe, et à côté les portraits de Kamehameha II et de son épouse, peints tous deux à Londres où le royal couple mourut pendant une visite qu'il avait été faire en Angleterre. Le roi est représenté en habit vert orné de passements à la mode hongroise, et la reine en élégante toilette de dame européenne ; elle a déjà un peu de cette corpulence qu'on remarque, sous cette latitude, chez toutes les femmes de trente ans.

La présentation faite, chacun de nous fut prié d'inscrire son nom dans un livre destiné à cet usage comme cela se pratique en Europe dans beaucoup de collections de curiosités ; puis, au bout de quelque temps, nous fûmes tous gracieusement congédiés tandis que le corps de musique d'Oahou nous écorchait les oreilles sous prétexte de nous jouer le *Yankee-doodle*, auquel elle ajouta, pour le bouquet, le *God save the king* qui a été adopté comme air national d'Hawaï.

Le jour suivant, le roi vint nous rendre notre visite à bord du *Susquehannah*, où il fut reçu avec les honneurs dus à son rang. La frégate française *Arthemise* et la corvette anglaise *Trincomala* saluèrent également, et même elles avaient fait monter leurs hommes d'équipage sur les vergues. Le roi prit grand plaisir à examiner notre magnifique vaisseau, et il témoigna


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI



Honoloulou dans l'île d'Oahou (une des Sandwichs)

le désir de faire à son bord une petite promenade, ce qui eut lieu le 30, jour où le *Susquehannah* partait en avant pour San-Francisco.

Le principal produit agricole d'Oahou c'est la racine d'arrow; elle ne croît que dans des terrains limoneux qu'on doit toujours tenir sous l'eau. La plante elle-même ressemble assez à une rave rouge de très-grande dimension, elle a de larges feuilles d'un vert très-vif et frisées comme nos feuilles de choux. Quand la racine a atteint le degré de maturité convenable, on l'arrache et on la coupe près de la tige, qu'on dépouille de ses feuilles et qu'on replante en terre où elle repousse de nouveau. Pour faire la récolte aussi bien que pour planter, les indigènes sont jusqu'à mi-corps dans la vase et dans l'eau; c'est un travail très-pénible auquel les blancs ne peuvent pas résister. Bouillie dans l'eau, la racine d'arrow a un goût assez semblable à celui de la pomme de terre, et mangée avec du beurre, c'est un mets très-nourrissant. Toutefois les Kanakous la mangent rarement ainsi; ils aiment généralement mieux la préparer en *Poe*, comme ils disent. Voici comment ils s'y prennent : deux hommes, armés chacun d'une masse de fer, broient dans une auge en bois une certaine quantité de racines d'arrow; pendant ce temps on y verse peu à peu de l'eau jusqu'à ce que le mélange prenne à peu près la consistance de la colle de relieur; on remplit de cette colle de grandes calebasses où on la laisse jusqu'à ce qu'il s'y produise une légère fermentation, et c'est alors qu'on la mange en plongeant sans façon le doigt dans cette masse visqueuse qu'on tortille vivement et qu'on porte ainsi à la bouche. Un jour qu'en qualité d'hôte on m'invita à plonger mon doigt l'un des premiers dans la calebasse, je dus me résigner à ce procédé assez peu appétissant et goûter la bouillie d'arrow; elle a un goût fade et aigrelet, c'est à peu près comme du lait-battu dans lequel on aurait délayé de la farine; toutefois elle doit être très-saine et très-nourrissante, à en juger par l'embonpoint et la bonne mine des Kanakous.

J'ai déjà fait mention de la vallée de Nouanoo qui se trouve derrière la ville et conduit à la montagne. C'est la promenade favorite des habitants d'Honoloulou, et, sur la route qui traverse cette vallée par le milieu, on voit continuellement circuler voitures, cavaliers et piétons.

J'avais résolu de faire une excursion de plusieurs jours du côté opposé de l'île, et je suivais, en conséquence, la route qui monte en pente douce

vers la montagne; mais à une distance de six milles anglais, la vallée se resserre brusquement en une gorge étroite dominée à droite et à gauche par de hautes montagnes dénudées, et un abîme d'environ mille pieds de profondeur coupe le chemin.

C'est un endroit sauvage et d'un aspect sinistre, auquel se rattachent de sombres souvenirs. Lorsque Kamehameha I[er] vint (en 1770, si je ne me trompe), d'Oahii à Oahou, il aborda avec ses guerriers un peu à l'est de la ville actuelle et, dans plusieurs combats, chassa les indigènes vers cette vallée où ils essayèrent de se maintenir. Sur le côté gauche de cette pente escarpée il y eut un dernier combat désespéré et décisif, et les vaincus aimèrent mieux se donner la mort en se précipitant dans l'abîme que de subir la loi du vainqueur. Dans les broussailles qui entourent le pied de ces rochers, on peut encore aujourd'hui retrouver les ossements et les crânes de ces infortunés.

De cette pente escarpée s'étend jusqu'à l'autre rive de la mer une vaste plaine, entourée par des montagnes en forme de demi-lune. Jusqu'en 1848 on ne pouvait grimper sur ces rochers qu'avec des peines infinies et en s'exposant aux plus grands dangers; mais depuis cette époque on a employé les prisonniers à construire un sentier par lequel on peut maintenant, quoique ce ne soit pas encore tout à fait sans danger, descendre dans la plaine avec des bêtes de somme; pour les piétons ce sentier est assez commode et parfaitement sûr.

J'avais remis quelques légers bagages et un peu de provisions à un ânier de Calioche (petit village situé à l'extrémité de la vallée). Cet homme, nommé Jinéo Croë, était évidemment un génie; il parlait assez couramment l'anglais, et avait été dans ses voyages jusqu'à New-Bedford aux États-Unis, il avait aussi servi pendant un certain temps à bord de la corvette américaine *Congrès*, et il s'y était très-bien trouvé; seulement il était furieux de ce que, pour s'être légèrement grisé, on avait eu l'impolitesse de lui donner des coups de garcette. Il pensait que New-Bedford et New-London devaient être les deux plus belles et plus grandes villes de toute l'Amérique. Il n'avait pas vu la seconde de ces deux villes, mais, d'après le grand nombre de baleiniers qui en viennent tous les ans, il jugeait que ce devait être également une place très-importante. Il me raconta aussi une foule d'exploits de Kamehameha I[er], dont la tradition a conservé le souvenir; et

me fit ainsi passer le temps jusqu'au soir que nous arrivâmes passablement fatigués à Calioche.

Chose à laquelle j'étais loin de m'attendre, j'y trouvai un très-bon logement et un excellent lit dans une maison de bois bâtie, il y a déjà dix ans, sur cette île par un vieux Suédois. Il se trouve dans ce village une mission protestante avec église et école. L'église est construite en pierres, mais recouverte d'un toit de gazon; elle peut contenir de mille à douze cents personnes environ. A côté se trouve le bâtiment de la mission avec un jardin et quelques terres qui en dépendent.

J'avais une lettre de recommandation pour le missionnaire M. Parker, mais il était absent; l'établissement d'une nouvelle communauté, à environ quinze milles anglais plus au nord, réclamait sa présence. A peu près à deux milles de Calioche, il y a aussi une chapelle catholique; on y célébrait justement, lorsque je vins la visiter, la fête de la Toussaint; toutefois la communauté catholique est beaucoup plus petite que la protestante.

On avait fait aussi sur cette partie de l'île quelques essais de plantations de canne à sucre, mais ces essais étaient encore trop récents pour qu'on pût constater un résultat décisif. Pour remédier au manque de bons travailleurs on a dans ces derniers temps fait venir ici des Chinois, cependant ils sont encore en très-petit nombre. Le pays paraît, du reste, avoir de très-bons pâturages; j'ai vu, en effet, du bétail en assez grande quantité et en excellent état; quant aux moutons, à ce qu'on m'a dit, ils ne réussissaient pas très-bien. Cela tient à une certaine sorte d'herbe qui contient une fleur acanthacée, laquelle non-seulement s'attache à la laine et la gâte, mais pénètre même dans la peau des moutons et les rend malades.

Le lait et le beurre sont excellents à Honoloulou, et l'on cultive dans les environs de la ville beaucoup de bons légumes ; cependant les prix en sont excessivement élevés, on peut même avoir du bénéfice à faire venir de Californie les pommes de terre et les oignons ; les poulets et les œufs sont également très-chers, par contre les poissons coûtent très-bon marché, notamment le saumon salé qui est importé de l'Orégon et qui a un goût délicieux. Le gibier paraît être fort rare; je n'ai guère aperçu que quelques bécasses et deux ou trois canards sauvages; aussi n'ai-je rien pu ajouter de nouveau à ma collection ornithologique.

Ce qui fait la plus grande importance d'Honoloulou, c'est incontestable-

ment que son port sert de relâche aux baleiniers. Lorsque nous vînmes ici il y en avait déjà près de quarante, et cependant nous ne sommes encore qu'au commencement de la saison où ils ont coutume d'arriver; chaque jour il en vient de nouveaux, souvent douze ou quinze dans la même journée, et au moment de notre départ il pouvait bien y en avoir en rade de cent cinquante à cent soixante et dix.

Ces vaisseaux recrutent ordinairement un nouvel équipage après la campagne d'été, en partie dans le nord de l'océan Pacifique et dans la mer du Japon, en partie dans l'océan Arctique et dans le détroit de Behring. Lorsqu'ils ont vendu ou débarqué le produit de leur pêche, ils se préparent pour la campagne d'hiver, au sud du Pacifique. Cette année, on n'était pas très-content de la pêche; un vaisseau revint même à vide après une course de six mois. Quelques-uns cependant avaient été plus favorisés, entre autres le *South-America* qui avait fait l'année dernière trois mille, et cette année-ci deux mille six cents tonnes d'huile.

Ces baleiniers ont un aspect tout particulier avec leurs énormes chaudières que l'on voit à l'avant sur des foyers en maçonnerie, leur quatre ou six fortes chaloupes arrondies par les bouts et pendant des deux côtés du navire au-dessus des bastingages; souvent ces chaloupes sont brisées à l'avant, et leur doublure de cuivre pendant en lambeaux indique la puissance des bancs de glaces qui flottent dans les mers du Nord.

La veille de notre départ on attendait encore une visite du roi à bord du *Mississipi*, mais Sa Majesté avait de nouveau daigné s'enivrer et elle nous envoya ses excuses.

Lorsque nous doublâmes la pointe sud d'Oahou, je comptai encore trois grands cratères sur trois pointes de terre qui s'avancent dans la mer; tous appartenaient à une période déjà très-éloignée comme l'indiquait leur lave rougeâtre et efflcurie.

SAN-FRANCISCO

SAN-FRANCISCO

ASPECT DÉSOLÉ DES COTES. — LA VILLE TOMBÉE DES NUES. — SYSTÈME DE NIVELLEMENT. — ACCROISSEMENT RAPIDE. — THÉATRE. — MAISONS DE JEUX. — CHERTÉ DÉCROISSANTE. — BENICIA. — CHASSE ABONDANTE DANS LES TULES. — BELLE PERSPECTIVE POUR LES CULTIVATEURS. — LE COMPAGNON DE CHASSE. — MARTINEZ. — UN CHERCHEUR D'OR DEVENU GEÔLIER. — PREMIÈRE MOISSON ARTISTIQUE. — ARRIVÉE SUR LA RADE DE PANAMA. — L'ILE TABOGA. — LA VILLE DE PANAMA. — CAMINO REALE.

A bord le 8 janvier 1855.

De toutes les villes que j'ai vues jusqu'ici aucune n'a produit sur moi un effet aussi singulier que San-Francisco, et je suis en vérité fort embarrassé pour en donner la description par écrit.

La côte de Californie que nous eûmes en vue le 22 novembre est désolée et repoussante; des rochers à pic, entièrement couverts de guano en beaucoup d'endroits, et contre lesquels la mer se brise en soulevant des masses d'écume blanche, occupent tout le côté nord de la baie; vers le sud, ce sont

de petites collines de sable ondoyantes couvertes par places d'herbes et de broussailles, et ailleurs entièrement nues. Dans tout cela il y a à peine trace de civilisation; à l'exception d'un phare, ou plutôt d'une maison qui sert de phare à gauche, à l'entrée de la baie, et d'un télégraphe établi un peu plus loin sur la droite, rien n'indique que le pays qu'on aborde soit habité par des hommes. On voit voler autour de soi d'immenses bandes de cormorans et de mouettes qui font entendre leur cri sinistre, et sur le sable du rivage se promènent gravement des pélicans qui, semblables à de vieux vétérans impassibles, se dérangent à peine de leur pêche à l'approche de notre vapeur colossal.

Lorsqu'on est entré dans le détroit on voit d'abord à droite une batterie de gros calibre, à côté de cette batterie quelques bâtiments blancs, plus loin, et en tirant vers le milieu de la baie, un rocher de granit gris sur lequel est un fanal avec quelques travaux de fortification encore inachevés. Peu à peu apparaissent à droite quelques maisons, jusqu'à ce qu'enfin, derrière la forêt de mâts des nombreux vaisseaux mouillés dans le port, on aperçoive la ville elle-même construite sur et entre sept collines comme la ville éternelle.

Lorsque je mis pour la première fois le pied sur le rivage, je m'écriai involontairement : « Voilà une grande ville qui est tombée des nues et... en partie dans l'eau. » Des spéculateurs qui possèdent sur le rivage de petits terrains à bâtir ont augmenté artificiellement leur propriété foncière en faisant bien avant dans la mer des pilotis sur lesquels ils ont construit des maisons. Tant que ces pilotis ne sont pas remplis de pierres et de terre pour donner aux bâtiments une base un peu plus solide, le séjour de ces maisons n'est pas très-agréable; elles sont pour la plupart en bois et servent soit de magasin, soit d'entrepôts aux négociants qui désirent être dans le voisinage immédiat des navires.

Sur la terre ferme c'est un désordre, un fouillis effrayant. On est occupé à aplanir et à niveler autant que possible des terrains très-inégaux et cela produit des effets on ne peut plus comiques. Ici on comble de grandes profondeurs, de sorte que voitures et piétons passent au niveau des cheminées de maisons qui auparavant se trouvaient en bel air sur une hauteur et jouissaient d'une vue superbe; si le propriétaire ne se hâte d'abattre sa maison ou, ce qui arrive très-souvent, s'il ne l'élève de quarante à cinquante pieds,

sa propriété court risque d'être ensevelie absolument comme Herculanum ou Pompéi. Là, au contraire, une maison s'élève sur un mamelon isolé de cinquante à soixante pieds de hauteur; de nombreux ouvriers sont occupés à en déchausser la base et à la miner; déjà les abords de cette maison sont complétement coupés, et si le propriétaire ne se hâte de payer pour faire partir tous ces rongeurs, il est probable que sous peu on lui épargnera la peine de démolir son immeuble ou de descendre son mobilier. Bref, on se ferait difficilement une idée de ce tohu-bohu. Souvent, dans les premiers temps, ces fouilles ont donné lieu à de singulières aventures. Ainsi des *Squatters* venaient, sans plus de façons, s'établir sur un terrain qui appartenait déjà à un autre, mais dont le propriétaire était absent; ils ne voulaient pas plus entendre parler de payer les impôts que de céder la place au légitime propriétaire; ils cherchaient à contrecarrer celui-ci par tous les moyens; ils jetaient de la terre, des pierres, des tonneaux vides, etc., sur les travailleurs, ce qui donnait fréquemment lieu à des luttes sanglantes. Enfin on creusait une mine, on y mettait un tonneau de poudre avec une longue mèche, et le propriétaire entêté n'avait qu'à s'enfuir au plus vite sous peine d'accompagner sa maison dans les airs.

Les anciennes constructions de bois disparaissent maintenant de tous les côtés, et il s'élève à la place de nouvelles maisons en pierre, dont quelques-unes assez jolies et spacieuses, ce qui donne déjà à la ville une physionomie un peu plus consistante; les anciens madriers de bois sont remplacés par de bons pavés; il y a des magasins bien fournis, des boutiques aussi élégantes qu'à Londres ou à New-York et de fastueux hôtels que fréquente une masse de gens affairés; lorsque le soir, à la lueur du gaz qui éclaire déjà presque toutes les rues, on voit sortir le monde élégant du théâtre, on peut à peine se figurer que, il y a six ou sept ans au plus, on prenait encore au *lasso* sur cette même place des bœufs et des chevaux sauvages. On trouve que les villes des parties orientales de l'Union américaine se sont élevées avec une rapidité étonnante; mais que dira-t-on de San-Francisco? Son développement tient du prodige, et je voudrais bien voir la mine que ferait aujourd'hui un voyageur qui l'aurait visitée, il y a trois ou quatre ans, comme par exemple, mon ami Gerstaecker. Sans aucun doute je serais moi-même aussi surpris qu'eux si le hasard me ramenait ici dans trois ans!

San-Francisco a déjà plus d'une douzaine d'églises dont quelques-unes

sont très-grandes et assez belles ; trois théâtres, sans compter les nombreuses salles de concert et de jeu, véritables enfers où l'on fait également de la musique. Le théâtre métropolitain est situé dans Montgomery street ; il fait peu d'effet du dehors car sa façade entière est occupée par des cafés et des magasins. Le terrain inégal est utilisé ici d'une manière aussi habile qu'économique. Le parterre et la scène elle-même sont de beaucoup au-dessous du niveau de la rue, et du vestibule on entre de plain-pied dans un spacieux amphithéâtre — la place de prédilection des dames élégantes — qui s'avance très-loin et au-dessus duquel il y en a un second de même grandeur pour la classe inférieure. La salle peut contenir environ de deux mille à deux mille cinq cents personnes. Le prix des places est de trois dollars pour les loges d'avant-scène, deux dollars pour le premier amphithéâtre, un dollar pour le parterre, etc.

J'assistai le premier soir à une représentation de *Lucrèce Borgia* qui certes n'eût pas fait grande sensation dans les capitales de l'Europe ; le lendemain, cependant, je fus assez content de la manière dont on joua un drame et une comédie.

J'ai visité six ou sept classes différentes de maisons de jeux. Dans les plus ordinaires telles que *Eldorado, Eureka, Harmonie, Amitié*, etc., on ne joue pas très-gros jeu et une foule des plus mêlées se presse autour des tables. Ici c'est un matelot qui vient de recevoir sa paie et qui l'aventure sur une carte ; là un commis élégant, tiré à quatre épingles qu'une heureuse spéculation a mis en fonds, plus loin un Mexicain dans sa sale *serapa*, ou un mineur dont la figure brûlée par le soleil et les mains calleuses annoncent avec combien de peine il a gagné cet or qu'il dépense avec tant d'ardeur en ce moment. Je n'ai vu d'armes sur aucun de ces joueurs, mais d'après plusieurs anecdotes qui m'ont été racontées, je ne doute pas le moins du monde qu'ils n'en aient de cachées et qu'à l'occasion ils les tirent pour se venger sur un heureux rival des disgrâces de la fortune. Comme je l'ai déjà dit, il y a dans tous ces endroits de la musique, soit un orchestre complet dont l'harmonie est souvent tant soit peu effrayante, soit un quatuor, ou bien un piano avec accompagnement de violon ou de cornet à piston ; j'ai remarqué plusieurs femmes faisant le métier de croupiers ; les jeux les plus ordinaires sont le *pharaon* et le *monte*. Les maisons de jeu des gens comme il faut sont moins en vue et moins banales que celles dont je viens de parler, qui toutes

sont au rez-de-chaussée, et ouvertes à tout venant. Dans les premières on joue plus gros jeu et l'on y voit des poignées de pièces de cinquante dollars, changer de main avec une rapidité foudroyante. Ces maisons-là sont tenues sur un pied de très-grande élégance et y l'on sert gratis toutes sortes de rafraîchissements.

Les salles de billard, où il y en a souvent dix ou douze, sont également très-élégantes; et dans les établissements qui veulent se concilier la faveur du public on déploie un luxe effréné; mais tout ce luxe est un peu brutal, et il est rare que le goût s'y mêle. Les frais de billard vont d'un demi-dollar jusqu'à un dollar par partie.

La vie matérielle commence déjà en somme à se mettre un peu plus en rapport comme prix avec celle des autres pays; on peut dès à présent avoir une très-bonne pension pour douze à quinze dollars par semaine; la viande, surtout la venaison, est assez bon marché; les habits, quand on les achète tout faits, ne sont pas beaucoup plus chers qu'à New-York; mais les salaires des ouvriers sont encore très-élevés. Pour les habitations particulières et les magasins on paie aussi des loyers énormes, les domestiques ont ordinairement de huit cents à mille dollars de gages par an. Ainsi l'ancien cuisinier du commodore Perry, qui a pris son congé à la fin de l'expédition, s'est placé dans un des premiers hôtels où il a quinze cents dollars et le logement. Quand il me contait cela, j'étais tenté de maudire mes parents pour n'avoir pas fait de moi un artiste en cuisine. Voilà au moins des gens utiles et qui gagnent de l'argent!

Bien que les affaires se fassent ici sur un très-grand pied, et que les gens y jettent autour d'eux les mille et les millions comme si c'étaient des noyaux de cerises, l'argent monnayé est cependant un peu rare, attendu que chacun cherche à réaliser un avoir le plus tôt possible et à s'en aller. Naturellement il ne reste dans ce pays qu'une très-faible partie de la grande quantité d'or que produisent les mines; cependant tout indique que ce fâcheux état de choses ne tardera pas à s'améliorer. Les travailleurs actifs et habiles qui ne sont pas dévorés de la fièvre de l'or voient chaque jour les conditions devenir plus favorables pour eux; bientôt la population, au lieu de changer sans cesse comme aujourd'hui, deviendra stable, et l'impulsion extraordinaire que va donner au commerce de l'océan Pacifique le traité avantageux conclu avec le Japon fera de San-Francisco, surtout lorsque le chemin de

fer qui doit relier cette ville avec New-York sera terminé, un des centres de commerce les plus importants du continent américain. Le climat est sain et agréable et depuis longtemps je ne m'étais pas senti aussi bien portant qu'en Californie; j'y jouissais notamment d'un merveilleux appétit, et souvent je cessais de manger, non parce que j'étais rassasié, mais parce que j'avais honte de tout ce qui s'était déjà englouti dans mon estomac.

Après un court séjour à San-Francisco, nous remontâmes le Sacramento jusqu'à Benicia, à trente milles environ, pour y charger du charbon et faire faire quelques réparations aux machines. La baie est entourée de tous côtés par des montagnes qui n'ont rien de très-pittoresque ; elles étaient arides et brûlées, et ce qui me fit surtout l'effet le plus désagréable, ce fut d'y voir si peu d'arbres.

Au détroit de Carquinas la baie se resserre au point de n'avoir plus qu'un demi-mille de large; sur une île située à gauche, un peu en avant de ce détroit, est établi l'arsenal maritime, où règnent depuis peu une activité et un mouvement extraordinaires; cet arsenal aura bientôt des chantiers et des docks en parfait état. A cinq milles au delà du détroit de Carquinas est situé Benicia, petite ville qui, il y a peu de temps encore, menaçait de supplanter San-Francisco, ce qui serait assez difficile aujourd'hui. Comme en Californie, ainsi que dans les autres États de l'ouest, les villes sont bâties très au large, les maisons sont disséminées, et il n'y a qu'une seule rue, près du débarcadère des vapeurs du fleuve, qui ait environ un demi-mille de longueur et une rangée non interrompue de maisons. A l'extrémité supérieure de la ville sont les ateliers de machines de la *Pacific-steam-navigation-Company*, qui a établi ici de magnifiques chantiers et de vastes bâtiments où elle occupe environ mille ouvriers ; de sorte que Benicia pourrait devenir par la suite aussi importante comme ville de fabrique que San-Francisco comme ville de commerce.

Les ateliers de la compagnie forment un tout complet qui fait grand honneur à l'architecte tant sous le rapport de la beauté que sous celui des bonnes dispositions. Ces travaux ont dû coûter des sommes énormes, quand on songe à quel prix élevé était la main-d'œuvre lorsqu'ils furent entrepris.

Au-dessus de ces établissements se trouve la station militaire dans laquelle on est en train de construire des magasins, des arsenaux et des casernes. La garnison actuelle se compose d'un peu plus de cent hommes (artillerie),

avec les officiers du train et un détachement du corps d'ouvriers. Le général Wool, commandant des forces militaires en Californie, réside également à Benicia avec son état-major.

Au-dessus de Benicia est la baie de Suisan, qui a environ trente milles de circuit ; elle est entourée de terrains bas et marécageux (*tules*) coupés par de petites rivières et en certains endroits par des étangs.

Ces *tules* servent de séjour à des millions d'oies et de canards sauvages, et j'y ai consommé pas mal de poudre et de plomb. De ma vie je n'ai vu réunies de pareilles masses de gibier ; il n'est pas rare que des espaces d'un à deux milles carrés soient entièrement couverts d'oies sauvages ; il y en a souvent des troupes de vingt à trente mille dans la baie ou dans les étangs, et, lorsqu'après un coup de fusil, toute la troupe s'envole, leurs ailes font un bruit pareil à celui d'un grand fleuve se précipitant d'une montagne. Avant que ces marécages ne soient desséchés et livrés à la charrue, plus d'un amateur pourra venir encore y faire des chasses comme il n'en trouverait pas facilement l'occasion dans le monde entier. Naturellement, beaucoup de gens en font leur métier : ils se cachent dans les roseaux, aux endroits les plus favorables, et, lorsque l'eau est noire de gibier, ils tirent dans le tas, et parfois d'un seul coup abattent quinze à vingt oies. Je n'aimais pas cette manière de chasser, d'abord parce qu'on mutile ainsi beaucoup d'oiseaux que l'on perd, ensuite parce que je n'aurais pas su où mettre tant de gibier ; j'aimais mieux m'embusquer le matin et le soir, et tirer les oies et les canards au vol. Le docteur Warhove, de Benicia, qui s'est montré pour moi on ne peut plus aimable, mit à ma disposition un cheval qui me vint fort à point ; car, traîner sur son dos, pendant six ou huit milles, une douzaine d'oies grasses, est une corvée assez fatigante.

Quelquefois aussi je faisais de plus grandes excursions, jusqu'à Suisan (vingt milles) ou à Napa-Valley (vingt-six milles). Le pays est généralement accidenté et couvert d'avoine sauvage. La terre est forte, et vers la fin de l'été, elle est entièrement desséchée et crevassée ; alors toute l'herbe et l'avoine sauvage est brûlée dans la racine et repousse de nouveau de sa graine. Néanmoins, ce terrain donne des récoltes très-abondantes pour peu qu'on le cultive ; aussitôt après les pluies, à la fin de décembre ou au commencement de janvier, on laboure, on sème, et en juillet, au commencement d'août au plus tard, une riche moisson paie les travaux du cultivateur. Dès à présent

la Californie produit assez de blé pour se suffire amplement; et, dans quelques années, elle pourra en exporter d'assez grandes quantités; de sorte que, si l'or vient à lui manquer, elle attirera chez elle, avec son blé, l'or des pays étrangers au lieu de les en fournir.

Beaucoup de cultivateurs engraissent déjà des porcs, et ces animaux, qui courent en liberté dans les *tules*, réussissent parfaitement; seulement, il faut un peu surveiller les plus jeunes, pour qu'ils ne deviennent pas la proie d'une espèce de petits loups nommés cayotas.

Le défaut principal de toute cette contrée est la rareté du bois et le manque de bonne eau potable entre les collines. Aussi, la possession d'une source est-elle pour le colon un trésor inestimable, lorsqu'il peut en découvrir une dans l'endroit où il s'établit.

J'ai passé plusieurs fois la nuit dans le rancho d'un fermier nommé William Harley qui, avec un aide, se livre à l'engrais des porcs. Jerry (ainsi se nommait le sous-gouverneur de la ferme) était une espèce de génie; originaire du haut Arkansas, il ne savait pas lui-même son âge, mais je lui donnai environ trente ans. Il se faisait une singulière idée des affaires du monde; il avait entendu dire qu'il y avait guerre quelque part et qu'il était venu des vaisseaux anglais à San-Francisco; il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à fondre une masse de balles pour sa carabine, afin d'être, en tous cas, en mesure de se défendre. Jerry était venu en Californie par la route de Tucket, avec un marchand de bestiaux de l'Arkansas; il avait eu en chemin beaucoup de peines, car, ses bœufs ne voulant pas marcher avec les buffles, s'enfuyaient, ou bien lui étaient volés par les Indiens. J'écoutais volontiers les singuliers récits de cet amusant personnage lorsqu'il était en humeur de causer, ce qui ne lui arrivait pas souvent; j'allais aussi volontiers à la chasse avec lui, car il était excellent tireur, et s'entendait on ne peut mieux à s'approcher du gibier en se glissant doucement à travers les roseaux.

J'ai eu aussi l'occasion, en sa compagnie, de chasser au clair de lune dans les marais, ce à quoi je n'aurais pas osé me risquer seul, attendu que si on ne connait pas très-bien les localités on peut, par les épais brouillards qui s'élèvent presque chaque jour, s'enfoncer dans la vase et n'en jamais sortir. Comme je l'ai déjà dit, je cessais souvent de chasser parce que je ne pouvais pas porter plus de gibier que je n'en avais, et que j'étais fatigué de charger et de décharger mon fusil.

En face de Benicia est située Martinez, petite ville d'environ trois cents feux, qu'un bac à vapeur met en communication avec l'autre rive. Il s'y est établi beaucoup de colons des États de l'est, notamment de New-Bedford et de New-Tucket-Island. Dès le lendemain de notre arrivée, nous reçûmes de nombreuses visites ; il vint à bord plus de cent personnes qu'amena et remmena le capitaine Coffin, propriétaire du bac à vapeur. Les visiteurs furent reçus aussi bien que possible au milieu de la saleté et du désordre qui règnent toujours à bord d'un bâtiment où l'on charge du charbon. Ils parurent enchantés de l'accueil qui leur avait été fait, et nous invitèrent tous à leur rendre leur visite ; plusieurs d'entre nous y allèrent, et notamment les jeunes officiers.

Un jour je me fis aussi passer de l'autre côté de l'eau, et j'eus un plaisir que je n'avais plus eu depuis bien longtemps, celui de faire une délicieuse promenade dans une jolie vallée à l'entrée de laquelle est située Martinez ; avantage rare dans ce pays, on y jouit de l'ombrage de beaux arbres (chênes nains et chênes rouges), et, ce qui n'est pas moins agréable, l'œil y est égayé par un charmant ruisseau dont les ondes limpides serpentent à travers la vallée. La principale ressource du pays est l'agriculture, les champs y sont très-étendus et en bon état ; ils prouvent, comme je l'ai dit, que les colons qui ne sont pas attirés par la soif de l'or peuvent trouver, en cultivant la terre, un revenu plus durable qu'en fouillant dans les mines.

A l'extrémité supérieure de la ville, je trouvai un bâtiment de pierre d'un aspect assez étrange, avec de petites fenêtres grillées, et le seul de son espèce dans la localité. D'un côté de ce bâtiment étaient appuyées contre le mur environ une douzaine de planches, et, sous le toit ainsi formé, recouvert aux deux bouts par de vieilles couvertures, était dressé un lit de camp ; à côté, sur une planche, on voyait une cruche à eau, un verre, un pot, une gamelle de fer-blanc avec une cuillère dedans, une boîte d'allumettes chimiques et une carabine à deux coups ; sur le lit dormait d'un profond sommeil un homme à longue barbe, d'une physionomie rude et brutale, et de dessous son oreiller sortait la crosse d'un revolver. J'avais soulevé une des couvertures et j'examinais le dormeur. Singulière habitation, me disais-je à part moi, lorsque le dormeur, réveillé en sursaut par un rayon de soleil qui lui tomba en pleine figure, se leva vivement et saisit son pistolet, ce qui me parut être ici la manière habituelle de se souhaiter réciproquement le bon

jour. Mais lorsqu'il vit que j'avais la mine d'un honnête homme et surtout d'un homme pacifique, il se calma et m'apprit que cette maison était une prison, qu'il en était le geôlier, et que le palais de planches que je voyais était son logement. Ce n'est pas ma foi une trop mauvaise place! De l'intérieur de la maison de pierre j'entendis des voix qui criaient : « Eh bien, M. R..., quand nous apporterez-vous notre déjeûner? — Attendez encore un peu, vous n'en aurez que meilleur appétit, » répondit le geôlier. Il y avait en ce moment deux pensionnaires dans cet hôtel; un troisième avait été pendu la veille de notre arrivée. Tous trois s'étaient occupés pendant un certain temps à tirer des Indiens, uniquement pour le plaisir de les voir sauter, comme ils disaient; ils avaient aussi assassiné un blanc, et en outre, ce qui est puni le plus sévèrement dans ce pays, volé quelques chevaux. Ces deux derniers méfaits ne pouvaient certes pas rester aussi impunis que leur premier passe-temps. Deux de ces hommes avaient déposé contre le troisième, et, en récompense de leur sincérité, on ne les avait condamnés qu'à la détention perpétuelle — à moins toutefois qu'ils ne jugent convenable de s'évader, ce qui, dans les conditions actuelles, ne me parait pas très-difficile.

Le geôlier, d'ailleurs très-bon diable, me raconta qu'il était venu avec trois compagnons de la Nouvelle-Angleterre, d'où ils amenaient une scierie dans l'intention de la monter et de l'exploiter en commun; mais il arriva à cette société ce qui est arrivé à tant d'autres du même genre, elle fut dissoute parce qu'on ne s'accordait pas, la scierie fut vendue et tous les associés se firent chercheurs d'or. L'un d'eux était devenu riche dans ce nouveau métier, deux autres avaient disparu. Le dernier membre de la compagnie en présence duquel je me trouvais alors ne me parut pas avoir trouvé pour un million de sable d'or, sans quoi il n'en serait pas réduit à garder avec sa carabine double et son revolver le rebut de ses semblables.

Nous eûmes aussi quelques bals tant à Martinez qu'à Benicia, et l'on nous fit un si bon accueil que les onze jours que nous passâmes à Benicia s'écoulèrent beaucoup plus rapidement que je ne l'aurais supposé.

Je fus surpris de rencontrer inopinément à San-Francisco M. Froebel que j'avais trouvé pour la première fois à New-York, puis, il y a trois ans, dans l'Amérique centrale, et dont je n'avais plus entendu parler depuis lors. Il s'occupait ici à fondre et à affiner de l'or, et il paraissait très-content.

Il n'y a pas de si mauvais vent qu'il ne soit bon pour quelqu'un, disent

les matelots. J'eus lieu de vérifier la justesse de ce proverbe à l'occasion de l'épouvantable typhon que nous essuyâmes dans notre traversée de Simoda à Honoloulou. J'en avais fait le sujet d'un petit tableau : le *Mississipi dans la tempête*, et tout le monde à bord le trouva parfaitement réussi. M. Brown, mon collègue, le lithographia à San-Francisco, et en peu de jours il en fut vendu plus de quatre cents exemplaires ; ce petit supplément de finances me vint fort à propos dans ce pays de Californie où tout est hors de prix, et j'y vis en même temps une preuve que les gens au milieu desquels nous nous trouvons ont encore d'autres sentiments que l'amour de l'or et la rage de la spéculation.

Rade de Panama, 22 janvier 1855.

Après une paisible traversée sans incident digne d'être mentionné, nous arrivâmes le 8 janvier à Taboga-Island. C'est une île d'environ cinq milles de circuit, située dans la baie de Panama. L'eau étant trop basse, les grands navires ne peuvent mouiller qu'à une distance de deux ou trois milles de la ville de Panama, de sorte que Taboga sert de port ; les vapeurs américains et anglais y ont leurs dépôts de charbon, et ils ne vont à Panama que pour débarquer leurs passagers et en prendre d'autres.

Sur le rivage qui forme une demi-lune, se trouve un village d'environ trois cents feux et huit cents ou mille habitants ; les bâtiments de la Compagnie américaine en occupent l'extrémité méridionale, tandis que les dépôts anglais sont situés au nord sur un petit promontoire dont la partie la plus avancée est complétement couverte par la mer lors du reflux. Je ne comprends pas de quoi se nourrissent les habitants de ce village ; des bananes et des oranges de bonne qualité et en assez grande quantité, des ananas et un peu de maïs, voilà tout ce que produit le pays.

A la pointe la plus méridionale de l'île, dans une petite baie séparée s'ouvre une vallée qui sert de cimetière. Il y repose une masse d'Américains et d'étrangers de toutes les parties du monde, victimes de la fièvre californienne, qui a commencé à sévir en 1848. Beaucoup se trouvant trop fatigués n'ont pu aller plus loin ; d'autres avaient compté sans leur hôte, et se trouvant tout à coup sans argent, ont dû s'établir ici et y sont morts. Cette

funèbre vallée et la côte étaient, du reste, nos seules promenades, et Taboga n'offre absolument rien de remarquable. Aussi acceptai-je avec empressement l'offre que me fit le capitaine P., du steamer anglais *Bogota*, de me prendre à son bord pour aller à Panama.

Panama est bâtie sur une langue de terre rocheuse se dirigeant de l'est à l'ouest, et un banc de corail qui s'avance d'un mille et demi plus loin en mer forme une petite baie qui, à l'époque des caravelles espagnoles, a pu très-bien servir de port, mais où ne peuvent mouiller aujourd'hui que les schooners et les petits bricks qui font le cabotage.

Bien que Panama ne soit pas un séjour très-engageant, cette ville fait pourtant une impression toute particulière à première vue. De vieilles fortifications tombant à moitié en ruines, et au pied desquelles la mer se brise avec fracas sont couronnées par des roches dentelées dont les cimes supportent des églises et de grandes ruines d'un effet assez pittoresque. Du côté de la terre, le promontoire est coupé par d'autres fortifications avec fossés remplis d'eau; une porte pittoresque, à droite et à gauche de laquelle sont de vieux forts, commande l'entrée d'un pont qui ouvre la route de l'isthme traversée tous les ans par des milliers de voyageurs.

Au delà du pont se trouvent un faubourg avec une église incendiée, puis des huttes indiennes, et enfin la forêt que traverse une abominable série de fondrières nommée ici *Camino reale*, ce qui se traduit en français par route royale.

Quand j'aperçus les légères huttes de roseaux, les brunes Indiennes, avec leurs robes de mousseline légère, mâchant des tortillas, les hommes plus bruns encore, couchés à demi-nus dans leurs hamacs et fumant nonchalamment leurs cigares, il me passa par l'esprit quelques réminiscences poétiques de mon voyage de 1851 dans le Nicaragua et la province de Léon, mais en voyant la route sale et défoncée, je fus brutalement ramené à la prose la plus vulgaire; je me pris à songer au bon vieux cheval gris qui me portait alors dans la forêt vierge, et je le regrettai comme on regrette un ami. Mais tous mes regrets étaient vains et j'eus d'autant moins le loisir de me livrer à mes réflexions morales et philosophiques que le tonnerre des tropiques commençait à gronder, et me menaçait d'une de ces pluies torrentielles dont il est ici le précurseur; je retournai donc en toute hâte à la ville, et j'allai me mettre à l'abri de l'orage dans un restaurant où je dus

payer un misérable diner et une bouteille d'affreux verjus, la bagatelle de deux dollars et demi.

Les maisons de Panama ne sont pas comme celles que j'ai vues dans d'autres villes de l'Amérique centrale; elles ont généralement deux ou trois étages, ce qui rend encore plus sombres les rues étroites et déjà sombres par là même. Sur trois maisons il y a une boutique, une pharmacie ou une auberge, dont le nombre est ici vraiment prodigieux. Plusieurs édifices très-vastes et ressemblant à des palais, entre autres le collége des jésuites, ne sont plus aujourd'hui que d'imposantes ruines et augmentent encore l'impression désagréable qu'on éprouve en voyant partout des traces non équivoques de décadence.

Comme dans tous les États de l'Amérique centrale, les révolutions sont ici à l'ordre du jour, et il n'y a pas longtemps que la dernière a été étouffée par le général Melo. Mais les gens du pays semblent faits à ce régime et n'out pas l'air de s'en inquiéter beaucoup.

On venait justement de dresser dans la cathédrale le catafalque pour le service funèbre du général Herrera qui avait été tué à l'assaut de Bogota, capitale de la Nouvelle-Grenade. L'église retentissait des chants lugubres de la messe des morts, les prêtres en dalmatiques noires répandaient de l'encens et priaient à voix basse; devant la cathédrale, sur la place du parvis, la milice était rangée en bataille; singulière troupe aux costumes les plus bigarrés et armée de mousquets rouillés; une espèce de maître des cérémonies ou je ne sais quel fonctionnaire distribuait des cartouches blanches qu'il prenait dans un vieux seau à incendie, et l'on entendait à chaque instant les salves se succéder, à tort et à travers, au gré des soldats.

Mon premier soin fut d'aller à la poste restante; je parcourus la longue liste où sont inscrits les noms des destinataires; enfin j'y découvris le mien, et, moyennant une légère rétribution, l'on me remit à ma grande joie une lettre portant le timbre de Dresde que je n'avais plus vu depuis si longtemps.

Je n'avais plus rien à faire à Panama et dans l'après-midi le capitaine d'un navire américain mouillé à Taboga, m'ayant offert de me prendre avec lui dans sa chaloupe, j'acceptai avec empressement; une légère brise me ramena au clair de lune vers mon vieux *Mississipi* à bord duquel je rentrais à dix heures.

On attend dans quelques semaines l'ouverture du chemin de fer qui di-

minuera considérablement les fatigues du passage de l'isthme. La compagnie a acheté trois petites îles dans le voisinage de la ville, et elle se propose de les relier au continent au moyen d'une digue d'environ deux mille pas de long ; elles formeraient alors une des extrémités de la voie nouvelle. Cela facilitera beaucoup le débarquement et l'embarquement tant des passagers que des marchandises.

VALPARAISO

VALPARAISO

SITUATION DE VALPARAISO. — ACCUEIL HOSPITALIER. — INTERMÈDE THÉATRAL. — CHEMIN DE FER DE SAN-IAGO. — BEAUTÉ DES CHILIENNES. — DIVERTISSEMENTS POPULAIRES. — EXCURSION DANS LES MONTAGNES. — UNE SOIRÉE AU CLUB ALLEMAND. — MAUVAIS BAINS. — DÉPART DE VALPARAISO.

A bord, entrée du détroit de Magellan, 19 février 1855.

Le 1er février, nous arrivions à Valparaiso après une traversée de dix-neuf jours, dont la dernière moitié avait été assez pénible à cause des vents contraires et de la mer houleuse. Nous trouvâmes mouillés dans le port la frégate américaine *Saint-Lawrence*, le sloop *John Adams* et la frégate anglaise *Président*.

Valparaiso peut être nommé le New-York du Sud, le Londres de l'Amérique espagnole et le Paris du Chili ; et je sens qu'il me sera difficile de rendre l'impression qu'a faite sur moi cette ville et surtout ses habitants. Je crois même que la chose me serait impossible et que je ferai mieux de ne

pas la tenter; je continuerai donc, comme par le passé, à donner simplement les notes de mon journal et à dire sans autre prétention ce que j'ai vu et ce que j'ai fait.

Le 31 janvier, au point du jour nous n'étions plus très-loin de terre, mais l'épaisse et lourde atmosphère qui nous avait continuellement accompagnés pendant les derniers jours où nous eûmes à lutter contre de violents vents alizés, firent que nous ne pûmes l'apercevoir qu'à une très-petite distance. Une pointe de terre qui s'avance dans la mer et sur laquelle est établi un phare est le premier objet qui s'offre à la vue; mais, dès qu'on a doublé cette pointe, on découvre toute la ville se déployant le long du rivage semi-circulaire d'une baie que malheureusement rien n'abrite du côté du nord.

Comme le rivage est très-étroit et qu'on ne peut guère y construire de rues on a mis à profit, pour bâtir, de petites gorges qui coupent la chaîne de montagnes dans laquelle sont enfermées la ville et la baie, et dans beaucoup d'endroits on a fait des remblais ou des déblais pour se procurer un terrain artificiel. Les montagnes ont un aspect rougeâtre et poudreux, car c'est maintenant l'époque de la sécheresse; mais dans la saison des pluies, c'est-à-dire, depuis le commencement de mai jusqu'en septembre, tout ce paysage doit être on ne peut plus frais et gracieux; de là le nom de Valparaiso (abréviation de Val de Paradiso), que lui ont donné les premiers navigateurs qui abordèrent sur ce rivage verdoyant et délicieux après avoir longtemps souffert des tempêtes de neige et des brumes du cap Hoorn.

Quelques forts armés de canons de gros calibre défendent le port aussi bien que le permettent les conditions défavorables du terrain. Nous trouvâmes dans ce port, outre les vaisseaux de guerre susmentionnés, le sloop *Decatur*, le vaisseau de transport *Fredonia*, tous deux américains, une masse innombrable de bâtiments marchands et de clippers, chiliens, anglais, français, américains, entre autres l'élégant et rapide *Grey-Hound* (1), une des œuvres les plus remarquables de cette habile corporation qui, dans les docks de New-York, de Boston, de Philadelphie, etc., transforme en navires les bois des forêts du nord.

Nous fîmes les saluts d'usage (outre le pavillon national de Chili, nous dûmes saluer encore ceux d'un commodore américain et d'un commodore

(1) Lévrier

anglais), et je me hâtai de me rendre à terre. J'avais beaucoup de lettres de recommandation de la Chine, entre autres une de M. N..., pour son associé de Valparaiso, au nom duquel un compatriote allemand, M. N.., qui est à la tête des affaires, me reçut très-cordialement : il eut même l'obligeance de me conduire de suite partout où j'avais encore des lettres à remettre. Comme de coutume, il y eut grand échange de politesses et de nombreuses invitations ; la première que je reçus fut à dîner chez M. S., associé de la maison de commerce Gibbs et Ce. M. S. est grand amateur de tableaux, et ses salons, meublés avec beaucoup de goût, contiennent plusieurs productions excellentes de l'école allemande. J'y vis entre autres les émigrants de Hübner, un coucher de soleil dans la campagne de Rome par Achenbach, un lac de la Bavière par Haushofer de Vienne (les gens de ce pays ne peuvent pas se figurer qu'il y ait dans le monde des eaux de ce vert-là) ; Tilly devant Magdebourg par un artiste de Prague, etc. ; tous ces tableaux proclament éloquemment le goût de celui qui a formé cette galerie. Après dîner nous allâmes faire un tour au club allemand.

Quelle quantité d'Allemands il y a à Valparaiso ! Quelle position honorable ils y occupent comme corporation dans la société, et de quelle hospitalité cordiale ils ont fait preuve envers leur compatriote en uniforme étranger ! Deux fois, pendant mon voyage autour du monde, j'ai reçu de pareils témoignages d'hospitalité complète qui ne venaient pas de personnes isolées, et les deux fois je les ai reçus avec autant de plaisir qu'on mettait de cordialité et d'empressement à me les offrir. La première fois c'était à l'île Maurice où des Français traitèrent de la façon la plus amicale l'officier de la marine américaine, qui, de tous ses camarades, parlait le mieux leur langue ; la seconde ç'a été ici à Valparaiso où des Allemands ont accueilli cordialement le compatriote qui, sous un uniforme étranger, et au service d'un autre peuple, a conservé l'amour de son pays et de sa langue maternelle.

Mais faisons une petite promenade à travers la ville, et sur notre chemin nous retrouverons encore ces chers compatriotes.

Valparaiso possède un théâtre spacieux ; sans être très-élégant il est pourtant convenable ; une troupe française y joue l'opéra-comique, le vaudeville et le drame. J'y ai vu jouer *les Diamants de la Couronne*, *les Mousquetaires de la Reine*, *l'Élixir d'amour*, et le dernier acte de *Gustave III*

(le bal masqué), dans une représentation à bénéfice. On avait voulu imiter l'exemple de quelques villes de province en France et dans l'Europe méridionale, et une masse de jeunes gens de la ville s'étaient, à ce qu'on disait du moins, mêlés comme figurants aux masques sur la scène, ce qui n'est pas du tout conforme aux convenances et au décorum tels que les Chiliens les entendent; d'autres disaient que le directeur l'avait permis par avarice afin d'avoir moins de figurants à payer. Bref, le public, instruit de la chose à l'avance, avait résolu de faire de l'opposition; on accueillit donc les masques par des sifflets épouvantables et on leur lança une véritable avalanche de melons d'eau, d'oranges gâtées et d'œufs pourris. C'était en tout cas une manifestation assez grossière. Naturellement elle provoqua une réaction; on cria : *A la porte les blagauds!* et la représentation s'acheva tant bien que mal au milieu des sifflets, des cris et des applaudissements.

Bien que je sois très-peu partisan de ces sortes de scènes, je dois avouer cependant que j'aurais voulu voir celle-ci plus violente et plus tumultueuse encore; car j'étais dans une loge particulière avec quelques-uns de mes amis qui me recevaient, et il y avait au milieu d'eux une des plus aimables jeunes femmes que j'aie jamais vues. Quelle belle occasion, si le tapage était devenu sérieux, d'offrir en galant chevalier mes services à la jeune dame et d'en recevoir, pour prix de ma protection, un gracieux sourire. J'éprouvais aussi, après avoir si longtemps vécu au milieu de marins grossiers, un plaisir infini à me retrouver enfin avec des femmes élégantes et polies, ce charme et cet assaisonnement de la vie. Parmi les Allemands qui résident ici je fis la connaissance de plusieurs dames que l'on peut appeler l'ornement de leur sexe; entre autres celle du directeur R., modèle de grâce et de bonté, et l'une des plus belles de Valparaiso où cependant les belles femmes ne sont pas rares.

Ceux qui ont lu il y a deux ans l'*Illustrated-London News* se souviendront peut-être d'y avoir vu un dessin représentant le chemin de fer de Valparaiso à Sant-Iago. J'eus envie d'aller voir ce chemin, mais il fallait pour cela faire à cheval en un seul jour le trajet de Valparaiso à Guillotte et retour, car on ne donnait pas, pour sortir de la ville, de permissions de plus de vingt-quatre heures. En conséquence je montai de grand matin sur un cheval qu'on avait été me chercher tout exprès à la prairie et qui devait fournir ces quatre-vingts à quatre-vingt-dix milles.

Je dois dire à cette occasion que les chevaux chiliens sont en général de très-bonne race, durs, résistants, sobres et aussi propres à supporter les fatigues d'un voyage qu'à figurer à une parade ou dans une promenade car ils sont aussi élégants que vigoureux. Je montais ce jour-là un petit étalon gris qui filait vivement et qui, le soir, malgré la longue traite qu'il venait de faire, traversait encore au graud trot les rues de la ville.

Au commencement la voie ferrée longe la baie pendant un certain temps, en partie sur un viaduc, en partie à travers des tranchées à ciel ouvert taillées dans le roc. M. Manjhau, l'ancien ingénieur en chef, avait projeté de pousser la voie plus loin encore le long de la mer; mais les vents du nord sont si violents dans ces parages qu'un beau jour les travaux de terrassement qui avaient une hauteur d'environ 100 pieds furent emportés par l'ouragan. M. Manjhau mourut en 1853, et son successeur, M. Lloyd, élève du célèbre ingénieur anglais Stephenson, conçut un autre plan. A environ deux lieues de la ville, une vallée assez large s'ouvre sur la côte où se trouve également l'embouchure d'une rivière qui l'arrose. La nouvelle ligne passe dans cette vallée évitant ainsi le long viaduc trop exposé aux ravages de la mer; quant au petit bout qu'on n'a pu évité, on l'a consolidé par de forts ouvrages de maçonnerie.

J'avais fait, sans m'en apercevoir, les deux lieues qui me séparaient de Vigna-del-mar, petit village bas, situé, comme son nom l'indique, entre des coteaux vignobles à l'entrée de la vallée dont j'ai parlé tout à l'heure; à la porte de la petite posada de ce village, je trouvai debout M. B., l'un des ingénieurs à qui j'avais été présenté quelques jours auparavant par M. P. un Allemand également ingénieur de cette ligne. Je trouvai dans l'auberge M. Lloyd, l'ingénieur en chef, et quelques autres employés qui se disposaient à déjeuner. L'Anglais bien élevé est infiniment plus abordable à l'étranger que dans son pays, et comme d'ailleurs je ne suis pas trop timide, je me trouvais un instant après assis au milieu de la joyeuse compagnie en présence d'un déjeuner assez confortable; j'avalai en toute hâte quelques morceaux d'excellent beefteack et, au bout d'un quart d'heure, j'étais déjà à cheval, trottant le long de la voie avec une partie de ces messieurs. Sur un parcours d'environ quatre milles, elle est assez unie et passe entre la rivière qui descend de la vallée et les montagnes qui l'entourent. On emploie pour les substructions du granit très-effleuri qui tombe même en sable sous le pic, mais il

redevient tout à fait dur au soleil et à la pluie, de sorte qu'il est excellent pour l'usage qu'on en fait.

Plus haut dans la vallée, il y a un pont sur la rivière et une tranchée; c'est là que commencent les difficultés. Le pont a environ deux cent cinquante pieds de long; M. Lloyd l'a fait construire entièrement en fer forgé pour qu'il résiste mieux aux tremblements de terre qui sont, comme on le sait, très-fréquents et très-forts au Chili. Plus haut dans la vallée le chemin tourne brusquement à gauche et coupe une gorge de rochers d'un aspect rude et sauvage, nommée Quebrada-Mondon. C'est ici qu'il y a des travaux d'art à exécuter et des travaux difficiles! Viaducs, tranchées, ponts, etc., se suivent presque sans discontinuer, à peu près comme sur la ligne de Cologne à Bruxelles, et leur nombre va toujours en augmentant à mesure qu'on avance dans cette vallée sauvage que traverse à grand bruit une rivière qui ressemble plutôt à un torrent; lorsqu'on approche de Guillotte les difficultés vont en décroissant, et les quinze derniers milles ont été assez facile à exécuter. La réputation de M. Lloyd qui est aussi faite en Europe, garantit suffisamment qu'il mènera à bonne fin cette grande et difficile entreprise.

A Poso-Hondo, à la sortie de la Quebrada, où le corps d'ingénieurs a établi une station, nous fîmes à la hâte un second déjeuner à la fourchette; je changeai ensuite mon cheval contre un cheval frais des écuries de la Compagnie, et je fis avec M. L. un bon bout de chemin, après quoi je le laissai sur la voie avec ses ingénieurs, afin de rentrer encore le même soir à Valparaiso. On me croira sans peine, quand je dirai que, pendant les derniers milles, il me semblait que ma selle fût garnie de charbons ardents.

La beauté des Chiliennes est proverbiale. Dans la moindre posada de village la servante peut passer pour une beauté; les Chinas elles-mêmes, qui tiennent le milieu entre les Indiennes et les blanches, malgré leurs cheveux noirs très-forts, ressemblant assez à des crins de cheval, qu'elles laissent tomber sur leur dos en deux longues nattes, ont des traits d'une régularité vraiment classique et sont généralement bien faites. Les visages laids paraissent être ici quelque chose de très-rare.

Je me rappelle avec bien du plaisir un bal à *l'Harmonie*, où m'introduisit M. P. La plupart des femmes qui s'y trouvaient étaient des indigènes et, même parmi les hommes, il n'y avait que peu d'étrangers. Quelles divines

têtes! Quelles tailles admirables, et quel goût exquis dans les toilettes! Des étoffes d'une grande richesse, mais d'une simplicité non moins grande comme couleur et comme coupe faisaient ressortir les grâces et les perfections du corps sans attirer les yeux sur le costume lui-même. Et quelles danses, bon Dieu! Là ce ne sont pas seulement les jambes qui dansent, mais tout le corps, jusqu'aux paupières. J'étais vraiment honteux de me traîner lourdement comme on le fait dans nos froids quadrilles modernes, et ne sachant comment me mettre à l'unisson, je tâchai de me rappeler tous les pas que m'avait enseignés dans mon enfance, mon premier maître à danser.

Voilà ce que sont au Chili les femmes du monde élégant. Mais je voulais aussi connaître le peuple proprement dit, et j'acceptai avec empressement l'offre que me fit M. B... (encore un Allemand), de me conduire dans les bals et autres établissements populaires. Un dimanche, après-midi, nous allâmes par l'Almandral (la rue et promenade principale de la ville) jusqu'aux Apologos ou Apolacos, je ne sais pas bien au juste comment cela s'appelle. C'est un certain nombre de jardins publics qui ressemblent assez au Wurstelprater de Vienne. On y voit s'agiter le peuple dans toute sa naïveté; la musique, la danse, les tirs au pistolet, les escarpolettes, etc., y attirent une foule compacte et très-mêlée. Les jeux de hasard, bien que sévèrement punis par la loi, tiennent cependant une grande place parmi les plaisirs du peuple. Un drôle, assez malpropre, tire de sa poche un paquet de vieilles cartes et établit sa banque en plein air, mais le premier agent de police qui survient la fait sauter net, si l'on n'a pas su la mettre assez promptement à l'abri.

Je me suis quelquefois donné le plaisir de laisser apercevoir ma casquette; comme notre uniforme de petite tenue ressemble beaucoup à celui des sergents de ville, il arrivait souvent qu'on me prenait pour un d'eux, et cela produisait un effet magique.

Un autre soir, j'allai en compagnie du même cicerone visiter d'autres bals publics et un théâtre de marionnettes. On y jouait une pièce qui était, sans aucun doute, une tragédie, mais je n'ai rien pu saisir des paroles, attendu que le dialecte populaire du Chili m'est aussi étranger que celui de Vienne l'est pour un Hambourgeois ou un habitant de Dantzig. J'ai remarqué cependant que le tyran de même que le tendre père étaient représentés par des poupées à

barbe grise affublées du costume de la Vieille-Castille, tandis que les amants malheureux, l'ami fidèle, le mauvais conseiller ou traître de la pièce, ainsi qu'une espèce de Jocrisse chilien étaient tous des Mores. L'orchestre se composait de quatre femmes; l'une jouait de la harpe, deux autres de la guitare, et la quatrième battait ou plutôt *claquait* la mesure sur une petite planchette très-mince.

Les femmes qui assistaient à la représentation étaient presque toutes des Chinas ou des grisettes de Valparaiso; quant aux hommes, il y en avait de tout genre et de toutes conditions; depuis le commissionnaire et le portefaix jusqu'au fils du riche marchand, depuis le tambour et le trompette de la garnison jusqu'à l'officier.

On a ici une danse nationale, *la Sampa Quegua*, je crois, qui, sinon par les figures, du moins par le caractère, doit ressembler beaucoup au cancan de Paris. Je voulus aussi la voir, mais je ne pris pour cela ni compagnon, ni guide; je mis une veste de matelot, des pantalons de grosse toile, un chapeau de paille, et je me rendis ainsi affublé au faubourg de Saint-Franzisco qui, comme le *Berg* de Hambourg, est rempli de cabarets, de salles de danse, de maisons de jeu et autres rendez-vous de matelots. Il y a là trois grands bals publics auxquels les marins ont donné des noms de leur métier; l'un s'appelle la hune d'avant, l'autre, la grande hune, et le troisième, la hune de misaine. C'est une espèce de Courtille parisienne traduite en chilien. J'y ai vu et entendu bien des choses intéressantes et très-instructives pour un observateur qui fait des études de mœurs, mais cela est bon à raconter dans une brasserie entre étudiants, et serait tout à fait déplacé dans ce livre.

Ma course à Guillotte ne fut cependant pas la seule excursion que je fis dans les environs. M. P., l'ingénieur allemand dont j'ai déjà parlé, avait eu l'obligeance de mettre à ma disposition un de ses chevaux de selle et j'en ai profité à plusieurs reprises; une fois pour aller au bord de la mer jusqu'à la station télégraphique en compagnie du peintre allemand, M. G. de Berlin, qui a longtemps habité la Russie; une autre fois, pour faire une partie de montagne avec M. M. R. et P., toujours des Allemands! Les bords de la mer sont tout à fait escarpés; ils ont souvent plus de cent pieds de haut et sont découpés d'une manière tout à fait classique en une quantité de petites baies. Les montagnes ont de très-belles formes et l'on y découvre de magni-

fiques panoramas, surtout aux endroits d'où l'on aperçoit les cimes neigeuses des Cordillières.

Lorsque nous partîmes pour cette excursion, le docteur avait dans ses alfongas ou fontes de selle toutes sortes de provisions dont les avait garnies une de ses malades; et celles de l'ami P. étaient remplies par des bouteilles de Champagne en guise de pistolets. Arrivés à un bon endroit nous mîmes le couvert, et les excellentes choses dont nous étions munis furent étalées sur une serviette; je dois dire que le tout faisait le plus grand honneur à la politesse et au goût exquis de la gracieuse donatrice. La journée était chaude, la route poudreuse, et le vin dont nous arrosâmes tous ces mets délicats était si frais et se laissait si bien boire, que bientôt nous nous trouvâmes dans cet état charmant où l'on est tout disposé à signer un traité de paix et d'amitié avec l'univers entier. Enfin, le docteur essaya de faire un petit somme, tandis que M. P. et moi nous tâchions de réciter quelques vers de Goethe; mais comme la rime nous échappait souvent nous nous mîmes, pour passer le temps, à tirer aux bouteilles vides avec mes revolvers. Bien que nous soyions tous deux assez bons tireurs, les bouteilles restèrent intactes; nous jugeâmes, d'après cette indication, que notre sang était tant soit peu au-dessus de la température moyenne et qu'il serait bon de lever le camp au plus tôt; nous remontâmes donc à cheval ainsi que le docteur dont nous avions troublé la sieste.

Nous étions lancés au grand trot sur le plateau de la montagne lorsque d'un rancho (maison de paysan) isolé, devant lequel nous passions, il sortit tout à coup deux grands chiens de berger qui se jetèrent en aboyant entre les jambes de nos chevaux. Le mien se cabre, fait des sauts de mouton, rue des pieds de devant et de ceux de derrière; bref, une, deux, trois, et me voilà par terre; cependant je puis me flatter de n'être pas trop mauvais cavalier. Comment donc me suis-je laissé démonter? Ma foi... devinez lecteur.

P. était furieux, il jurait, tempêtait et voulait à toute force avoir un de mes revolvers pour tuer ces maudites bêtes; le docteur riait, les femmes criaient dans le rancho, un homme vint en jurant jeter des pierres aux chiens afin de les éloigner, et nous continuâmes notre route.

Quelques jours après comme je repassais par le même chemin, mon cheval, il est vrai, ne fut plus induit par les chiens en tentation de me jeter

bas, mais j'entendis se succéder rapidement deux coups de fusil, puis des gémissements plaintifs frappèrent mon oreille, et le silence régna dans le rancho. Hélas! qu'avait-on fait des deux pauvres chiens?

Je dois dire que les deux fois que j'avais passé là j'étais en uniforme et que sans doute on m'avait pris pour un officier municipal; or, comme on les redoute plus ici qu'on ne redoutait jadis les agents secrets de la police de Fouché, on crut devoir tuer les pauvres bêtes afin que leur maître ne fût pas mis en contravention. Malheureuses victimes d'une triste méprise, je consentirais volontiers à me laisser désarçonner trois fois encore pour vous rendre la vie! Vous ne faisiez après tout que votre devoir en vous jetant sur les chevaux d'étrangers qui pouvaient bien venir pour nuire à votre maître!...

Si je veux parler des Allemands de Valparaiso, il faut que je parle avant tout du club allemand. Cet établissement contient un salon de lecture, de vastes salons de société, une salle de billard et une grande veranda d'où l'on a une vue très-animée du port. Presque chaque jour j'allais y passer quelque temps, soit le matin pour boire un verre de bière et manger un morceau de viande fumée, soit après dîner pour y trouver quelqu'un qui devait venir avec moi au théâtre, soit enfin à la sortie du théâtre, d'un bal ou d'une soirée pour combattre la fraîcheur de la nuit par un verre de punch chaud, et toujours j'y trouvais un plus ou moins grand nombre de compatriotes allemands. On y causait beaucoup de toutes sortes de choses, du Chili, de l'Europe, de Sébastopol, mais surtout de notre chère patrie allemande, moi je contais ce que j'avais vu et fait ou ce que j'avais vu faire par d'autres; plus d'une fois je demandai des nouvelles de gens dont les noms, après avoir longtemps sommeillé dans ma mémoire, me revenaient tout à coup; l'un était tombé dans la misère, l'autre s'était enrichi, un troisième s'était perdu de réputation, un quatrième enfin, par ses brillantes qualités, s'était élevé à une haute et honorable position. J'étais moi-même en mesure de donner à plusieurs des nouvelles de leurs amis; ainsi je disais que j'avais entendu faire de grands éloges des tableaux de G., à la galerie de Düsseldorf, que j'avais trouvé H. dans l'Illinois dirigeant tranquillement sa ferme, et Froebel à San-Francisco occupé à fondre de l'or. Je sus aussi ce qu'étaient devenus beaucoup de mes amis d'enfance; je trouvai même un enfant de Dresde, nommé L., avec qui j'avais eu souvent maille à partir

lorsque nous étions ensemble au Gymnase; je me rappelle fort bien encore qu'un jour je lui fis une grosse bosse à la tête avec un Cornelius Nepos.

J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de dire que nous avions à bord environ vingt musiciens gagistes, presque tous Allemands. Les Allemands résidant à Valparaiso en avaient été informés, et ils désiraient les faire jouer un soir à leur club. Un des présidents alla faire une démarche dans ce but auprès du capitaine, et au moment où je venais d'apprendre la chose par hasard, je trouvai justement notre musique devant la porte du club. Je la mis aussitôt en rangs, me plaçai à la tête comme un tambour-major et nous fîmes notre entrée dans l'établissement en jouant un pas redoublé. Bientôt les airs allemands firent venir les membres du club qui se trouvaient dans les autres salles; un certain nombre d'officiers du *Mississipi*, de l'*Indépendance* et d'autres vaisseaux en sortirent également; on commença alors à boire du brandy avec de l'eau, ce breuvage par lequel on se salue chez toutes les nations maritimes, puis on passa au champagne et les bouchons sautèrent avec assez d'entrain. Quelques officiers et beaucoup de membres du club anglais, qui est situé tout près, vinrent également se joindre à nous. La séance devenait de plus en plus animée; à dix heures, le thermomètre de la gaieté marquait soixante-dix-sept degrés, la fumée des cigares obscurcissait la salle, beaucoup de têtes étaient lourdes, mais tous les cœurs étaient gais et légers. Afin d'opérer une petite diversion, on résolut de faire une ronde de sérénades.

Toute la bande joyeuse, musique en tête, se mit donc à parcourir la ville; nous donnâmes des sérénades au gouverneur, au commandant militaire et à celui de la garde nationale, aux consuls d'Angleterre, de France, de l'Amérique du Nord, etc.; nous en eussions bien volontiers donné une aussi au consul allemand, mais un consul allemand est encore chose inconnue à Valparaiso.

Vers minuit nous rentrâmes au club et l'on reprit la conversation interrompue avec les bouteilles de champagne. On chanta et l'on but si bien qu'à la fin de toutes parts le patriotisme éclata; l'*Hail Columbia*, le *God save the Queen* retentirent tour à tour et l'on termina par l'hymne national d'Arndt, qui fut entonné en chœur et fit trembler toute la salle.

En proie à une vive émotion, je quittai furtivement les rangs des chanteurs, et je m'en allai dans la Varanda, d'où je contemplai le port; la brise

fraiche qui vient des Cordillières caressait mon front et j'écoutais le *all well* des sentinelles à bord des vaisseaux. Mais comment se fait-il que mes yeux étaient si brûlants et mon mouchoir si humide ce soir-là?... Bref, j'avais tout à coup perdu l'envie de boire et de chanter. De plus, il était deux heures et mes hommes devaient retourner au navire, car le lendemain il y avait à bord grand gala et réception officielle. Mais le diable lui-même n'arracherait pas un musicien de table, surtout si c'est un musicien allemand, tant qu'il reste devant lui une bouteille pleine. Tous les autres officiers s'étaient déjà retirés; je pris donc ma mine la plus officielle pour faire lever mes hommes. Mais vains efforts! ils soufflaient et buvaient toujours comme si cela n'eût jamais dû finir. Aux grands maux les grands remèdes; voici comment je m'y pris. Lorsqu'on veut réunir promptement l'équipage d'un navire, on n'a qu'à faire battre le rappel, et l'on est sûr de voir arriver son monde. Je pris donc tout doucement le tambour par le collet, je l'emmenai dans la rue et là, je lui fis battre, au milieu de la nuit, le « camarade viens! viens camarade! » que connaissent si bien les marins. Au bout de deux minutes tout mon monde était en rang. Je commandai : « Par file à gauche, pas accéléré, en avant, marche! » et nous nous rendîmes à nos chaloupes en jouant un air joyeux; chemin faisant, il y eut encore deux ou trois sérénades données en toute hâte. Je serais curieux de savoir ce qu'a dû penser des Yankees la police chilienne; car lorsqu'on entend au milieu de la nuit battre la générale et crier des commandements d'infanterie comme celui-ci : « Sur l'aile gauche en colonne! » on doit croire tout au moins à une révolution.

Ce mot de révolution me rappelle que nous sommes précisément dans l'Amérique espagnole, où l'on se donne de temps à autre le plaisir d'en faire une, un peu différemment toutefois que dans les États, situés plus au nord, tels que le Pérou et l'Amerique centrale. Ici, à chaque révolution, le gouvernement sait se maintenir et le parti de l'insurrection n'a qu'à montrer les talons. On a toujours opposé la Russie comme le type des monarchies absolues aux États-Unis qui réalisent la république absolue; je prendrais plutôt pour antipode des États-Unis le Japon. Quant au Chili, je le regarde comme l'antipode de l'Angleterre; cette dernière est une monarchie constitutionnelle limitée, ou, pour mieux dire, une monarchie républicaine, et le Chili est une république monarchique qui n'est pas encore devenue une oligarchie

comme l'ancienne Venise, mais qui est en bon chemin pour le devenir. C'est du moins ce que m'a fait supposer la crainte universelle (je ne dis pas le respect) qu'inspirent ici le gouvernement et ses agents. Je pourrais rapporter à ce sujet plusieurs anecdotes, et comment moi-même, pris pour un fonctionnaire municipal, j'ai effrayé pour un instant, non-seulement des particuliers, mais même des agents de police; toutefois je m'en tiendrai là, car je crains de m'être déjà beaucoup trop étendu sur ce déplaisant chapitre.

Je logeai, pendant tout le temps de mon séjour à Valparaiso, dans un établissement moitié hôtel, moitié restaurant dont les prix sont assez modérés; on n'y paie, en effet, que dix réaux par jour pour la chambre, le déjeuner et le dîner. C'était le rendez-vous général des Allemands, qui formaient au moins les deux tiers de la table d'hôte. Je tombai dans un très-bon coin, au milieu d'une espèce de bande joyeuse dont faisaient partie le docteur P., M. T., musicien, le peintre G..., MM. L..., B..., E..., et une foule d'autres dont je ne me rappelle plus ni le nom, ni la profession. Tous ces messieurs me parurent former une espèce de franc-maçonnerie de l'esprit, une ligue dans laquelle on n'admettait pas les sots. Souvent après dîner, j'ai passé en cette société une heure bien agréable en prenant le café et fumant un cigare; j'eu garde un charmant souvenir, et je désire que tous ces bons amis ne m'aient pas oublié.

Une chose que je dois mentionner encore, c'est la façon détestable dont sont organisés les bains de Valparaiso. Les gens du peuple vont se baigner à la mer où l'on trouve d'excellents endroits à peu de distance de la ville; mais si l'on veut prendre un bain de baignoire ou une douche, on n'a à sa disposition que des établissements tout à fait misérables. L'eau est surtout très-mauvaise, elle colle aux cheveux et à la barbe, et y laisse un goût de résine.

Tout a une fin dans ce monde, dit le proverbe, et mon séjour à Valparaiso devait finir aussi. La veille de notre départ, nous avions réception à bord, et j'eus le plaisir de montrer à quelques amis du pays le vieux *Mississipi* paré et attifé comme une jeune coquette; le lendemain, au point du jour, nous étions prêts à prendre la mer, et nous sortions de la baie à toute vapeur.

J'avoue que cette séparation me fut très-pénible, je me sentais presque

aussi seul, aussi abandonné que le jour où je contemplai de loin pour la dernière fois les chers clochers de ma ville natale. Au moment du départ, un ami m'avait donné une édition de poche des poésies de Freiligrath, et en feuilletant le volume, mes yeux tombèrent par hasard sur les strophes adressées *à un ami qui part*. Si vous avez ce livre entre les mains, lisez ces lignes : « Du stehest sinnend auf des schiffes Stern..... » et vous comprendrez combien elles s'accordaient avec la disposition d'esprit où je me trouvais en ce moment (1).

Bientôt le ***Mississipi*** entra en pleine mer où il fut violemment secoué par les vents contraires; et je me préparai au travail qui m'attendait dans le détroit de Magellan.

(1) Voici la strophe dont parle l'auteur de ce livre :

Du stehest sinnend auf des schiffes Stern!
Bald senkst du fern
In fremden Kiessand dieses Ankers Wucht :
Sei's — keine Bucht,
Kein Meereseiland, keine Küsteustatt,
So nicht für dich ein freündlich Grüssen hat.

Traduction libre :

Te voilà tout pensif et debout sur la poupe!
Déjà le flot blanchit sous ta nef qui le coupe,
Et bientôt, sur des bords étrangers et lointains,
L'ancre, pour quelques jours, fixera tes destins!
Va donc! mais qu'en tous lieux, île, golfe, ou rivage,
La joie et le bonheur t'attendent au passage!

(*Note du traducteur.*)

LE DÉTROIT DE MAGELLAN



LE DÉTROIT DE MAGELLAN

— ENTRÉE DU DÉTROIT. — ASPECT SINISTRE. —
LONG-REACH.
— GLACIER. — UN PETIT BOIS DE MYRTES. — UNE BALEINE SAUTANTE. —
PATAGONS.
— LE CAP FROWARD. — MOUNT SARMIENTO. —

A bord le 25 février 1855.

J'ai été au bout du monde, ou tout au moins du continent américain, et j'en reviens en ce moment! J'ai vu, étant à bord d'une frégate à vapeur, des glaciers, comme ceux de la Suisse, se mirer dans l'azur sombre de l'Océan; j'ai fait près de quatre cents milles de la traversée la plus remarquable et la plus intéressante que puisse faire un navire, en un mot, j'ai passé le détroit de Magellan.

Ayant le vent tantôt favorable, tantôt contraire, nous étions arrivés, le 19 février au soir, si près de l'entrée du détroit, que nous dûmes mettre en panne pendant toute la nuit. J'avais pris d'avance mes mesures pour tirer le meilleur parti de cette traversée et j'avais préparé deux bandes de papier,

ayant chacune deux cents pieds de long sur huit pouces de haut, pour prendre, si possible, un panorama courant des deux rives; prévoyant que le lendemain j'aurais une rude besogne, je me couchai de bonne heure en donnant l'ordre au quartier-maître de m'éveiller le matin dès que nous serions à cinq milles de terre.

Nous eûmes pendant la nuit un orage si violent que tout le monde dut rester sur le pont; mais cela ne m'empêcha pas de dormir d'un profond sommeil, et, vers quatre heures du matin, le lieutenant Nicholson, qui était de quart me cria : « Debout, debout, nous ne sommes plus qu'à cinq milles de terre! » Je m'éveillai à ce cri; et en un instant j'étais levé, habillé et installé sur le pont avec mon album et mes crayons.

C'était le cap Victory, l'extrémité nord-ouest du détroit de Magellan, dans lequel nous entrions avec une vitesse de douze nœuds à l'heure, la voile de fortune au vent. Bientôt nous arrivâmes en vue des Évangélistes, groupe de quatre îles rocheuses, et à six heures nous avions devant nous le cap Pillar, extrémité sud-ouest du détroit; nous étions donc à l'entrée de ce dernier et, abrités par les énormes rochers qui l'entourent, nous pouvions nous moquer de l'ouragan qui fouettait la mer au dehors.

Si quelque chose peut approcher de l'idée qu'étant écolier je me faisais de l'enfer, c'est l'entrée ouest du détroit de Magellan, telle qu'elle m'apparut alors. Au-dessus d'une mer battue par la tempête, de gros nuages noirs passaient rapides comme le vent; la pluie, la neige et la grêle obscurcissaient l'air par moments, et, chassées contre la figure des marins aux aguets, elles déchiraient et faisaient saigner la peau de ces hommes durcis par cent orages. Des masses de rochers noirs et roides, ayant souvent plusieurs mille pieds de haut, élevaient jusqu'aux nues leurs cimes couvertes de neige et de verglas, tandis qu'à leurs pieds venaient se briser avec fracas, les flots de la mer en furie. Parfois aussi l'on voyait des cataractes se précipiter le long des rochers en lignes blanches d'écume, sortant tout à coup du roc pour s'y perdre un peu plus loin puis reparaître à une autre place.

Avez-vous lu *le Cosmos* du grand Humboldt? C'est ainsi que l'eau se sépara de la terre lorsque creva la grande coquille qui enveloppait notre globe; ce fut là le premier paysage de la création! On voyait dans ces parages les flots noirâtres refléter des rochers roides et dentelés; l'unique végétation de cette nature primitive consistait en coraux, en astéries et en

une masse de coquillages de mille couleurs; les monstres de l'abîme, le féroce requin, la puissante baleine, ce *Léviathan* des mers, et l'espadon s'y agitaient ensemble dans les profondeurs des eaux; ce n'est qu'à cent milles plus avant dans le détroit, là où les rochers ont un aspect un peu moins sinistre, que nous aperçûmes les amphibies à deux nez, lions, veaux et chiens marins.

Dieu me préserve de faire naufrage en quelque lieu que ce puisse être, fût-ce même au cap Henry en Virginie ou près de New-York, au beau milieu de l'été, lorsque toutes les maisons de bains sont remplies de l'élite du beau monde; mais qu'il me préserve surtout d'être jeté sur ces roches nues qui offrent à peine au malheureux naufragé de quoi poser le pied, et où il n'échappe à la noyade que pour périr misérablement de faim; s'il trouve un peu d'eau de pluie, il n'a pour toute nourriture que quelques misérables crustacés et un peu de mousse. C'est là un de ces événements qui peuvent se produire dans la vie d'un marin, et malheureusement ils ne se produisent que trop.

Nous continuâmes notre route entre ces roches nues et escarpées, passant devant l'île de Narborough, doublant le cap Parker et le cap Providence jusqu'à ce qu'enfin notre navire entrât dans Long-Reach. Le détroit, qui au commencement a une largeur de plus de vingt milles, se resserre ici et ne forme qu'un étroit chenal d'un peu moins d'un mille de large, fermé des deux côtés par des roches à pic, tout près desquelles le plus grand vaisseau de ligne pourrait jeter l'ancre, ne laissant que l'espace nécessaire pour poser une planche entre le pont et l'une des saillies du roc. Je dis jeter l'ancre, mais ce n'est pas l'expression qu'il faut employer ici; j'aurais dû dire mettre en panne en s'attachant n'importe comment au rivage, attendu qu'avec cent brasses de chaîne l'ancre ne touche pas encore le fond.

Dans ce passage nous étions complétement à l'abri du vent que nous entendions encore gronder sourdement dans le lointain; toutefois, dans le chenal même, on entendait le bruit ordinaire du flux et du reflux poussant lentement le flot contre les rochers, et, de temps en temps, le clapotement de nos roues y mêlait sa note monotone; du reste il régnait partout un silence de mort, car il fallait qu'officiers et matelots fissent la plus grande attention dans ce passage qui ne présente pas des difficultés extraordinaires pour un bon vapeur lorsqu'on prend bien ses précautions, mais où la moindre négligence

pourrait avoir des suites fatales. Aussi le capitaine Lee resta-t-il presque tout le temps sur le pont avec le quart ordinaire; le lieutenant Nicholson et le midshipman B..., se tenaient sur la dunette où ils faisaient fonction de pilotes. Des deux côtés le constable et le premier chef d'équipage étaient à l'affût pour découvrir les rochers et les écueils; un maître cannonier et un quartier-maître restaient également sur le pont à tout événement, et le gouvernail était tenu par quatre des plus habiles timoniers sous le commandement d'un vieux quartier-maître expérimenté.

La pluie et la grêle alternèrent toute la journée, et le froid était très-vif; néanmoins je pus continuer ma besogne, et, à part quelques endroits où la pluie trop violente me cacha entièrement les montagnes, je pris un contour assez correct de toute la chaîne.

Vers midi la pluie cessa un peu, et nous aperçûmes sur les cimes des monts quelques places couvertes de neige. On doit savoir que dans ces parages le mois de février correspond au mois d'octobre de nos latitudes septentrionales; l'été précédent avait fondu la neige qui, pendant l'hiver, c'est-à-dire de mars à octobre, couvre entièrement les montagnes jusqu'au bord de l'eau; de sorte qu'à l'exception des quelques places blanches dont je viens de parler, elles étaient entièrement noires; car, pendant les cent premiers milles, il n'y a pas ici la moindre trace de végétation, si ce n'est quelque peu de mousse.

Lorsqu'on a fait environ vingt milles dans Long-Reach, on commence à apercevoir quelques petits bouts de glaciers. Les montagnes dont les formes n'avaient jusque-là aucun caractère et rien de pittoresque, prennent tout à coup un aspect gigantesque qui indique une nature primitive. De grandes couches de granit se déploient en masses majestueuses, dont les joints sont indiqués par des mousses d'un jaune brunâtre. A travers quelques échappées on aperçoit sur les hauteurs des couches de neiges éternelles, jusqu'à ce qu'enfin, apparaissent dans le lointain les glaces bleues du premier glacier.

Les glaciers font toujours une grande impression sur l'ami et l'observateur de la nature; bien souvent en Suisse, en Tyrol et dans les Alpes juliennes, appuyé sur mon grand bâton de touriste, je me suis arrêté pour rêver en les admirant; mais ici l'impression était bien plus forte encore, car, au lieu de faire péniblement une ascension de quelques mille pieds pour jouir de la





Snowy-sound (détroit de la neige) au détroit de Magellan

vue de ces grands phénomènes, je les contemplais tout à mon aise du tillac d'un vaisseau de guerre, où, bercé par l'Océan, et mon album étalé devant moi, j'étais tranquillement assis sur un canon.

En même temps que les premiers glaciers, c'est-à-dire, là où commencent les alternatives de froid et de chaud, on voit aussi la végétation réelle dont cette mousse jaunâtre n'était pour ainsi dire que le signe précurseur. A Schelter-Island, petite île qui ferme assez bien, du côté du nord, le mouillage de Playa-Parda, nous aperçûmes le premier petit bois. On le prendrait de loin pour un bois de sapins nains, car les petits arbres qui le composent en ont tout à fait l'air; mais, arrivé à Port Famine, je vis, à ma grande surprise, que c'étaient des myrtes qui atteignent dans ce pays une hauteur extraordinaire.

A Playa-Parda où nous étions mouillés à deux portées de carabine du rivage, il y eut encore, au coucher du soleil, assez de lumière crépusculaire pour me permettre de dessiner un panorama de la baie, et d'examiner, à l'aide d'une longue-vue, les montagnes que malheureusement je ne pus pas parcourir avec le bâton des Alpes, mon album et un marteau de géologue. Du reste, la baie de Playa-Parda est la copie fidèle d'un lac des hautes Alpes; il suffirait, pour que la ressemblance fût parfaite, de remplacer le petit bois de myrtes par un bois de pins.

Du sein des flots s'élèvent à pic des blocs de granit sillonnés par la glace et l'eau des glaciers, dont sans doute ils étaient antérieurement couverts; leur cime se perd dans d'épais nuages derrière lesquels on devine les plaines de glace qu'on aperçoit distinctement sur les montagnes plus éloignées. Des cascades qui tombent en lignes et en colonnes blanches le long de ces blocs perpendiculaires augmentent encore l'impression de grandeur que produit toute cette scène, et indiquent quelles masses énormes de neige et de glace il fond sur les hauteurs.

Après avoir terminé mon panorama et mon inspection des côtes, j'allai faire sécher à la cuisine du bord mes habits tout dégouttants d'eau, bien que j'en eusse changé plusieurs fois; je déposai en lieu de sûreté mes esquisses passablement mouillées; et, à neuf heures et demie, à la lueur du crépuscule, je me mettais au lit pour réparer mes forces par quelques heures de sommeil. Mais, dès deux heures du matin, — car sous ces latitudes les nuits sont très-courtes en cette saison, — je fus réveillé par le sifflet du maître

d'équipage et par le cri : « *All hands up anchor;* » en même temps mon ordonnance venait me dire : « M. Heine, voici le jour! » J'endossai de nouveau mes habits à moitié secs et montai sur le pont où le frais du matin était assez piquant; je pris mon album, me remis à mon ancienne place sur la dunette et continuai mon travail. Le vaisseau cherchait à sortir au plus vite du détroit, et je m'étais bien promis de ne rien perdre, s'il était possible, de l'intéressant panorama.

Une vue on ne peut plus saisissante, c'est celle de la baie du glacier qui, s'ouvrant tout à coup entre des roches nues et escarpées, laisse voir jusqu'au bord de l'eau la belle glace bleu-pâle du glacier. De ma vie je n'oublierai ce magnifique spectacle!

Bientôt après nous doublâmes le cap Notch-Island, singulière saillie de roches ayant à son sommet une profonde entaille et servant aux marins de point de reconnaissance; plus loin, nous passâmes au sud de Snowy-Sund. Nous nous trouvons ici en pleine région de glaciers. Bien que le jour fût redevenu sombre et qu'il plût à chaque instant, le ciel s'éclaircissait cependant par intervalles, et l'on apercevait, illuminées par un beau soleil, des montagnes couvertes de masses majestueuses de glace bleue; là même où elles étaient voilées par des nuages, l'œil pouvait facilement constater leur présence par la forme particulière et la transparence de ces nuages.

Je ne pus m'empêcher de rire à la question suivante que m'adressa un quartier-maître, vieux loup de mer qui était près de moi sur le pont et qui prenait pour de la neige toutes ces masses de glace : « M. Heine, me disait-il, ne pensez-vous pas aussi qu'il doit faire bien froid dans ce pays puisque la neige elle-même en devient bleue? »

A Whale-Sound, Smiths-Sound, Pedro-Sound et Saint-Gabriels-channel, il y a également d'énormes et imposants glaciers dont plusieurs ont leur base baignée par la mer. Cette nature d'un grandiose infini ne saurait être peinte par des mots, et même sur la toile les couleurs ne la rendent qu'imparfaitement. Bien que je n'aie pas été du tout favorisé par le temps, je pus voir assez pour juger par là de ce que je ne voyais pas; je crois même que le pittoresque de ce tableau sauvage et grandiose gagnait encore beaucoup à ce ciel sombre et aux nuages qui en dérobaient une partie, de sorte que ce qui était perdu pour les observations du naturaliste tournait au profit du peintre.

On a beaucoup écrit sur les sauts énormes que font les baleines, et, jusqu'à ce jour, j'avais regardé comme exagérés la plupart des récits des navigateurs à ce sujet; mais je viens de voir ici de mes propres yeux des sauts tout pareils auxquels d'autres peut-être refuseront de croire à leur tour. A une distance d'un mille environ de notre navire, — il était alors dans Whale-Sound, — une baleine sauta et resta plusieurs secondes en l'air, entièrement hors de l'eau; comme elle sauta en droite ligne en avant de notre navire, il me fut impossible de calculer exactement l'espace parcouru par elle en décrivant un arc très-peu convexe; mais la hauteur du saut était bien de quatre fois la grosseur de la baleine. On voyait très-souvent des phoques tantôt mangeant les varechs qui croissent sur les rochers, tantôt avançant rapidement entre deux eaux ou sur la surface même de la mer, avec l'allure d'un chien qui court très-vite sur un sol inégal. Si l'on n'a pas très-bonne vue, on peut aisément les prendre de loin pour des souffleurs qui sautillent.

Aux environs d'Elisabeth-bay nous vîmes du côté du nord deux colonnes de fumée s'élever sur une pointe de terre qui forme promontoire; une végétation fraîche et verdoyante en couvrait le sol, et nos yeux purent s'y reposer avec plaisir après une si longue route à travers des rochers escarpés et sauvages. En approchant davantage nous aperçûmes un mouchoir blanc qu'on agitait comme un signal au bout d'une perche, et pensant que c'étaient des naufragés qui demandaient du secours, nous mîmes le second cutter en état de se rendre à terre. J'avais saisi à la hâte mon petit album d'esquisses pour accompagner l'embarcation, mais nous vîmes bientôt deux petites chaloupes s'éloigner du rivage où, par conséquent, nous n'avions plus besoin de nous rendre. Ce n'étaient pas des naufragés, mais des indigènes qui venaient à nous pour trafiquer.

J'étais debout au couloir de tribord lorsqu'une des chaloupes y aborda, l'autre se dirigea vers l'arrière du navire. Dans la première se trouvaient une vieille squaw (femme) qui tenait le gouvernail, deux plus jeunes dont l'une portait sur son sein un enfant soigneusement enveloppé dans des fourrures, et une jeune fille de quinze à seize ans. Cette jeune fille justifiait parfaitement la réputation des Patagons qui sont connus pour être très-grands; on assure qu'ils ont généralement plus de six pieds; Brunhild (l'héroïne des Niebelungen) qui, une belle nuit, lia les pieds et les mains de son fiancé

Gunther et le pendit à un clou contre le mur de sa chambre, devait être à peu près de cette taille-là.

Toutes ces femmes avaient le visage large et le nez un peu épaté, elles ressemblaient assez aux Kannakas des îles Sandwich ; cependant elles étaient très-bien faites ; leurs cheveux noirs, luisants et plats, leur tombaient derrière le dos et des deux côtés du visage.

Elles nous offrirent des corbeilles d'osier et des crustacés ; on leur acheta un peu des unes et des autres et elles cherchèrent à nous faire comprendre qu'elles voulaient avoir en échange des vivres et des habillements. Un vieux matelot qui, dans une occasion précédente, s'était trouvé pendant près de deux ans en rapport avec les indigènes de ces contrées, dirigea les opérations et il échangea une des peaux de loutre que la vieille squaw portait sur les épaules contre la longue capote d'un soldat de marine. On mit encore dans la chaloupe de ces gens diverses autres pièces d'habillement, un peu de linge et plusieurs sacs de biscuit de mer, et ils nous témoignèrent leur satisfaction par des espèces de grognements partant du fond de la gorge, ce qui est leur façon de rire. Le même vieux matelot voulait échanger le vêtement de peau un peu plus grand de la jeune fille contre d'autres habits d'hiver bien chauds, mais elle s'y refusa absolument et fit comprendre par signes qu'elle n'avait pas envie de se laisser voir nue. C'était la seule de ces femmes qui eût les reins couverts d'une peau retenue par des nerfs ; les autres les avaient nus. Si l'on songe au degré peu élevé qu'occupent les Patagons dans l'échelle de la civilisation, c'est là le signe d'un certain sentiment de pudeur dont on doit se féliciter, et un démenti aux assertions de plusieurs voyageurs qui mettent cette peuplade sur la même ligne que les animaux privés de raison.

La femme avec l'enfant me fit signe qu'elle désirait avoir des boutons de mon uniforme, et comme en même temps elle montrait l'enfant et l'élevait vers moi à plusieurs reprises, je crus véritablement qu'elle me proposait l'échange ; mais lorsqu'en lui donnant quelques boutons je fis mine de vouloir prendre l'enfant, elle parut très-effrayée et se hâta de le mettre en sûreté derrière elle. Elle avait voulu avoir les boutons de mon habit pour les donner à son enfant qui portait déjà autour du cou un collier de perles de verre parmi lesquelles un de mes boutons brilla bientôt en guise de médaillon.

Dans la seconde chaloupe il n'y avait que des hommes dont le costume

était exactement pareil à celui des femmes. Les chaloupes elles-mêmes se composaient de peaux reliées entre elles par des nerfs et tendues sur une forte carcasse de bâtons de bois. Au milieu de la chaloupe il y avait quelques pierres sur lesquelles brûlait, sans flamme, un petit feu. Il paraît que les Patagons portent toujours du feu avec eux; du moins de toutes leurs chaloupes (nous en aperçumes encore plusieurs autres plus tard) je vis s'élever de la fumée, ainsi que de plusieurs points de la côte dès qu'on apercevait notre navire. Le vieux matelot me disait que ces signaux de fumée annonçaient le désir des indigènes de venir à bord pour trafiquer.

Je recommande à tous les vaisseaux qui viendront dans ces parages d'être bienveillants et compatissants envers ces pauvres êtres; c'est, sans doute, le moyen le plus sûr de leur inspirer des dispositions favorables à l'égard des étrangers. Comme ceux-ci sont très-exposés à faire naufrage dans ces eaux, il leur sera certainement plus avantageux d'avoir les indigènes pour amis que de se les aliéner en les repoussant brutalement, ce qui n'est, hélas! que trop commun parmi les marins.

27 février 1855.

Après la baie d'Élisabeth, nous passâmes encore beaucoup de caps et de baies qu'il est très-important, au navigateur, de connaître, attendu que, d'une part, ils lui servent de marques de terre pour trouver sa route, et que d'autre part, en cas d'un de ces orages soudains, qui éclatent souvent ici avec autant de rapidité que de violence, il y rencontre des mouillages abrités. Mais, comme je n'ai pas l'intention d'écrire un guide nautique à travers le détroit de Magellan, je passe tous ceux de ces caps et baies qui se trouvent avant le cap Froward (latitude 53°, 53' 43", longitude 70°, 14' 13" O.-E. Greenwich), la pointe la plus méridionale du continent de l'Amérique du Sud.

Ce dernier cap jouit, parmi les marins de la vieille école, d'une réputation aussi mauvaise, sinon pire, que le cap Hoorn. Sans doute ce doit être chose difficile de le doubler, surtout pour un vaisseau à voiles lorsqu'il a contre lui un vent violent ou une tempête, car le chenal y est très-étroit, et il faut que le vaisseau et son équipage soient solides pour en venir à bout. Cependant je ne vois pas qu'il y ait là plus de dangers à courir que dans beaucoup

d'autres passages; l'eau est partout profonde, les côtes libres des deux côtés et nulle part il n'y a trace d'écueils ou de rochers sous-marins. Nous autres avec notre *Mississipi*, nous doublâmes ce cap sans plus de précautions qu'un vapeur quelconque n'en prendrait pour passer devant les palissades de l'Hudson, ou au Rolandseck sur le Rhin, ou bien enfin, à Blasewitz, sur l'Elbe.

Mount-Buckland, glacier d'une conformation extrêmement remarquable, d'une hauteur de quatre mille pieds environ, avait son vénérable crâne blanc couvert d'une perruque de nuages, et nous montrait ses pieds noirs sur lesquels il pousse des forêts entières de myrtes. Puis vient Mount-Sarmiento dont la forme est également remarquable et la hauteur d'environ six mille huit cents pieds.

Pedro Sarmiento, dont je parlerai plus loin, le nomma primitivement Volcano-Nevado; il l'avait pris pour un volcan à cause de la forme singulière qu'affecte son sommet, lorsqu'on le voit du côté du nord; bien que, vu de l'ouest, il ressemble très-peu à un cratère. Le capitaine King qui, vers 1838, fit un relevé nautique du détroit, ainsi que le capitaine Fitzroy, tous deux de la marine anglaise, conclurent de la formation de la montagne schisteuse qui l'entoure, que la forme volcanique du Mount-Sarmiento n'est qu'un effet du hasard, d'autant plus que, pendant les quatre années que leurs vaisseaux passèrent dans le détroit jamais ils n'aperçurent la moindre trace d'action volcanique. Il est possible que ce qui ressemble à des masses de lave et de cendre d'un noir rougeâtre ne soit que du schiste effleuri ; cependant pour ma part, bien que je n'aie à alléguer aucune preuve à l'appui de mon opinion, je suis instinctivement convaincu que cette montagne est un volcan.

En cet endroit le temps s'éclaircit complétement, de sorte que je pus prendre, de différents points de la boussole, environ une demi-douzaine de vues du sommet de la montagne. En l'examinant très-attentivement avec la longue-vue, je crus reconnaître, dans les touffes d'un vert noirâtre qui poussent sur les plaines de lave et de cendres, une espèce de mousse d'Islande. Malheureusement, vu la distance où j'étais, je ne puis donner cela que comme une conjecture et je n'affirme rien d'une manière positive; mais s'il en était ainsi, la question aurait fait un grand pas, car on sait que ce genre de mousse aime le sol chaud des volcans et une atmosphère froide. Si j'eusse été propriétaire d'un petit schooner et maître absolu à son bord avec un équipage

de douze bons compagnons, au lieu d'être en qualité de masters-mate à bord d'un vapeur de guerre, j'aurais voulu en avoir le cœur net, d'autant plus que l'ascension ne paraît pas offrir des difficultés insurmontables et qu'une fois arrivé au sommet, il n'est pas difficile de décider si l'on est ou non sur un sol volcanique.

Mais passons Mount-Sarmiento, passons ce pays bas qui paraît marécageux, et ces collines boisées! Voyez-vous là-bas cette langue de terre qui s'avance au loin dans la mer? Sur cette langue de terre apercevez-vous ces objets que, même avec la longue-vue, on ne peut pas bien distinguer? Sont-ce des arbres morts, est-ce une palissade ou autre chose d'analogue? Voyez-vous ce monument qui s'élève au sommet d'une colline? Est-ce un bâton de pavillon? Non, il n'est pas assez haut pour cela, et cependant son pied est entouré d'une espèce de palissade, et un morceau de bois est placé en travers comme une vergue à moitié de sa hauteur: on dirait une croix... Oui, c'en est une, et si le lecteur veut m'accorder un instant de patience je lui raconterai l'histoire de cette croix.

PORT-FAMINE

PORT-FAMINE

— A TERRE ! — HISTOIRE DE PEDRO SARMIENTO. —
RESTES DE PORT-FAMINE.
— OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE PASSAGE DU DÉTROIT DE MAGELLAN. —
— PERSPECTIVE D'ÉTABLISSEMENT. —
ENTRÉE ORIENTALE DE LA BAIE. — IMAGE VRAIE DES JOURS
DE LA CRÉATION.

Nous voici à Port-Famine. Rrrrrr ! la chaîne de l'ancre descend. « *Away the second cutter away!* » et, à ce commandement donné d'une voix puissante, le maître d'équipage répond par un coup de sifflet qui vous perce les oreilles. Vite dans la chaloupe, et allons voir la terre! Je prends ma carabine double pour tirer un canard sauvage ou un pingouin peut-être; mon chien est déjà avec moi, ainsi donc allons vite !

J'ai parlé tout à l'heure de Pedro Sarmiento; pendant le court trajet que nous allons faire, je me propose de dire quel homme c'était à ceux de mes lecteurs qui peuvent l'ignorer.

C'était l'époque où François Drake entreprit sa fameuse expédition dans

l'océan Pacifique par le détroit de Magellan; il croisait tout le long des côtes des colonies espagnoles, un jour, s'emparant d'un riche galion chargé de métaux précieux et d'épices des Indes, le lendemain bombardant une ville florissante du littoral qu'il brûlait ou pillait après l'avoir prise, à moins qu'il ne se contentât d'un forte rançon en argent selon les circonstances. Bref, il répandait partout la terreur, et le vice-roi de Lima tremblait à son approche. Mais, comme un vrai Castillan de ce temps-là, il ne trembla pas longtemps; tournant donc d'un air martial ses moustaches et son impériale, si tant est qu'il en portât une, il fit appeler un certain Pedro Sarmiento de Gamboa, brave et loyal soldat, et lui parla ainsi : « Mon fils, prends un nombre convenable de forts vaisseaux, charge-les de canons, de poudre et de boulets (il n'y avait pas encore de shrapnells à cette époque), équipe-les de braves soldats, prends en abondance du pain, du vin, des fruits et surtout beaucoup d'ail, afin que rien ne manque à tes hommes; cingle alors vers le détroit de Magellan, ou de Magalhaen, comme disent ces stupides Hollandais, et si François Drake, ce pirate effronté, ce rebelle des Pays-Bas, ose se montrer, arrête-le. Mais ne te laisse pas emporter par ton ardeur castillane et ne va pas tuer cet impudent coquin; amène-le enchaîné et garotté à Lima pour qu'au prochain auto-da-fé nous brûlions un hérétique de plus. Je dois une petite politesse au digne archevêque en reconnaissance de l'absolution qu'il m'a donnée lorsqu'il m'arriva le malheur que tu sais avec la fille du surintendant des mines; le pauvre père en mourut d'une attaque d'apoplexie à sa maison de campagne, et je ne puis faire une meilleure satisfaction de mon péché que de brûler ce François Drake. »

Pedro Sarmiento fit ce qu'on lui avait ordonné. Cela se passait en l'an de grâce 1583.

Mais à Nuremberg on ne pend personne avant de l'avoir pris; ainsi faisaient les Espagnols à Lima. François Drake était un fin renard, et, ayant eu vent dans le golfe de Fonseca des honneurs qu'on lui préparait, il jugea prudent de ne pas attendre la visite des vaisseaux du vice-roi, et il reprit le chemin de l'Europe, laissant Pedro Sarmiento et son maître le chercher tout à leur aise.

Sarmiento arriva au mois de décembre dans le détroit où la neige était fondue, les collines et le pays plat couverts d'une superbe verdure, ce qui

lui fit un peu oublier les privations et les fatigues de la traversée. Bientôt après, de retour en Espagne, il raconta monts et merveilles du pays qu'il venait de voir, et il sut intéresser Philippe II à ses projets, malgré la violente opposition du duc d'Albe, qui disait que si un vaisseau devait prendre avec lui assez d'ancres et de câbles pour parer à tous les dangers de ces mers orageuses, il ne pourrait rien charger d'autre; ce mot dont la justesse fut confirmée par les tristes événements qui suivirent, est passé en proverbe. Néanmoins l'expédition, composée de treize vaisseaux, quitta l'Espagne; mais cinq seulement atteignirent l'entrée orientale du détroit, et trois cents hommes débarquèrent, en 1584, sous la conduite personnelle de Sarmiento, entre la première et la seconde passe. Les aventuriers fondèrent en cet endroit une ville, nommée la ville de Jésus (son vieux nom espagnol était : *la santissima ciudad de nostro mortuo Jesus-Christus de la valle*), dont on a peine aujourd'hui à déterminer le véritable emplacement, et cent hommes suivirent par terre leur chef hardi jusqu'à la Punta-Santa-Anna, cette pointe devant laquelle nous avions jeté l'ancre. Ils essuyèrent, pendant cette marche, des fatigues et des privations sans nombre; sur un terrain difficile, et peu fournie de vivres, la troupe audacieuse dut se frayer un chemin à travers des forêts vierges et des marais impraticables; de plus, elle était entourée par des hordes de Patagons sauvages qui s'attachaient à ses pas et la harcelaient sans cesse; enfin l'expédition atteignit le lieu qu'elle cherchait, et elle y fonda une ville qui fut baptisée San-Felipe du nom du roi d'Espagne.

Mais à peine commençaient-ils à goûter quelque repos que l'hiver, avec tout son cortége de maux, vint fondre tout à coup sur les pauvres colons épuisés, et, pour mettre le comble à leur malheur, Sarmiento, qui avait essayé entre-temps de maintenir, à l'aide des vaisseaux, des relations entre les deux établissements, fut jeté hors du détroit par une violente tempête et dut se réfugier à Rio de Janeiro. Tous les efforts qu'il fit pour porter secours aux infortunés colons furent déjoués par les orages, et enfin, il fut pris, avec trois de ses navires, par les Anglais qui l'emmenèrent en Angleterre.

Comme le dénûment des colons abandonnés à *Jésus* devenait de plus en plus affreux, les survivants d'entre eux essayèrent de gagner San-Felipe par la voie de terre; mais ils quittaient un mal pour tomber dans un pire, et ils périrent tous en route, les uns de faim, les autres de maladie; le reste

fut tué par les sauvages Patagons. Pedro Sarmiento fait lui-même, dans son journal, une peinture saisissante de tous les maux qu'ils eurent à endurer dans cette malheureuse entreprise, et, sans entrer dans de plus grands détails, je dirai seulement que des deux uniques survivants qui étaient restés à San-Felipe, l'un fut recueilli par Cavendish et l'autre par André Mericke qui les ramenèrent en Europe en 1589; encore ce dernier mourut-il pendant la traversée, de sorte que, sur trois cents hommes, il n'y en eut qu'un de sauvé.

L'emplacement de l'ex-établissement reçut de Cavendish le nom significatif de Port-Famine, et la seule chose qui rappelle encore ces hardis et malheureux aventuriers, c'est le nom de cette montagne (mont San-Felipe) pittoresque et couverte de bois touffus que nous apercevons devant nous tout au fond de la baie.

Plus tard lorsque le Chili eut secoué la domination espagnole, la jeune république voulut fonder une espèce de Botany-bay et elle choisit Port-Famine comme l'endroit le plus convenable. On y créa un établissement avec quelques forts qu'on arma, et un gouverneur, disposant de quelques soldats, fut chargé de la surveillance et de la garde des condamnés. Ceux-ci cependant vinrent à bout de déjouer la vigilance de leurs gardiens; ils les tuèrent et s'emparèrent de la place ainsi que d'un navire anglais dont les officiers, l'équipage et les passagers furent également massacrés; un vaisseau de guerre anglais, envoyé pour tirer vengeance de cet attentat, saisit toute la bande et la conduisit enchaînée à Valparaiso. L'établissement était donc abandonné pour la seconde fois, et la colonie pénitentiaire fut portée à quelques milles plus à l'est près de Sandy-Point où elle est encore aujourd'hui.

Mais notre cutter touche les rochers schisteux du rivage, et comme je suis assis à la pointe du bateau j'ai le droit de sauter le premier à terre; après moi viennent le capitaine et les autres officiers qui se dispersent dans les ruines des bâtiments et des forts.

Tout contre le rivage on voit encore les pieux d'un ancien hangar qui a dû servir de magasin de charbon car il en reste quelques fragments. Je dois dire en passant qu'on a découvert pas très-loin de là une énorme mine de houille. Je n'allai visiter ni les forts où il y a encore quelques canons démontés et un certain nombre de boulets rouillés, ni les maisons

dont l'une, restée en assez bon état, a dû probablement servir de corps de garde; la croix que j'avais aperçue là-haut sur la montagne avec les palissades pourries qui l'entourent m'attirait invinciblement, et c'est vers elle que je dirigeai mes pas.

Tous avaient pris des directions différentes; le seul midshipman M. B..., qui avait également pris son fusil, se joignit à moi, et nous pénétrâmes tous deux par un trou dans l'enceinte palissadée.

La grande croix de bois pourri s'élevait devant nous au milieu d'un enclos de petites éminences sur l'une desquelles se penchait une croix à moitié renversée; sur une autre plus récente était posée une grande pierre blanche, et à un autre endroit, non loin de la grande croix, on voyait une fosse; dans celle-ci était un bloc creux d'environ six pieds de long, et dans ce bloc plusieurs crânes et quelques os. C'était le cimetière de Port-Famine.

La pierre blanche portait cette inscription : « Sacred to the memory of Capt. Pringle Stockes, Royal navy, who died at Port-Famine, while in command of H. M. S. Beagle, I. August 1828. His body was buried on the opposite side of the bay. — This board was put up by H. M. S. Havannah, 21 septbr. 1851. — Je ferai remarquer que le capitaine Stockes est un de ceux qui ont fait le relevé du détroit.

La seconde inscription déjà assez peu lisible, qui se trouvait sur une pierre noire, était ainsi conçue : Aqui Descansas las Cinges ed an Ici Victor da Fallicio et 29 D. Set°. 1842, — Los Amigos le consagran esta en su memoria.

Le lecteur se souvient peut-être d'avoir lu dans l'*Illustrated London News* que l'équipage d'un navire anglais ayant péri sur les côtes de la Patagonie les squelettes des victimes furent trouvés par un autre navire anglais. Ce fait s'est passé également dans le voisinage de Port-Famine; la petite croix à moitié renversée qui se trouve sur l'une des éminences dont j'ai parlé, porte une inscription espagnole presqu'effacée et indiquant que sous cette croix reposent les restes du gouverneur assassiné.

Entre-temps plusieurs de nos camarades étaient venus nous rejoindre; ils se mirent à examiner à leur tour les tombeaux, les croix et les palissades qui étaient brûlées à certains endroits; probablement c'étaient des indigènes qui, étant venus chercher là un refuge, avaient allumé du feu dans les coins abrités des palissades et les avaient ainsi brûlées.

Chose étrange, on ne parlait presque pas, et moi-même j'éprouvais en ce lieu un sentiment de malaise insurmontable; aussi, comme si nous eussions été mus par une seule et même pensée, M. B. et moi nous nous éloignâmes en silence dans la direction du bois voisin pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y tirer quelque pièce de gibier. Mais il semblait que la malédiction qui avait en ce lieu pesé sur les hommes s'étendît jusqu'aux animaux, car, à part quelques moineaux qui voltigeaient entre les ruines, et un certain nombre d'oiseaux noirs qui gazouillaient dans les haies des anciens champs, il n'y avait pas l'ombre d'être vivant. Nous continuâmes à nous promener quelque temps encore sans nous parler, si ce n'est pour nous faire remarquer l'un à l'autre quelque fleur sauvage, et enfin nous nous arrêtâmes sur une petite hauteur d'où nous dominions la baie dans laquelle était notre navire. « Dis moi, B... demandai-je tout à coup à mon compagnon, pourrais-tu demeurer seul ici? —Viens, me répondit-il, en se secouant comme pour se débarrasser d'un cauchemar, retournons plutôt à la chaloupe. » Ce que nous fîmes en effet. Mais cette grande croix sinistre vous poursuit partout; de quelque côté qu'on se tourne on la voit étendant en l'air ses grands bras de squelette comme pour nous rappeler le néant des choses humaines et nous montrer le ciel véritable but de notre pèlerinage ici-bas.

Avant d'arriver à la chaloupe, je recueillis encore un souvenir de Port-Famine, superbe spécimen pour ma collection. Un oiseau voltigeait très-haut dans les airs; c'était à peine si je l'apercevais, car il commençait à faire sombre; mais comme j'étais armé d'une longue canardière avec double charge, je tirai à tout hasard et j'abattis une grande chouette-jaune; elle n'avait reçu qu'un seul grain de plomb au cou et l'on ne voyait pas une goutte de sang sur ses plumes. Ses pattes et son front étaient couverts de plumes et de poils, ses oreilles avaient une forme tout à fait extraordinaire et elle était en outre d'une grandeur peu commune; bref, c'était un spécimen précieux et qui, je crois, n'est pas décrit encore.

Nous retournâmes à bord, je changeai d'habits, car les miens étaient tout mouillés; je vidai et empaillai ma chouette, et, après le souper, j'allai me coucher pour commencer, dès le lendemain matin à deux heures, par un froid assez vif, ma troisième séance de travail.

J'intercalerai ici quelques observations sur le détroit de Magellan dont

uous avons passé maintenant la partie la plus dangereuse, ainsi que sur Port-Famine et la navigation.

Autant que je puisse en juger, sans être marin de profession, il n'y a dans ce détroit aucun danger qui ne soit suffisamment connu et qu'on ne puisse surmonter en prenant les précautions nécessaires. Le livre qu'ont publié sur ce détroit les capitaines King et Fitzroy, est un guide excellent et aussi complet que possible. A l'aide de ce guide et de quelques bonnes cartes, non-seulement le *Mississipi* est passé sans le moindre accident du Pacifique dans l'Atlantique, mais même des vaisseaux à voiles, pour qui les difficultés sont beaucoup plus grandes à cause des vents contraires, ont heureusement effectué le passage de l'est à l'ouest et *vice-versâ*; je citerai entr'autres le sloop des États-Unis *Decatur* que nous avions rencontré à Valparaiso. Pour les vapeurs le détroit est incontestablement le chemin le plus court et le meilleur, et ils n'y rencontrent ni dangers ni difficultés exceptionnelles. S'il y avait aux deux extrémités du détroit des stations de remorqueurs, cela épargnerait aux bâtiments à voiles le long et pénible circuit autour du cap Hoorn, et une compagnie par actions fondée dans ce but ferait assurément de brillantes affaires. Du Pacifique à l'Atlantique au contraire les vaisseaux à voiles peuvent passer sans grand danger, car, pendant neuf ou dix mois de l'année, il souffle des vents d'ouest qui leur sont favorables.

Les points les plus difficiles pour les bâtiments à voiles qui vont de l'est à l'ouest seraient Englisch-Crooked et Long-Reach, car il y a peu de place pour y manœuvrer les vaisseaux, aucun mouillage pour passer la nuit, de sorte que les vents et les courants coutraires sont non-seulement gênants, mais peuvent devenir très-dangereux.

Cependant, même en ces deux endroits, il y a pour les petits schooners moins de danger que pour les grands, surtout les *square rigged sloops* dans lesqnels je me sentirais peu en sûreté. Je n'ai pas pu faire moi-même d'observations sur le temps et le cours de la marée, mais, si je ne me trompe, l'excellent guide des capitaines King et Fitzroy contient à ce sujet des indications suffisantes.

Maintenant si une compagnie voulait établir des stations de remorqueurs dans le détroit pour passer les vaisseaux à voiles, je recommanderais d'en établir une à chaque extrémité et une troisième vers le milieu. Pour l'extrémité

occidentale, le groupe des Évangélistes serait un emplacement convenable, en tous cas on en trouverait un dans le voisinage. Il est également facile d'établir une station d'embranchement dans l'une des nombreuses baies de l'entrée orientale. Mais il serait un peu plus difficile d'établir le dépôt principal à l'une ou l'autre des deux extrémités parce qu'il ne s'y trouve pas en quantité suffisante du bois, de l'eau, etc; en conséquence le troisième et principal dépôt devrait être établi vers le milieu du détroit, soit à Port-Famine, soit dans le voisinage.

Port-Famine a un bon mouillage qui est de plus assez bien protégé, plusieurs ruisseaux et rivières grandes et petites fournissent en abondance de bonne eau potable; sur les rives il croît du bois de charpente ainsi que du bois à brûler, et dans le voisinage il y a, comme je l'ai déjà dit, une énorme mine de houille d'excellente qualité; bref, on trouverait là tout ce qu'il faut pour une station de bateaux à vapeur, et d'autre part, cette puissante invention des temps modernes donne les moyens de préserver un établissement futur du triste sort qu'ont eu les précédents.

D'après des autorités sérieuses, il doit y avoir plus à l'intérieur du pays beaucoup de gibier, et l'on a même déjà trouvé des traces de métaux précieux. Aussi loin que j'ai examiné le sol, je l'ai trouvé formé de terre végétale grasse; la végétation est fraîche et vigoureuse, et il y aurait, tout au moins, d'excellents pâturages pour de nombreux troupeaux de bétail, lors même que le climat, un peu rude, serait moins propice pour l'agriculture; je crois cependant qu'on pourrait s'y adonner avec avantage. Bien que l'été soit ici aussi court que dans les hautes vallées des Alpes, le soleil luisant chaque jour de seize à vingt heures, surtout du côté nord des coteaux, fait que les fruits sont presque comme en serre chaude et qu'ils mûrissent beaucoup plus vite. Le détroit de Magellan est situé entre le 52[e] et le 55[e] degré de latitude sud; tandis que la Gothie, ce grenier d'abondance de la Suède, confine au 60[e] degré de latitude nord, et que même, dans des contrées beaucoup plus septentrionales, on force encore le sol à produire du grain. L'Amérique du Sud est pauvre en céréales; mais qui sait si un jour la Patagonie, peuplée par une colonie d'émigrants vigoureux et intelligents (lesquels ne se trouveraient pas à coup sûr parmi les habitants mous et efféminés des régions tropicales), ne pourrait pas devenir pour une partie de l'Amérique du Sud ce qu'est devenue pour la Suède la Gothie non moins sauvage?

Quant aux Patagons eux-mêmes qui augmentent encore l'effroi qu'inspirent ces contrées, je ne crois pas qu'ils soient aussi terribles qu'on veut bien le dire. Il est vrai que ce sont de grands diables, ossus, sauvages, très-peu au-dessus de la brute, fourbes, astucieux, cruels, peu accessibles à la civilisation. Mais qu'est-ce que cela fait? Ils ne vivent que par bandes de quelques centaines, possèdent peu ou point d'armes à feu qui, au contraire, leur inspirent de l'effroi lorsqu'ils les voient entre les mains des étrangers; et malgré leur force physique, ce sont de lâches adversaires qui ne se risqueraient pas volontiers dans un combat en rase campagne et dont tous les exploits se bornent, la plupart du temps, à voler des chevaux ou à assassiner quelques étrangers qui se sont laissés surprendre. Si donc on veut fonder un établissement dans ce pays, il faut le pourvoir en quantité suffisante de provisions et de moyens de défense, le surveiller avec soin et ne le laisser manquer de rien jusqu'à ce qu'il soit en état de subsister par lui-même. En même temps on se fera respecter des indigènes tout en les traitant avec douceur; en d'autres termes on se présentera à eux l'épée dans une main, le rameau d'olivier dans l'autre, et on leur donnera ce qu'ils choisiront eux-mêmes; dans ces conditions-là il y a dix à parier contre un que l'entreprise sera couronnée d'un succès complet.

On pense généralement que les Patagons sont rebelles à toute culture, encore faudrait-il faire quelques essais pour s'en convaincre. Il y a peu de temps, il m'est tombé entre les mains un petit livre contenant une relation d'un M. Bourres de New-Bedford, qui a été quatre-vingt dix-sept jours prisonnier chez les Patagons. Ce livre, malgré de nombreuses broderies qui sautent aux yeux, a cependant une grande importance, car il contient les renseignements les meilleurs et jusqu'ici les plus abondants sur ces peuples; et bien que l'auteur et héros du récit conclue en disant qu'on perdrait son temps et sa peine à vouloir civiliser ce pays, il cite cependant des faits qui lui sont arrivés à lui-même et qui vont entièrement à l'encontre de cette assertion.

Je comprends et excuse fort bien que M. Bournes, après avoir été traité par les Patagons d'une manière si cruelle et si perfide, en dise beaucoup de mal; cependant je ne saurais partager sa manière de voir, bien que je n'aie vu face à face que huit Patagons et un quart, savoir un homme, sept femmes et un petit enfant au maillot. Je m'en tiens à plusieurs traits que m'a racontés

mon vieux matelot sur les rapports qu'il a eus avec eux, et qui souvent sont plus probants que des déductions scientifiques. Qu'on se rappelle qu'il n'y a pas bien longtemps encore les habitants de la Nouvelle-Zélande étaient également regardés comme incapables de toute culture, et qu'on voie ce qu'une colonisation intelligente et humaine en a déjà fait.

Je désirerais que le temps et les circonstances me permissent de traiter plus à fond les questions que je ne fais qu'indiquer ici ; mais il m'arrive en cela ce qui m'est déjà si souvent arrivé; l'esprit a bonne volonté, la chair aussi, seulement lorsque je crois mordre sur le pain, la nécessité me fourre un bâillon entre les dents. Quoi qu'il en soit j'en ai dit assez pour inspirer peut-être à d'autres le désir de se renseigner plus complétement sur ce point, et pour le moment cela me suffit.

Soit dit en passant, le vieux *Mississipi* a déjà levé l'ancre; il tourne la pointe Sainte-Anne et poursuit sa route, dans la direction du nord-est cette fois, vers le vaste océan Atlantique.

Lorsqu'on a doublé le cap Froward, on a passé le plus difficile du détroit, on dit adieu aux glaciers, aux rochers et aux montagnes qui disparaissent peu à peu dans le lointain, et l'on entre dans un pays de collines boisées dont la douce verdure fait un agréable contraste avec le sable clair de la côte, le limon d'un jaune-rougeâtre et le gravier des bancs qui bordent le rivage. Souvent aussi l'on aperçoit des embouchures de fleuves le long desquelles s'étendent de vertes et riches prairies.

Il était encore de bonne heure lorsque nous passâmes devant la colonie pénitentiaire du Chili; elle se compose d'environ cinquante maisons groupées autour d'une petite église. Un brick de guerre et un schooner sont à l'ancre vis-à-vis; le brick tira un coup de canon à notre approche, hissa le pavillon chilien et se mit à faire une masse de signaux.

Quant à la partie suivante du détroit, le guide nautique contient encore beaucoup de renseignements précieux sur les ancrages, les bas-fonds, les bancs de sable, les bons endroits pour faire de l'eau, etc. ; mais, dans cette partie-là, je ne trouve plus guère matière à esquisses; on n'aperçoit plus çà et là le long du rivage qu'un banc élevé couvert de phoques et de lions marins, puis, pendant dix ou quinze milles, une longue et monotone ligne de côtes. Nous passâmes les deux détroits, et à midi nous étions près du cap Gregory, à leur entrée orientale. C'était le 22 février, jour aussi cher pour

tout Américain que le 4 juillet, car c'est ce jour-là que naquit, il y a cent trois ans, le grand George Washington, le père de la patrie.

Au moment même où la cloche du bord sonnait le premier coup de midi, le grand pavillon étoilé était hissé au sommet du grand mât et à la vergue d'artimon ; et une salve de vingt et un coups de canon retentissait sur la surface de la mer unie alors comme une glace. Les circonstances ne permettaient pas de célébrer ce jour avec la solennité ordinaire ; tout se borna en fait de décoration à un pavillon placé sur la pièce n° 1 avec cette inscription « 22 février 1732. » Pendant la salve tout le monde se tint debout la tête découverte, et une ration extraordinaire de grog fut distribuée aux matelots qui appellent cela *splicing the main brace*, c'est-à-dire *épisser un câble*.

Dans l'après-midi nous passâmes les premiers canaux dont la pointe Anegada forme l'extrémité la plus orientale, et le soir nous vîmes, dans le lointain, le cap Virgins, éclairé par les derniers feux du soleil couchant. A l'entrée de la nuit, nous étions enfin dans l'Atlantique, et nous remerciâmes le ciel de nous avoir épargné le sort du yacht *Northern Light*, dont nous avions vu les débris sur le sommet d'un banc de sable à la sortie du détroit.

En décrivant notre passage à travers le détroit de Magellan, je n'ai pas plus eu la prétention d'écrire un traité savant que de faire un guide nautique ; je me suis seulement attaché à rendre d'une manière claire et fidèle ce que j'y ai vu, observé et éprouvé ; les quelques citations de livres que j'y ai mêlées çà et là, n'ont même été faites que de mémoire et je n'en garantis pas la parfaite exactitude. J'ai écrit tout cela au courant de la plume et je prie le lecteur de vouloir bien l'accepter tel quel.

Cependant j'éprouve le besoin d'ajouter encore quelques mots sur mes observations et mes sentiments personnels. Combien j'aurais désiré pendant ces trois jours, à jamais mémorables pour moi, me trouver à côté du vénérable philosophe, de l'illustre savant auquel en ce moment je pensais plus que jamais ; que n'aurais-je pas donné en un mot pour être en compagnie d'Alexandre de Humboldt, et recueillir ses précieux enseignements ! Avec quel bonheur je me serais constitué le Télémaque de ce Nestor de la science qui m'eût ici servi de Mentor ! Mais, puisque cela n'a pas été possible, je voudrais au moins savoir de lui s'il trouve que j'ai lu avec quelque fruit la première partie de son Cosmos, et si j'en ai bien profité pour décrire la nature

grandiose qui passait sous mes yeux. J'ai vu là une image exacte et splendide des jours de la création : d'abord des roches nues et arides, la carcasse de notre terre, de l'eau sombre où l'on ne voit rien autre chose que des animaux aquatiques; puis des rochers sur lesquels poussent quelques mousses, premiers avant-coureurs de la végétation, et où se jouent des amphibies; ensuite la végétation animale de la terre, pingouins et autres oiseaux amphibies, enfin la végétation complète, forêts, quadrupèdes et oiseaux de toute espèce!

RIO DE JANEIRO

RIO DE JANEIRO

— ASPECT DE LA VILLE ET DU PORT. — DÉBARQUEMENT. —
HOTEL PHAROUX. — TABLEAU ANIMÉ DU PORT.
EXPORTATION DU CAFÉ. — UN BUREAU DE POSTE BIEN ORGANISÉ. — DOUANE.
— LES ALLEMANDS A RIO DE JANEIRO. —
ÉTENDUE DE LA VILLE. — TIR A LA CIBLE. — HOSPITALITÉ. — ÉGLISES.
— THÉATRES. — UN ARTISTE ALLEMAND. —
L'HOSPICE PEDRO II. — SCÈNES DE LA MAISON DE FOUS.
— LE GRAND AQUEDUC DU CORCOVADO. — L'HOMME AU MASQUE DE FER. —
LES CASCADES DE TAJUKA. — LE JARDIN BOTANIQUE.
— LA SOCIÉTÉ DES CHANTEURS ALLEMANDS. — UNE FÊTE D'OUVRIERS. —
COLONISATION ALLEMANDE AU BRÉSIL.
— LES BRÉSILIENS. — ADIEUX AU LECTEUR. —

A bord, 30 mars 1855.

Rio de Janeiro! — Ma plume s'arrête à ce mot. Je sais très-bien, en effet, ce que je devrais écrire, mais comment m'y prendre pour exposer tout ce que j'ai vu, entendu et observé? Voilà ce qui m'embarrasse.

J'attendais beaucoup de Rio, cette ville célèbre dans le monde entier; néanmoins la réalité a de beaucoup surpassé mon attente et j'ai trouvé toutes choses bien différentes de ce que je les avais rêvées. Mais n'importe, permettez-moi de vous raconter jour par jour, comme à l'ordinaire, tout ce qui m'est arrivé.

Le 8 mars, nous atteignîmes la côte du Brésil, cette côte fameuse et si chère aux marins. Malheureusement, je ne pus apercevoir que fort peu de ses beautés. D'épais nuages entouraient les sommets des montagnes et, çà et là seulement, on distinguait une crête dentelée. Bien loin au sud est une cime rocheuse, nommée le nez de lord Narborough; vue d'un certain côté, elle ressemble assez au profil d'un homme couché sur le dos dont un autre rocher conique, situé à l'entrée du port et nommé le pain de sucre (*sugar loaf*), forme les pieds. A droite et à gauche du port sont élevés deux forts qui en commandent complétement l'entrée, et qui sont appuyés de la manière la plus efficace par un troisième, situé un peu plus en arrière sur une île rocheuse. Ce dernier se relie à un quatrième, élevé sur une autre île, et ce quatrième peut à son tour, avec un cinquième qui est encore plus en arrière, lancer son feu croisé sur tout point de la ville qui serait menacé. Si donc il ne m'a pas été donné d'admirer la belle nature qui entoure la baie, j'ai pu du moins constater qu'elle était bien fortifiée.

Entre le quatrième et le cinquième fort, une frégate brésilienne avec plusieurs petits bâtiments, tels que steamers, sloops et bricks formaient une véritable ligne frontière vis-à-vis des vaisseaux étrangers mouillés dans le port. Il y en avait un grand nombre : outre notre frégate *Savannah*, on y voyait le sloop *Germantown*, une frégate anglaise, deux frégates françaises, le beau steamer français *Catinat*, et plusieurs autres petits bâtiments parmi lesquels je retrouvai une vieille connaissance de la Chine, le petit brick anglais *Lilly* que nous avions rencontré si souvent; il arriva à Rio peu de jours après nous, et bientôt après fit voile pour l'Angleterre d'où il devait se rendre dans la mer Noire.

La première chaloupe qui vint à notre rencontre fut celle du capitaine M.... de la *Savannah*, qui avait un fils à bord de notre navire. « Où est donc mon jeune homme? — De garde à la machine, lui répondit-on, mais il va venir de suite. Le voici. — Comment vas-tu, mon fils? — Bien, père, et toi? — Bien aussi, Dieu merci! » Et ce disant le père et le fils échangeaient une poignée de main et un joyeux regard. Quel beau moment! Quand donc pourrai-je en avoir un pareil?

L'ancre est tombée; les amis des vaisseaux et de terre viennent à bord; les demandes et les réponses se croisent en tous sens : « Pas de nouvelles de l'*Albany* que nous croyions perdu? (sloop des États-Unis dont nous

n'avions plus entendu parler depuis plus de quatre mois). — Si fait, il est arrivé heureusement à Boston — Dieu soit loué! — Pas de lettres du pays? — Non, mais la malle arrive demain » etc., etc. C'était à n'en plus finir.

Il était trois heures; une chaloupe se rendit à terre avec cinq ou six jeunes gens parmi lesquels je figurais naturellement. Nous parcourûmes les rues par une pluie assez désagréable, et nous fîmes quelques emplettes indispensables pour pouvoir nous présenter un peu convenablement dans le monde; je retins une chambre à l'hôtel *Pharoux* situé tout au bord de l'eau; puis, après une partie de billard suivie d'un bon souper, je revins à dix heures à bord du *Mississipi*.

Le lendemain matin, je me rendis à terre avec une permission de huit jours, cent mille reis en poche, un peu de linge et mon album. On compte ici par reis dont mille ou un *milreis* valent un peu moins de deux francs cinquante centimes. L'hôtel *Pharoux* dans lequel je suis descendu était jadis le premier hôtel de la ville; mais, depuis la mort de celui qui l'a fait bâtir et lui a donné son nom, il n'est plus ce qu'il a été; c'est cependant encore un très-bon hôtel; il me plaît surtout parce qu'étant près de l'eau, il a suffisamment d'air et de jour, et que, de ma chambre, je puis voir notre navire et les chaloupes qui viennent aborder tout contre la porte. La table et la cave sont irréprochables sans que les prix soient précisément exagérés. Certaines chambres toutefois pourraient être un peu plus propres. Une foule des plus bigarrées se presse dans la salle à manger; c'est ici principalement le rendez-vous des officiers français ainsi que des nôtres; on y trouve également beaucoup de Brésiliens, d'Allemands, d'Espagnols de Buenos-Ayres et de Montevideo et d'autres personnes dont il est difficile de deviner la nationalité. Faute d'autre nom à leur donner, je le désignerai sous celui de Cosmopolites. Tout cela m'allait fort bien. Après les repas je m'appuyais nonchalamment dans un coin en fumant mon cigare et je m'amusais à écouter toutes les folies qui se débitaient en une demi-douzaine de langues se croisant comme les fusées d'un feu d'artifice; parfois aussi je m'abandonnais à mes propres rêveries. Après la solitude complète, l'endroit où l'homme est le plus seul, c'est assurément au milieu d'une foule étrangère et agitée comme celle-ci. D'autres fois encore je m'établissais sur le balcon d'où j'examinais, à l'aide de ma longue-vue, le port et la ville; de l'autre côté de la baie je voyais Praya-Grande et San-Domingo; ici c'était la frégate française la

Poursuivante qui venait relever l'*Andromaque*, là des vapeurs se croisaient en tous sens, les uns faisant le service de bacs et maintenant les communications entre les nombreuses parties de cette vaste cité, d'autres amenant dans le port ou en faisant sortir à leur remorque des bâtiments marchands. Voyez là-bas toute cette flotte d'au moins cent vaisseaux, si pareils par leur construction et leur gréement; ce sont les caboteurs qui font pour la plupart le commerce du café et d'autres produits. A l'entrée du port on peut chaque jour en voir sortir ou arriver dans toutes les directions un nombre à peu près égal. Peut être y en a-t-il aussi quelques-uns qui sont chargés de chair humaine, et n'ont à bord que de malheureux nègres.

Mais voilà que deux coups de canon se succèdent presque sans intervalle, et aussitôt la frégate brésilienne, les forts et les vaisseaux de guerre étrangers saluent. C'est pour S. M. Pedro II, empereur du Brésil, à qui l'on rend les honneurs souverains chaque fois qu'il va par eau à l'une de ses nombreuses villas ou qu'il en revient. Cependant, au milieu de tout ce vacarme, le vieux *Mississipi* est le seul qui se taise; c'est que chaque coup de ses énormes pièces coûte huit livres de poudre et que nous n'en avons plus beaucoup, car il nous a fallu remettre à la *Savannah* une bonne partie de notre provision. La *Savannah* descend le Rio de la Plata où quelqu'un s'est amusé à faire feu sur notre steamer de sondage *Water-Witch*, lui a tué un homme et en a blessé quelques-uns. Il est probable que cette petite plaisanterie coûtera cher à son auteur.

Au sud-ouest, c'est-à-dire à l'extrémité supérieure de la ville, sont les vaisseaux marchands qui chargent et déchargent sous les yeux de la douane. Voyez cette forêt de mâts, cette activité, ce mouvement, et jugez par là de ce qu'est le commerce de Rio de Janeiro!

J'ai eu de bonne source des renseignements officiels sur les diverses entrées et sorties de la douane, mais j'ai voulu me convaincre par moi-même de leur fréquence extraordinaire, et j'allai dans ce but, le lendemain matin, visiter les endroits où l'on embarque le café qui est un des principaux articles d'exportation. Il faisait à peine jour, et déjà une masse de gens étaient au travail. Dans un dock six ou huit gabares étaient en charge; plus haut se trouvaient les entrepôts devant lesquels un surveillant (clerc) armé d'une petite baguette pointue en perçait chaque sac de café qui passait devant lui; il comparait les grains qui tombaient avec un échantillon qu'il tenait en main,

et marquait le sac, qu'un nègre, le chargeant sur sa tête, emportait au grand trot, malgré son poids de cent soixante livres, à la gabare à laquelle il était destiné; là un second surveillant comparait de nouveau le contenu du sac avec son échantillon, y apposait sa marque, et alors seulement on pouvait le charger. D'après ce que j'ai vu dans cette seule matinée, je ne crois pas qu'on ait exagéré le moins du monde en me disant qu'on estime à deux millions de sacs, soit trois cent vingt millions de livres, la quantité de café qu'exporte annuellement Rio de Janeiro. Je n'ai donné qu'un coup d'œil rapide aux autres objets d'importation et d'exportation, en passant pour me rendre au marché aux poissons, aux fruits et aux légumes. On ne peut, sans l'avoir vu, se faire une idée de tous les sujets de peinture ou de description qu'offre à l'artiste et à l'écrivain un pareil marché encombré des divers produits des tropiques; cependant je dois dire qu'avec un sol aussi fertile, sous un climat aussi magnifique que celui de Rio de Janeiro, j'ai été surpris de ne pas trouver les légumes meilleurs et plus variés, de même que le poisson qui en général laisse à désirer; peut-être aussi la petite quantité qu'on en voit exposée en vente tient-elle à la grande chaleur qui les fait corrompre trop rapidement. Je n'ai pas vu non plus beaucoup de gibier, mais j'ai cependant remarqué une espèce d'excellents canards. Quant aux fleurs, absence presque complète. Il est singulier que dans ce pays admirable où chaque prairie, chaque forêt est un véritable jardin du bon Dieu, on trouve si peu de fleurs sur les marchés, et que les gens en aient si rarement dans leurs maisons. Les bouquets que j'achetais au marché étaient assez misérables comparativement à ce que produit le pays; enfin je trouvai un nègre qui, chaque matin, m'en apportait un superbe dans ma chambre; mais il était relativement très-cher.

Maintenant parlons d'autre chose. Le moment était venu d'aller m'informer si je n'avais pas de lettres, et Dieu sait avec quelle impatience j'attendais le courrier. N'ayant rien trouvé chez notre consul, je me rendis à la poste. Mais les choses ne s'y passaient ni aussi aisément ni aussi vite que dans nos bureaux de poste allemands où tout est si bien organisé. Une masse de gens de toute espèce assiégeaient la porte devant laquelle un soldat au teint bronzé faisait sentinelle. On se poussait, on se bousculait pour arriver jusqu'à l'entrée, et, pour plus de commodité, l'entrée et la sortie se faisaient par la même porte, de sorte que c'était un flux et un reflux incessant d'allants et de venants qui s'étouffaient à qui mieux mieux. Il me fallut une grande

heure pour pénétrer jusqu'au bureau. Mais comment croyez-vous qu'une fois arrivé là, on vous remet vos lettres? Je vous le donne en mille. On m'en présenta un plein boisseau, en me priant d'y chercher celles qui étaient à mon adresse! Je cherchai et je trouvai, avec une émotion bien vive, une lettre portant ce cher timbre de Dresde que je n'avais pas vu depuis si longtemps; il y en avait en outre tout un paquet pour notre navire, pour le *Susquehannah* qui était déjà parti, et pour le *Southampton* qu'on attendait encore; je mis en poche les miennes et celles qui étaient pour le *Mississipi;* je fis un paquet de celles du *Susquehannah* en donnant l'ordre de les renvoyer aux États-Unis, puis je mis également ensemble, en les recouvrant d'une énorme étiquette, celles du *Southampton*, et je les laissai au bureau. Du reste, j'aurais pu prendre autant de lettres que j'aurais voulu, pourvu que j'eusse eu de quoi en payer le port. On peut se faire par là une idée de ce qu'est à Rio de Janeiro le gâchis qu'on ose nommer l'administration des postes. Non content de laisser à chacun le soin de trouver à grand'peine les lettres qui lui sont destinées, on permet en outre, avec la plus incroyable légèreté, que le premier venu s'empare des lettres d'autrui. Quel désordre et quel scandale! Si je n'eusse pas été chaque jour à la poste, ma seconde lettre, qui contenait des nouvelles si importantes pour moi, y serait encore, bien qu'elle fût très-bien et très-lisiblement adressée au consul des États-Unis. Il est vrai que quelques maisons de commerce ont leurs cases particulières dans lesquelles on met en sûreté les lettres à leur adresse; mais, pour le voyageur qui reçoit les siennes poste restante, il n'y a pas la moindre garantie. De plus il paraît qu'aucun des employés de la poste ne parle l'anglais, cette langue universelle qui se parle aujourd'hui dans le monde presqu'entier. Un grand nombre des lettres ainsi abandonnées au premier venu étaient adressées en écriture allemande à des Allemands établis dans diverses parties du pays. Si personne ne s'avise d'aller les réclamer et d'en payer le port, elles seront brûlées d'office comme ne pouvant être remises, bien que l'adresse en soit exacte et parfaitement lisible. Le nombre des lettres ainsi détruites s'élève, d'apres des renseignements exacts, à soixante et dix mille par an, sur huit cent mille qui partent annuellement du bureau de Rio ou y arrivent. Et, en outre, combien n'y en a-t-il pas qui tombent en mauvaises mains! Il serait à désirer que l'administration des postes brésiliennes montrât sous ce rapport un peu plus de pudeur, et que les reproches trop mé-

rités que je lui adresse soient mis par elle à profit si toutefois ces quelques lignes parviennent jusqu'à la direction générale. Ce serait dans l'intérêt de la poste aussi bien que dans celui du public.

Puisque je viens de parler de la poste, je ne puis me dispenser de dire aussi quelques mots de la douane qui se trouve non loin de là. Le bâtiment est spacieux, aéré, clair, et semble, par conséquent, satisfaire à toutes les conditions d'un établissement de ce genre; néanmoins, il me parut que le service y était aussi fort mal organisé. Étant à Valparaiso, une personne, qui voulait se rendre par terre à Buenos-Ayres, m'avait prié de lui emporter avec moi à Rio sa malle contenant du linge et des échantillons d'étoffes, et de la remettre avec quelques lettres dans une maison qu'elle m'avait désignée. Je dus d'abord me rendre à la douane avec M. V., et, là, il me fallut attendre plus d'une demi-heure avant de pouvoir trouver un douanier qui vint avec moi à bord et fit transporter la malle aux bureaux; après quoi, il se passa encore deux heures avant que toutes les formalités fussent remplies; de sorte que j'avais perdu plus de trois heures à une affaire qui, à New-York, eût exigé tout au plus vingt minutes. Il paraît d'après cela qu'à Rio le temps n'a pas grande valeur.

Mais passons maintenant à des sujets plus gais. La cordiale réception qui m'avait été faite précédemment par quelques particuliers, et, à Valparaiso, par toute la colonie allemande, m'avait naturellement inspiré le désir de me tirer d'affaire à Rio de la même manière; je dois dire que je ne fus pas trompé dans mes espérances. Par l'intermédiaire de M. V., à qui j'avais remis la malle en question, je fis d'abord la connaissance d'un Allemand qui m'introduisit dans *la Germania*, autrement dit le club allemand. Celui qui a envie de se mettre vite à son aise avec les gens, y réussit presque toujours, et c'est ce qui m'arriva à Rio. Je trouvai dans le club une foule de négociants, les uns pauvres, les autres riches, le plus grand nombre aisé. Quelques-uns avaient émigré purement et simplement, d'autres étaient venus avec les troupes allemandes du Schleswig; ayant du service militaire par-dessus la tête, ils avaient pris leur congé et occupaient alors diverses positions. L'un d'eux, nommé B., brave et excellent garçon, se chargea particulièrement du soin de m'être agréable, et, comme le mauvais temps ne permettait pas encore de faire des parties de campagne, il organisa d'abord un tir solennel à la cible.

Rio de Janeiro est peut-être la plus grande ville du monde ; on peut aller à dix milles en tous sens et l'on se trouve encore dans les faubourgs. Il est presque impossible d'établir une ligne de démarcation entre la ville et la campagne, tant elles se fondent l'une dans l'autre ; il y a de grands jardins, des prés, des champs et même des bois qui se trouvent enclavés dans la banlieue, de sorte qu'à très-peu de distance du centre de la ville, qui est petit et très-resserré, on se trouve tout à coup entre de charmantes maisons de campagne entourées de fleurs et de bosquets, et s'adossant à un petit bois sur la sombre verdure duquel se détachent agréablement les façades bariolées des maisons. On a coutume, en effet, de les revêtir extérieurement, à la mode arabe ou mauresque, de carreaux qui sont d'ordinaire rouges, blancs et bleus, et chargés en outre de toutes sortes d'ornements de diverses couleurs. Le style lui-même, bien qu'il se rapproche du genre italien par l'ensemble de la disposition, les portes et les fenêtres cintrées, a beaucoup d'analogie avec le style mauresque qui, au Brésil, de même qu'en Sicile, s'est mêlé d'italien. Ce mélange, que peut-être le goût sévère d'un savant architecte critiquerait et blâmerait à bon droit, ne s'harmonie pas moins très-bien, surtout dans les maisons de campagne, avec cette nature pittoresque, ces arbres et ces arbustes aux formes merveilleuses, dont les magnifiques feuilles à mille plis et d'un vert sombre brillent d'un éclat métallique.

Mais où vais-je m'égarer? Et que nous voici loin du tir à la cible! Il en est de ma plume comme de ma personne ; la variété et la richesse des objets qui se présentent à elle l'entraînent constamment à droite et à gauche dans des chemins de traverse qui lui font perdre de vue la grande route. Revenons donc bien vite à notre tir dont l'emplacement, situé non loin de la ville, s'appuie à une colline que domine un petit bois. Ce tir est entretenu par une société d'environ trente à quarante tireurs qui, tous les quinze jours, vont s'y disputer des prix. On tire avec des carabines suisses, à une distance de trois cent soixante pas. On me présenta aussi très-gracieusement une carabine. Chaque tireur a six balles, et, pour être au nombre des gagnants, il faut faire au moins soixante points, c'est-à-dire dix points au moins chaque coup. Soit parce que je n'avais pas tiré depuis longtemps à une si grande distance et avec une arme aussi lourde, soit parce que je n'aime pas généralement tirer à plus de cent pas pour ne pas mutiler inutilement

le gibier, toujours est-il que je fus moins heureux ce jour-là qu'à l'île Maurice et que je n'obtins que le n° 6 ou 7. M. B., un des matadors de la société, gagna le premier prix avec soixante-quatre points. Reste à savoir si ces messieurs tireraient aussi bien un cerf à la course, ou bien un homme qui aurait comme eux une carabine en joue; c'est une autre question. Cependant, je ne veux pas en douter.

Je couchai, cette nuit-là, dans la maison de campagne de M. B., charmante villa avec un petit jardin. Nous étions entre garçons et nous fîmes, à une table de dix couverts, un dîner simple mais choisi, où nous ne figurions que deux; plus tard, nous reçûmes la visite de six ou huit jeunes gens dont j'avais fait connaissance au tir et au jeu de quilles; ils y étaient restés plus longtemps que nous, et voilà comment nous ne nous assîmes que deux à une table servie pour dix personnes. Dans cette petite maisonnette hospitalière, je dormis du sommeil du juste; le lendemain matin, je pris une douche sous une chute d'eau qui tombe toute fraîche du rocher; puis, entre le café et le second déjeuner, j'allai, avec M. B., faire un petit tour, en suivant un aqueduc qui serpente le long des montagnes pour porter une eau claire comme du cristal à l'aqueduc principal du Corcovado, dont je parlerai plus au long en son lieu. Quelle agréable promenade ce doit être par les belles soirées et les belles matinées si communes en ce pays! Malheureusement il pleuvait encore un peu ce jour-là, et les nuages qui couraient dans le ciel nous voilaient la magnifique vue du panorama que je n'ai pu que deviner.

Vers midi, nous retournâmes en ville dans un omnibus attelé de quatre mulets, comme il en part à toute heure du jour de différentes stations pour toutes les directions possibles. Ce jour-là, je payai mon tribut au climat; je ressentis une légère atteinte de coliques accompagnées de vomissements, mais une dose d'huile de ricin m'en débarrassa bientôt. Du reste, il n'était pas étonnant que je fusse indisposé, lorsqu'en sortant d'une température de plein hiver et quatre jours après avoir quitté mes gros habits de laine, je me trouvais tout à coup transporté dans un climat tropical. Il est possible aussi que la différence de costume en fût cause, car, au lieu des légers vêtements blancs des Indes orientales et de la Chine, on porte généralement, à Rio, des habits de drap foncé; et j'avais eu la fantaisie de me promener dans mon uniforme blanc d'été au grand scandale des Brésiliens. Chaque

pays a ses coutumes, et les gens d'ici doivent avoir leurs raisons pour porter des habits de drap.

Je consacrerai aussi une partie de mon temps à visiter les églises et les couvents; j'ai même vu deux de ces derniers dans lesquels on n'entre pas d'ordinaire. Quant à la manière dont je m'y suis pris pour cela, c'est mon affaire, et le lecteur me dispensera de le lui dire. Les églises sont nombreuses et magnifiques comme le sont la plupart des églises catholiques; mais les couvents ne m'ont rien offert d'intéressant ni d'agréable, de sorte que je n'en parlerai pas davantage. Donnez-moi la simple chapelle de bois et la vraie piété des pèlerins qui, en 1633, abordant sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, y adorèrent Dieu sans pompe, dans la simplicité de leur cœur, et je vous abandonne toutes les cathédrales éblouissantes d'or et de pierreries. J'ai visité aussi les chapelles protestantes allemande et anglaise; je voudrais bien pouvoir les appeler des églises, mais, malheureusement, ce nom ne peut être donné ni à l'une ni à l'autre; car le Brésil, ainsi que le Chili, malgré ses institutions et sa constitution libérales, n'est pas un pays libre. Il y a ici une religion d'État, la religion catholique romaine, les autres ne sont que tolérées, et cela dit tout. Aussi ne voudrais-je pas plus être citoyen de ce pays que je ne conseillerais à d'autres de le devenir, bien que je souhaite de tout mon cœur aux pauvres ouvriers et cultivateurs allemands de posséder une propriété sur ce sol fertile, dans ce vrai paradis terrestre. Une religion d'État sera toujours de l'intolérance, une gêne pour les consciences, et, là où cet abus subsiste, toutes les institutions, même les plus libérales, ne sauraient rendre un pays libre. Tant que le Chili et le Brésil auront une religion d'État, ils ne seront, malgré le libéralisme de leurs constitutions, que des sépulcres blanchis, tout marbre et tout or à l'extérieur, et au dedans pourriture et dissolution. Je puis le dire d'autant mieux que je suis moi-même catholique romain, que j'espère mourir dans cette croyance, et que, par conséquent, je n'aurais pas à souffrir personnellement ici de l'oppression contre laquelle je m'élève.

De l'église passons au théâtre. Le lendemain de mon débarquement, j'allai avec MM. B... et R... passer la soirée à l'Opéra-Italien, où l'on donnait *Linda de Chimouny*. La salle, bien que provisoire et construite seulement en bois et en toile (l'ancien théâtre a brûlé il y a deux ans), est très-spacieuse et assez bien disposée sous le rapport de l'acoustique. Je

pensais retrouver parmi les décors quelques-uns de ceux auxquels j'avais jadis travaillé à Paris sous la direction de Desplechins; mais il paraît que l'incendie a tout détruit. Quant à la représentation elle-même, elle ne saurait suffire pour me permettre de porter un jugement sur le théâtre de Rio, attendu que ce n'était qu'une représentation supplémentaire. La signora Coralloni, avec sa belle voix d'alto bien pleine, rappelait beaucoup l'Alboni; quant à Linda, — j'ai oublié le nom de la signora, — elle avait plus de mérite comme actrice que comme chanteuse; le ténor était également faible, mais la basse-bouffe était excellente et faisait songer à Lablache. Ce qui me causa le plus de surprise à cette représentation, ce fut la conduite du public. Malgré la présence de l'empereur, on s'amusait assez bruyamment au parterre, et, au beau milieu d'un air, on se mit à faire partir des boubous fulminants sans que personne osât donner la moindre marque de désapprobation. Je pris la liberté de faire entendre un : *silencio!* Tout le monde me regarda d'un air très-étonné; puis, comme le tapage devenait par trop fort, je me levai en criant : « *Porta fora,* » mais mes voisins s'efforcèrent de me calmer. La police, quoiqu'il y en eût assez dans la salle, ne souffla pas mot.

A propos de police, je dois dire qu'ici, comme à Paris, elle est organisée tout à fait militairement, et qu'elle compte environ six mille hommes, dont deux mille de cavalerie. Autant que j'ai pu en juger, c'est une excellente troupe, très-bien exercée.

Parmi les lettres que je trouvai à la poste, il y en avait une qui contenait une recommandation pour un des hommes les plus considérables et les plus influents de l'entourage de l'empereur, le marquis A.... Je la lui remis à lui-même, et ce parfait gentleman, qui était aussi un savant aimable et distingué, me fit l'accueil le plus bienveillant. Il me proposa même de me présenter au jeune empereur, mais je refusai poliment par égard pour mes camarades, attendu qu'il n'y avait pas réception officielle de tout l'état-major, et que peut-être il y aurait des mécontents si je faisais seul exception. Le marquis me recommanda expressément de visiter trois choses : l'hospice de Pedro Segundo (grande et célèbre maison d'aliénés), l'hôpital de la Miséricorde et le grand aqueduc de Rio de Janeiro qui descend du Corcovado, haute montagne rocheuse située derrière la ville. Il me donna des recommandations pour les chefs de ces établissements et de plusieurs autres,

afin de m'en rendre l'examen aussi prompt et aussi facile que possible. Mais avant d'entreprendre ma tâche de touriste par le beau temps qui nous était revenu, j'avais d'abord un devoir de cœur à remplir, c'est-à-dire une visite à rendre à un vieil ami de mon père qui avait été son camarade de classe.

Ainsi donc, cher et bon père, c'est à toi maintenant que je m'adresse! Te souviens-tu encore d'un de tes condisciples, nommé Ferdinand Pettrich? C'est le même qui, en jouant, t'a fait avec son canif la cicatrice que tu portes à la lèvre supérieure, le même qui tua à coups de sabre un des voleurs qui s'étaient introduits dans la maison de son père; plus tard il partit pour Rome, puis pour l'Amérique du Nord, et enfin, à la suite d'une tentative d'assassinat, commise sur sa personne, il est venu au Brésil pour cause de santé. J'ai été lui rendre visite à la nuit tombante et je l'ai trouvé dans le Palais impérial, où il a son atelier, avec ses deux fils, jeunes gens excellents et artistes de beaucoup d'avenir; il était au milieu de ses statues et d'autres œuvres de sculpture. On lui avait déjà annoncé mon arrivée, il savait que je m'étais enquis de lui et il m'attendait. Au moment où j'entrai, il était assis devant un groupe à moitié achevé, représentant la Charité. C'est un petit homme aux yeux vifs et bienveillants, et dont une moustache grisonnante ombrage les lèvres. Il se leva, me contempla longtemps sans mot dire, puis enfin, d'un ton profondément ému, il s'écria : « Vous êtes donc bien réellement le fils de mon cher Ferdinand? — Oui, répondis-je, de même que vous êtes l'ancien, l'excellent ami de mon père. — Eh bien donc, embrassons-nous, mon cher enfant, » et il m'embrassa avec effusion. Je crois qu'en ce moment mes paupières se sont un peu humectées. Alors ce furent des récits, des questions et des réponses à n'en plus finir, jusqu'à ce qu'enfin nous quittâmes l'atelier tous les quatre, le père, ses deux fils et moi, pour aller passer la soirée dans un débit de vin où nous vidâmes quelques bouteilles.

Le lendemain matin, je retournai à l'atelier pour examiner tout à mon aise les travaux de ton ami que je n'avais pu qu'entrevoir la veille aux derniers rayons du soleil couchant. Les deux œuvres les plus remarquables étaient deux statues représentant des chefs indiens, l'une Te-coum-Reh mourant, l'autre Tat-rou-Reh, rêvant appuyé sur sa lance. Elles font partie d'une série de six figures de grandeur naturelle. Il y a, en outre, au-dessous, un bas-relief de cinq à six pieds de haut, représentant l'histoire de l'Inde

de l'Amérique du Nord, depuis son état primitif jusqu'à ses premiers rapports avec les blancs. C'est d'abord un camp et une danse guerrière, les squaws (femmes) et les enfants faisant leurs adieux aux guerriers; puis une bataille entre des Indiens *creecks* et des Indiens pieds-noirs; dans le compartiment suivant on voit des Indiens-Winnepey faisant la chasse au buffle, et, dans le dernier champ, les quatre ministres des États-Unis, tenant conseil avec les grands chefs des six nations et fumant le calumet de paix. Si je voulais décrire le tout, il me faudrait plus de place que je n'en ai ici, et encore n'en donnerais-je qu'une très-faible idée. Cette série de figures et de bas-reliefs est un chef-d'œuvre complet, c'est un poëme épique en sculpture célébrant la gloire des peuples primitifs de l'Amérique du Nord. Honneur à toi, brave artiste allemand, qui as élevé un si beau monument aux vrais enfants de la nouvelle patrie qui nous est commune! Honneur et merci à toi pour avoir porté si haut dans cette patrie nouvelle la gloire artistique de notre vieille Allemagne!

Je dois encore mentionner une petite statue qui ferait honneur à une vraie collection d'antiques; c'est un jeune Indien tirant des canards sauvages. Il vient de lâcher sa flèche et la suit du regard, le corps penché en avant, tenant l'arc du bras gauche encore tendu, tandis que de la main droite il prend déjà dans son carquois une nouvelle flèche. Quelle grâce charmante, quelle élégance, quelle naïveté et en même temps quelle vie dans ce jeune garçon dont la bouche à demi-ouverte respire la santé et le contentement de l'être libre!

J'ai vu aussi un modèle de deux pieds à deux pieds et demi, représentant feu l'empereur Pedro Ier, prédécesseur de l'empereur actuel. C'est un bel homme, un véritable Ajax. Avec quelle légèreté il manie l'ardent et vigoureux coursier qui le porte! Sa main ne fait pas sur les rênes plus d'efforts qu'il n'en faut pour tenir un bouquet, et l'on sent que la seule pression de ses jambes transforme en un doux agneau ce fier et bouillant animal. C'est de cet air qu'Alexandre le Grand devait passer en revue ses phalanges macédoniennes. Malheureusement, à ce que m'a dit M. Pettrich, ce modèle ne plait pas autant qu'un second qu'il m'a également montré, et qui représente Pedro Ier, au moment où il promulgue sur la *Plaza* de Rio la Constitution brésilienne. C'est toujours le même bel homme sur le même beau cheval, mais ici il a l'air d'être contraint à jouer un rôle qui lui déplait. Le premier

est un monarque absolu, le second n'est qu'un fonctionnaire de l'État lisant une loi qu'il ne peut pas lui-même approuver. En effet l'empereur du Brésil est et sera toujours un souverain absolu, de quelques institutions républicaines qu'on l'entoure, de même que le président du Chili est souverain pendant toute la durée de sa présidence, car l'Amérique du Sud a bien l'esprit d'indépendance, mais nullement l'esprit républicain : elle a pu secouer le joug espagnol et se rendre indépendante, mais elle n'a pas pu conquérir la liberté intellectuelle qu'elle ne connaîtra pas encore de sitôt.

J'ai dit que l'atelier de Pettrich était dans le palais impérial. Il ne faut pas s'imaginer que ce palais soit un édifice splendide; c'est un grand bâtiment très-convenable, sans grands ornements, et d'un aspect architectural assez peu imposant, comme il convient pour un roi constitutionnel. Dans le vestibule il y a un corps de garde, contenant quarante hommes de la garde nationale, de l'armée ou de la garde municipale, je ne sais pas au juste. J'ai été très-surpris de leur voir encore de vieux fusils à pierre; il est vrai qu'ils sont tenus en très-bon état, mais c'est bien arriéré. Je n'ai pas visité les arsenaux; il est possible qu'il s'y trouve de meilleurs armes, et que ces vieilleries ne servent que pour monter la garde et faire le service de garnison.

Les chantiers de la marine impériale n'ont pas non plus répondu à mon attente; on n'y construisait que des chaloupes ou de grandes barques, et les deux petits docks pour les corvettes de second rang paraissent ne plus servir depuis longtemps déjà.

Les ateliers de machines étaient en meilleur état, ainsi que ceux où l'on fabrique les poulies et les moufles; dans l'atelier des machines on était occupé à en construire une pour un petit steamer. En tout cas, ce département était entre bonnes mains, car on n'y perdait ni temps, ni travail, ni matériaux. J'ai appris aussi que les véritables chantiers maritimes étaient à Bahia, et plusieurs bâtiments qui en sortaient m'ont paru réunir toutes les conditions d'un bon navire, autant du moins que j'ai pu en juger extérieurement, car je n'ai jamais été à bord d'un navire brésilien. Tout près de nous était à l'ancre le beau vapeur neuf *Pedro Segundo*, il chargeait de la poudre et des munitions; comme je l'ai dit, autant qu'on puisse en juger de dehors, c'est un aussi beau vaisseau que pas un de ceux qui sillonnent les mers.

Le plus jeune fils de M. Pettrich m'accompagna dans ma visite à la grande maison de fous, l'hospice de Pedro Segundo. Il est situé à l'extrémité inférieure de la baie, non loin de l'entrée de Bota-Foga, faubourg dans lequel beaucoup de riches négociants ont leurs cottages. Nous primes place au-dessus d'un omnibus, ou, pour mieux dire, d'une diligence, car elle fait un trajet d'environ huit milles, ce qui peut donner une idée de l'étendue de Rio. La route longe pendant quelque temps le rivage, et plus d'une fois j'ai regretté de n'avoir pas assez de temps pour esquisser au moins quelques unes des vues délicieuses que j'apercevais presqu'à chaque pas.

Bota-Foga est situé le long d'une baie qui a environ un mille et demi de large; la Maison de fous se trouve à l'extrémité orientale dans une petite plaine entourée de montagnes situées à quelque distance, et parmi lesquelles se trouve le *pain de sucre*. Le choix de cet emplacement prouve déjà beaucoup de discernement. En effet, lorsque du haut d'une montagne on contemple un vaste paysage, ne se sent-on pas le cœur oppressé et ne vous prend-il pas envie de courir le monde? Or, le désir le plus général et le plus fréquent des personnes atteintes de maladies mentales est, comme on sait, de s'évader de la maison où on les retient, selon eux, contre tout droit et toute justice; une vue très-étendue, au lieu de contribuer à les guérir, ne ferait donc qu'empirer leur état. Le fou ne doit pas non plus être enfermé trop étroitement, car cela agirait d'une manière fâcheuse sur son esprit, et le porterait à une mélancolie qu'il faut absolument éviter; on doit donc lui donner autant que possible l'occasion de contempler une scène gaie et toujours animée. Or, il serait difficile de trouver un endroit qui satisfît mieux à toutes ces conditions que Bota-Foga; près d'une grande ville, et cependant loin du bruit, entouré d'une grande et imposante nature, de montagnes dont les cimes semblent des doigts gigantesques qui montrent le ciel, dans une vallée paisible qui, d'un côté, a une échappée de vue sur la baie formée aussi par des montagnes qu'on entrevoit au loin, tel est ce séjour que le Créateur a sans doute destiné à des êtres heureux, mais où les infortunés qui l'habitent ont plus de chances que partout ailleurs de recouvrer la raison et la santé. Et pour animer encore le tableau, on aperçoit chaque jour au moins cent navires se croisant dans toutes les directions, mais cependant assez loin pour qu'on ne puisse pas distinguer les personnes

qui se trouvent à bord et que par conséquent on ne soit pas tenté de partir avec elles.

L'hospice a une grande façade surmontée d'une coupole ; du centre et des deux extrémités du corps principal partent à angle droit trois ailes qui forment deux grandes cours attenantes à un vaste jardin. Dans ces cours et ce jardin, à droite de l'entrée, se trouvent les femmes; le côté gauche est réservé aux hommes ; ils sont tous en liberté apparente, mais surveillés de très-près par les gardiens dont quelques-uns sont eux-mêmes des fous à un degré moindre. Mais entrons.

L'entrée principale située du côté de l'eau conduit à un spacieux vestibule d'où l'on monte par un grand escalier à tous les étages. A droite et à gauche sont les statues d'Esquirol et de Pinel, d'honorable mémoire, toutes deux exécutées par Pettrich, à Rio ; j'ai oublié de demander si elles étaient en plâtre bronzé ou réellement en bronze. En tout cas leur couleur sombre se détache très-bien sur la teinte claire du mur. A gauche du vestibule est le bureau du directeur et docteur, à droite la pharmacie. Le médecin de l'hôpital, jeune homme de trente ans à peine, fut assez obligeant pour m'accompagner dans ma visite. Je regrette d'avoir perdu sa carte et par suite oublié son nom ; mais qu'importe? Je n'oublierai pas du moins cet aimable et excellent homme.

Il s'entend merveilleusement bien à traiter les maladies mentales ; il circule parmi ses patients comme un père au milieu de ses enfants, et il les domine du regard absolument comme un Van Aken et autres dompteurs dominent les bêtes féroces.

Montons l'escalier à la suite de notre obligeant guide, et entrons dans la chapelle. Elle est construite dans un style simple (à pleins cintres) et, à part les candélabres et des vases de fleurs qui sont dorés, ainsi que quelques statues de saints placées sur l'autel on n'y voit presqu'aucun ornement ; au-dessus de l'autel est élevée une statue de saint Pedro Alcande, patron de l'empereur et de l'institut. Cette statue de marbre blanc, œuvre de Pettrich, est malheureusement placée si haut qu'on peut à peine la distinguer, et qu'elle se confond trop avec la niche blanche dans laquelle elle se trouve. Je ne comprends pas que Pettrich lui-même n'ait pas insisté pour qu'on lui donnât un fond sombre ou doré. Pendant le service divin la partie inférieure de la chapelle est occupée par les employés et par les douze sœurs de

charité qui sont chargées de la surveillance des femmes, de la cuisine, des provisions, de la lingerie et du vestiaire. Les malades sont plus haut dans des galeries séparées où ils peuvent assister sans dérangement au service divin, mais ils y sont toujours l'objet d'une surveillance attentive. J'ignore si les fous protestants sont aussi obligés d'entendre la messe avec les autres, mais pour l'honneur de l'institut, j'espère qu'il n'en est rien. De la chapelle, nous passâmes dans les appartements destinés à recevoir l'empereur et l'impératrice, lorsqu'ils viennent visiter l'établissement; ils sont décorés très-simplement et attenants à une grande salle de réception réservée pour l'empereur; cette salle forme un carré long avec cinq hautes fenêtres sur chaque grand côté et deux portes aux autres. En face de l'entrée on voit la statue de l'empereur actuel en costume de couronnement, sous un baldaquin de velours rouge; c'est également l'œuvre de Pettrich qui a très-bien traité la figure juvénile de l'empereur (il n'a là que seize ans) et le riche et beau costume dont il est revêtu. De l'autre côté, et en face de l'empereur, se trouvent les bustes de Quapinani et de Jaoz de Babos, qui ont tous deux puissamment concouru à la fondation de l'Institut; entre ces deux bustes on doit encore placer la statue de Jose Clémente Pereira, le véritable fondateur et premier directeur de l'établissement. Toutes ces salles sont très-élevées, ainsi que les dortoirs des malades qui sont au même étage; dans ce climat brûlant c'est une condition essentielle pour maintenir la fraicheur et le bon air.

Il y a des malades de différentes catégories, ceux qui payent et ceux qu'on reçoit gratuitement. Les plus aisés ont chacun leur chambre particulière, d'autres en ont une pour deux; quant aux chambres communes, elles ne contiennent généralement que huit lits, excepté une où j'en ai vu dix, de sorte qu'il est facile de maintenir l'ordre et la propreté qui règnent dans tout l'établissement au plus haut degré.

Je passerai sous silence les cas de folie ordinaire, mais je ne puis m'empêcher d'en mentionner quelques autres qui ont fait sur moi une impression profonde et que je n'oublierai pas de sitôt.

Au fond d'un corridor, une femme à cheveux gris était assise sur une natte ayant auprès d'elle un enfant. Quiconque a vu un crétin se souvient longtemps de ce type affreux. Cette femme, à ce que me dit le médecin, était mère de quatre crétins, et quoique jouissant de toute sa raison, elle était entrée dans la Maison de fous pour donner ses soins au plus jeune de ces

malheureux êtres, celui-là même que je voyais devant moi. Cette infortunée me fit peine, et, sur l'invitation du médecin, je lui adressai la parole en allemand : « Mère, lui dis-je, du ton le plus doux que je pus, d'où êtes-vous, et comment êtes-vous venue ici ? » Elle leva sur moi son visage sillonné de rides par le chagrin et les soucis, et saisissant la main que je lui tendais, elle me répondit : « Ah ! grand Dieu, qui êtes-vous donc pour vous inquiéter d'une pauvre vieille femme abandonnée ? — Je suis un Allemand, mère, et je serais heureux de pouvoir vous donner quelques consolations. — Des consolations ? Y a-t-il des consolations pour moi ? Quelqu'un peut-il rendre la santé à ce pauvre être ? Non, non, il n'y a plus de consolations pour moi ! » Je lui dis alors quelques bonnes paroles qui la rendirent plus communicative, et elle me raconta son histoire. C'était, hélas ! l'histoire de tant de malheureux émigrants. Il y a treize ans, elle partit avec son mari de la Bavière rhénane ; trop pauvres pour payer le passage, ils s'étaient engagés envers le capitaine à travailler un certain temps, sept ans je crois, pour en acquitter le prix. Ils furent envoyés sur une plantation où ils firent leur temps de travail et mirent encore de côté une petite somme. Mais le mari se livra à la débauche, il tomba dans l'ivrognerie, et c'est probablement la cause à laquelle il faut attribuer ce fait d'une mère parfaitement saine mettant au monde, coup sur coup, quatre crétins ; comme son mari, après l'avoir longtemps maltraitée, avait fini par l'abandonner tout à fait, cette femme, se trouvant dans l'impossibilité de nourrir ces quatre malheureuses créatures, entra dans la Maison de fous. On y a grand soin d'elle et de ses enfants, mais ce qui tourmente fort cette pauvre ignorante, c'est la diète sévère à laquelle il faut, comme on sait, soumettre les crétins ; dans les sœurs de charité qui accomplissent leur œuvre sainte avec une douceur toute chrétienne, elle ne voit que ses ennemies et les ennemies de ses enfants ; elle prétend qu'elles les privent de la seule jouissance qui leur soit permise, c'est-à-dire manger à leur gré, et elle se plaint sans cesse et d'elles et du docteur. Elle termina son récit par ces mots : « Et maintenant, mon cher monsieur, voulez-vous encore me parler de consolations ? — Mère, lui dis-je, la miséricorde de Dieu est grande, et, si nous sommes malheureux et affligés ici-bas, toutes nos souffrances auront un terme là-haut. » Elle me regarda longtemps d'un air étrange : « Est-il donc bien sûr que ce soit mieux là-haut ? » me demanda-t-elle enfin. Quand je vivrais cent ans, je n'oublierais jamais le regard

et l'expression de cette malheureuse femme en prononçant ces mots. C'était le vrai désespoir! Elle doutait de Dieu et de l'éternité. Puisse le Dieu de miséricorde avoir pitié de toi, pauvre cœur de mère, si terriblement éprouvé!

Nous parcourûmes plusieurs salles dans lesquelles une foule d'individus de différents âges et de toutes couleurs s'occupaient à toutes sortes de travaux utiles. Les malades étaient partout propres, tranquilles, et se conduisaient généralement d'une manière très-convenable. Tous les regards prenaient une expression visible de contentement dès que le docteur entrait. Un second cas, celui d'une autre Allemande, m'inspira également un vif intérêt et de tristes réflexions. C'était une femme de la Haute-Silésie, non mariée et âgée d'environ quarante ans. Il y avait environ vingt ans qu'elle était venue avec deux cousins au Brésil de la même manière que la précédente; elle avait déjà eu à supporter, pendant la traversée, des maux et des privations de toute espèce, et elle avait aussi servi sept ans sur une plantation pour payer son passage; pendant ce temps et, plus tard, en lavant et en faisant d'autres travaux de femme, elle avait mis de côté une jolie petite somme qu'elle avait enveloppée dans un bas et fermée dans un coffre. « C'était, disait-elle, de l'or et de l'argent, des doublons et des thalers espagnols et d'autres monnaies; j'avais soigneusement mis le tout de côté, et je comptais bien y ajouter encore, lorsque mes gueux de cousins, ayant découvert ma cachette, me volèrent toute mon épargne. Je veux vous montrer la maison et la chambre où cela s'est passé; comme je voulais ravoir mon argent, ils ont dit que j'étais folle et m'ont fait enfermer ici. » Ce récit avait mis cette femme dans une telle rage qu'il fallut quelques douces paroles du médecin pour la calmer. Lorsqu'elle eut repris un peu de calme je l'interrogeai sur divers sujets, et elle me parla très-raisonnablement. Elle me nomma le lieu où elle était née en Silésie, me décrivit exactement et en détail tout son voyage, me reconnut même, à ma prononciation, pour un Saxon; bref, elle se comporta comme un être tout à fait raisonnable. « Juste ciel, me dis-je, si le récit de cette femme n'était pas chimérique, si c'était une vérité! » Puisse Dieu, pardonner à ceux qui l'ont conduite ici!

Ces contrats par lesquels on s'engageait à payer en travail le prix de son passage étaient malheureusement très-usités jadis, même aux États-Unis; mais, Dieu merci, il y a longtemps qu'ils y ont été déclarés illégaux, et il

n'y a plus maintenant dans l'Amérique du Nord de ces esclaves blancs. J'aime à espérer, pour l'honneur du Brésil, que bientôt on y votera aussi une loi protectrice des pauvres émigrants.

Je suivis ensuite le médecin dans l'aile réservée aux hommes. A l'étage inférieur trois chambres particulières étaient réservées à un hôte de distinction que possédait l'Institut. C'était un vieux et riche Brésilien qui avait jadis beaucoup voyagé et, ayant éprouvé de grandes pertes, en avait eu le cerveau dérangé. Comme il avait consacré précédemment de grandes sommes à l'entretien de l'hôpital, auquel il léguera probablement sa fortune qui est considérable, on le traite avec tous les égards possibles. Sa folie lui fait regarder l'hôpital comme sa maison de campagne, et il s'imagine que les autres fous sont ses hôtes, ses domestiques et ses employés; en conséquence je lui demandai la permission de visiter sa maison, ce qu'il m'accorda poliment et d'un grand air, en me faisant observer que dans les petites chambres d'en haut quelques-uns de ses gens n'avaient pas la tête très-saine. Il nous accompagna dans la plus grande partie de l'établissement, en m'examinant sans cesse d'un air scrutateur. Nous passâmes devant la cuisine où quelques fous inoffensifs font le service sous la surveillance d'une des sœurs. On y voyait bouillir, dans de grands chaudrons, de la *carna recoa* (viande de bœuf séchée à l'air, très-bonne et très-savoureuse); il y avait aussi un plat d'excellents haricots rouges et une espèce de potage au riz avec toutes sortes de bons ingrédients; c'était réellement un excellent mets, et j'aurais bien voulu qu'à bord nous eussions toujours été, pendant notre voyage, aussi bien servis que les fous. Tout à côté de la cuisine était l'office, spacieux, bien aéré et très-appétissant à voir; non loin de là, le réfectoire des treize sœurs de charité; leur table était justement mise en ce moment; la nappe qui la recouvrait était d'une toile grossière mais d'une blancheur éblouissante, la vaisselle en terre et des plus simples. Dieu vous récompense, bonnes et saintes femmes, de tout ce que vous faites pour soulager les maux de vos semblables! Jamais je n'ai pu voir sans émotion leur robe bleu d'azur, leur tablier blanc et leur cornette blanche d'une forme si bizarre.

Dans le corridor, je fus présenté à une autre personne de distinction, à l'amiral. Cet homme, à ce qu'il paraît, a réellement eu ce grade, et, afin de se soustraire au châtiment qu'il avait mérité pour faute grave contre la discipline, il avait feint la folie. Quoi qu'il en soit, la peine que les hommes

n'ont pu lui infliger, Dieu l'a fait tomber sur lui, car maintenant il est réellement fou. Après m'avoir demandé de quel pays j'étais et quel grade j'avais dans la flotte : « N'auriez-vous pas envie, me dit-il, d'entrer au service du Brésil? — Non, répondis-je ; à moins qu'on ne me donne le commandement absolu d'une frégate. » Bien que cette condition fût difficile à remplir, l'amiral me promit cependant de faire construire sous ma direction une frégate dont j'aurais le commandement. Voilà ce qui s'appelle un avancement rapide! Passer en un seul jour du grade de masters-mate à celui de capitaine de frégate! Pour peu que cela continue ainsi, je serai dans un mois commandant en chef de toutes les forces maritimes du Brésil.

Plus loin, je rencontrai deux soldats de l'armée du Schleswig-Holstein, qui étaient entrés au service du Brésil. L'un d'eux, un sergent, était devenu fou furieux par suite de privations, de fatigues et d'excès de rhum; trois fois on l'avait renvoyé guéri, et toujours il revenait. En ce moment, il avait de nouveau recouvré la raison, et le docteur me l'aurait volontiers laissé emmener si j'avais pu le faire enrôler de suite parmi les soldats de marine et le soumettre à une discipline sévère; mais, comme il ne pouvait s'engager qu'aux États-Unis, cet homme, malgré les excellents certificats dont il était porteur, dut rester à la Maison de fous. L'autre était accroupi d'un air stupide dans le coin d'une fenêtre, et, comme je demandais ce qu'il avait, le premier me répondit en dialecte silésien : « Voyez-vous, il a les idées un peu trop courtes, autrement il ne lui manque rien. » La trop grande ardeur du soleil avait produit chez lui la stupidité et l'idiotisme. Dans une autre salle, je vis aussi quelques prêtres dont la cervelle était brouillée; ils étaient tous habillés de noir; l'un d'eux était en train de confesser un avocat fou comme lui. Dans des chambres à part étaient les fous auxquels on permet de se servir d'instruments tranchants; ils s'occupaient à des ouvrages de tailleur ou de cordonnier ; la plupart des habits, du linge et des autres étoffes dont on se sert dans la maison, étaient également confectionnés par eux, ce qui a le double avantage de l'économie et de donner aux aliénés une occupation utile qui est en même temps pour eux un excellent moyen curatif.

Au rez-de-chaussée se trouvaient les fous furieux. Ils étaient gardés derrière des portes fermées à clef, et, la nuit, on les faisait coucher dans des cellules de granit voûtées, avec de larges fenêtres munies d'un solide gril-

lage. Le premier était un jeune soldat qui, par jalousie ou ambition, avait tué un de ses camarades; c'était une de ces figures avec lesquelles je n'aurais pas aimé à me trouver seul; bien que je sois peut-être deux fois plus vigoureux que ce petit homme d'apparence chétive, je n'aurais pas été tranquille pour ma gorge. Il fallut un regard sévère et quelques bonnes paroles du docteur pour le calmer un peu. Ensuite je vis un nègre atteint du *delirium tremens*. Dès qu'il aperçut le médecin, il se prosterna en pleurant devant lui, embrassa ses genoux et se plaignit amèrement des gardiens et des autres fous, mais il ne tarda pas non plus à s'apaiser. Il y avait encore plusieurs autres infortunés de la même catégorie, et, enfin, j'arrivai à un jeune homme à peine âgé de vingt ans, jadis maître de dessin. Il était devenu éperdument amoureux d'une jeune et riche demoiselle, à qui il donnait leçon; mais le père l'avait mis à la porte, et, peu de temps après, il avait marié sa fille avec un autre. Ce jeune homme nous tourna le dos pendant assez longtemps, nous accablant d'un déluge d'injures en quatre langues différentes. Tout à coup il tourna par hasard la tête de mon côté, me regarda fixement, puis se jeta sur moi. Après m'avoir tenu une foule de propos tout à fait incohérents et avoir examiné très-attentivement ma casquette, il m'arracha une rose que j'avais à la boutonnière, la mâcha, et, me regardant d'un air furieux, il la cracha avec rage par la fenêtre. Pauvre jeune homme, pourquoi t'en prendre à mon bouton de rose de la fleur que l'on t'a ravie? Notre visite se termina là, et, plein de respect et d'admiration tant pour les fondateurs que pour le médecin philanthrope de l'hospice de Pedro Segundo, je repris le chemin de la ville.

J'avais bien envie de visiter encore plusieurs autres institutions, entre autres le grand hôpital de la Miséricorde, mais j'y renonçai sur les conseils du médecin du bord; car, bien que je n'aie jamais eu peur, pour mon compte, de la contagion, je ne voulais pas m'exposer à rapporter dans mes habits la petite vérole ou la fièvre jaune, et à compromettre, pour mon bon plaisir, la santé et, peut-être, la vie de trois cent cinquante braves gens. Du reste, les renseignements positifs qu'une personne digne de foi m'a donnés sur cet hôpital, ne sont pas, à beaucoup près, aussi favorables que ceux que je me suis procurés *de visu* sur la Maison de fous. Ainsi, d'après les relevés administratifs, sur cinq mille sept cent soixante-dix-huit malades qui sont entrés, en 1852, à l'hôpital de la Miséricorde, il n'en est pas mort

moins de quatorze cent quarante. A cet hôpital est attenant le grand hospice des enfants trouvés, et, sur cinq cent trente-six enfants vivants qu'on y a reçus également en 1852, il en est mort quatre cent sept dans la même année. On attribue cette mortalité effrayante à cette circonstance qu'il n'y a qu'une nourrice pour trois et même quatre enfants; ces nourrices sont des négresses esclaves appartenant à *de riches* maîtres qui les louent à raison de soixante ou soixante-quinze francs par mois, après qu'elles ont sevré leur propre enfant; de sorte que chacune de ces nourrices continue à donner le sein aux enfants de l'hospice pendant trois ou quatre ans, ce qui doit nécessairement gâter leur lait.

Je dus également renoncer à visiter l'École militaire et l'Observatoire, ainsi qu'à faire une excursion à Petropolis et à la colonie allemande de Blumenau, excursion qui, seule, m'eût pris trois jours; c'était trop pour le peu de temps dont je disposais, et la chaleur était si violente, que je ne voulais pas non plus m'y exposer trop longtemps. Cependant, mon ami B... ayant mis un vigoureux mulet à mon service, je résolus de faire au moins quelques excursions moins longues, et, avant tout, d'aller voir le remarquable aqueduc du Corcovado; je me mis donc en route, un beau matin à trois heures, pour cette destination.

La route est facile à trouver, attendu que le grand aqueduc va presque jusqu'au sommet du Corcovado et qu'on n'a qu'à le suivre. Depuis *Santa-Teresa*, faubourg de Rio situé sur une colline, on suit presque constamment une arête de cette colline. Lorsque j'eus quitté les maisons et me trouvai en pleine campagne, je jetai un coup d'œil sur la baie et sur la vallée. Tout autour de moi régnait ce calme solennel qui, dans les régions tropicales, précède le point du jour. Le croissant de la lune planait encore juste au-dessus de l'horizon, mais on pouvait, comme je l'ai fréquemment observé aux tropiques, voir tout le disque de l'astre se détacher sur la voûte sombre du ciel; sa faible lueur permettait de distinguer vaguement la surface de la baie et les vaisseaux d'où partait, en ce moment même, le coup de canon du matin, premier signal du réveil et du mouvement dans la ville dont les lanternes s'éteignaient peu à peu. Je lâchai les rênes à mon mulet qui chercha lui-même son chemin le long de l'énorme aqueduc dont le léger murmure, pareil à un air connu, m'accompagnait dans mon excursion matinale et solitaire.

Un peu plus haut, j'arrivai à un corps de garde isolé dont la lampe, qui brûlait encore, projetait sa lueur rougeâtre sur cinq ou six soldats étendus sur leurs nattes. Plus haut encore, je pus contempler, aux premiers rayons du matin, le fond des vallées de Santa-Rosa, de Bota-Foga et de San-Clemente, que quelques légers brouillards voilaient encore par places. De la plupart des maisons l'on voyait s'élever gaiement dans les airs de blanches colonnes de fumée. La mer était encore couverte de brumes, et, au-dessus d'elle, le ciel commençait à prendre une teinte plus claire.

Généralement, on gravit à pied la dernière pointe du rocher qui a une hauteur d'environ huit cents pieds; mais je fus assez égoïste pour me faire porter jusqu'au sommet par ma vigoureuse monture; j'y arrivai de la sorte sans être trop échauffé, et je pus à mon aise contempler la nature brésilienne qui se déroulait à mes pieds dans toute sa splendeur et sa magnificence.

Juste au moment où j'atteignais la cime de la montagne, le soleil perçait de ses rayons rougeâtres les brouillards qui l'offusquaient; ce roi de la lumière les chassait devant lui comme une troupe de courtisans, tandis que, dans un lointain sans bornes, je voyais scintiller l'immense nappe de la mer, et que, tout autour de moi, les plantes vigoureuses et luxuriantes de cette belle nature tropicale répandaient leurs mille parfums et brillaient de tout leur éclat. Que c'est beau, mon Dieu, que c'est beau! Voilà tout ce que je pus dire, tout ce que je pus penser en présence de ce spectacle. De ce point élevé, Rio, malgré son étendue, paraît bien peu de chose; il me semble que je pourrais le couvrir de ma main, et les innombrables maisons de campagne qui l'entourent ont l'air de joujoux d'enfants; on plane sur tout cela comme l'aigle du haut des nues. Je ne puis dire exactement quelle est la hauteur du Corcovado, mais elle doit être au moins de quatre mille pieds, car, de son sommet, d'autres points assez élevés, tels, par exemple, que le *pain de sucre*, ne font aux spectateurs que l'effet de montagnes très-ordinaires. Autrefois, l'ascension de la dernière pointe était aussi dangereuse que fatigante; mais, dans ces derniers temps, on a fait sauter une partie du rocher et exécuté des travaux de maçonnerie qui rendent le chemin sinon facile, du moins praticable.

Lorsqu'il fit tout à fait jour, je pus contempler à mon aise et avec délices tout ce merveilleux panorama. Le fond de l'immense baie, qui a plus de soixante milles d'étendue, se perd en vapeur d'azur, et, derrière elle, l'ho-

rizon est fermé par une ligne de rochers admirablement découpés. A mes pieds était Rio, et à l'ouest se déployait une plaine en partie boisée, à travers laquelle serpentent plusieurs rivières. Du côté opposé de la baie, c'est-à-dire au nord-est, on aperçoit Praya-Grande et San-Domingo avec leurs maisons blanches. A l'est s'étend la mer, et au sud entre des roches dentelées; près de la côte est un petit lac sur les bords duquel se trouve le Jardin botanique. Je renonce à décrire plus au long ce splendide panorama; toute description serait pâle et insignifiante en comparaison de la réalité; je dirai seulement qu'il me fallut un violent effort pour m'arracher à la contemplation de cet admirable spectacle.

En descendant, je rencontrai, à l'endroit où l'on rejoint l'aqueduc, quelques maisons qui ressemblaient beaucoup à une posada; convaincu que c'en était une, je demandai, à un homme qui se tenait debout contre la porte, de me servir quelques rafraîchissements, et il s'empressa de m'apporter ce que je lui avais demandé sous une tonnelle de verdure d'où l'on avait une magnifique vue de la mer. Sur mon invitation, mon hôte partagea avec moi les fruits, le paiu et le vin qu'il m'avait servis, puis nous causâmes un instant en fumant un cigare. Lorsque je lui demandai combien je lui devais, il me regarda de l'air d'un homme qui se sent offensé, et il me fut impossible de lui faire accepter aucune rétribution. Était-ce générosité d'hôtelier, ou bien étais-je tombé dans une maison particulière? C'est ce que j'ignore encore à cette heure.

Je traversai, monté sur mon mulet, la forêt fraîche et verdoyante qu'éclairaient çà et là les rayons d'un soleil éblouissant. Quelle magnificence et quelle variété! Tantôt c'était un arbre tout couvert de grappes purpurines, tantôt un arbre tout violet, bleu de ciel ou jaune d'or qui s'offrait à mes regards. Tout à côté de moi, un buisson plein de magnifiques fleurs rouges contrastait avec les blanches ombelles qui, un peu plus loiu, étalaient leur calice virginal et embaumaient les airs de leur doux parfum. Avec quelle jouissance intime je m'abandonnais aux charmes de cette nature vraiment magique! Jamais je n'avais senti si profondément la beauté de ce monde et l'infinie bonté de Dieu. Sans mettre pied à terre, je cueillis sur les arbres et les arbustes un bouquet que plus d'une dame m'eût envié pour s'en parer dans un bal, et je garnis mon chapeau et toutes mes boutonnières des plus superbes fleurs.

Lors même que je n'aurais pas eu la vue de cet admirable paysage, l'aqueduc du Corcovado aurait suffi à lui seul pour me récompenser de cette excursion longue et un peu fatigante. La conduite qui passe sous la ville sur deux rangs d'arches superposés a une masse de ramifications qui conduisent de petits bras au canal principal et se dirigent en tout sens. Le canal principal a environ, autant que j'ai pu en juger du dehors, de cinq à six pieds de diamètre; il est en maçonnerie, voûté et recouvert d'un toit pointu revêtu de mortier. De distance en distance sont pratiquées des portes par où l'on entre pour nettoyer le canal; ces portes n'ont que juste la grandeur nécessaire pour laisser passer un homme; de petites colonnes avec de jolis chapiteaux ornent cette construction qui est bien une des plus belles en son genre et qui peut avoir une étendue d'à peu près huit milles. Dans les petits canaux latéraux l'eau coule dans des rigoles ouvertes. En ville, à l'extrémité de l'aqueduc douze tuyaux de bronze versent de fortes colonnes d'eau dans un grand bassin qui, avec la haute construction en maçonnerie qui le surmonte, a quelque chose de tout à fait monumental. A différents autres endroits de la ville il y a de petits réservoirs qui sont alimentés par ce bassin principal; et à presque tous les coins de rue on a placé des fontaines de bronze où chacun peut prendre de l'eau à volonté.

Je revins à l'aventure à travers les forêts les plus luxuriantes, et je débouchai sur la grande route juste à hauteur du cottage de mon ami B... Pendant que je faisais boire mon mulet à une auge banale où plusieurs nègres puisaient de l'eau dans des cuves, j'aperçus tout à coup devant moi, en chair et en os, l'homme au masque de fer. C'était un nègre qui portait de l'eau et dont le visage était couvert par un masque de fer-blanc que fixaient derrière la tête deux branches réunies et fermées par un cadenas. Au premier moment je ne sus que penser de cette étrange apparition, car il était évident pour moi que dans un pays brûlant comme le Brésil, cet homme ne faisait pas cela pour s'amuser; mon ami B... à qui je demandai ce que cela signifiait me dit que ce masque était la punition des buveurs d'eau-de-vie et des géophages incorrigibles, qui de cette manière ne pouvaient manger et boire que ce que leur maître leur faisait donner lui-même. J'appris avec étonnement que des nègres, ainsi que certains enfants blancs, sont quelquefois possédés de la manie de manger de la terre, de la chaux et des ordures, et que jusqu'ici on n'a trouvé aucun remède contre ce goût dépravé. Toutefois je dois

dire que, pendant mon séjour à Rio, je ne vis que ce seul exemple d'une punition aussi terrible.

Je fis encore, un autre jour, de très-grand matin, une excursion on ne peut plus intéressante aux chutes d'eau de Tajouca. Elles se trouvent, à environ douze lieues, au sud-ouest de la ville dans un site montagneux tout à fait romantique. Malheureusement je ne pus visiter que la plus petite de ces chutes; la plus grande était encore à trois ou quatre milles plus loin et je disposais de trop peu de temps pour m'y rendre. Une petite rivière se précipite d'une hauteur d'à peu près cent cinquante pieds et forme une cascade très-pittoresque au milieu d'un paysage qui ne l'est guère moins. Les énormes blocs de granit qui forment les parois de la chute, au pied de laquelle ils font un grand bassin, sont groupés de telle sorte qu'ils contribuent puissamment à rendre l'effet de cette scène plus saisissant encore; et la magnifique végétation de ce pays, sous le plus beau ciel du monde, donne à la poussière d'eau un aspect vraiment magique. Des promenades bien entretenues conduisent, en divers sens, à travers la forêt et, tout au pied de la chute, il y a une grande maison inhabitée qui, probablement, sert souvent à des pique-niques, car il vient ici une grande quantité de visiteurs. Au risque d'en voir arriver d'autres que moi, je profitai de ce que j'étais seul et je me plongeai avec délices dans ce bassin d'onde fraîche et bouillonnante où je pris la douche la plus agréable que j'aie jamais prise de ma vie. J'étais heureux comme le poisson dans l'eau et je me mis à pousser des cris de joie, à piquer des têtes, à plonger et à faire toutes sortes de folies; aussi mon mulet et un nègre qui passait dans la forêt avec une charge de bois sur la tête me regardaient-ils d'un air stupéfait et se disaient-ils sans doute que j'avais la tête fêlée. Je m'engageai ensuite dans les promenades, et tout en haut de la chute je trouvai de délicieux jardins au milieu desquels se cachait une charmante petite villa qui était habitée. J'examinai le jardin, mais je n'entrai pas dans la maison; je demandai seulement à la porte de la cuisine du feu pour allumer mon cigare, après quoi je redescendis la pente par où j'étais venu et repris le chemin de la ville; mais je m'aperçus bientôt que la course, le bain et l'ascension m'avaient donné un appétit d'enfer. Il me revint à l'idée qu'un jeune Français, qui a une papeterie un peu plus bas dans la vallée, m'avait invité à déjeuner. Je résolus donc de prendre au mot mon aimable jeune homme, et, pendant que mon mulet se roulait dans l'herbe tout à son aise, je fis dans la papeterie hos-

pitalière un repas simple mais excellent. Nous causâmes, tout en déjeunant, de la paix et de la guerre, du commerce et de l'industrie, du Brésil et d'autres pays. Mon hôte me dit qu'il était des Vosges, mais, bien qu'il parlât assez couramment le français, son accent ne me parut se rapporter à aucun des quatre-vingt-six départements de la France, et je trouvai qu'il se rapprochait plutôt de l'accent espagnol. Il est possible aussi qu'il fut Brésilien et qu'en se donnant pour étranger il eût en vue de me faire exprimer plus librement mon opinion sur le Brésil. Mais avec moi cette précaution était bien inutile, car e'eût été l'empereur don Pedro Segundo en personne, que je lui eusse dit ma façon de penser ni plus ni moins franchement qu'au fabricant de papier français. Sa papeterie, bien que ne produisant que du papier d'emballage ordinaire, est très-bien tenue, et elle a l'avantage de se trouver à côté de la chute d'eau dont la force pourrait faire marcher encore vingt autres établissements pareils. Après avoir pris le café et le petit verre de rigueur, je bridai mon mulet qui s'était également bien garni l'estomac, et, donnant une poignée de main à mon hôte, je pris congé de lui pour retourner en ville. Pendant les deux heures que je m'étais arrêté à la papeterie, la chaleur était devenue très-vive, et je fus enchanté de pouvoir, vers une heure, aller m'asseoir au frais dans la veranda de l'hôtel *Pharoux*.

Une promenade célèbre des environs de Rio, c'est le Jardin botanique de San-Clemente où MM. B. et H. me conduisirent une après-dînée dans une voiture commode attelée de quatre mulets. Dès que l'on a quitté le pavé de la rue, on arrive sur une bonne chaussée macadamisée qui longe la lagune dont j'ai parlé plus haut, jusqu'à la porte du jardin. La première chose que l'on voit en entrant est aussi ce qu'il y a de mieux dans tout l'établissement. C'est une allée de palmiers gigantesques qui s'étend en droite ligne tout le long du jardin, et n'est interrompue qu'au milieu par un rond-point. Les arbres dont elle se compose ont environ cinquante pieds de haut, et, au bas du tronc, trois pieds et plus de diamètre. J'avais déjà vu des forêts de palmiers, mais je n'en avais jamais vu d'allées, et je ne crois pas que celle-ci ait sa pareille dans le monde entier. Elle me fit, je dois le dire, une grande impression. Comme tous les styles d'architecture sont donnés par la nature elle-même, il est facile de comprendre que les Grecs ont emprunté leurs toitures plates aux étranges formations de leurs montagnes, les Italiens leurs pleins-cintres aux allées touffues de leurs bosquets luxuriants, les

Goths le style de leurs cathédrales aux colonnes naturelles de leurs forêts de sapins et de hêtres, et que de même les Égyptiens, dans leurs portiques, n'ont fait que copier leurs forêts de palmiers. Nulle part mieux que sous cette allée, je me suis fait une idée de ce que devaient être ces énormes temples de Sésostris et d'Isis. Les proportions elles-mêmes des colonnes égyptiennes sont imitées de celles du tronc de palmier qui large vers le bas, va s'élargissant et se renflant toujours jusqu'au tiers de sa hauteur, puis s'amincit peu à peu, et se termine comme par un chapiteau de branches et de feuilles. Les fleurs de loto que les inondations du Nil font croître au pied des palmiers d'Égypte ne se trouvent pas à celui des palmiers de San-Clemente, mais un petit tertre de gazon, qui l'entoure et le protége, y forme un ornement architectonique assez convenable. L'impression que produit cette allée serait plus grande encore si de chaque côté un bois épais répandait sur elle sa majestueuse obscurité; mais, malheureusement, on ne voit, du moins dans la première moitié, que des champs tout nus à droite, et à gauche quelques petits buissons.

On avait jadis essayé dans ce jardin la culture du thé, mais il paraît qu'on y a renoncé; du moins les quelques arbres à thé que j'ai vu çà et là, au milieu d'une foule de mauvaises herbes, ressemblent à ceux de la Chine à peu près comme les camélias de deux ou trois pieds que nous mettons sur nos fenêtres ressemblent à la *Camelia japonica* des environs de Jeddo, où cette plante forme des bois entiers et s'élève en arbres majestueux de trente à quarante pieds de haut. Les feuilles de l'arbre à thé que j'ai examiné étaient en effet si grossières que c'est à peine si je reconnaissais l'arbre que j'avais sous les yeux.

J'ai trouvé parmi les plantes du Jardin botanique plusieurs anciennes connaissances de la flore des îles de Liou-Kiou; mais il y en a bon nombre qui paraissent ne pas pouvoir s'acclimater, notamment une espèce de palmier sagou. Je crois que le terrain est trop brûlant et trop sec pour eux; aussi avaient-ils tous l'air malades et aux trois quarts morts, tandis qu'aux îles Liou-Kiou ils viennent admirablement bien sur un terrain rocailleux et dominés par des bois qui leur donnent de la fraîcheur. J'ai vu ici pour la première fois une grande plantation de girofliers avec leurs feuilles, leurs fleurs et leurs fruits épicés; l'écorce même et le bois de cet arbre ont encore un léger goût de girofle. Un petit étang était peuplé de gibier d'eau de toute

sorte, et je m'amusai à rassembler autour de moi une masse de ces volatiles aux pattes rouges en imitant leurs différents cris comme un vrai chasseur que je suis. Le jardin ressemblait, du reste, à tous les autres jardins du même genre; seulement il me parut un peu négligé.

Nous avions commandé à l'hôtel de Bota-Foga un petit dîner fin de trois personnes qu'on nous servit sous une tonnelle; au moment du dessert, il nous vint un quatrième, le comte H..., ancien officier au service de Prusse, puis du Schleswig-Holstein, d'où il vint au Brésil avec les troupes allemandes; bientôt après son arrivée il avait donné sa démission, et maintenant il dirige en compagnie de son beau-frère, également ex-officier prussien, une école d'équitation; ses écuries sont peut-être les plus belles de toute l'Amérique du Sud.

Notre dîner se prolongea jusqu'à dix heures, et sans la chaleur qui m'incommodait assez pour me forcer à la prudence, je serais volontiers resté à table jusqu'au lendemain matin, tant nous étions plongés dans la conversation et..... le vin de Porto.

Un autre jour, je visitai les belles écuries du major où je vis pour la première fois des mulets tout blancs; il y en avait huit; ces magnifiques bêtes servaient dans les occasions solennelles, dans les fêtes, et les mariages de cérémonie.

Tous les mercredis soirs il se réunit, au premier étage de l'hôtel *Pharoux*, une société allemande le *Sængerbund*, dont le président est M. Stockmeier, et dont le directeur musical est le frère du président. J'ai eu le plaisir d'entendre exécuter par des membres de cette société un chœur allemand à quatre voix, et quiconque a assisté comme moi aux magnifiques fêtes nationales des *Mænnergesangsverein* de l'Allemagne, se fera aisément une idée du bonheur que j'éprouvai à l'audition d'un pareil morceau parfaitement exécuté, surtout après en avoir été privé pendant des années.

La Société des chanteurs allemands de Rio peut rivaliser avec toutes les sociétés du même genre qui existent en Allemagne, et je compte au nombre de mes souvenirs les plus agréables pendant mon séjour à Rio les deux soirées que j'y ai passées. Les deux MM. Stockmeier dont j'ai parlé plus haut ont encore deux frères; ils sont tous quatre nés au Brésil d'un père allemand qui y est mort et y jouissait de l'estime générale. Je ne les appelais que les quatre fils Aymon, car, comme eux, ils sont presque toujours ensemble,

et tous quatre aimables et gais compagnons; j'ai vivement regretté que le peu de temps dont je disposais et la diversité de mes relations passagères ne m'aient pas permis de me trouver en leur société aussi souvent que je l'eusse désiré. Les trois sociétés dont j'ai fait mention, savoir : le Club des carabiniers, la Société de chant et la *Germania* sont les réunions principales où se rencontrent les Allemands de Rio.

Parmi les amis que je me suis faits à Rio, je dois citer en première ligne M... (le nom ne fait rien à la chose), chef d'une maison de commerce en commandite de Hambourg. De même qu'il y a des amours qui naissent à première vue, il y a aussi des amitiés qu'un seul regard peut créer; c'est dans une maison de campagne, située aux environs charmants du Corcovado, que celle-ci a pris naissance; et je ne l'oublierai jamais. Quel plaisir, ce serait pour moi que de revoir bientôt toutes les personnes avec lesquelles j'ai passé des heures si douces! Le dernier soir de mon séjour à Rio, j'ai encore assisté à une fête de famille vraiment touchante; c'était l'anniversaire d'une dame Allemande de quatre-vingts ans, chez qui m'avait conduit mon ami B.... Il y avait plus de trente ans que cette dame était venue avec son mari se fixer au Brésil; grâce à leur activité et à leur probité, ces deux dignes époux étaient arrivés d'une situation presque gênée à une jolie aisance, ce qui leur permit de faire venir auprès d'eux une bonne partie de leur famille qui partage maintenant leur bien-être. La plupart des invités étaient, à ce qu'on me dit, des ouvriers; mais j'avoue que cette *fête d'ouvriers* m'a inspiré un profond respect, tant par sa tournure grandiose — elle pouvait avoir coûté environ mille dollars — que par le bon goût qui avait présidé à son ordonnance et le ton parfaitement convenable, quoique sans gêne, qui y régnait. Les dames étaient toutes d'origine allemande, mais nées au Brésil, et elles donnaient une idée fort avantageuse du beau sexe à Rio. Le croisement des races paraît avoir exercé ici une très-heureuse influence sur le développement physique du corps humain, et je m'en suis aperçu notamment chez les Brésiliens d'origine allemande. Je ne me rappelle pas en effet avoir vu dans le nombre une seule personne laide ni parmi les hommes ni parmi les femmes. Un excellent orchestre joua les airs les plus gais pendant le bal, et à minuit on nous servit un splendide souper d'environ cent cinquante couverts; les enfants avaient leur table particulière dans une salle voisine. On m'avait fait l'honneur de me placer au haut bout à côté de

la vénérable reine de la fête; au-dessus de cette partie de la table plusieurs drapeaux et pavillons formaient un baldaquin de diverses couleurs, et le hasard voulut que le drapeau étoilé de l'Union américaine se trouvât juste sur ma tête. Au fond de la salle on avait élevé un petit théâtre sur lequel les petits-enfants de la jubilaire jouèrent une charmante pièce de circonstance. J'avoue que tout cela m'émut profondément. Je me rappelai le jubilé de mes vénérables grands-parents, où je figurais moi-même dans une représentation du même genre avec d'autres enfants de mon âge; je songeai à mon cher grand-père, vieillard de quatre-vingt-dix ans, que je laissai mourant quand je partis de la maison paternelle. J'avais le cœur gros, et je quittai bien vite le souper et les danses pour retourner à mon hôtel en rêvant aux amis de la patrie absente. Mais cela m'avait fait grand bien d'assister à cette fête, et je n'ai pu m'empêcher d'en faire mention ici, car ce fut pour moi comme un gai rayon de soleil au milieu des ombres si douloureuses, à travers lesquelles j'avais aperçu le sort des émigrants allemands au Brésil, et notamment à l'hospice Pedro Segundo.

Le lendemain matin, au point du jour, je retournai à bord, car ma permission était expirée, et mes finances à bout malgré les nombreuses saignées que j'avais faites à la caisse du payeur. Nous eûmes un grand jour de gala à l'occasion de la visite de plusieurs hôtes de distinction, entre autres le comte Medem, ministre de Russie à Washington, qui se rendait à son poste.

Nous hissâmes, ce jour-là, au grand mât du *Mississipi*, et nous saluâmes de treize coups de canon le pavillon russe qui, depuis la déclaration de guerre, ne pouvait pas se montrer à Rio.

Le soir du même jour, c'est-à-dire la veille de notre départ, la Société des chanteurs allemands eut l'amabilité de venir nous trouver à bord et de nous donner une sérénade, attention dont je suis on ne peut plus reconnaissant à mes chers compatriotes. Les quatre frères Stockmeier restèrent avec moi bien avant dans la soirée. Leur visite fut la dernière que je reçus, car le navire était déjà prêt à mettre à la voile et devait prendre la mer le lendemain matin.

Pendant la nuit nous eûmes encore une singulière aventure; il vint à notre bord un déserteur de la *Poursuivante*, mais naturellement, dès le point du jour, on le reconduisit à son navire. Au moment où nous descendions la baie, un aide de camp de l'amiral français vint faire à notre capitaine les

remerciments les plus flatteurs pour la reddition de cet homme. Je servis d'interprète et je ne pus m'empêcher de sourire en voyant tout l'embarras qu'on faisait pour si peu de chose, comme si un navire de guerre des États-Unis pouvait donner asile à un déserteur d'une nation avec laquelle l'Union est en paix et en bonne amitié ; est-ce que par hasard monsieur le Français aurait supposé qu'un loyal officier de la flotte américaine pût à ce point manquer à son devoir?

Comme je viens de le dire, nous sortions de la baie; pendant un petit temps d'arrêt que nous dûmes faire pour relever notre ancre de bâbord, je pus esquisser le panorama de l'entrée qui se présentait alors dans toute sa magnificence, inondée des rayons du soleil levant. Rio de Janeiro est incontestablement le port le plus imposant que j'aie jamais vu.

Tandis que nous étions encore en panne, un petit brick, ou plutôt un schooner gréé en brick, rasa l'arrière de notre navire; il était entouré de toute une flotille de ces petits bateaux pêcheurs qui, dans ces parages, s'avancent souvent assez loin en mer. Gracieux et léger, ce joli petit brick, aux mâts élégants, glissait rapidement sur la surface de la baie, et comme je le suivais du regard tout en m'abandonnant à mille rêveries, il me sembla tout à coup distinguer sur son tillac des figures qui m'étaient chères; c'étaient des voyageurs qui, après une traversée longue peut-être, se hâtaient de revenir embrasser leurs amis et leurs proches. Sans m'en apercevoir, je tirai machinalement mon mouchoir de ma poche et je me mis à leur faire des signaux comme pour leur dire : « Prenez moi donc avec vous! » Mais le petit brick filait toujours; nos énormes roues se mirent en mouvement et nous nous dirigeâmes vers le nord-est. Bientôt le petit brick ne parut plus que comme un point clair à l'horizon et, au coucher du soleil, nous perdions de vue les dernières lignes bleues des côtes de l'Amérique du Sud.

En diverses circonstances on m'a demandé mon avis sur une colonisation du Brésil par des émigrants allemands, et je l'ai toujours exprimé franchement et sans détours. Un personnage haut placé m'a même fait l'honneur de me demander à ce sujet mon opinion par écrit; et j'ai dû lui répondre que je ne me croyais pas en mesure, après n'avoir passé que quinze jours au Brésil, de porter sur ce point un jugement compétent. Néanmoins, comme la question me paraissait d'une haute importance et m'intéressait vivement, j'ai cherché à me renseigner aussi bien que possible sur tout ce qui s'y rap-

porte. Bien que je n'aie pas pu visiter la colonie allemaude de Blumenau, j'ai eu occasion de causer à Rio avec le docteur Blumenau, son fondateur, et, d'autre part, j'ai recueilli plusieurs brochures et un certain nombre de renseignements relatifs au sujet en question. La première brochure est celle de Klendger sur la colouie allemande de Santa-Cruz, à Rio-Grande-del-Sol. Si tout est bien tel que le dit l'auteur, les colons ne pourraieut trouver nulle part des coutitions plus libérales, à l'exception du premier article où il est parlé d'une religion d'État, ce qui annihile *à priori* tous les autres avantages. Aussi ne conseillerais-je à aucun homme *libre*, et surtout à un protestant d'aller dans cette colonie; mais je crois que les pauvres prolétaires allemands et irlandais qui voudraient, en échange de l'oppression de leur patrie, venir chercher dans ce magnifique pays la liberté matérielle, à défaut de l'autre, pourraient y réussir, si les conditions sociales et politiques du Brésil étaient aussi satisfaisantes que celles dont parle la brochure. Plusieurs hommes d'État brésiliens paraissent avoir compris la nécessité d'une réforme en ce sens; ils ont déjà fait de nombreuses tentatives, et il faut espérer qu'elles finiront par être couronnées de succès, malgré toutes les difficultés que présente une pareille entreprise.

Une autre brochure de G. Kerst traite des États de la Plata, et une seule lecture a suffi pour m'en donner la meilleure opinion. Cette petite publication contient, avec une carte excellente, les renseignements les plus précis sur les ressources presque inépuisables de ce pays béni du ciel, ainsi qu'une critique excellente de la fausse et pitoyable politique du Brésil et des autres États de l'Amérique du Sud. Je recommande ce petit ouvrage à tous les cosmopolites intelligents (Berlin, chez Veit et Cᵉ 1854). Comme je l'ai lu au Brésil même et que j'ai pu m'assurer auprès de personnes compétentes de l'exactitude de son contenu, je crois avoir le droit de le juger ainsi.

Quant aux Brésiliens, un des traits principaux de leur caractère m'a paru être une certaine réserve, je dirai même une certaine méfiance qu'ils ont vis-à-vis les uns des autres. Il en résulte que la population de Rio, y compris les étrangers, se divise en coteries qui s'évitent réciproquement; en somme, le Brésil est une contrée magnifique, on ne peut plus favorisée par la nature; je ne doute nullement qu'elle ne renferme beaucoup d'excellentes gens, mais les habitudes du pays ne me plaisent pas, et je n'aimerais nullement à m'y fixer lors même que je ne serais pas citoyen des États-Unis.

Quant à la vie de société à Rio, je n'en puis pas dire grand'chose, attendu que je ne me suis trouvé qu'une seule fois dans une réunion où il y avait des dames, et que même elles étaient pour la plupart d'origine étrangère. Une chose qui m'a frappé, c'est que, bien qu'on fût réuni depuis plus d'une heure avant le commencement des danses, les deux sexes se tenaient rigoureusement séparés, les dames causant dans un salon, tandis que les messieurs fumaient et buvaient dans un autre. Je n'ai pas retrouvé à Rio cette gaieté et cette bonhomie qui règnent à Valparaiso; tout le monde se tenait sur la réserve, et il semblait que personne n'eût pleine confiance en son voisin. Ensuite, presque tout le monde a ici une existence double; le local où se traitent les affaires est généralement petit et étroit, et situé dans les quartiers entassés de la ville; on y vit simplement; le chef, les associés et les employés y déjeunent et dinent en commun; à cinq heures, tous s'en vont et se rendent aux maisons de campagne qu'ils possèdent généralement aux environs de la ville. Ces villas sont tout le contraire du modeste et simple comptoir; toutes les fois que j'y ai été rendre visite à quelqu'un, on m'a reçu gracieusement, mais il m'a semblé cependant qu'on n'avait pas l'habitude d'admettre des étrangers dans son intérieur, du moins quant aux familles brésiliennes. Aussi n'ai-je fait connaissance un peu intime avec aucune d'elles, bien que, dans toutes les parties du monde, j'aie eu le talent de me faire assez bien venir dans les familles de chaque pays; j'excepte naturellement ici celles des Brésiliens d'origine allemande. Je dois aussi mentionner avec reconnaissance la réception hospitalière qui m'a été faite dans la maison américaine Maxwell Wright et Ce, bien que la recommandation que j'avais pour elle eût près de trois ans de date.

Nous sommes maintenant en plein océan Atlantique et nous filons droit sur New-York; c'est donc ici que je prends congé du lecteur. Veuille Dieu, qui nous a préservés de tant de dangers, nous accorder un heureux retour!



LE

JAPON ET SES HABITANTS

ESQUISSE ETHNOGRAPHIQUE.

LE

JAPON ET SES HABITANTS

Lorsqu'on examine le vaste bassin de l'océan Pacifique, on est frappé de la grande différence qui existe entre sa moitié méridionale et sa moitié septentrionale. En effet, la moitié située au sud est bornée par deux grands continents dont l'un se termine en pointe effilée et dont l'autre se divise en plusieurs îles; ces deux continents sont séparés par une mer toute parsemée d'îles qui y font, pour ainsi dire, l'effet d'autant de perles; la partie nord, au contraire, forme une immense masse d'eau presque ininterrompue que bornent à l'est la Californie et l'Orégon, à l'ouest l'empire de la Chine.

Ces deux continents ne présentent pas un contraste moins frappant sous le rapport de leur population que sous celui de la répartition de la terre et de l'eau dans les deux moitiés de l'Océan. Tandis que du côté de l'occident une population encore clair-semée habite un pays qui n'a acquis que tout

récemment une certaine importance, la côte de l'Asie est couverte de villes innombrables dont l'histoire se perd dans la nuit des temps.

Les deux continents sont reliés entre eux par une chaîne non interrompue d'îles, dont la plus grande et la plus importante, Niphon, correspond dans l'hémisphère oriental, comme situation géographique et comme étendue à ce que sont les îles Britanniques dans l'hémisphère occidental. Habitée par une population active et intelligente, cette île serait infailliblement aussi prépondérante dans l'océan Pacifique que la Grande-Bretagne dans l'Atlantique, si un système de séquestration rigoureusement suivi ne l'eût mise presqu'en dehors de tout contact avec le reste du monde.

Alors que la science géographique était encore dans l'enfance, cette île lointaine attirait déjà l'attention d'esprits éminents. Nous trouvons dans les relations de voyages de Marco Polo, dont il ne nous est malheureusement parvenu que des fragments, les premières indications, défectueuses il est vrai, sur l'empire de Cipango, et Colomb, cherchant par mer la route occidentale des Indes, croyait l'avoir trouvée lorsqu'il annonçait qu'à une distance de 750 lieues à l'ouest des îles Canaries, la première terre était Cipango nommée Colbou (Cuba), par les indigènes ; en apercevant ces îles toujours vertes des Indes occidentales, il crut se trouver dans les groupes d'îles indiquées sur les mappemondes à l'extrême orient.

C'est aux Portugais que nous devons l'explication de cette erreur et la véritable découverte du Japon par une nation maritime; c'est par eux, ainsi que nous le verrons plus tard, que ce pays éloigné s'est trouvé pour la première fois en contact avec le monde civilisé.

L'empire du Japon est compris à peu près entre le 24° 16′ et le 50° de latitude Nord; le 123° 45′ et le 150° environ est de Greenwich. Il est borné au nord-ouest par la mer d'Ochotzk, au nord-est par la mer du Japon, à l'est, au sud et au sud-est, par l'océan Pacifique.

Le Japon, dans le sens le plus étroit du mot, est formé par trois grandes îles : Niphon, Sikok et Kiousiou, auxquelles il faut en joindre une quantité innombrable d'autres plus petites, parmi lesquelles les plus importantes sont au nord Yezzo, et au midi le groupe de Lew-Chew ou Liou-Kiou.

Les détroits principaux qui se trouvent entre les îles sont : entre Niphon et Kiousiou, le détroit Van der Capellen ; entre Niphon et Yezzo, le détroit de Sangar ou Matsmaye ; entre Yezzo et la presqu'île de Sagalie, le détroit

de la Pérouse, et aux îles Kouriles, le détroit de Laxman ; entre Niphon et la presqu'île de Corée, le détroit de Corée, et enfin, entre Kiousiou et les groupes méridionaux, le détroit de Van Diémen.

De Siebold, d'après les recherches les plus scrupuleuses, évalue la superficie de l'Empire à 7,520 milles carrés répartis ainsi qu'il suit : Niphon 4,081, ou, avec les îles qui l'entourent, 5,306 ; Yezzo 1,286, et 1,295 avec les îles adjacentes ; les grandes Kouriles 88 ; Krafto 699 ; les îles Bonin 5 ; Liou-Kiou 125. Le nombre des habitants est évalué à des chiffres qui varient de 50 à 200 millions ; toutefois ce dernier chiffre paraît être exagéré, et le premier trop faible. Nul pays n'a plus de droits que le Japon à porter le nom de pays montagneux.

Niphon, l'île principale, est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes qui sont en grande partie d'origine volcanique ; plusieurs même contiennent des volcans non encore éteints ; leurs eaux se jettent au sud dans le Pacifique, au nord dans la mer du Japon. Le plus considérable de ces volcans est le Fousi-Yama, nommé aussi Fousino-Yama, situé dans la province de Sourouga. D'après les Japonais, il se serait soulevé en une seule nuit, 285 avant Jésus-Christ, et dans la même nuit, une énorme étendue de terre aurait été submergée dans le voisinage de Miako, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le lac Mitsoo (la grande eau.)

Ce volcan est une immense pyramide d'environ 12,000 pieds de haut ; il est couvert de neige pendant une grande partie de l'année. En l'an 799 de notre ère, il eut une éruption qui dura trente-quatre jours. Les cendres qu'il vomit couvrirent une vaste étendue de terrain, et l'eau en prit une teinte rougeâtre. Il y eut également de violentes éruptions dans les années 800 et 863 après Jésus-Christ. Mais la plus terrible de toutes fut celle de 864 où la montagne était comme entourée d'un cercle de flammes. La dernière éruption eut lieu en 1707, et, depuis cette époque, il ne s'est plus produit aucun phénomène remarquable.

Un autre volcan important est le Wouzendaken, dans l'île de Sinabara ; depuis sa formidable éruption de 1792, il est devenu la terreur des habitants. Cette année-là, la cime de la montagne s'effondra tout à coup, une grande partie de sa paroi fut lancée en l'air et tomba dans la mer, tandis que, du cratère nouvellement formé, il se précipitait un torrent d'eau brûlante qui, submergeant la plaine, entraînait avec lui maisons, arbres et

rochers. Le tremblement de terre qui eut lieu en même temps se fit sentir jusqu'en Chine et au Kamstchatka. (Dernièrement il y a eu, comme on sait, un tremblement de terre à Simoda qui s'est fait sentir aussi à Jeddo.)

Naturellement il se trouve dans ces montagnes un grand nombre de sources minérales dont les deux plus considérables se trouvent au Wouzeudaken; on les nomme Aho-tsigocka Ko-trigok, c'est-à-dire le grand et le petit enfer, et Klaproth dit que les six volcans et les quatre montagnes dans lesquelles se trouvent des sources chaudes sont nommés par les Japonais les dix enfers. Il y a aussi beaucoup de sources de naphte et d'émanations de gaz hydrogène sulfuré.

Dans la formation géologique c'est le basalte et le trachyte qui dominent. Les montagnes sont tantôt isolées, tantôt par groupes, et les vallées débouchent généralement dans des plaines vastes et bien cultivées. Dans les parties pierreuses du pays de montagne, souvent la nature s'oppose au travail du cultivateur et l'on voit d'énormes rochers aux formes étranges s'élever entre des champs péniblement conquis sur un sol presque nu.

Les nombreuses rivières qu'on rencontre ont, comme le comporte la nature du terrain, un cours rapide et peu étendu.

Le climat du Japon est régulier et sain. A cause des vents du nord et du nord-ouest qui soufflent du continent asiatique couvert de glaces, le climat de la côte nord-ouest est en moyenne plus froid que sous les latitudes correspondantes de l'Europe centrale. Dès le 32e degré de latitude nord, c'est-à-dire à peu près sous la même latitude que Gibraltar, il y a de la glace; le lac de Souwa et d'autres qui se trouvent sous le 36e degré de latitude nord, c'est-à-dire à peu près sous la même latitude que Marseille, sont souvent couverts de glace, et au 38e et au 40e degré, la glace est déjà assez forte pour porter les piétons et les voitures qui passent les rivières sur ce pont naturel. Dans l'île de Tlousima, au 34° 12′ de latitude nord, il ne vient plus de riz; près de Matsmaye, dans l'île de Yezzo, le blé réussit très-médiocrement et au nord de Yezzo, au 45e degré de latitude nord, les Aynos, peuplade sauvage, se réfugient dans des cavernes pour se garantir du froid. La côte sud-est, protégée par la chaîne de montagnes qui traverse Niphon dans toute son étendue, jouit d'un climat plus doux, et, par suite, elle est d'une rare fertilité; c'est surtout pendant les mois les plus froids, c'est-

à-dire en janvier et en février que cette différence de température est le plus sensible; tandis qu'à Dezima (Nangasaki), située par 32° 45′ de latitude nord, le thermomètre marque 45 degrés Fahrenheit; à Jeddo, qui est située par 35° 34′, il s'élève à la même époque jusqu'à 51 degrés Fahrenheit. Les plaines au nord-est de Jeddo jusqu'au 38e degré de latitude sont si fertiles qu'on les appelle *le grenier de Jeddo*, et sur presque toute la côte sud-est de Niphon, Sikok et Kiousiou, il y a deux récoltes de riz par an. Le grand nombre de gens qui atteignent au Japon un âge avancé en conservant de la vigueur, semble témoigner en faveur du climat; je dois dire aussi qu'une fois arrivée sur la côte japonaise, il se manifesta une amélioration marquée dans l'état sanitaire de la flotte américaine dont les équipages avaient eu à souffrir du climat malsain de la Chine.

Les nombreuses montagnes qui coupent le pays rendraient stérile, en beaucoup d'endroits, le terrain pierreux, si ces montagnes n'étaient pas cultivées avec un soin extraordinaire; son magnifique climat et l'activité de ses habitants ont seuls fait du Japon un des pays les plus fertiles du monde. Les pentes les plus rapides des montagnes, disposées en terrasses et soigneusement arrosées, donnent encore une riche moisson, et dans certains endroits où il y a à peine de quoi prendre pied, l'on voit encore de petits champs et de petits jardins. L'arrosage des champs est surveillé attentivement par des personnes spécialement chargées de ce soin, qui font couler l'eau des canaux et en donnent à chacun une quantité proportionnée à l'étendue des champs qu'il doit arroser; néanmoins le sol ne serait pas capable de nourrir une aussi grande population si la frugalité des Japonais ne trouvait des ressources incroyables, même dans les contrées les moins fertiles en apparence. Les lacs, les marais, les bois et les pays déserts leur fournissent non-seulement de quoi se nourrir, mais ils ont encore le secret d'y trouver des mets délicats et recherchés. Les poissons, les écrevisses, les crustacés et les nombreuses variétés de varechs sont les principaux éléments d'un repas japonais; les varechs, notamment lorsqu'ils sont bien préparés, donnent d'excellentes soupes; on en fait également des salades, des plats de légumes et des confitures. On mange même des poissons et des reptiles venimeux, et il y a surtout une certaine espèce de serpent dont les Japonais font leurs délices.

Siebold, le botaniste qui a le mieux étudié la flore du Japon, nous fait un

tableau attrayant de la végétation de ce pays. Pendant les mois de février, mars et avril, le sol est déjà convert de fleurs, et même, dans le midi, il y a déjà certains fruits. A cette époque de l'année, j'ai vu dans la baie de Jeddo de magnifiques *Camelia japonica*, d'une hauteur de 25 à 30 pieds, en pleine floraison; se mariant à la belle verdure des champs de blé et de riz, ils faisaient le plus agréable contraste avec la neige qui couvrait les montagnes. En mai, l'activité des hommes rivalise avec l'éternelle puissance créatrice de la nature; un vert tendre repose et réjouit les yeux; mais, en juin, ce vert, prenant une teinte plus foncée et plus pleine, annonce l'approche de l'été. Les bambous, les palmiers et les bananiers déploient leurs élégantes branches, tandis que les orangers et mille autres plantes odoriférantes embaument les airs de leurs doux parfums. En juillet on rentre la première moisson, et les pluies qui tombent immédiatement après, préparent le sol pour les secondes semailles. En septembre et en octobre, les fleurs d'automne ramènent un second printemps; puis vient l'hiver pendant lequel la nature se repose trois mois à peine pour se réveiller, au printemps suivant, toujours belle et toujours féconde.

Certains fruits atteignent une grandeur fabuleuse; ainsi j'ai vu souvent des raves blanches de trois pieds de long; beaucoup de plantes et de fruits du sud sont acclimatés, grâce aux soins des horticulteurs japonais, de sorte que ce singulier pays est devenu par l'industrie de ses habitants le magnifique jardin qu'il est aujourd'hui. La passion des Japonais pour la belle nature est si grande qu'il ne leur suffit pas d'avoir de superbes forêts de châtaigniers, de chênes et d'admirables sapins, entre lequels il pousse une masse de fleurs aux couleurs les plus vives, il leur faut encore au milieu des villes un peu de végétation, et il n'est pas de maison, tant petite soit elle, qui n'ait son jardinet, au moins de quelques pieds, avec des plantes naines.

Les eaux du Japon sont poissonneuses, les oiseaux et les mammifères y sont aussi en abondance. On y trouve le buffle, le bœuf et la vache, mais on ne les emploie que comme bêtes de somme, car des scrupules religieux empêchent les Japonais de se nourrir de la chair de ces animaux. Les chevaux en très-grand nombre sont pour la plupart de petite race mais vigoureux; l'âne, le mulet, l'éléphant, le chameau sont inconnus au Japon; les porcs n'y sont qu'en petite quantité, mais il y a des légions de chiens et

de chats, ces derniers naissant souvent sans queue. Parmi les chiens il est une race très-estimée des Japonais; les chiens de cette race ont le nez court, le front proéminent et de grands yeux saillants.

Il y a dans les montagnes et notamment à l'île Yezzo beaucoup de cerfs et d'ours; ces derniers, à en juger par les pistes que j'ai vues, doivent être de très-grande taille. On rencontre parfois des hyènes et des panthères, ainsi que des lièvres; quant aux renards, ils pullulent. Les fourrés des montagnes sont pleins de sangliers, et les rats et les souris sont une des grandes plaies du pays. Il y a de nombreuses variétés d'oiseaux aquatiques. La chasse du héron est un des plaisirs favoris des Japonais, et le faisan que j'ai rencontré dans les montagnes de la province d'Idzou est incontestablement le plus beau gibier que je connaisse. Les reptiles ne sont pas très-nombreux, mais il y a une incroyable variété d'insectes.

L'origine des Japonais est fort difficile à déterminer; ils se considèrent eux-mêmes comme autochtones et repoussent avec horreur toute idée d'une origine commune avec les Chinois. Kaempfer, Golowin, Klaproth, Meylau, Titsing et Siebold sont en cela d'accord avec eux. Le dernier de ces auteurs présume que les Japonais descendent des hordes tatares qui habitent le nord-est de l'Asie. Toutefois cette opinion est combattue par Kaempfer, Klaproth et Golowin.

Kaempfer les fait descendre, non sans raison peut-être, des premiers habitants de Babylone qui ont émigré à la Corée en traversant l'Asie par un chemin qu'il indique et de là ont été s'établir à Niphon. Il admet que plus tard des Chinois et des Tatars ont pu se mêler à eux, mais, en tout cas, les Japonais diffèrent trop essentiellement de ces deux races pour qu'on puisse leur supposer une proche parenté avec l'une ou l'autre. Leur conformation physique, leur religion, leurs mœurs et coutumes, ainsi que leurs aptitudes naturelles et intellectuelles n'ont aucune analogie avec celles des Chinois, et Siebold aussi bien que Klaproth se prononcent catégoriquement contre une descendance commune des deux peuples.

Les côtes des îles sont habitées par des pêcheurs et des marins, de race

petite et vigoureuse, dont la peau est plus brune que celle des autres Japonais, attendu que souvent ils travaillent tout nus. Cette population est généralement active, bonne et intelligente; le corps assez bien fait, les yeux vifs, les cheveux bruns, le plus souvent d'un très-beau noir, le nez légèrement recourbé, tels sont ses caractères principaux, et tout cela certes constitue une assez belle race.

Dans l'intérieur de Kiousiou, la classe des cultivateurs est celle qui domine; elle est d'un peu plus grande taille, a les pommettes saillantes, le nez épaté, et le coin des yeux se dirigeant légèrement de haut en bas. Il est assez probable que dans cette race domine le sang des Tatars qui, dans leurs expéditions guerrières, se jetaient souvent sur Kiousiou et sur le sud de Niphon.

Les pêcheurs et les cultivateurs des environs des villes ont produit, par leur croisement, ce qu'on appelle les petits bourgeois, qui ont quelques traits des deux races. Les habitants des grandes villes et des plaines ont par tout l'Empire le même air et la même tournure. Ce sont généralement des gens bien faits, dont la taille dépasse souvent la moyenne; ils sont presque tous d'un extérieur agréable, ont la peau très-blanche et de bonnes manières. La plupart de ceux qui ont des prétentions au bon ton et se regardent comme étant d'une condition plus haute, ont été élevés à Jeddo ou ont au moins passé quelque temps dans ce paradis des Japonais. Enfin, au nord de l'île de Yezzo, on trouve la race des Ainos, petite espèce d'hommes qui tiennent le milieu entre les Kanakous des îles de la mer du Sud et les Esquimaux du Nord.

L'histoire du Japon se perd dans la nuit des temps, et elle se cache à ses origines sous les mythes les plus obscurs. Du chaos s'éleva un être suprême embrassant la nature entière, et de lui naquirent deux divinités créatrices qui du chaos firent sortir l'univers. Cet univers fut régi pendant plusieurs myriades d'années par sept dieux consécutifs dont les derniers se marièrent. Un jour, le dieu plongea sa lance au fond des eaux, puis l'ayant retirée il l'éleva en l'air, et le limon qui tomba du bois de cette lance divine forma

l'île d'Onok-Oro-Sima, le Kiousiou d'aujourd'hui; alors le dieu appela à la vie huit mille autres divinités, *dix mille choses* (gorodzso no mono), et il commit à la garde du tout sa fille de prédilection, la déesse du Soleil. Celle-ci régna plus de deux cent cinquante ans, après elle vinrent quatre dieux ou demi-dieux, qui gouvernèrent le monde pendant deux millions quatre-vingt-dix-neuf mille quarante-deux ans. Le dernier de ces dieux épousa une mortelle et laissa un fils nommé Ziou-moo-ten-Woo qui fut le père des Mikados.

Il se passe encore une longue période pour laquelle il n'y a aucune donnée historique exacte, et les chroniques japonaises ne font mention que de quelques grands événements, tels qu'éruptions de volcans, apparition de dragons, guerres, etc., sans aucun ordre chronologique. Le règne de Ziou-moo-ten-woo (le guerrier divin) dura soixante-neuf ans. Il éleva un temple à la déesse du Soleil et fonda l'empire des Mikados. Cette époque correspond à peu près à l'an 660 avant Jésus-Christ.

Pendant plusieurs siècles les Mikados régnèrent seuls et exercèrent le pouvoir le plus absolu. La première cause qui mina et détruisit enfin leur pouvoir, c'est la coutume qu'ils avaient de remettre, jeunes encore, le gouvernement à un fils mineur, pendant la minorité duquel quelques puissants vassaux cherchèrent à s'emparer d'une partie de la puissance souveraine.

Un des Mikados qui avait épousé la fille d'un puissant prince, abdiqua en faveur de son fils mineur, et l'ambitieux grand-père s'empara de la régence et jeta son gendre en prison. Il s'ensuivit une longue guerre civile dans laquelle nous voyons paraître Yoritomo, un des personnages les plus considérables et les plus célèbres du Japon. Il était lui-même du sang des Mikados, et, s'étant constitué le protecteur du souverain emprisonné, il déclara la guerre à l'usurpateur. Après une lutte qui dura plusieurs années, il délivra le Mikado et le rétablit dans son ancienne dignité; celui-ci n'en fit toutefois qu'un usage purement nominal et laissa l'autorité effective entre les mains de Yoritomo, qu'il nomma Zio-i-dai-ziogoun, c'est-à-dire commandant en chef contre les barbares. Après la mort de Mikado, le pouvoir resta entre les mains de Yoritomo, qui, pour se mettre à l'abri des entreprises de plusieurs rivaux dangereux, engagea le pays dans une nouvelle guerre avec la Corée; les princes les plus puissants y eurent des commandements; les uns y périrent, les autres y perdirent leur influence. Yoritomo

régna en réalité pendant vingt ans, et, après sa mort, qui arriva en 1199 ou 1200, son fils hérita de sa dignité et de son pouvoir.

Cela explique comment on se méprend si souvent sur les rapports qui existent entre le Mikado ou Dairey et le Siogoun, c'est-à-dire entre le souverain temporel et le souverain spirituel. Le pouvoir du Mikado ne ressemble en rien à celui d'un pape; et il n'y a entre ces deux souverains d'autres rapports que ceux qui existeraient entre un monarque mineur et un régent.

Comme à la mort d'Yoritomo son fils était mineur, la mère de celui-ci sortit d'un couvent, où elle s'était retirée, pour se mettre à la tête du gouvernement; ce fut le seul exemple d'une femme régente ou impératrice du Japon. Elle est connue dans l'histoire sous le nom d'Amo Siogoun ou Nonne Siogoun.

Bien qu'une grande partie du pouvoir réel soit entre les mains du Siogoun, toutes les apparences du pouvoir sont dans celles du Mikado; il a même une partie de la réalité, ainsi par exemple, c'est lui qui confirme le Siogoun.

Le Japon resta dans cet état jusque vers la fin du XVI[e] siècle, c'est-à-dire jusqu'à la première apparition des Portugais.

Les historiens Japonais rapportent que sous le règne du Mikado Konaro et du Siógoun Yozi Harou dans la douzième année nengo-teubou, le 22 du huitième mois (octobre 1543) il arriva à Tanego-Sciouce, dans la province de Nicimonoo, un navire étranger dont l'équipage, composé de plus de deux cents personnes, avait un aspect étranger et bizarre. Un Chinois, nommé Gahor, qui se trouvait à bord de ce navire, fit savoir par écrit aux Japonais (la langue écrite des deux peuples a quelque analogie) que c'étaient des Naou-Baou, c'est-à-dire des barbares du Sud. Les deux commandants du navire en question sont nommés par les Japonais Monna-Syonkia et Cristo-Monto, noms qui désignent problablement les navigateurs Antonio-Moto et Francesco Zeimoto.

A cette époque le Japon était ouvert; il faisait un commerce actif avec les pays voisins; les étrangers qui apportaient des articles de commerce rares ou inconnus étaient les bienvenus; ils nouaient bientôt des relations étroites avec les Japonais, s'établissaient parmi eux et épousaient leurs filles.

Peu de temps après, nous voyons les Hollandais paraitre de la même

manière, et même un vaisseau anglais sous le commandement d'un certain Adams.

Bientôt aussi vinrent dans le pays nouvellement découvert les missionnaires jésuites qui se mirent à prêcher la doctrine du Crucifié parmi ce peuple si accessible à toute idée nouvelle. Les succès rapides et inespérés des révérends pères remplirent d'étonnement le monde chrétien. Titsing rapporte que le nombre des convertis s'élevait à plus de quatre millions, et que les nouvelles doctrines avaient fait des prosélytes jusqu'à la cour du Mikado et à celle du Siogoun.

Toutes ces belles espérances d'avenir furent étouffées dans leur germe; d'une part, par le zèle aveugle et l'orgueil sacerdotal des missionnaires, de l'autre, par leur rage de s'immiscer dans les affaires politiques et de s'assurer une influence temporelle; une guerre civile éclata, et c'en fut fait pour longtemps des relations amicales de l'Europe avec le Japon.

Deux frères de la famille de Yoritomo se disputaient la dignité de Siogoun. Les grands de l'empire prirent parti pour l'un ou pour l'autre des deux concurrents, ou cherchèrent, à la faveur des troubles, à se rendre eux-mêmes indépendants. Dans la guerre qu'ils se firent les deux compétiteurs perdirent la vie et de puissants vassaux se disputèrent le trône vacant. Après de longues luttes, Nobounga, prince d'Awari, s'empara enfin du gouvernement; il y avait été aidé principalement par un homme de basse extraction nommé Hidi-Yori, qui, en récompense de ses services, fut élevé aux plus hautes dignités; et lorsque Nabounga fut tombé sous le fer d'un assassin, Hidi-Yori lui-même monta sur le trône sous le nom de Taiko-Sama. Cet homme peu ordinaire réduisit de plus en plus la puissance du Mikado, qui n'en garda bientôt que le simulacre. Il soumit la Corée et il était sur le point de subjuguer la Chine, lorsqu'il mourut à l'âge de soixante-trois ans.

Cette mort fut le signal de nouveaux troubles. Hidi-Yori, fils unique de Taiko-Sama, était un enfant de six ans, que son père, avant de mourir, avait essayé de consolider sur le trône en le mariant à la petite-fille d'Idzeya, prince de Mikawa, et en nommant ce prince lui-même régent pendant la minorité; mais celui-ci ne fit usage de la dignité dont le feu Siogoun l'avait revêtu que pour accroître son influence, et il finit par déclarer ouvertement la guerre à celui qu'il avait mission de protéger. L'empereur mineur était particulière-

ment appuyé par les chrétiens qui, à l'instigation des Jésuites, se déclarèrent ouvertement pour lui. On nourrissait l'espoir de convertir un jour à la religion nouvelle le jeune prince qui lui était très-favorable, et, dans le cas où son parti viendrait à triompher, de déclarer cette religion, religion dominante. Mais cette guerre eut une issue funeste. En 1615, Idzeya assiégea dans le château d'Ohosacko, son dernier refuge, l'époux de sa petite-fille et le fit prisonnier. On est incertain sur la manière dont finit Hidi-Yori. Les uns disent qu'il périt au milieu des flammes dans l'incendie de son palais; selon d'autres, il se réfugia dans la province de Satzouma, et ce qui tend à confirmer cette supposition, c'est la position presque indépendante qu'occupent encore aujourd'hui les princes de Satzouma dans les familles desquels les Siogouns vont de préférence chercher leurs épouses.

Les chrétiens furent en butte à de violentes persécutions pendant trois générations; Teitokouri, petit-fils d'Idzeya, porta enfin au christianisme le coup de mort et anéantit avec une rigueur impitoyable ses derniers adhérents. Trente-six mille chrétiens s'étaient jetés dans le château de Sinabora et ils s'y défendaient avec un rare courage et une grande constance. Le 12 avril 1638, le château fut pris, après un siège de trois mois. Dans cette dernière scène de la tragédie, les Hollandais s'acquirent une triste célébrité par l'aide que leur artillerie et leurs vaisseaux prêtèrent aux assiégeants. En 1640, la persécution se termina faute de victimes.

Depuis cette époque, le Japon a été hermétiquement fermé. Les efforts des Portugais qui y envoyèrent de Macao une brillante ambassade, furent complétement inutiles. Le caractère sacré des ambassadeurs ne sut les protéger contre la sévérité de la loi nouvellement rendue, loi par laquelle tout étranger qui mettait le pied sur le sol japonais était puni de mort. L'ambassadeur et sa suite composée de soixante personnes furent décapités, et quelques-uns seulement épargnés pour porter à Macao la nouvelle de l'exécution. Au-dessus des cadavres des suppliciés, on suspendit un avis portant : « Que tant que le soleil luirait, aucun étranger ne pourrait mettre le pied sur le sol du Japon, même comme ambassadeur, sans en excepter le prince des dieux Japonais ou le dieu des Chrétiens qui seraient traités aussi cruellement et peut-être plus encore. »

Les Hollandais, les seuls étrangers qui restaient encore au Japon, furent envoyés d'abord à l'île Firando, où ils établirent une factorerie; mais, plus

tard, on éleva dans le port de Nangasaki l'île artificielle de Dezima, sur laquelle la compagnie hollandaise, qui ne doit pas se composer de plus de sept personnes, est encore aujourd'hui dans une espèce de demi-captivité.

On ne saurait nier que, pour le Japon, cette séquestration complète n'ait été très-avantageuse. Le Siogoun s'affermit, les luttes des partis cessèrent, les mœurs se simplifièrent par l'exclusion de toute influence étrangère, et, pour donner aux lois plus d'autorité, le pays tout entier fut enveloppé dans un système d'espionnage si complet qu'une nouvelle guerre civile devint presque impossible.

Le Japon est maintenant un empire féodal dans toute la force du terme. Le Mikado ou Dairey, comme successeur des dieux, est en même temps le propriétaire et le souverain du peuple, le Siogoun en est le régent et, comme nous l'avons déjà dit, il a réduit à une simple apparence le pouvoir du Dairey.

A l'exception de quelques petits domaines de la couronne, le pays est divisé en provinces gouvernées par des princes héréditaires, et ces provinces se subdivisent à leur tour en petits fiefs.

D'après Siebold, le gouvernement est dirigé par un grand conseil de treize membres dont cinq sont des princes, et les huit autres des nobles. Chacun de ces conseillers a son département spécial. Toutes les affaires publiques sont soumises à ce conseil. Il confirme les sentences de mort, nomme les grands dignitaires de l'empire, et se tient constamment en rapport avec les autorités provinciales. Lorsqu'une question a été mûrement examinée, on la soumet à la décision du Siogoun. Généralement il approuve, mais dans le cas où, soit caprice, soit qu'il trouve la mesure prise préjudiciable, il refuse son assentiment, il est formé un tribunal suprême qui tranche la question; ce tribunal se compose des plus proches parents du Siogoun, auxquels se joint ordinairement l'héritier du trône lorsqu'il a l'âge voulu. La décision de ce tribunal est sans appel. Si elle est contraire au Siogoun, celui-ci ne peut plus retirer son *veto*, mais il est obligé d'abdiquer en faveur de son héritier légitime et d'aller habiter certains châteaux, situés dans plusieurs parties du pays, où il rentre dans la vie privée. Dans le cas contraire les conséquences sont plus graves; le conseiller ou les conseillers qui ont défendu le plus chaudement les résolutions prises, quelquefois le conseil des ministres tout entier, sont obligés d'accomplir le hara-kiri,

c'est-à-dire de s'ouvrir le ventre. Nous verrons plus tard comment cela se pratique.

Il paraît que de tout temps le Siogoun s'est vivement préoccupé de la puissance des différents princes et qu'il a soin de la maintenir dans des limites convenables, en pratiquant de temps à autre à leur bourse des saignées salutaires. Il oblige les princes à résider à Jeddo un an sur deux ou six mois chaque année; de plus, leurs familles y sont continuellement gardées comme otages. En outre, ils sont soumis en toutes circonstances à un cérémonial sévère, ne peuvent quitter leurs palais qu'à certaines époques et en observant certaines formalités, n'avoir de relations qu'avec certaines personnes; enfin, ils sont toujours entourés d'espions qui adressent des rapports à Jeddo sur toutes leurs actions, même les moins importantes. Ces misérables toutefois courent de grands dangers à faire leur métier, souvent même ils y perdent la vie, notamment à Satzouma, sans qu'on s'en inquiète beaucoup à la cour. On aime la trahison, mais on n'aime pas les traîtres.

De même on veille à ce que les chefs de principautés limitrophes ne se trouvent pas en même temps dans leurs provinces; toute jalousie naissante est soigneusement entretenue (tout comme chez nous), et l'on s'efforce notamment de diminuer leurs ressources financières, ce à quoi l'on arrive par divers moyens. L'entretien de l'armée dont chaque prince doit payer une partie fournit une occasion excellente pour atteindre ce but. Le profit que rapportent diverses choses revient à l'empereur, tandis que les princes doivent en supporter les frais; parfois aussi une ville riche, comme Naugasaki par exemple, est déclarée domaine de la couronne. Les princes de Fizen et Tsikousen doivent ,à leurs frais, entretenir la baie de manière qu'elle soit toujours navigable. Le nombre des troupes ayant été diminué par suite de la longue paix, on a recours à d'autres moyens pour s'emparer des économies qui proviennent de cette réduction de l'armée. On force les princes à dépenser des sommes énormes pendant un séjour à Jeddo. Le Siogoun leur envoie un présent de peu de valeur et ils doivent lui faire en échange des cadeaux ruineux; un héron blanc, reçu de la main du Siogoun, oblige celui qui a été l'objet de cette faveur à la payer de presque la moitié de sa fortune. Si toutes ces tentatives échouent contre une fortune immense ou une pénétration peu commune, on a recours alors à un dernier moyen qui est infaillible. Le Siogoun s'invite chez sa victime ou bien il lui fait donner par

le Mikado une haute position honorifique; or, jusqu'ici, les fortunes les plus colossales n'ont pu résister aux frais qu'entraine la réception d'un pareil hôte, ou la nouvelle dignité créée tout exprès pour le malheureux qu'on veut dépouiller.

L'unique ressource qui reste aux princes, c'est d'employer les mêmes procédés vis-à-vis de leurs vassaux qui à leur tour remplissent leurs coffres vides en vidant les poches de leurs subalternes.

Le Siogoun n'a pas sur les princes le droit de vie et de mort, mais il peut les forcer, du consentement du Mikado, à abdiquer en faveur de leur successeur. Les provinces et les villes qui forment les domaines de la couronne sont administrées chacune par deux gouverneurs dont l'un habite Jeddo, et dont l'autre réside dans sa province, tandis que sa famille est retenue à Jeddo comme otage. Il y a entre leur pouvoir et celui des princes cette différence que ces derniers dans leur province ont le droit de vie et de mort, tandis que les gouverneurs doivent, lorsqu'il s'agit d'une affaire capitale, en référer à Jeddo et attendre la décision qui est prise dans cette capitale.

Chaque gouverneur a deux secrétaires et plusieurs *gobanyosis*, ou agents de police, parmi lesquels il y a des *banyosis* ou officiers de paix.

Tous ces fonctionnaires sont naturellement entourés d'espions et espions eux-mêmes pour la plupart.

Pour faire fonctionner parfaitement le système d'après lequel on rend un individu responsable des actions d'un autre, le chef de la famille est en même temps le surveillant de la maison; toutes les cinq maisons ont un surveillant particulier qui doit faire son rapport au Kachina ou surveillant de la rue, lequel adresse à son tour son rapport à un Ottono ou surveillant de district qui le remet au magistrat; de sorte qu'une moitié de la nation surveille l'autre. Il y a des peines édictées contre ceux qui font des rapports incomplets, et dans beaucoup de cas la peine n'atteint pas seulement le coupable mais toute sa famille. Lorsqu'un membre d'une famille est en prison, il est souvent interdit à la famille entière d'avoir aucune relation avec le dehors. Si c'est un fonctionnaire, il est suspendu pendant le temps de son emprisonnement; si c'est un marchand, on ferme sa boutique. En certains cas, pour un assassinat, par exemple, on consigne pour un certain temps toute la rue et l'on cloue même les portes des maisons. Chaque rue est munie

de portes qui se ferment à la nuit, et les veilleurs ont leurs postes déterminés où ils frappent les heures sur une petite planchette. On se sert, pour indiquer les heures de garde, d'une mèche qui brûle lentement et qui est divisée en plusieurs parties; le temps qu'une de ces parties met à brûler est celui d'une garde.

Bien qu'il n'y ait pas au Japon de castes proprement dites, la population se divise cependant en huit classes différentes qui sont pour la plupart héréditaires.

La première classe est celle des princes ou Kok-siou.

La deuxième, celle des nobles; ils font le service militaire et c'est parmi eux qu'on choisit les hauts fonctionnaires.

La troisième classe est celle des prêtres.

La quatrième et la cinquième classe se composent des samorai ou soldats, les vassaux des nobles. En raison de la longue et profonde paix dont jouit le Japon, leur service se borne à occuper les points de la côte où se fait la surveillance militaire, et à fournir des gardes d'honneur pour les princes. Cette classe a beaucoup de privilèges et paraît jouir d'une grande considération.

Les classes ci-dessus, à l'exception de celle des prêtres, ont le droit de porter deux sabres, un long, passé presque horizontalement dans la ceinture, et un petit qui ressemble à un poignard et qui se dirige plus dans le sens vertical. Dans les grandes circonstances, ces classes ont le droit de porter des pantalons amples, dont l'étoffe est souvent très-précieuse, ce qui n'est pas permis aux classes inférieures.

La sixième classe est celle des grands négociants qui forment la bourgeoisie; ils achètent souvent la permission de porter le petit sabre.

La septième classe se compose des petits marchands ou détaillants, des artisans et des artistes; ces derniers étant en quelque sorte considérés comme artisans.

La huitième classe comprend les cultivateurs, les manœuvres et les journaliers; ceux-ci paraissent vivre dans une dépendance absolue, et leur position est à peu près la même que celle des serfs.

A ces huit classes il faudrait en ajouter encore une neuvième, celle des tanneurs et des corroyeurs. L'horreur qu'éprouvent pour tout ce qui est mort les sectateurs de Sinto et de Boudha, fait que les gens de cette

classe sont presque considérés comme les parias de la société japonaise.

Les lois du Japon sont très-sévères et font peu de différence entre les criminels quel que soit leur rang.

On porte les nouvelles lois à la connaissance du peuple, en les faisant publier à haute voix, dans chaque ville ou village, après quoi on les affiche à un endroit désigné à cet effet. Les délits politiques sont punis avec une sévérité excessive et souvent on fait subir aux accusés les tortures les plus cruelles pour leur arracher l'aveu de leur culpabilité. La peine de mort entrainant la confiscation des biens, dans les cas où il n'y a pas d'espoir d'un acquittement, les amis et les parents de l'accusé cherchent à le soustraire par la mort à l'exécution qui l'attend; pour cela, on corrompt les juges qui font donner la question au prévenu; le bourreau lui porte un coup mortel avant qu'il ait fait aucun aveu, et comme, aux yeux de la loi, sa culpabilité n'était pas encore prouvée, on rend son cadavre à sa famille. Le genre de torture qu'on emploie, lorsque l'accusé ne peut pas être convaincu de son crime par d'autres preuves, est extrêmement cruel. D'ailleurs, les juges sont très-habiles à découvrir la vérité au moyen d'interrogatoires et de confrontations.

Lorsqu'un accusé a été condamné à mort, on le lie sur un cheval, et on le conduit ainsi au lieu du supplice; tout le long du trajet on crie devant lui le crime pour lequel il a été condamné, et on lui tient devant la figure une bande de toile sur laquelle ce crime est écrit. Pendant ce dernier trajet tout le monde peut lui offrir des rafraîchissements. Les juges et les magistrats en grand costume occupent les places d'honneur. Le bourreau présente au coupable une coquille remplie de sacki (arac) et quelques autres rafraîchissements; ensuite il le fait s'agenouiller; un valet du bourreau, placé derrière lui, lui tient les mains un peu élevées, ce qui lui fait baisser la tête, et le bourreau la lui tranche d'un coup de sabre. Il doit y avoir encore d'autres genres d'exécution plus cruels, mais ni moi ni aucun étranger n'a jamais eu l'occasion d'y assister.

C'est ici le lieu de dire quelques mots du hara-kiri (heureux trépas), c'est-à-dire, de l'usage de se donner soi-même la mort. Comme le supplice du condamné fait rejaillir la honte de sa mort sur toute sa famille, et que tous ses biens sont confisqués, on a coutume de se soustraire au supplice par le suicide. L'individu qui veut se suicider rassemble sa famille autour

de lui, il lui fait ses adieux, et avec un couteau court que chacun conserve soigneusement pour cet usage, il s'ouvre le ventre, tandis que son écuyer lui coupe la gorge. De cette manière le crime est regardé comme expié, et la mémoire du mort est honorée comme celle d'un homme brave et courageux.

Les prisonniers ordinaires sont gardés dans des cellules séparées et traités d'une façon supportable; mais les grands criminels sont pêle-mêle dans une grande salle; on ne leur donne ni lits ni draps, leurs aliments sont grossiers, et au lieu de l'écharpe de coton ou de soie que chaque Japonais porte sur le corps autour des hanches, on leur en passe une de paille en signe d'infamie.

Les cérémonies occupent presque la moitié de l'existence des Japonais. Il y en a pour chaque circonstance, et l'acte le plus futile s'accomplit selon certaines formes prescrites. La position des femmes, bien qu'elles soient subordonnées aux hommes, est plus supportable que dans aucune autre partie de l'Asie; elles ont leur place dans la société et partagent les amusements de leurs époux et de leurs pères. Elles jouissent de beaucoup de liberté, mais il paraît qu'elles n'en abusent pas souvent. On dit que les femmes des classes moyennes et élevées ont un haut degré de moralité, et, autant que j'ai pu en juger par le peu de rapports que j'ai eus avec elles, elles se montrent enjouées et exemptes de contrainte, mais elles savent toujours se tenir très-habilement dans les limites des convenances. Il y a chez les plus simples d'entre elles une certaine élégance et même de la coquetterie, et d'anciens auteurs qui se sont trouvés en rapport à Jeddo avec des femmes de haut rang, vantent le tact parfait dont elles font preuve comme maîtresses de maison. Dans l'intimité du foyer domestique, l'existence des Japonaises se rapproche davantage de celle des femmes d'Asie; elles sont sous une espèce de tutelle et dépendent entièrement de leur époux. Outre son épouse légitime le chef de famille a le droit d'entretenir autant de concubines que bon lui semble; il a également le droit de renvoyer son épouse à son gré, mais il est obligé de l'entretenir conformément à sa condition, à

moins qu'il n'y ait séparation légale, comme, par exemple, pour adultère, stérilité, etc.

Bien que la femme ait la direction du ménage, elle ne prend cependant que très-peu de part aux affaires de son mari. Elle est considérée plutôt comme un précieux joujou que comme la compagne de l'homme destinée à partager ses plaisirs et ses peines.

Lorsqu'un homme, disent les Japonais, visite l'appartement de sa femme, il veut laisser les soucis à la porte et se livrer tout entier au plaisir.

Dès qu'une femme s'aperçoit qu'elle va devenir mère, on lui enroule avec force cérémonies une bande de crêpe rouge autour des hanches, dans la pensée superstitieuse que si la mère n'était ainsi enveloppée, l'enfant lui prendrait toute sa nourriture et qu'elle mourrait de faim. Cet usage doit venir de la veuve d'un Mikado qui, étant dans un état de grossesse très-avancée, retarda la naissance de son enfant au moyen d'une écharpe de ce genre, se mit à la tête de l'armée et conquit la Corée. Cette écharpe ne se quitte qu'après l'accouchement. Pendant les neuf jours qui suivent sa délivrance, la mère reste assise sur son lit, soutenue par trois sacs de riz, un sous chaque bras et un derrière le dos; durant cent jours, elle est traitée comme malade, et, au bout de ce temps, elle va au temple pour rendre ses actions de grâces et accomplir les vœux qu'elle a pu faire.

L'enfant nouveau-né est immédiatement plongé dans un bain, puis on le laisse tout nu jusqu'au jour où on lui donne son nom, c'est-à-dire, pour les garçons trente-et-un jours, et pour les filles, trente jours après la naissance. L'enfant est porté au temple en procession solennelle. Un serviteur présente au prêtre d'une main un présent, de l'autre, trois bandes de papier contenant différents noms, le prêtre proclame celui de ces noms qui a été accepté par la divinité, il place sur l'enfant la bande qui le porte et l'asperge d'eau, tandis que les instruments de musique mêlent leurs sons à celui des bassins. Le même jour, l'enfant qu'on baptise est encore porté dans plusieurs autres temples, et, avant de rentrer à la maison, on le présente aux plus proches parents de son père qui lui font un présent de chanvre (symbole de longévité), de talismans, de reliques, etc.; si c'est un garçon, ils y joignent deux éventails, des sabres comme symboles de courage; si, au contraire, c'est une fille, on lui donne des coquillages de couleur ou des écailles de tortue, symboles de beauté et de grâce. A l'âge de deux ans, l'enfaut est revêtu

d'un habit de cérémonie, on le mène encore au temple et il reçoit un nouveau nom.

L'éducation des enfants se fait d'une manière très-sévère, et les écoles élémentaires sont fréquentées en commun par eux des deux sexes. On leur y apprend la lecture, l'écriture et les premiers principes de l'histoire de leur pays; c'est à cela que se borne l'éducation des classes pauvres. Les enfants des riches et des personnes de qualité fréquentent encore une espèce d'université où on leur enseigne principalement les innombrables règles des cérémonies qui accompagnent chez les Japonais les moindres actes de la vie.

Une connaissance exacte du calendrier, ainsi que des jours heureux ou malheureux pour commencer une entreprise, fait également partie d'une éducation complète, on y joint encore quelques notions de mathématiques, ainsi que des leçons de gymnastique et de maintien; on enseigne même aux jeunes Japonais le hara-kiri, ainsi que la manière d'accomplir avec le décorum voulu cette héroïque opération; de plus on leur apprend les différentes circonstances dans lesquelles il est tout à fait indispensable de se donner la mort. On apprend aux jeunes filles à faire des travaux de femme et à tenir le ménage; souvent aussi elles étudient la littérature japonaise, et l'histoire du Japon cite des exemples de femmes qui ont eu une grande célébrité dans la littérature nationale, laquelle est d'ailleurs très-simple.

A quinze ans, l'on considère l'éducation comme terminée; le jeune homme prend sa place dans la société, et se rase la tête à la mode japonaise dont voici la description : La partie supérieure de la tête, depuis le front jusqu'à l'occiput, est rasée, les cheveux restants sont ramenés sur le sommet du crâne où ils forment une petite queue dont l'extrémité, longue de trois à quatre pouces, est placée en avant sur le haut de la tête qui se trouve à nu; à cette occasion l'on change encore de nom, mais ce n'est pas, à beaucoup près, la dernière fois; toute élévation de rang entraîne un nouveau changement de nom, et comme on regarde comme irrévérencieux qu'un inférieur porte le même nom que son supérieur, le premier est forcé, s'il plaît à son supérieur de prendre son nom, d'en chercher un autre, ce qui peut entraîner un changement de noms dans toutes les branches d'une administration. On se marie jeune, et l'on a une grande horreur pour les mésalliances; il arrive assez souvent que des jeunes gens sont mariés par leurs parents sans s'être jamais vus.

Si un jeune homme recherche lui-même une jeune fille en mariage, il fait connaître ses sentiments à l'objet de son choix en plantant devant la maison de ses parents une branche d'*éclastrus alatus;* si ce signe reste inaperçu, c'est que la proposition est rejetée; elle est acceptée dans le cas contraire. Si la jeune demoiselle veut faire connaître qu'elle partage l'amour qu'elle inspire, elle se noircit les dents. Le prétendu envoie à sa fiancée des présents selon sa fortune, et la fiancée les donne à ses parents comme marque de reconnaissance pour l'affection qu'ils ont eue pour elle et l'éducation qu'ils lui ont donnée. La fiancée est alors livrée à son époux avec la dot qui consiste ordinairement en ustensiles de cuisine et en mobilier; ce dernier, dans un pays où l'on ne connaît ni tables, ni lits, ni chaises, se compose presque exclusivement de fines nattes dont on couvre le plancher. Fitsing prétend que le mariage n'est accompagné d'aucune cérémonie religieuse; cependant Meylan, Tinter et Ehrenberg prétendent le contraire, et ce dernier décrit même la cérémonie tout au long.

Lorsque la fiancée quitte la maison de son père pour aller dans celle de son époux, elle est couverte d'un long voile blanc indiquant qu'elle est morte pour sa famille, qu'elle ne doit plus vivre que pour son mari et renoncer désormais aux jeux de son enfance. Arrivés à la maison conjugale, tous s'asseyent dans la grande salle décorée d'ornements emblématiques, le fiancé et la fiancée occupant le haut bout; ils sont entourés des garçons et filles d'honneur que les Japonais nomment les *papillons;* on se porte réciproquement des santés avec force cérémonies, et la journée se passe à banqueter et à boire. Trois jours après la noce, les jeunes époux vont rendre visite aux parents de la fiancée.

Les Japonais sont sociables; ils aiment à festiner, bien que d'une manière très-frugale, et à se rendre en pique-nique à de beaux endroits de la campagne où ils dînent à l'ombre; boire du thé en fumant est un de leurs plus grands plaisirs. Comme stimulant, ils font usage de sacki; c'est une boisson très-capiteuse que l'on extrait du riz; selon la proportion des ingrédients qu'on y ajoute, elle prend différents goûts, depuis celui de l'arak jusqu'à celui d'un léger vin muscat.

On se porte réciproquement des santés et l'on mange, comme en Chine, avec des *chop-stecks* ou petits bâtonnets qui se tiennent entre le pouce et l'index. Les mets sont coupés en tout petits morceaux et pré-

sentés à chaque convive sur une petite soucoupe de laque ou de porcelaine, placée elle-même sur une assiette; à côté se trouve une autre soucoupe contenant du riz et un petit flacon de sacki. On boit aussi du thé pendant le repas, de l'eau rarement, presque jamais. Dans les grandes fêtes, l'hôte fait montre de sa richesse en étalant ses porcelaines et ses services de laques; la décoration de la salle est l'affaire principale, le repas lui-même n'est guère qu'un accessoire.

Les Japonais sont grands amateurs de musique. Lorsque nos musiciens du vaisseau amiral venaient jouer à terre, ils attiraient toujours une foule énorme autour d'eux. Les Japonais ont eux-mêmes des instruments de plusieurs sortes, parmi lesquels je n'ai vu, pour ma part, que le luth, la guitare, une flûte très-simple et des timbales. On joue du luth au moyen d'une espèce de spatule de corne; cet instrument sert à accompagner les rapsodies ou chants mélancoliques. Les danses sont exécutées exclusivement par les femmes; ce sont des espèces de pantomimes auxquelles les hommes assistent seulement comme spectateurs.

Les cartes et les dés sont défendus; mais on aime beaucoup les échecs, toutefois ce jeu diffère essentiellement de celui qui, chez nous, est connu sous ce nom. Le jeu de balle, les cerfs-volants, le tir à l'arc et les jeux innocents sont très en faveur, ainsi que les promenades en gondole sur les lacs et les rivières, souvent à la lueur de lanternes de couleur; toutefois, on observe dans tous ces divertissements un très-grand décorum. Lorsque, dans un repas, les convives sentent que le sacki leur monte à la tête, ils avalent quelques tasses de thé pour se remettre d'aplomb, et s'ils ne peuvent y réussir, ils se retirent discrètement à l'écart et vont faire un somme. Je n'ai jamais rencontré d'ivrognes dans les rues.

Le costume des Japonais varie selon la condition des personnes. Le vêtement qui se porte par-dessous tous les autres est généralement un large cafetan tombant jusque sur les mollets; en été, il est de colonnade légère, en hiver, on le double de ouate. Les basses classes n'ont souvent pas d'autre vêtement, et, même en hiver, il n'est pas rare qu'elles le quittent pour tra-

vailler. Tout le monde porte autour des reins une écharpe d'environ six pouces de large; les personnes d'un certain rang la portent de soie, chez les autres, elle est faite d'une étoffe commune. Les soldats et les gens de la classe moyenne portent des pantalons collants dans lesquels on rentre le bas du cafetan. Les personnes qui en ont le droit portent dans une large écharpe, enroulée autour des hanches, les deux sabres dont j'ai déjà parlé, mais ils sont si gênants qu'on doit les ôter pour s'asseoir. Le vêtement de dessus est un second cafetan, plus court que le premier, avec de larges manches dont les bouts sont cousus ensemble et forment une espèce de poche. Chez les personnes de qualité, le cafetan est d'une étoffe noire qui ressemble à du crêpe, les basses classes le portent de couleur claire, souvent bleu. Sur les manches, les épaules et le dos sont des blasons, celui de l'empereur, du prince ou du noble dans la suite duquel se trouve la personne, à moins qu'elle ne soit noble elle-même. Les bas se composent d'un morceau de coton cousu, ils vont jusqu'à la cheville où on les attache; le gros orteil est séparé des autres pour faciliter le port des sandales qui ne sont assujetties que par deux petits cordons de paille, passant sur le cou-de-pied, entre le gros orteil et le second. Ces sandales sont le plus généralement en paille et la finesse du travail en fait souvent un objet de luxe; lorsque le temps est très-humide, on se sert de sandales de bois garnies de talons très-élevés, ce qui les fait ressembler à des petites échasses.

Dans les circonstances solennelles, les personnes que leur naissance y autorise portent des pantalons très-amples qui sont souvent de brocart tres-précieux, brodés d'or et d'argent, avec une bordure de velours en bas. Cette partie du costume est l'objet d'une recherche parfois extravagante, et plusieurs des fonctionnaires qui, pendant les négociations à Yokahouma, vinrent presque chaque jour à bord, se montrèrent six jours de suite avec des pantalons différents. Les gens pauvres qui veulent déployer un grand luxe, louent pour un jour à un tailleur des pantalons de ce genre. Dans les grandes cérémonies on porte, au lieu du large cafetan noir, un autre vêtement de forme assez bizarre; il a, comme les dalmatiques des prêtres catholiques, deux espèces d'ailes qui passent sur les épaules et sont souvent retenues par des tresses d'or.

Les femmes portent un long cafetan qui tombe jusqu'à la cheville; chez les femmes des hautes classes, il traîne même jusqu'à terre, et est retenu par

une ceinture. Selon le temps, on met deux, trois, et même plus de ces cafetans l'un sur l'autre, quelquefois certaines dames en mettent jusqu'à trente, chacun avec sa ceinture. La dernière ceinture, celle qui se porte à l'extérieur, est souvent un objet de luxe; elle a jusqu'à douze pouces de large, est faite de belle soie richement brodée, et forme derrière le dos une longue traîne. Les cheveux, généralement noirs et brillants, sont ramenés sur le sommet de la tête où chaque femme les arrange à sa fantaisie en tresses plus ou moins larges; ils sont ornés de rubans de couleurs vives, de petits peignes d'écaille et d'aiguilles bariolées. Sur le sommet de la tête on ménage une petite tonsure de la même grandeur que celle de nos prêtres, et pour faire paraître la chevelure plus abondante, on met souvent par-dessous des rouleaux de laiton. On se farde jusqu'à l'excès, aussi bien en blanc qu'en rouge; les femmes mariées se peignent les lèvres avec du rouge de safran; cela leur donne à la longue une couleur bleue, ce qui paraît être le *nec plus ultrà* de la beauté chez les Japonais. On emploie pour se colorer les dents des substances si mordantes que, pendant l'opération, on doit protéger les gencives en les couvrant d'une matière visqueuse.

Les maisons sont généralement en bois; à l'intérieur des châssis tapissés glissent dans des rainures, de sorte qu'on peut, à volonté, diviser la maison en plusieurs appartements ou bien n'en faire qu'une seule et grande pièce. Le plancher est couvert de nattes d'une certaine grandeur déterminée par la loi; au lieu de fenêtres, on a des cloisons garnies de papier transparent; du reste, le papier joue au Japon un très-grand rôle, on en fait même des mouchoirs de poche, et, lorsqu'il est verni, des manteaux imperméables et des parapluies. En hiver on place, au milieu de la chambre, une chaufferette et l'on fait la cuisine sur un feu ouvert. La nature inflammable des matériaux qui entrent dans la construction des maisons, ainsi que l'imprudence des Japonais occasionnent beaucoup d'incendies. Pendant notre séjour dans la baie de Jeddo, il ne se passa presque pas une seule nuit où le ciel ne fût éclairé sur quelque point par des lueurs sinistres; Kaempfer, entre autres auteurs, parle des incendies épouvantables qui jadis désolaient les villes et dont un réduisit en cendres la plus grande partie de Jeddo.

Il y a, pour parer à ce danger, des compagnies de pompiers organisées militairement; elles ont leurs postes où elles montent la garde, et à côté sont les magasins de pompes, de seaux et d'échelles. Dès qu'on donne le signal

d'alarme, le commandant du poste le plus voisin se rend avec ses hommes sur le lieu de l'incendie et il y plante son drapeau. La compagnie qui arrive la seconde ne peut prendre part aux travaux qu'avec la permission de la première, et comme on est très-fier dans ce pays d'avoir éteint un incendie, il arrive souvent qu'on se dispute, les armes à la main, l'honneur d'y contribuer pour la plus grande part.

Toutefois il faut un motif aussi puissant que celui-là pour qu'on en vienne à se battre à l'arme blanche, car, en temps de paix, les lois punissent sévèrement ceux qui tirent leur sabre.

Les ganybirsis ou agents de police portent, outre leurs sabres, un petit bâton d'airain muni d'une sous-garde pour désarmer au besoin les malfaiteurs qui leur opposent de la résistance. Les pointes des lances et des autres armes sont dans un fourreau, et ce ne fut qu'après nous être mis sur un pied assez intime avec les Japonais, que nous pûmes les décider à nous montrer les lames de leurs sabres; elles étaient d'acier fin mais cassant, et si tranchantes qu'elles coupaient aisément la feuille de papier la plus mince. L'épreuve décisive qu'on fait subir à une lame pour s'assurer de sa qualité consiste à jeter une citrouille mûre sur une eau qui coule lentement et à la couper en lui présentant la lame. Les lames célèbres se transmettent de génération en génération et sont très-estimées. Le premier interprète Maryama Yenarky possédait un sabre qui remontait au temps d'Yscaya, c'est-à-dire à deux cents ans. Les Japonais ont encore des hallebardes avec des haches ou lames en forme de couteaux, des arcs et des flèches dont ils se servent avec une grande habileté, et des fusils à mèche à canons rayés; j'ai vu plusieurs de ces fusils. Un petit détachement d'environ cent hommes était armé de mousquets d'infanterie à percussion, les uns de fabrication hollandaise, les autres d'imitation japonaise; j'ai vu également deux pièces de campagne de trois ou de quatre, de fabrication étrangère. Les pièces fondues au Japon même sont cachées avec tant de soin qu'il est impossible de les examiner de près; toutefois elles doivent être d'un travail assez médiocre et de plus très incommodes, car, à chaque fois qu'on les charge, il faut dévisser la chambre. Les obusiers de douze, du capitaine Dahlgunn, avec lesquels on tire huit coups à la minute, firent l'admiration des Japonais, et ils reçurent avec de grandes marques de reconnaissance celui que nous leur donnâmes.

Les fortifications étaient également très-primitives ; elles avaient d'énormes meurtrières et, comme celles des Chinois, elles n'étaient défendues ni sur les côtés ni par derrière. Au-dessus des parapets il y avait des bandes d'étoffe à raies noires et blanches, et comme elles étaient sur plusieurs rangs, à peu d'intervalle les unes des autres, elles pouvaient aisément arrêter des flèches ou des balles de fusil. Ce genre de défense a fait dire à quelques voyageurs que les Japonais élevaient des décorations en toile imitant des fortifications pour effrayer les étrangers.

Les selles des chevaux sont étroites, malcommodes, garnies d'énormes étriers où l'on n'entre pas seulement le pied mais une partie de la jambe. En voyage on attache à droite, à gauche et en arrière de la selle des coffres et cassettes contenant toutes sortes d'objets nécessaires, et le voyageur se pose, les pieds croisés, sur un coussin étendu sur la selle. Toutefois on se sert ordinairement en voyage du kayou ou du norimon, deux espèces de chaises à porteurs, la première ouverte, et l'autre fermée. On s'y assied, les jambes croisées, et l'on est porté sur les épaules de deux ou de quatre hommes dans ce singulier véhicule qui, pour nous autres étrangers, était plutôt un instrument de supplice qu'une commodité.

Comme dans les koung-kwas, ou auberges, on ne fournit que le logement et la nourriture, les Japonais portent avec eux en voyage une masse de bagages et d'objets de toute espèce dont ils pourraient avoir besoin, de sorte que, tout étant porté à dos d'homme, la suite d'un voyageur de qualité devient quelque chose d'effrayant. Il y a des personnes très-prévoyantes qui, entre autres articles de voyage, emportent avec elles un cercueil, afin d'être sûres qu'en cas de mort, on pourra les enterrer convenablement. Lorsque plusieurs personnages de très-haut rang se rendent à la même époque à Jeddo ou à Miako, ils ont soin de faire préparer leurs logements longtemps à l'avance aux endroits convenables, afin qu'il n'y ait pas d'encombrement, ce qui arriverait si deux suites nombreuses se rencontraient dans la même auberge. Comme on change de porteurs à chaque station ainsi qu'à certaines rivières où les ponts sont impraticables, et où il y a des postes particuliers en permanence pour passer les voyageurs d'une rive à l'autre, comme, en outre, le nombre des auberges est énorme, il est aisé de se figurer quelle quantité de gens vivent des voyageurs.

Il y a, en outre, une espèce de poste aux lettres pour le service de l'em-

pereur. Des coureurs stationnent sur différentes lignes à des intervalles déterminés. La dépêche est portée par un de ces coureurs à la station voisine; là il la jette au coureur suivant à qui il lui crie en même temps le lieu de destination; ce second coureur se rend à une troisième station et ainsi de suite, de sorte que les nouvelles parviennent des extrémités les plus éloignées de l'empire à la capitale dans un temps relativement très-court. Sur les cartes géographiques sont marqués d'une manière assez naïve et toute particulière les villes, les villages, les rivières, les temples célèbres, etc.; il y a en outre, pour la commodité des voyageurs, des espèces de petits livrets dans lesquels on indique les bonnes auberges, leurs prix, les distances de certaines stations, les tarifs des porteurs, des chevaux, des bateaux qui font le passage, etc., de façon que le voyageur peut calculer exactement le temps et l'argent qu'il lui faudra pour faire son voyage. Ces livrets qui remplacent nos annonces de journaux font aussi des réclames en faveur de tel ou tel établissement qu'on recommande à l'attention du public. En même temps les propriétaires des auberges font tout ce qu'ils peuvent pour attirer chez eux les voyageurs et les garder le plus longtemps possible; il paraît même que souvent de jeunes et jolies servantes contribuent pour leur bonne part à retenir l'hôte un jour de plus et à lui faire désirer de bientôt revenir.

C'est ici le lieu de parler d'un genre d'établissements qui, d'après les récits concordants d'un grand nombre de voyageurs, tiennent le milieu entre un pensionnat de jeunes filles et un lieu d'amusement. C'est ce qu'on nomme les maisons de thé où vivent souvent ensemble plusieurs centaines de femmes. Extérieurement, ces maisons ressemblent à un restaurant où l'on va prendre du thé, du sacki et autres rafraichissements, entendre de la musique, et chercher des distractions de tout genre. Lorsque de pauvres gens ont une fille un peu gentille, ils la livrent dans un âge très-tendre au maître d'une de ces maisons. Celui-ci donne à l'enfant une éducation soignée, et, pour en payer les frais, l'enfant reste dans l'établissement pendant un nombre d'années stipulé d'avance, après quoi elle retourne dans sa famille; ou, ce qui arrive plus souvent, elle se marie au sortir de la maison, car on ne lui impute pas à crime le genre de vie qu'elle a été forcée d'y mener, sa réputation n'en souffre en rien, mais ses parents sont méprisés. Ces femmes doivent être des modèles d'éducation féminine, et souvent des hommes mariés conduisent leurs épouses dans les maisons à thé pour leur

y faire apprendre la musique, les travaux d'aiguille et la littérature; en d'autres termes, pour leur faire suivre un cours à l'université du beau sexe japonais.

Je ne discuterai pas jusqu'à quel point cette descriptiou des maisons de thé est couforme à la vérité, car je ne suis en mesure ni de la confirmer ni de la contredire; je dirai seulement que le caractère général des Japonais me porte à y ajouter foi.

Une autre coutume semi-religieuse et très-étrange c'est que les filles d'une sorte de demi-moines qui habitent les montagnes dans le voisinage de Miako, forment une classe de nonnes mendiantes (si je puis m'exprimer ainsi), qui cherchent à soutirer aux voyageurs de diverses façons, parfois bien singulières, de l'argent, qu'elles portent à leurs pères. J'ai vu à Simoda deux de ces nonnes dont la plus jeune, qui paraissait assez jolie, portait un enfant sur son dos; elles étaient vêtues de crêpe noir et avaient un voile qui leur cachait toute la tête; leurs cheveux étaient coupés court.

La religion primitive et la plus répandue est l'antique religion de Sinto, et j'ai déjà eu occasion de dire ce que racontent les Japonais de l'origine et de la succession de leurs dieux.

On adore un être suprême répandu par tout l'univers; cet être est beaucoup trop élevé et trop saint pour qu'on lui adresse directement des prières; c'est pourquoi l'on a encore quatre cent quatre-vingt-douze esprits ou anges et deux mille six cent quarante saints ou hommes pieux canonisés, par l'intermédiaire desquels on adresse ses prières à Dieu. Comme les Japonais n'aiment pas à parler de ces choses-là, il est extrêmement difficile de se procurer des notions exactes sur leurs idées religieuses, et divers auteurs expriment à ce sujet des opinions tout à fait contradictoires. Siebold, qui est à coup sûr le plus compétent sous ce rapport, croit que les Japonais ont une idée confuse d'une vie future ou de l'immortalité de l'âme, ainsi que de récompenses et de châtiments éternels. Les cinq devoirs principaux d'un fidèle qui veut s'assurer le bonheur en ce monde et la béatitude dans l'autre, sont :

1° La conservation du feu sacré, symbole de pureté et moyen de purification;

2° La conservation de la pureté de l'âme, du cœur et du corps en obéis-

sant aux commandements et aux lois de la raison, et en s'abstenant d'actions impures;

3° L'observation des jours de fête;

4° Les pèlerinages;

5° L'adoration des dieux et des saints dans les temples et dans les maisons.

Lorsqu'un homme s'est trouvé en mauvaise compagnie, a tenu des propos obscènes ou a mangé de certains mets, il est considéré comme souillé, et il doit se purifier par la continence et l'observation de certaines cérémonies religieuses avant de pouvoir retourner au temple; on défend même jusqu'à un certain point au pénitent la fréquentation de la société, souvent aussi il se voile la face pour que les rayons du soleil ne se souillent pas en la touchant. On dit que les prêtres se marient et que leurs femmes sont considérées comme prêtresses; toutefois, je n'en ai pas rencontré d'exemple.

Les pèlerinages jouent un grand rôle dans le culte qu'on rend à Dieu, et notamment le pèlerinage d'Yzya au grand temple de Ten-sio-dai-Ziou qu'on regarde comme le lieu de naissance de la déesse du Soleil, et où il se rend chaque année des quantités innombrables de pieux pèlerins. Beaucoup d'entre eux cherchent à faire le voyage aussi commodément que le comporte leur fortune; mais ce qui est le plus méritoire, c'est de le faire à pied comme un mendiant, ne portant avec soi qu'une natte pour se coucher et une écuelle de bois pour boire. Plus le pèlerin a de fatigues à endurer, plus son mérite est grand. Comme on le pense bien, aucune personne se trouvant en état d'impureté ne peut entreprendre ce pèlerinage, et les scrupules à cet égard sont poussés si loin, qu'on indique la maison d'un pèlerin absent en attachant à la porte une bande de papier blanc, afin qu'aucune personne impure ne la touche et ne porte malheur au pèlerin par ce contact indirect. Parmi les prêtres de la province d'Yzya ou Yze, il se trouve toujours un fils du Mikado, lequel remplit les fonctions de grand-prêtre à Niko où est enterré Songhin, le fondateur de la dynastie actuelle; et une fille du Mikado, qui réside toujours à Yzya, porte le nom de Sai-Kon ou fille du Soleil. Le temple d'Yzia est un édifice simple dont la fondation remonte aux premiers temps de l'histoire du Japon. Un grand nombre de mias ou chapelles qui l'environnent sont habitées par une quantité de prêtres qui reçoivent les pèlerins et

les accompagnent dans leurs exercices de piété. Lorsqu'il entre dans un temple, le dévot, pour avertir Dieu de son arrivée, tire un cordon de paille qui se trouve à l'entrée et auquel sont attachées plusieurs sonnettes. Tout à côté se trouve un grand tronc dans lequel on dépose les offrandes. On compte les prières sur un rosaire, et il se brûle beaucoup d'encens dans les cérémonies du culte. On prie constamment, et dans les formes les plus diverses. Il y a le long des routes de petites chapelles, et afin que le voyageur, même le plus pressé, n'oublie pas son pieux devoir, on plante à certaines places, au bord de la route, des poteaux sur lesquels sont écrites de prières, et dans ces poteaux est une petite roue que l'on tourne. Chaque tour de roue équivaut à la récitation de la prière écrite sur le poteau, de sorte qu'on peut en très-peu de temps faire ses dévotions.

Outre les prêtres, il y a encore plusieurs ordres religieux, entre autres deux ordres d'aveugles. L'un, nommé les Bassessatos, fut fondé, il y a plusieurs siècles, par Senminar, le plus jeune fils d'un Mikado. Ce prince, admirablement beau, pleura tellement la mort d'une jeune princesse, non moins belle que lui, qu'il en perdit la vue. L'autre ordre se nomme le Fekisado et fut fondé par Kakekigo. Lorsque Yoritomo vainquit et tua son compétiteur le prince Feki, il fit également prisonnier Kakekigo, général de ce prince, et, pour s'assurer l'amitié de ce célèbre capitaine, il lui offrit la liberté. Mais celui-ci répondit : « Je ne puis pas aimer le meurtrier de mon maître, bien que je lui doive la vie. Je ne peux pas te voir sans désirer de te tuer, et, pour accorder mes sentiments qui se combattent, je vais me mettre dans l'impossibilité de te voir, » et, ce disant, il se creva les yeux. Yoritomo, frappé d'admiration, lui accorda la liberté, et Kakekigo se retira dans l'endroit solitaire où il fonda l'ordre du Fekisado. Les chefs actuels de cet ordre résident à Miako, et sont sous la protection spéciale du Mikado.

Dans les temps modernes la vieille religion de Sinto s'est divisée en deux partis, l'un orthodoxe, et l'autre qui a admis certaines modifications. Outre cette religion, il en existe encore deux autres au Japon, notamment celle de Boudha, qui est venue du fond de l'Inde et de Ceylan. Pendant longtemps le boudhisme ne put pas prendre racine, ce ne fut qu'en 529 qu'un bonze ou prêtre de la Corée commença à faire des prosélytes par son éloquence.

La troisième religion, nommée Siontoo, est une espèce de simple religion

naturelle qui se tient en dehors de toute tradition et ne contient que de simples lois et principes de morale.

Nous avons suivi le Japonais, depuis sa naissance, dans tous les actes de sa vie, nous voici arrivés au moment de sa mort. Dès qu'un Japonais meurt, on envoie prévenir les prêtres qui, tout en chantant des hymnes funèbres, font les préparatifs de l'enterrement. Les parents et amis, comme signe extérieur de deuil, et pour indiquer la confusion qu'entraîne la mort du défunt, mettent toute sa maison sens dessus dessous, souvent même ils tournent leurs habits à l'envers. Un prêtre veille à côté du corps, et, afin de ne pas troubler la douleur de la famille, des amis intimes s'occupent de toutes les mesures à prendre pour les funérailles. L'un préside à l'exposition publique du corps, un autre donne des ordres pour l'ensevelissement, un troisième, en habits de cérémonie, reste à la porte pour recevoir les visites de condoléance; toutefois les visiteurs ne mettent pas le pied sur le seuil de la maison de peur de se souiller, au point de vue religieux, en se mettant en contact indirect avec le mort. La fosse est creusée sous la surveillance d'un quatrième ami, autant que possible près du temple, et enduite de ciment imperméable. Si le défunt est marié, on laisse à côté de lui une place pour sa femme. Sur un monument élevé auprès de la fosse se trouvent son nom et celui de sa veuve, ce dernier en lettres rouges qui, après le décès de la femme, sont noircies ou dorées. Tous ces apprêts terminés, on lave le mort, et on l'enveloppe d'un drap blanc sur lequel un prêtre écrit des prières, donnant ainsi au trépassé une espèce de passeport pour entrer au ciel. Au moyen de certains onguents émollients, on assouplit le corps de manière à pouvoir lui raccourcir les bras et les jambes pour qu'il tienne très-peu de place dans un cercueil cylindrique qu'on fait entrer à son tour dans une urne d'argile cuite. Le cortége funèbre se compose ainsi qu'il suit: 1° les porteurs de flambeaux; 2° les prêtres portant les livres saints, les reliques etc.; 3° les serviteurs portant des tiges de bambou auxquelles sont fixées des lanternes ou des bandes de papier avec des prières; 4° le corps dans une bière derrière laquelle viennent les amis du défunt entourant les membres mâles de la famille; 5° enfin les parentes du mort entourées de leurs amies; lorsque la famille est riche, les femmes sont en norimon ou chaise à porteur. Deux parents du défunt inscrivent les noms de toutes les personnes présentes.

Il y a trois genres de funérailles : 1° l'enterrement simple, nommé *doso;* 2° la crémation, après laquelle on recueille les cendres dans une urne, ce qui s'appelle le *knoso;* 3° le *sonsio*, qui consiste à jeter le corps à la mer; mais je crois que ce dernier mode n'est plus usité. Autrefois on brûlait la maison du mort comme impure, maintenant on se contente de la purifier par des prières et de l'encens. Chez les sectateurs de la religion de Sinto, les parents portent le deuil pendant une année entière, chez ceux des autres religions quarante jours seulement, pendant lesquels ils viennent chaque jour prier sur la tombe. Le cinquantième jour on élève le monument. Les hommes se coupent la barbe qu'ils avaient laissé pousser depuis le décès; on quitte les habits de deuil et l'on reprend son train de vie ordinaire, après avoir fait une visite de remerciment à ceux qui assistaient à l'enterrement. Pendant cinquante ans les enfants vont, le jour anniversaire de la mort de leur père, faire une pieuse visite à son tombeau.

Tels sont les Japonais tels que je les ai vus. Simples dans leurs mœurs, affables, compatissants, intelligents, patriotes jusqu'à l'orgueil et apprenant facilement tout ce qu'on leur enseigne.

Ils ont des vertus de tout genre et souvent leurs défauts ne sont que ceux de leurs qualités. Le soin qu'ils ont pris jusqu'ici de se tenir séparés du reste du monde vient moins de ce qu'ils méprisent les peuples étrangers que de la crainte où ils sont de voir la simplicité de leurs mœurs et le bonheur dont ils jouissent corrompus par des influences étrangères.

L'expédition américaine a été le signal d'une crise importante dans l'histoire du Japon. Quelles en seront les conséquences? Il serait difficile de le prévoir et cela nous mènerait beaucoup plus loin que ne le comporte cette esquisse.

Si je devais avoir le bonheur de traiter encore une fois le même sujet, j'essaierais de décrire les efforts qu'ont faits depuis près de deux cents ans diverses nations maritimes pour mettre fin à cette rigoureuse séquestration, efforts qui viennent seulement d'être couronnés de succès.

DOCUMENTS,

ACTES, CORRESPONDANCES, ETC.,

RELATIFS A L'EXPÉDITION AU JAPON
ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

I

Notes sur les négociations qui ont eu lieu au Japon pendant la seconde visite de l'escadre des États-Unis sous le commandement du commodore M. C. Perry.

1

L'escadre s'avança sur une seule ligne, *le Lexington, la Vandalia* et *la Macedonia*, remorqués respectivement par les steamers *Susquehannah*, *Powhattan* et *Mississipi*, et elle arriva devant Ouraga le 13 février à deux heures environ de l'après-midi.

Comme mes ordres étaient les mêmes que ceux que j'avais donnés au mois de juillet dernier, on ne permit aucune communication avec la terre, et bien que les navires, en passant devant la ville, fussent hélés par les bateaux du gouvernement, on fit comprendre aux fonctionnaires qui se trouvaient à leur bord de ne pas approcher.

Ils nous suivirent pourtant jusqu'à la position qui, dans mes instructions, était désignée comme le rendez-vous de l'escadre (elle porte sur nos cartes le nom d'*American Anchorage*) et où mouillèrent les six vaisseaux énumérés ci-dessus. *Le Southampton* était déjà arrivé.

Bientôt les barques du gouvernement ou barques mandarines vinrent accoster le vaisseau amiral et demandèrent qu'on laissât monter les mandarins à bord ; mais comme j'avais fait transporter la cajute-extrà, ou cajute du capitaine, du *Susquehannah* à bord du *Powhattan*, attendu que j'avais résolu avant que *le Susquehannah* fût revenu de Chine d'arborer mon pavillon sur ce dernier navire ; comme d'ailleurs, fidèle au système que je m'étais rigoureusement imposé de n'avoir de relations avec aucun fonctionnaire subalterne, je ne pouvais admettre ceux-ci dans ma cajute, j'ordonnai au capitaine Adams (capitaine de pavillon) de les recevoir à bord du *Powhattan*.

En conséquence il se rendit à bord de ce dernier navire accompagné des interprètes, MM. Williams et Portmann, et de M. Perry mon secrétaire. Le capitaine Adams avait reçu de moi des instructions spéciales et précises, lui enjoignant d'écouter tranquillement tout ce que les Japonais auraient à dire, mais de ne leur donner aucune explication inutile et de ne leur faire aucune promesse.

Ces personnes qui paraissaient être des mandarins de rang moyen, accompagnées de leurs interprètes hollandais, annoncèrent que l'Empereur, dans l'attente de notre arrivée, avait donné l'ordre de nous faire la réception la plus amicale, qu'il avait nommé des commissaires d'un rang élevé pour délibérer avec moi sur les propositions du président qui avaient été remises au mois de juillet dernier, et qu'enfin une ville nommée Kama-koura, à environ vingt milles au-dessous d'Ouraga (l'endroit où *la Macedonia* avait touché contre un écueil) avait été désignée pour l'entrevue.

Comme j'avais déjà précédemment jeté l'ancre devant cette ville, pour surveiller par moi-même les travaux entrepris afin de tirer *la Macedonia* de sa fâcheuse position, et que j'avais assez observé pour savoir qu'il serait absurde de conduire les navires en cet endroit, me méfiant d'ailleurs de quelque perfidie des Japonais, j'ordonnai au capitaine Adams de dire que cette demande était tout à fait inconvenante.

Les envoyés japonais semblèrent être préparés d'avance à cette réponse et, après quelques pourparlers, ils déclarèrent que, bien que l'Empereur préférât la ville de Kama-koura, il ne ferait cependant pas d'opposition à ce que les négociations eussent lieu à Ouraga où, en effet, on avait construit un pavillon exclusivement dans ce but, et où des personnages de haut rang avaient été désignés pour me recevoir ; mais, ajoutèrent-ils, il fallait en ce

cas que tous les vaisseaux retournassent en arrière et vinssent mouiller devant la ville.

Je rejetai également cette proposition, en donnant pour raison que le mouillage était incommode et peu sûr; j'ordonnai d'alléguer encore deux autres motifs : 1° que je jugeais nécessaire d'aller à Jeddo, ou de m'approcher de cette ville autant que possible avec les navires ; 2° que le mouillage était meilleur dans le haut de la baie, et que je désirais en choisir un bon pour boucher une voie d'eau qui s'était déclarée dans *le Mississipi*, ainsi que pour examiner à l'aide d'un appareil sous-marin la quille de *la Macedonia*, afin de voir si elle avait beaucoup souffert en donnant contre le récif.

Ils répondirent qu'Ouraga était le seul endroit où les conférences pouvaient avoir lieu, que l'Empereur avait rendu un décret à cet effet et qu'on ne pouvait rien y changer.

Pendant qu'on discutait ce point, le capitaine Adams m'envoya M. Perry pour me communiquer cette apparence d'*ultimatum* ; mais je lui fis dire sur-le-champ que, pour les raisons déjà exposées, je ne pouvais pas retourner à Ouraga, que cependant je voulais bien consentir à voir les commissaires impériaux dans un endroit quelconque entre l'*Ancrage Américain* et Jeddo ; que je ne voulais pas aller en arrière du mouillage actuellement occupé par l'escadre et que j'étais plutôt disposé à remonter la baie. Pendant cette entrevue, il y eut entre les officiers américains et les officiers japonais un grand échange de politesses et de compliments; on présenta des rafraîchissements et les Japonais offrirent d'envoyer des provisions à bord; mais, conformément à mes instructions, rien de tout cela ne fut accepté.

Le 15, les mêmes fonctionnaires accompagnés de quelques autres revinrent à bord du *Powhattan* où ils furent reçus, comme la fois précédente, par le capitaine Adams.

Ils exposèrent, mais sans plus de succès, les mêmes raisons pour tâcher d'obtenir que les vaisseaux fussent renvoyés à Ouraga ; ils offrirent encore de fournir aux vaisseaux du bois, de l'eau et toutes les autres provisions dont ils pourraient avoir besoin ; mais on leur dit que les vaisseaux avaient des provisions plus qu'il ne leur en fallait, que peut-être nous aurions besoin par la suite de bois et d'eau, que nous accepterions ces deux articles par nécessité, lors même qu'on ne voudrait rien recevoir en payement, mais qu'à part cela nous ne recevrions rien à bord tant qu'on se refuserait à être

payé, attendu que le gouvernement des États-Unis était en mesure de solder largement tout ce qui était fourni à sa flotte et qu'il ne permettait pas d'accepter des provisions à titre gratuit.

Le 16 et le 18, plusieurs fonctionnaires vinrent à bord du *Powhattan* sous prétexte de demander des nouvelles de ma santé et de m'apporter diverses friandises telles que des huîtres fraîches, des œufs, des confitures, etc.; mais, en réalité, leur but était d'essayer leur éloquence pour m'amener à renvoyer les navires à Ouraga, m'offrant comme compromis de m'y rendre avec un ou deux vaisseaux seulement, ce que je refusai.

J'étais convaincu que si je reculais si peu que ce fût de la position que j'avais prise, les Japonais considéreraient cela comme un avantage, et que, me voyant céder sur un point, ils s'imagineraient pouvoir également, à force de persévérance, me faire céder sur d'autres points des négociations qui allaient s'ouvrir.

En conséquence, il me parut que la meilleure politique était de tenir bon dans tous les cas, et de me montrer plutôt obstiné et opiniâtre que de céder aux exigences des Japonais. Je savais que cette première impression modifierait le ton des négociations ultérieures, et l'on va voir de suite que je ne me trompais pas. En effet, je me suis très-bien trouvé, pour la conduite de mes affaires avec ce peuple subtil et astucieux, de mettre à profit l'expérience que j'avais acquise dans mes relations antérieures avec les habitants de pays étrangers tant civilisés que barbares; et cette expérience m'avait appris qu'avec les peuples à grandes formalités il faut de deux choses l'une, ou mettre de côté toute cérémonie, ou les surpasser encore en importance personnelle et en ostentation. (*To oud-herod them*, jeu de mots intraduisible).

J'ai suivi les deux extrêmes, c'est-à-dire que, dans toutes les occasions où elle était de mise, j'ai déployé une grande pompe, tandis que je l'ai évitée dans d'autres où elle était incompatible avec l'esprit de mes instructions; qu'en aucune circonstance je n'ai reconnu de supériorité personnelle et que j'ai traité sur le pied d'une parfaite égalité les dignitaires japonais, quelque élevé que fût leur rang, tandis que d'autres de leur propre nation s'agenouillaient et rampaient devant eux; enfin, par politique et pour donner plus d'importance à ma propre position, j'ai soigneusement évité d'avoir aucun rapport direct avec eux, leur faisant entendre que je ne voulais traiter qu'avec des princes du sang.

Jusqu'ici j'ai soutenu ce rôle d'une manière qui dépasse de beaucoup toutes mes espérances, et, je le crois, avec grand avantage.

Afin qu'il n'y eût pas sur mes intentions le moindre malentendu, j'ai ordonné de donner lecture aux Japonais de la note suivante :

A bord de la frégate des États-Unis *Powhattan*, ancrage américain,
Baie de Jeddo, le 18 février 1854.

Le commodore compte être reçu à Jeddo comme il est d'usage dans tous les pays.

Vu la grandeur et la valeur considérable des navires, il ne peut pas retourner à Ouraga, ni rester plus longtemps à la place qu'il occupe actuellement; mais il remontera la baie de Jeddo afin de mettre ses navires dans un mouillage plus sûr.

Si le gentilhomme (le commissaire impérial) veut désigner un fonctionnaire d'un rang correspondant pour se rencontrer à terre avec le capitaine Adams près de l'endroit où les vaisseaux se trouvent actuellement, afin de discuter s'il y aura une entrevue avec le commodore et où elle aura lieu, il doit nous le faire savoir mardi prochain.

Le commodore mettra très-volontiers un navire à la disposition du gentilhomme pour le conduire, s'il le désire, au lieu de l'entrevue et le ramener à Ouraga.

Si le fonctionnaire vient pour se rencontrer avec le capitaine Adams, il sera bon qu'il apporte une lettre constatant qu'il est muni des pleins pouvoirs nécessaires, et l'on devra envoyer quelqu'un pour conduire le capitaine Adams au lieu de l'entrevue.

Les autorités firent le 19 (dimanche) de nouvelles visites à bord du *Powhattan* et elles apportèrent des présents et des rafraichissements; on leur dit que ce jour était un jour férié pour les Américains; que, cependant, comme ils avaient eu la politesse et la bonté de venir de si loin par un temps si froid et si orageux, on les recevrait pour cette fois, mais qu'à l'avenir il ne pourrait plus y avoir ce jour-là d'entrevues officielles.

Pendant cette entrevue, les autres membres de la députation s'étant retirés, l'un des principaux interprètes prit à part le capitaine Adams et lui confia sous le sceau du secret que l'Empereur avait ordonné aux commissaires d'accueillir favorablement les propositions du Président et d'entrer en négociations à ce sujet, mais qu'en cette occurence on ne pouvait entamer les négociations avant que j'eusse consenti à ce que l'entrevue eût lieu à Ouraga.

Les autorités n'ayant pas obtenu la veille de réponse satisfaisante, elles revinrent, le 20, à bord du *Powhattan*; on leur dit que, par égard pour les commissaires qui m'attendaient à Ouraga, je voulais bien y envoyer avec un des vaisseaux le capitaine Adams qui leur dirait verbalement et par écrit que je ne voulais pas m'y rendre moi-même. En conséquence, le 21, les mêmes fonctionnaires revinrent d'Ouraga pour conduire le capitaine Adams à cette ville et le présenter aux commissaires japonais. Ils furent invités à prendre passage à bord de *la Vandalia* et ils acceptèrent.

Le capitaine Adams était porteur d'une note de moi ainsi conçue :

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*, ancrage américain,
baie de Jeddo, 20 février 1854.

Le soussigné a appris avec plaisir des fonctionnaires de Sa Majesté qui sont venus à bord du vaisseau amiral, que la cour impériale a résolu de répondre de la manière la plus amicale aux propositions du président des États-Unis, propositions que le soussigné a eu l'honneur de remettre au mois de juillet dernier.

Le mouillage d'Ouraga étant incommode et peu sûr, le soussigné, vu la grandeur et la valeur considérable des steamers qui forment une partie de l'escadre dont il a le commandement, n'est pas disposé à se rendre à Ouraga; il juge au contraire nécessaire de chercher plus haut dans la baie un mouillage plus commode, et, comme ses instructions lui recommandent de se montrer lui-même à Jeddo, il est désirable qu'il se rapproche de cette ville autant que possible, tant pour faciliter les relations que pour remettre les divers présents que le Président envoie à Sa Majesté l'Empereur.

La mission du soussigné étant de la nature la plus amicale, il compte qu'on ne fera aucune difficulté de le recevoir dans la résidence du gouver-

nement, conformément aux usages de toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique, et il espère qu'une fois que les steamers seront arrivés devant la ville et auront trouvé un mouillage convenable, il aura l'honneur de recevoir à son bord tous les membres de la cour impériale qui désireront visiter les vapeurs et leurs machines.

Cette communication est remise au capitaine H. A. Adams, qui a pleins pouvoirs pour recevoir les communications écrites adressées au soussigné, et mettre un des navires de l'escadre à la disposition des commissaires impériaux.

Je suis, avec le plus profond respect,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

Le matin il ne faisait presque pas de vent, et la *Vandalia* ne put mettre à la voile que vers midi, mais, avant d'avoir atteint Ouraga, elle fut assaillie par un violent vent du sud qui l'empêcha d'entrer dans le port; il lui fallut jeter l'ancre sous la pointe Rubicon, et le capitaine Adams ne se rendit à terre avec sa suite que le lendemain 22.

Il fut reçu par un des commissaires, Idzava, prince de Mimasaki, dans un pavillon qui avait été dressé pour moi, et lorsqu'il eut remis ma note, on lui dit qu'on lui rendrait réponse le lendemain. Après avoir pris quelques rafraîchissements qui lui furent offerts, il retourna à bord de la *Vandalia*. A peine y fut-il arrivé que l'orage recommença avec une telle violence que le capitaine Pope avait des craintes sérieuses pour son navire dans ce mouillage exposé à tous les vents et par conséquent dangereux.

Le capitaine Adams remarqua que le bâtiment destiné à mon entrevue avec les commissaires impériaux était situé près du rivage dans une gorge profonde, et entouré de piquets ou de palissades. En ayant été informé, je déclarai aussitôt que je ne souffrirais pas d'être enfermé de la sorte. Le capitaine Adams me rapporta qu'il avait dit aux Japonais : « Si le commo-

dore avait débarqué à Ouraga, il eût ordonné sur-le-champ d'arracher cette barricade. »

Le 22 tous les navires firent le salut d'usage en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Washington. Beaucoup de Japonais de distinction vinrent, avec ma permission, à bord du vaisseau amiral pour assister aux salves, ce qui les intéressa fort.

Les mieux renseignés d'entre eux avaient entendu parler de Washington, mais ils n'avaient qu'une idée très-confuse de son caractère et de son histoire.

Comme j'avais peu d'espoir que la mission du capitaine Adams eût un résultat favorable, je résolus de mettre ma menace à exécution, car je comptais en retirer plusieurs avantages ; en conséquence je me rendis avec l'escadre, pendant l'absence du capitaine, jusqu'en vue de Jeddo, si près même que, pendant la nuit, nous entendions distinctement le son des cloches.

C'est ici le lieu de dire que du moment où l'escadre eut mouillé dans la baie, les chaloupes de sondage s'occupèrent activement de mesurer la profondeur des eaux dans ce magnifique bassin, le plus beau de ce genre que j'aie jamais vu.

Par mesure de précaution les chaloupes sondaient toujours devant les vaisseaux, et lorsque le capitaine Adams, à bord de la *Vandalia*, m'apporta la réponse des commissaires japonais, ces chaloupes étaient absentes et s'occupaient activement d'opérer leurs sondages jusque dans le voisinage immédiat de la ville. Bien que la reponse écrite que l'on m'envoyait déclarât qu'il était impossible de suivre les négociations ailleurs qu'à Ouraga, il n'y avait pas une heure qu'elle était entre mes mains, lorsque je vis arriver, à bord du *Powhattan*, Kayama Yezaimon, gouverneur d'Ouraga ; il venait soi-disant me demander une réponse, mais, en réalité, pour un tout autre motif, comme on va le voir par ce qui suit :

Voici la traduction de la lettre des commissaires :

A l'amiral Perry.

Les soussignés envoyés de l'empereur du Japon ont lu et compris la lettre de M. l'amiral, et en réponse ils lui font observer :

Que M. l'amiral a parfaitement le droit d'aller à Jeddo, et d'y être reçu d'après l'usage régnant en Europe et en Amérique. Cependant l'usage japonais est de nommer des envoyés et d'élever un bâtiment pour y recevoir d'une manière amicale et avec une haute estime les envoyés des pays étrangers.

L'Empereur nous a envoyés à Ouraga pour y recevoir l'amiral avec les plus grands honneurs, lui prouver l'hospitalité japonaise et avoir avec lui en ce lieu un entretien, conformément aux ordres de l'Empereur, et sans avoir égard aux usages des pays étrangers.

Nous tenons à être bien compris : nous désirons voir venir l'amiral à Ouraga pour y avoir un entretien avec nous dans le bâtiment susmentionné, et nous lui serions reconnaissants d'accepter cette entrevue amicale, conformément aux ordres de l'Empereur et à nos propres désirs.

Nous faisons les vœux les plus sincères pour la santé de l'amiral.

Hayashi-Daigakou-no-Kami.

Le 27 Siogooti 1854.

Yezaimon commença par me demander si j'étais toujours décidé à ne pas retourner à Ouraga ; sur ma réponse affirmative, il m'offrit de nouveau des provisions ; on lui répéta que nous accepterions du bois et de l'eau. A quoi il répliqua que ces articles maritimes (*sea articles*) nous seraient volontiers remis, mais qu'on ne pouvait les livrer qu'à Ouraga. Il lui fut dit, sur mon ordre, que peu m'importait d'où ils vinssent, attendu que dans aucun cas je ne retournerais à Ouraga ; que d'ailleurs, si les Japonais ne pouvaient pas nous apporter de l'eau, j'enverrais à terre et m'en procurerais n'importe comment.

Lorsqu'il vit que je demeurais inébraulable dans ma résolution et que j'étais très-disposé à m'approcher encore davantage de Jeddo, il se départit tout à coup de l'ultimatum apparent posé par les commissaires et, au lieu de l'endroit précédemment fixé pour l'entrevue, il en proposa un autre très-convenable, situé en face des navires. J'acceptai sur-le-champ cette proposition, attendu que l'endroit indiqué répondait à mes vues sous tous les rapports ; il se trouvait, en effet, près de Jeddo, le mouillage y était sûr,

commode, distant d'un mille seulement du rivage, et celui-ci assez spacieux pour débarquer et exposer les présents.

Mais examinons de plus près la conduite astucieuse de ces gens. Pendant les dix derniers jours ils m'ont suscité toutes les difficultés imaginables pour m'empêcher de faire remonter l'escadre plus haut dans la baie, et ils ont essayé par tous les moyens de me persuader de retourner à Ouraga; mais lorsqu'ils virent que toutes leurs flatteries n'avaient sur moi aucune prise, et qu'en effet je m'étais avancé jusqu'à une distance de huit milles de la capitale, ils abandonnèrent tout à coup la condition qu'ils avaient tant de fois répété ne pouvoir être changée; j'avais mis à la repousser la même obstination qu'eux à la maintenir, seulement mon obstination avait eu en fin de compte plus de succès que la leur.

Avant de me prononcer définitivement sur cette dernière proposition, j'envoyai à terre le capitaine Adams avec d'autres officiers pour examiner le lieu destiné à l'entrevue; ces officiers revinrent bientôt et me firent un rapport favorable.

Les chaloupes de sondage ne tardèrent pas à nous rejoindre, et elles nous annoncèrent qu'elles avaient trouvé six brasses d'eau jusqu'à une distance de quatre milles de Jeddo. Cette nouvelle fut pour moi un trait de lumière et me fit comprendre le brusque changement de la politique japonaise. Mais, comme je n'avais jamais songé à abandonner mon projet de m'approcher autant que possible avec mes vaisseaux de cette ville célèbre, et que l'endroit qu'on me proposait, en dernier lieu, me semblait convenir sous tous les rapports, je me déclarai content des dispositions déjà prises et je préparai la lettre suivante que le capitaine Adams devait remettre aux commissaires, dans notre première entrevue, en réponse à celle qu'ils m'avaient adressée d'Ouraga.

A bord du *Powhattan* vaisseau amiral de la flotte des États-Unis,
mouillé près de la ville
de Yokou-Hama. Baie de Jeddo, le 1er mars 1854.

Excellence,

La lettre de Votre Excellence, datée d'Ouraga, m'a été remise par le capitaine Adams peu de temps après qu'il eut été reconnu que je ne pouvais pas retourner à Ouraga.

Kayama Yezaimon a proposé d'ouvrir les négociations dans le village situé en face de mon mouillage actuel.

Comme je désire vivement déférer aux vœux de Votre Excellence, en tant que le permettent les intérêts de mon pays, comme il me parait, d'ailleurs, que l'endroit en question est convenable sous tous les rapports, j'ai de suite résolu de différer ma visite à Jeddo jusqu'à la fin des négociations.

Je souscris à cet arrangement d'autant plus volontiers que l'examen du port par les chaloupes de sondage a démontré que les vaisseaux peuvent s'approcher de la ville devant laquelle je me propose d'aller plus tard leur faire jeter l'ancre, tant pour tirer quelques salves en l'honneur de Sa Majesté que pour être en vue du palais, et dans une position commode pour les personnes de la cour qui désireraient visiter les steamers et leurs machines.

Je n'ai pas besoin d'assurer que ces personnes seront reçues avec politesse et bienveillance.

Je suis, avec le plus profond respect,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A Son Altesse Hayashi-Daigakou-no-Kami.

Il m'a semblé qu'il valait mieux ne pas demander de traité que d'en demander un qui eût pu compromettre, si peu que ce fût, la dignité du caractère américain, ou de souscrire à un arrangement contenant l'ombre des restrictions auxquelles se sont soumises les Hollandais; il n'y avait pas à y songer un seul instant.

Dès que le temps le permit, les chaloupes furent détachées pour sonder la baie en face de l'emplacement fixé pour l'entrevue et de la maison construite à cet effet; le rapport ayant été favorable, je fis mouiller l'escadre sur une seule ligne à un mille de Yokouhama, de telle sorte que les canons de gros calibre pouvaient balayer la côte dans un rayon de cinq milles.

En nous rendant à notre mouillage, nous remarquâmes un grand nombre d'ouvriers travaillant activement à élever un grand bâtiment irrégulier, sans doute pour remplacer celui qui avait été démoli à Ouraga.

Il est probable qu'on me taxera d'arrogance pour avoir fait changer, contre l'avis de tous ceux qui m'entourent, le lieu fixé pour la conférence, avoir forcé ainsi les quatre princes impériaux à suivre l'escadre et causé au gouvernement beaucoup d'embarras et de dépenses en le mettant dans la nécessité de construire un autre bâtiment. Mais, malgré cela, je reste fidèle au système politique que j'ai mûrement médité à l'avance, et qui me réussit fort bien par la suite.

Il n'y avait pas encore longtemps que les vaisseaux avaient jeté l'ancre, lorsqu'un certain nombre de Japonais vinrent à bord du vaisseau amiral pour annoncer que les commissaires me recevraient dès que le bâtiment serait terminé.

Ils vinrent chaque jour me rendre visite à bord et m'apportèrent les noms des dignitaires que l'empereur avait chargés de me recevoir.

Voici leurs noms et leurs titres :

Hayashi (Daigakou-no-Kami), membre du Conseil d'État.
Ido, prince de Tsou-Sima.
Idzawa, prince de Mima-Saki.
Oudono (Mimbou-Shiyoyou), membre du Conseil des finances.

Plus tard on leur en adjoignit un cinquième, nommé Matsousaki-Michitaro, de sorte que, me trouvant seul, la proportion était d'un à cinq.

Le bâtiment ne tarda pas beaucoup à être achevé, et l'on m'annonça enfin que les cinq commissaires seraient prêts à me recevoir le mercredi 8 mars, à midi. En conséquence on disposa tout, à bord de l'escadre, pour rendre notre second débarquement au Japon aussi solennel que possible, car je savais bien quel puissant effet moral produit ce déploiement de pompe militaire.

Le jour désigné, à onze heures trente minutes, l'escorte, composée de cinq cents officiers, marins, et soldats de marine, armés au complet, s'embarqua dans vingt-sept grandes chaloupes, qui, sous le commandement du capitaine Buchanan, se dirigèrent vers la côte en bon ordre, et sur une seule ligne. L'escorte ayant débarqué et s'étant rangée en bataille, je

la suivis dans ma barque, tandis que les canons de l'escadre me rendaient les honneurs dus à mon rang; je fus reçu à terre par l'escorte et un certain nombre de fonctionnaires japonais qui me conduisirent à la salle préparée pour la conférence. J'y trouvai les cinq commissaires qui m'attendaient et je fus invité à m'asseoir en face du plus qualifié parmi eux.

En ce moment les obusiers des chaloupes firent les saluts, d'abord un de vingt-cinq coups en l'honneur de l'Empereur, puis un autre de dix-sept pour les commissaires. J'avais ordonné, pour les raisons que j'ai déjà dites, de faire tout cet étalage de cérémonies lors du débarquement.

Après avoir échangé les politesses de rigueur, on me pria d'entrer avec ma suite dans un appartement intérieur où nous pourrions traiter les affaires sans être dérangés. Je me retirai donc avec les commissaires dans une chambre latérale séparée de la grande salle par un pavillon qui en cachait l'entrée; le capitaine de pavillon, les deux interprètes et mon secrétaire me suivirent. On nous offrit d'abord des rafraîchissements, puis on me donna la réponse à la lettre du Président que j'avais remise au mois de juillet précédent; elle fut traduite du hollandais par M. Portman et j'y répondis verbalement. Ensuite je remis entre les mains du premier commissaire le projet de traité que j'avais préparé d'avance comme la base sur laquelle j'entendais traiter avec le gouvernement impérial. Ce document fut accompagné de trois autres communications écrites; la première était ma réponse à la lettre que le premier commissaire m'avait adressée d'Ouraga; la seconde contenait mes vues relativement à la politique d'un traité d'amitié entre les États-Unis et le Japon, et la troisième était un mémorandum exposant les motifs qui me guideraient dans les négociations, et exprimant le désir de voir adoucir certaines lois japonaises relatives à l'escadre.

Comme un soldat de marine du *Mississipi* était mort deux jours avant cette conférence, la première question mise en discussion fut celle de son enterrement. J'avais prévu qu'on me ferait sur ce point beaucoup de difficultés, et j'étais résolu, si les Japonais ne voulaient pas absolument permettre que l'enterrement eût lieu dans un de leurs nombreux cimetières, de le faire, à tous risques, dans une petite île située près de l'*Ancrage Américain* et nommée par nous Webster-Island.

J'étais à peu près sûr que le corps une fois enterré on ne le déterrerait pas, et comme il pouvait mourir plusieurs hommes de l'escadre pendant

notre séjour, cette île eût été pour tous un lieu de sépulture convenable ; je désirais beaucoup aussi, pour d'autres raisons particulières, prendre un pied sur cette île, afin d'exécuter des projets ultérieurs.

Ma proposition sembla déconcerter un peu les commissaires japonais, et, après une courte consultation, ils se retirèrent pour en délibérer entre eux seuls ; en quittant la salle ils nous prièrent de goûter pendant leur absence quelques mets japonais.

Je dis que cela me ferait grand plaisir, mais qu'il serait plus conforme à nos idées d'hospitalité que les commissaires prissent part à la collation, attendu que chez toutes les nations on considérait comme un signe d'hospitalité de rompre le pain avec ses hôtes. Ils répondirent qu'ils ne connaissaient pas les usages étrangers, mais qu'ils obtempéreraient de grand cœur à ma demande. Ayant ainsi parlé ils se retirèrent tous, mais bientôt après, le second et le troisième, selon le rang, revinrent ; on servit la collation et tout parut se passer en bonne amitié.

Au bout de peu de temps, le conseil au complet rentra en séance, et le premier commissaire me remit une réponse écrite portant : « Que comme il y avait à Nangasaki un temple destiné à la sépulture des étrangers, il faudrait envoyer le corps à Ouraga d'où il pourrait être transporté en temps utile sur une jonque japonaise, au lieu désigné.

A cela je répondis qu'il fallait accorder un lieu de sépulture inviolable pour les morts de toutes les nations, et je proposai d'envoyer des chaloupes à Webster-Island pour y enterrer le corps. Ils s'opposèrent vivement à cette proposition, et après avoir délibéré assez longtemps entre eux, ils consentirent enfin à ce que l'enterrement eût lieu près d'un temple à Yokouhama. Ils firent remarquer que, la nouveauté de ce spectacle pouvant attirer une grande masse de monde, les autorités enverraient le lendemain, à bord du *Mississipi*, un fonctionnaire qui accompagnerait le convoi funèbre.

Par suite de cette décision nous vîmes, le lendemain, arriver un interprète ; le corps fut conduit à terre de la manière accoutumée et déposé dans une fosse près d'un temple japonais, en observant le cérémonial usité en pareille circonstance dans l'église épiscopale. Depuis lors les autorités japonaises ont fait entourer le tombeau d'une jolie clôture de bambou.

Le jour qui suivit la conférence, on m'envoya une réponse formelle à la lettre du Président, accompagnée d'une traduction en hollandais.

On peut voir par là que le gouvernement japonais est disposé à faire beaucoup plus de concessions qu'on ne le croyait généralement; mais, comme je pensais qu'on pouvait obtenir encore de plus grands avantages, je jugeai à propos d'insister pour qu'il fût conclu un traité spécial.

En me remettant la réponse à la lettre du Président les commissaires me firent dire qu'ils seraient en mesure, le lundi 13, de recevoir les présents.

Je les fis donc débarquer avec la plus grande solennité par un détachement de vingt-quatre chaloupes sous le commandement du capitaine Abbott, et on les déposa provisoirement dans un bâtiment situé près de la maison de la conférence. Des machinistes et des ouvriers furent envoyés à terre pour exposer les divers objets et en montrer l'usage aux Japonais.

Le 13, jour où les présents furent débarqués, j'envoyai un message aux commissaires, leur demandant une conférence pour le 15, afin de discuter les différents points du traité qu'on me proposait de signer. Ils répondirent qu'ils auraient beaucoup d'occupation jusqu'au jeudi 16, et ils proposèrent ce jour-là comme leur convenant mieux, si toutefois il faisait beau, (ainsi que me le fit observer celui qui me remit leur réponse) car les Japonais ne s'exposent pas volontiers au mauvais temps.

Le jeudi il y eut de l'orage, de sorte que l'entrevue n'eut lieu que le lendemain 17. Environ à midi les commissaires arrivèrent devant Kanagawa, montés sur une barque ou plutôt une galère magnifique ornée de drapeaux.

Dès qu'ils furent débarqués, on me conduisit dans la chambre latérale qui était réservée pour les négociations, et nous nous mîmes immédiatement à l'œuvre. On me présenta un écrit en langue hollandaise et dont le contenu était le même que celui de la pièce en langue chinoise dont j'ai déjà fait mention. M. Williams avait fait de la première une traduction anglaise qui, comparée avec la copie hollandaise et les réponses respectives faites par moi, est à peu près conçue ainsi qu'il suit :

PROPOSITIONS DES COMMISSAIRES JAPONAIS AVEC LES RÉPONSES DU COMMODORE PERRY.

PREMIÈRE PROPOSITION DES JAPONAIS.

A partir du mois prochain les vaisseaux américains pourront prendre à Nangasaki du bois, de l'eau, des provisions, du charbon et les autres choses dont ils ont besoin, et au bout de cinq ans il sera ouvert un port aux vaisseaux dans une autre province.

Nota. — Ces articles seront comptés au même prix qu'aux Hollandais et aux Chinois; le payement se fera en monnaies d'or ou d'argent.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

C'est entendu; seulement, au lieu de Nangasaki, l'on doit nous ouvrir un ou plusieurs autres ports, attendu que ce dernier est situé en dehors des relations commerciales ordinaires des États-Unis; de plus l'ouverture de ces ports doit avoir lieu de suite ou, tout au plus, dans soixante jours. Le mode de payement pour les articles reçus sera réglé par un traité.

SECONDE PROPOSITION DES JAPONAIS.

Sur quelque partie de la côte qu'abordent des naufragés, ils seront envoyés par mer, eux et leur propriété, à Nangasaki.

Nota.— Si au bout de cinq ans, il est ouvert un autre port, les naufragés seront envoyés soit à ce port, soit à Nangasaki.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Entendu; excepté pour le port où l'on propose de conduire les naufragés.

TROISIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Comme il est impossible de savoir si ces naufragés sont ou non des pirates, il ne leur sera pas permis de circuler librement.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Les naufragés et autres qui cherchent un refuge dans les ports du Japon ne doivent pas être emprisonnés, ils doivent jouir de la même liberté que les Japonais et n'être exposés à aucune mesure restrictive. Toutefois ils seront soumis à de justes lois qui seront consignées dans un traité.

Il est incompatible avec les notions de justice que des gens qui sont jetés par la Providence divine sur les côtes d'une nation amie soient emprisonnés et traités comme des pirates, sans que l'on ait aucune preuve qu'ils en sont réellement; le gouvernement des États-Unis ne souffrira pas plus longtemps, du moins pour ce qui concerne les Américains, une pareille manière de traiter les étrangers.

QUATRIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Les Ameraius n'auront à Nangasaki aucune relation avec les Hollandais et les Chinois.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Les Américains ne se soumettront jamais à des restrictions comme celles qui ont été imposées aux Hollandais et aux Chinois, et toute mention ultérieure d'une restriction pareille serait considérée comme une offense.

CINQUIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Lorsque l'autre port sera ouvert, si l'on désire autre chose, ou s'il se présente d'autres affaires, le tout sera réglé par les deux parties après mûre délibération.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Entendu, pourvu que cela concerne d'autres ports que celui de Nangasaki.

SIXIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Lew-chew (ou Liou-Kiou) est un pays éloigné et soumis à son propre prince; nous ne pouvons donc pas discuter la question d'ouvrir un port dans ce pays.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

Comme il n'y a pas de raison suffisante pour que les Américains ne soient pas libres dans leurs rapports avec Liou-Kiou, je persiste sur ce point.

SEPTIÈME PROPOSITION DES JAPONAIS.

Matsmaye est un endroit très-éloigné et soumis à son prince particulier; on ne peut donc décider quant à présent si les vaisseaux pourront s'y montrer au printemps prochain, mais on donnera plus tard une réponse définitive à ce sujet.

RÉPONSE DU COMMODORE PERRY.

J'entends que cette réponse relative au port de Matsmaye s'applique à nos baleiniers, à nos steamers et aux autres navires.

Ces propositions et ces réponses furent discutées dans les formes voulues. Les commissaires me faisaient toutes sortes de difficultés, prétendant que les lois de l'État s'opposaient absolument aux concessions que je demandais; que Nangasaki était expressément destiné à recevoir les étrangers; que les habitants et les autorités de cette ville avaient reçu des instructions spéciales, quant à la manière dont ils devaient faire respecter les lois par les étrangers, et que si les Américains devaient être admis dans un autre port, il fallait cinq ans pour prendre des dispositions analogues.

Je répondis que je comptais voir ouvrir, dans un délai convenable, cinq ports au pavillon américain, mais que, pour le moment, je voulais bien me contenter des trois suivants, savoir : un dans l'île de Niphon, soit Ouraga, soit Kagosima, un autre à Jesso (Matsmaye), et un troisième à Liou-Kiou (Napa-Kiang), et que je désirais remettre à plus tard toute discussion à ce sujet.

Après bien des détours ils répondirent que, puisque je rejetais décidément Nangasaki, comme ils avaient des objections à faire contre le choix d'Ouraga, ils proposaient le port de Simoda qui était situé dans la province

d'Idzou et réunissait toutes les commodités et les convenances. En même temps on me fit observer derechef que Liou-Kiou était une province éloignée, sur laquelle la couronne n'exerçait qu'une domination conditionnelle, qu'en conséquence ils ne pouvaient pas discuter sur ce point, que, d'ailleurs, Matsmaye était à peu près dans les mêmes conditions vis-à-vis du gouvernement impérial.

J'insistai néanmoins sur mes demandes, et lorsqu'ils me virent résolu à n'en pas démordre, ils proposèrent de se retirer dans une autre chambre pour en délibérer.

Après une absence d'une heure, toute la députation rentra dans la chambre du conseil et me fit dire, comme résultat de son examen, qu'il faudrait un temps assez long pour se prononcer sur l'ouverture du port de Matsmaye.

De plus ils me firent observer qu'il n'était pas au pouvoir de la couronne d'accorder le privilége demandé sans consulter à cet égard le prince souverain de Jesso; qu'il fallait pour cela un an, qu'après ce délai on me rendrait réponse. Je leur dis que je ne pouvais pas quitter le Japon sans avoir obtenu une réponse quelconque, et que, si le prince dont ils parlaient était un souverain indépendant, je me rendrais à Matsmaye pour traiter directement avec lui. L'entretien se termina par l'assurance qu'ils me donnèrent de me rendre une réponse définitive le jeudi 23.

Avant de se séparer, on convint cependant qu'un ou plusieurs vaisseaux de l'escadre se rendraient au port de Simoda, accompagnés d'un fonctionnaire japonais autorisé, à l'effet d'examiner si ce port répondait à toutes les conditions, car j'avais nettement déclaré que, dans le cas où il n'y satisferait pas, j'en demanderais un autre dans la partie méridionale de Niphon.

La situation de ce port ne saurait être plus favorable comme station pour les steamers et autres navires qui naviguent entre la Californie et la Chine, ainsi que pour les baleiniers qui croisent dans ces parages de la mer du Japon; en effet, il se trouve juste en dedans du cap Idzou ou Nogatrouna, et a libre accès du côté de la mer. L'abord en est très-facile et les navires qui s'y rendent n'ont à se détourner que très-peu de leur cours direct. Les commissaires le représentent comme sûr, spacieux et offrant assez de facilités pour se procurer toutes les provisions que produit le pays; toutefois ces provisions sont très-limitées, attendu que les Japonais ne mangent que fort peu de viande, et, par conséquent, élèvent peu de bétail.

Lorsque les vaisseaux que j'ai envoyés en reconnaissance seront de retour, je déciderai, d'après le rapport qu'ils me feront, si je veux ou non accepter ce port.

Matsmaye est dans une position tout aussi avantageuse pour les vaisseaux qui se dirigent au nord par le détroit de Sangar, dont les environs sont fréquemment visités par nos baleiniers, et il y a lieu de voir si, pour se rendre de San-Francisco à Shanghaï, cette route ne serait pas la plus courte ou tout au moins la plus sûre.

Le département (de la marine) a déjà reçu de moi des rapports détaillés sur l'avantage qu'il y aurait à se faire ouvrir un port à Liou-Kiou.

Je suis donc enfin parvenu à me faire accorder la libre entrée dans les ports du Japon que j'ai proposés. Nos navires auront pour s'y réfugier trois ports commodes, presque à égale distance les uns des autres, et appartenant à un empire dont les lois interdisaient jusqu'ici l'accès à notre pavillon.

Peel-Island, dans le groupe des îles Bonin, ferait le quatrième.

Avant de prendre congé des commissaires, je rappelai encore une fois à leur souvenir les détails de nos négociations, leur faisant remarquer que mon secrétaire en avait exactement pris note et que, pour éviter tout malentendu, ils devraient me remettre une note écrite des points sur lesquels nous étions tombés d'accord verbalement. En conséquence de cette proposition, le premier interprète m'apporta à bord un écrit dont la traduction se trouve ci-après, et qui exprime nettement l'intention des commissaires de traiter avec sincérité et bonne foi.

NOTE JAPONAISE DES POINTS SUR LESQUELS ON S'EST MIS D'ACCORD DANS L'ENTREVUE QUI A EU LIEU LE 17 MARS 1854 ENTRE LE COMMODORE PERRY ET LES COMMISSAIRES JAPONAIS.

1° Les citoyens des États-Unis ne se soumettront pas à des indignités comme celles qui ont été imposées aux Hollandais et aux Chinois confinés à Nangasaki. Ce port ne convient nullement comme refuge pour les navires.

2° Liou-Kiou est un pays très-éloigné au sujet duquel on ne peut pas donner de réponse définitive.

3° Matsmaye est un lieu très-éloigné et appartient à un prince particulier. La question qui le concerne ne peut pas être vidée; il faut quelque temps pour les négociations qu'elle exige, environ jusqu'au premier mois de l'année prochaine, attendu que, pour obtenir un résultat, le gouvernement central doit s'entendre avec le prince; l'amiral n'aboutirait à rien en se mettant directement en négociations avec lui.

Il est dit qu'on désire avoir une réponse sur-le-champ. Il serait peut-être assez tôt d'ouvrir ce port à l'époque ci-dessus désignée; il est, d'ailleurs, probable que, dans les premières années, il n'y viendra pas beaucoup de navires, car il faudrait quelque temps pour communiquer la décision du gouvernement et la faire connaître à tous.

En considération de ces circonstances, il a été convenu qu'on rendrait une réponse définitive le 3 mars (le 26 du mois japonais).

Comme il a été dit qu'outre Liou-Kiou et Matsmaye, on désirait avoir encore plusieurs ports à Niphon, on a proposé d'ouvrir aux vaisseaux des États-Unis le port de Simoda, et il a été convenu que deux navires de l'escadre feraient voile, le 19 mars, pour ce port, afin de l'examiner; que quelques fonctionnaires japonais s'y rendraient également par la voie de terre, de manière à s'y trouver pour le 22, et que le capitaine des navires attendrait leur arrivée avant de commencer ses opérations de sondage ou de permettre à qui que ce soit de débarquer.

Il a été convenu encore que les naufragés seraient traités avec humanité et resteraient aussi libres que dans les autres pays.

Ces conventions ont été faites après mûre délibération.

Mercredi 22. Ce jour-là, le premier interprète s'est rendu à bord du *Powhattan* pour me prévenir qu'il y avait eu erreur, relativement au calendrier japonais, quant à la fixation de la prochaine entrevue où l'on devait me rendre une réponse définitive touchant Matsmaye. Cependant, ajouta-t-il, comme on a promis cette réponse pour le 23, on vous l'enverra à bord

ce jour-là, et, le lendemain, les commissaires vous recevront à terre où ils vous remettront, dans les formes voulues, les présents que l'empereur envoie au président en retour des siens.

Le premier interprète me dit aussi que les commissaires comptaient venir le samedi 25 dîner avec moi à bord, comme je les y avais invités, mais qu'ils me priaient de fixer moi-même mon jour. Je leur dis que s'il faisait mauvais temps le samedi, je ne pourrais pas les recevoir le lendemain qui était notre dimanche (ou sabbat), et, qu'en conséquence, je préférerais avoir l'honneur de leur visite le lundi, ce qui fut accepté.

Le jeudi 23 mars, le premier interprète, conformément à la convention, vint à bord du *Powhattan*, accompagné de plusieurs autres fonctionnaires, et il m'apporta la réponse des commissaires à ma demande concernant le port qui devait être ouvert aux vaisseaux américains dans le détroit de Sangar (île de Matsmaye ou Jesso).

Ce document était écrit en japonais, en chinois et en hollandais, et l'original japonais était signé des quatre commissaires du plus haut rang. Voici comment il a été traduit du hollandais :

Les navires des États-Unis de l'Amérique du Nord qui auront besoin de provisions, de bois et d'eau, pourront s'en procurer, comme on l'a désiré, dans le port d'Hakotade (1). Il faudra quelque temps pour prendre les dispositions nécessaires, car ce port est situé très-loin, de sorte que la convention ne pourra guère être mise en vigueur avant le septième mois de l'année prochaine (17 septembre 1855).

Kaei Sitzinen Nigoats (23 mars 1854).

Scellé par ordre de Leurs Seigneuries.

MORYAMA EINOSKE.

A M. C. Perry.

Je dis à l'interprète que je voulais bien consentir à la proposition des commissaires d'assigner ce port dans l'île de Matsmaye ou Jesso comme

(1) Hakotade se trouve près de la ville de Matsmaye et a un meilleur port que cette dernière.

port de refuge septentrional pour les navires américains, si toutefois, après examen attentif, il répondait complétement à la description favorable qu'on m'en avait faite; mais qu'il fallait fixer l'ouverture à une époque plus rapprochée, et que je comptais discuter ce point avec les commissaires lors de notre prochaine entrevue.

Hakotade est situé à l'entrée orientale du détroit de Sangar, environ sous le 42e degré de latitude nord; ce point convient parfaitement, sous le rapport géographique, pour servir de port de refuge à nos baleiniers qui croisent dans ces parages, et dont un grand nombre passent chaque année ce détroit pour aller pêcher la baleine dans la mer du Japon.

De Siebold dit que les Japonais comptaient soixante-huit navires, la plupart américains, qui passaient chaque année devant Hakotade et Matsmaye, mais sans jamais s'approcher à portée de canon.

Golowin dit à ce sujet : « La ville d'Hakotade, la seconde de l'île comme grandeur, est située sur la côte méridionale, sur le versant d'une colline ronde qui s'élève d'une presqu'île; elle est fermée au sud par la baie de Sangar, au nord et à l'ouest par la baie d'Hakotade qui est assez vaste pour contenir une flotte. La presqu'île est reliée au continent du côté de l'est par une étroite langue de terre, de sorte que l'on embrasse d'un seul coup d'œil la mer et le pays plat.

Obligé d'expédier le *Susquehannah* de grand matin, de manière qu'il soit sorti de la baie avant la nuit, je dois terminer ici cette dépêche.

Je donnerai ultérieurement, et dans la même forme, tous les détails sur les négociations futures pendant le second séjour de l'escadre dans ces eaux.

Je dois dire encore, avant de finir, que pour le peu de temps que nous sommes restés dans cette baie (environ cinq semaines), nous avons gagné à un haut degré la confiance des autorités et du peuple. Nous avons établi à terre un télégraphe électrique, à peu près aussi bien construit que n'importe lequel; il a une longueur d'un mille et nous l'avons fait fonctionner pour transmettre des dépêches en anglais, en hollandais et en japonais; nous avons également établi tout le chemin de fer envoyé des États-Unis, et fait circuler sur la voie les machines à vapeur, les tenders et les waggons au grand ébahissement des indigènes; enfin nous avons exposé les diverses inventions utiles de notre pays, notamment les instruments aratoires, nous

en avons expliqué l'usage, et tout cela s'est passé dans le plus grand ordre de part et d'autre.

Je suis avec respect, etc.

M. C. Perry.

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*.
En vue de la ville d'Yokouhama, baie de Jeddo,
Japon, le 30 mars 1854.

II

Le commodore Perry au ministre de la marine.

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*.
Devant la ville de Kana-Gawa, baie de Jeddo,
1er avril 1854.

Monsieur,

Me référant à ma dépêche (n° 42) que j'ai expédiée par le *Susquehannah*, ainsi qu'aux notes qui l'accompagnaient et dont je joins ici un duplicata, j'ai l'honneur d'annoncer par la présente au département que hier a été signé par moi et par les quatre commissaires, spécialement nommés à cet effet par l'empereur, un traité de paix et d'amitié entre les États-Unis et le Japon; ces documents doivent être portés à Washington par le capitaine Henri A. Adams, qui part mardi 4 pour la Californie, à bord de la corvette *Saratoga*.

Les notes ci-jointes, qui sont continuées jusqu'à ce jour, donnent tous les détails nécessaires, et je n'ai plus qu'à faire remarquer au département les difficultés que j'ai eues à vaincre pour déjouer les nombreuses chicanes des

Japonais, surtout par rapport au libellé du traité. Je fais cette remarque principalement en vue d'expliquer la singulière rédaction de ce traité, ainsi que l'omission de quelques points peu importants qui se trouvent ordinairement dans les documents de ce genre. Cette explication me semble particulièrement nécessaire pour le Sénat à qui le traité sera soumis.

On me fit des difficultés incroyables pour que le traité fût obligatoire de suite, avant même qu'il n'eût été ratifié par le Président et le Sénat et qu'on eût échangé les ratifications. Les Japonais ne pouvaient pas comprendre la nécessité de tout cela, ils me faisaient remarquer que ce traité, une fois signé par eux, serait observé loyalement et consciencieusement par le gouvernement impérial, et ils ne comprenaient pas pourquoi il n'en serait pas de même de la part du gouvernement et du peuple des États-Unis. J'essayai de leur expliquer la nature de notre système fédératif, mais, voyant que c'était peine perdue, je jugeai qu'il était plus sage de céder à leurs scrupules obstinés, d'autant plus que, dans ma conviction, une pareille manière d'agir ne pouvait pas avoir la moindre influence sur l'application pratique du traité, ni le rendre moins avantageux pour les États-Unis, puisque c'étaient les commissaires japonais qui faisaient toutes les concessions. Ils ne demandaient rien que l'amitié et l'indulgence des États-Unis, disant à plusieurs reprises que les lois du Japon avaient été si longtemps en vigueur et étaient si étroitement liées avec toute la machine gouvernementale, que, quel que fût leur bon vouloir et celui des hommes les plus éclairés de la nation pour introduire la liberté des relations avec les étrangers, la prospérité et la tranquillité de l'empire pourraient se trouver compromises si le changement était trop brusque.

Je dois faire remarquer que la dernière partie de l'article 3 du traité a été changée sur leur demande, et qu'ils ont substitué à ma rédaction que voici, la rédaction que je donne à la suite :

Rédaction proposée par moi : « Et le gouvernement des États-Unis supportera tous les frais occasionnés par le sauvetage et l'entretien de ces naufragés. »

Rédaction modifiée à la demande des commissaires japonais : « Et les frais occasionnés par le sauvetage et l'entretien des Américains et des Japonais qui seront jetés sur les côtes de l'une des deux nations, ne seront pas remboursés. »

J'ose espérer que les infractions aux formes, infractions insignifiantes d'ailleurs et inévitables qui se remarquent dans le libellé du traité, seront jugées avec indulgence par les autorités des États-Unis, qu'elles tiendront compte des coutumes bizarres et des préjugés de ceux avec qui j'avais à négocier, et surtout des avantages qui seront assurés par cette convention à l'humanité en général et en particulier à nos navires, notamment aux baleiniers, dans cette partie du monde. Beaucoup d'officiers ont constaté que depuis notre arrivée dans ces parages, il a été vu plus de baleiniers que pendant tout le reste de notre voyage.

Dorénavant les baleiniers n'ont plus à craindre de s'approcher des côtes du Japon, et d'être exposés aux suites effrayantes d'un naufrage sur ces côtes inhospitalières. Dans douze mois ils auront le droit d'aller se reposer dans deux ports commodes, d'y faire leurs réparations, d'y être reçus avec bonté, d'y charger toutes les provisions que fournit le pays, et, ce qui vaut mieux que tout cela, aucun port de l'empire ne sera plus fermé aux navires en danger.

La note ci-jointe (marquée AA) a rapport aux modifications qu'il a fallu faire subir au libellé du traité pour écarter les objections des commissaires japonais.

Je suis heureux de signaler ici la promptitude et l'intelligence avec lesquelles m'ont secondé dans toutes ces négociations le capitaine Abbott, les commandants Kelly, Buchanan, Adams, Walker, Pope et Lee, les lieutenants-commandants Boyle, Sinclair, Glasson et leurs officiers respectifs, ainsi que les officiers du *Powhattan*.

Les commissaires japonais ont promis que, pour mon retour d'Hakotade à Simoda, ils tiendraient prêtes quelques tonnes de charbon afin que les steamers puissent en examiner la qualité. Ils m'assurent également qu'on va ouvrir et exploiter des mines de charbon et qu'un dépôt sera établi à Simoda.

Je suis, etc... Votre dévoué serviteur,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorable James C. Dobbin, ministre de la marine.

SUITE DES NOTES.

1er avril 1854. — Le 24, au matin, *le Susquehannah* mit à la voile pour Macao, et, vers trois heures de l'après-midi, il fut aperçu par *la Vandalia*, au moment où il passait devant le port de Simoda.

Le même jour un certain nombre de présents destinés au Président, à moi-même et à d'autres officiers de l'escadre furent envoyés à bord; je les fis emballer avec soin, marquer et envoyer à bord du vaisseau de transport *Supply* qui les transportera à Washington, conformément aux lois des États-Unis.

Le 27, les cinq commissaires, chacun accompagné de sa suite (cela faisait environ soixante-dix personnes en tout), ont dîné à bord du *Powhattan* ; je leur avais adressé une invitation spéciale ; ils ont été reçus avec les saluts et tous les honneurs dus à leur rang.

Conformément à l'usage japonais qui ne permet pas que les subordonnés soient assis à la même table que leurs supérieurs, je fis servir une table pour les commissaires dans la cabine, et une autre sur le pont pour leur suite dans laquelle il se trouvait beaucoup de personnes de distinction. Les capitaines, mon secrétaire et le docteur Williams, l'interprète chinois, étaient les seules personnes que j'avais invitées à dîner avec les hauts fonctionnaires. On fit tout son possible pour égayer les convives, et la journée se passa très-agréablement et dans les termes d'une véritable cordialité.

Le jour suivant était fixé pour un nouvel entretien à terre afin de régler les détails définitifs du traité. L'entrevue eut lieu ; après bien des discussions et beaucoup d'échappatoires de la part des commissaires, on se mit enfin d'accord et l'on fixa le vendredi 31, pour la signature du traité à laquelle on procéda, vers midi, dans le bâtiment construit à cet effet. Les commissaires me donnèrent trois copies du traité en langue japonaise signées par les quatre personnes spécialement désignées par l'Empereur, et je leur remis en échange trois copies en langue anglaise avec ma signature ainsi que les traductions en hollandais et en chinois, certifiées par les interprètes hollandais et chinois MM. Portmann et Williams pour les États-Unis de même que pour le Japon.

Il est à remarquer qu'on s'écarta en cette circonstance de la manière ordinaire de signer les traités, et cela par la raison alléguée par les Japonais que leurs lois défendent aux sujets de l'Empereur d'apposer leur nom au bas d'un document écrit en langue étrangère.

Comme je pensai que l'absence de la signature des Japonais au bas de la copie anglaise ne pouvait diminuer en rien la valeur de ce document, je ne fis pas beaucoup d'objections à la marche proposée par eux avec insistance, d'autant plus qu'ils me donnaient trois copies de leur version avec les traductions certifiées, et que j'étais fermement convaincu que toutes les stipulations consenties par eux de cette manière, seraient consciencieusement exécutées par leur gouvernement.

En effet, pendant tout le cours des négociations, on me fit à chaque pas des objections de forme, et relativement à l'emploi de certains mots qui, bien que n'ayant par eux-mêmes que peu d'importance, n'en étaient pas moins réclamés avec ténacité par les commissaires japonais ; ainsi ils exigèrent qu'on substituât le mot *biens* à celui de *marchandises*, et mille autres modifications aussi insignifiantes. Ces modifications seront cause qu'on trouvera le libellé du traité moins satisfaisant qu'il ne l'eût été sans cela.

Dans l'article final j'ai été forcé, pour satisfaire les Japonais, de faire subir à une phrase un changement qui prouve avec quel soin ils évitent tout ce qui pourrait compromettre tant soit peu leur gouvernement.

Le grand but qui consistait à conclure un traité avantageux avec ce peuple si étrange a été complétement atteint ; ce traité assure un traitement amical à tous les Américains qui, soit par hasard, soit à dessein, se montreront dans une partie quelconque de l'Empire; il promet également d'accorder un refuge et des provisions aux navires de notre pays, et il fait aux citoyens de l'Union des avantages qui n'ont été accordés dans les deux derniers siècles à aucun peuple étranger.

Et le gouvernement des États-Unis peut à juste titre revendiquer l'honneur d'avoir le premier ouvert des relations amicales et *indépendantes* avec une nation qui jusqu'ici s'arrogeait le droit de n'avoir aucun rapport avec les peuples étrangers, à moins qu'on ne veuille considérer comme tel les concessions misérables qui ont été faites aux Hollandais et aux Chinois à Nangasaki.

Je dois faire observer ici que, dans toutes les entrevues qui ont eu lieu à

bord, quel que fût le nombre des officiers qui venaient sur les navires (il y en avait chaque fois de vingt à cinquante), on servit à tout le monde des rafraichissements, selon la mode japonaise; que le jour où le traité fut signé il y eut grand gala, et qu'en toutes circonstances, on a présenté des rafraichissements aux visiteurs qui avaient affaire à moi.

Les Japonais ont fourni en quantité médiocre des provisions de bois, d'eau, poulets, œufs, légumes, etc., aux divers navires de l'escadre; sur ma demande formelle ils ont enfin consenti à en être payés, et il est probable que sous peu ils renonceront à tous leurs scrupules à cet égard, ainsi qu'on l'a fait à Liou-Kiou où l'on sut bientôt demander de bons prix pour toute espèce de provisions.

Je suis avec respect, etc.

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A bord du vaisseau-amiral *Powhattan*.
Devant la ville d'Yokouhama, baie de Jeddo, le 3 avril 1854.

TRADUCTION DU TRAITÉ D'YOKOHOUMA.

Les États-Unis d'Amérique et l'empire du Japon, désirant établir entre les deux nations une amitié durable et sincère, ont résolu de fixer d'une manière claire et nette, au moyen d'un traité ou d'une convention générale de paix et d'amitié, les règles qui seront observées à l'avenir dans les rapports entre les deux pays. Pour atteindre ce but désirable, le président des États-Unis a donné de pleins pouvoirs à son commissaire Mathew Calbraith Perry, ambassadeur spécial des États-Unis au Japon, et le sublime Empereur du Japon a également donné pleins pouvoirs à ses commissaires : Hayashi-Daigakou-no-kami, Ido, prince de Tsous-Sima, Idzava, prince de Mimasaki et Oudona, membre du conseil des finances.

Les commissaires susdits, après avoir échangé leurs pleins pouvoirs et

avoir mûrement pesé les propositions faites, ont d'un commun accord arrêté les articles suivants :

Article 1[er]. Il régnera une paix parfaite, durable et générale, et une amitié sincère et cordiale entre les États-Unis d'Amérique d'une part, ainsi que l'empire du Japon d'autre part, et leurs habitants respectifs, sans exception de personne ni de domicile.

Article 2. Le port de Simoda dans la principauté d'Idzou et le port d'Hakotade dans la principauté de Matsmaye sont désignés par les Japonais pour servir de ports de refuge aux navires américains qui y seront approvisionnés de bois, d'eau, de provisions, de charbons et des autres articles, dont ils pourront avoir besoin, selon le pouvoir des Japonais. Le premier des deux ports qui viennent d'être désignés sera ouvert aussitôt après la signature du présent traité ; le second ne le sera que dans l'année japonaise suivante, le lendemain du jour de la signature.

Nota. Les fonctionnaires japonais dresseront un tarif de tous les objets qu'ils peuvent fournir, et ces objets seront payés en monnaie d'or ou d'argent.

Article 3. Si des navires des États-Unis sont jetés ou échouent sur les côtes du Japon, les vaisseaux japonais doivent leur porter secours et conduire leurs équipages à Simoda ou à Hakotade, où ils seront remis à leurs compatriotes commis pour les recevoir. Tous les objets qu'auront pu sauver les naufragés seront également remis, et les frais, occasionnés par le sauvetage et l'entretien des Américains et des Japonais jetés sur les côtes de l'un ou de l'autre des deux pays, ne seront pas remboursés.

Article 4. Les naufragés et autres citoyens des États-Unis seront libres ; comme dans les autres pays, ils ne seront pas soumis à l'emprisonnement mais à de justes lois.

Article 5. Les naufragés et autres citoyens des États-Unis résidant temporairement à Simoda ou à Hakotade ne seront pas soumis aux mêmes mesures restrictives que les Hollandais et les Chinois à Nangasaki ; ils pourront circuler librement à Simoda dans un rayon de sept milles (*ri*) japonais à partir d'une petite île située dans le port de Simoda et indiquée sur la carte ci-jointe ; et, à Hakotade, ils pourront circuler dans des limites qui seront fixées après l'examen de ce port par l'escadre des États-Unis.

Article 6. Si l'on désire avoir d'autres marchandises ou faire une affaire

quelconque, les parties contractantes feront une convention établie avec soin.

Article 7. Il est stipulé qu'il est permis aux navires des États-Unis qui veulent se rendre dans les ports qui leur sont ouverts d'échanger des monnaies d'or et d'argent, ainsi que des marchandises contre d'autres marchandises, en se conformant aux règlements provisoires établis à cet effet par le gouvernement japonais.

Il est toutefois stipulé que les navires des États-Unis pourront remporter les articles qu'ils n'auront pas pu échanger.

Article 8. L'eau, le bois, les provisions, les charbons et les marchandises nécessaires seront fournis par l'entremise des fonctionnaires japonais qui ont été spécialement nommés à cet effet, et ils ne pourront l'être d'aucune autre manière.

Article 9. Il est convenu que si, dans un avenir quelconque, le gouvernement japonais accordait à une ou plusieurs autres nations des priviléges ou avantages qui ne sont pas accordés par le présent traité aux États-Unis et à ses citoyens, ceux-ci participeraient par le fait même et sans délai à tous ces priviléges et avantages, sans qu'il soit besoin pour cela de nouvelles négociations.

Article 10. Les vaisseaux des États-Unis ne devront se réfugier dans d'autres ports que ceux de Simoda et Hakotade qu'en cas de nécessité pressante ou de très-gros temps.

Article 11. Le gouvernement des États-Unis nommera des consuls ou agents qui séjourneront en tout temps à Simoda, dix-huit mois après la signature du présent traité, dans le cas où l'un des deux gouvernements jugerait nécessaire de prendre cette mesure.

Article 12. La présente convention ayant été conclue et dûment signée sera obligatoire et fidèlement tenue tant par les États-Unis que par le Japon, ainsi que par les citoyens et sujets de chacune des puissances respectives; elle sera ratifiée par le Président des États-Unis, par le conseil et avec l'approbation du Sénat d'une part, et par le sublime souverain du Japon d'autre part; les ratifications seront échangées dans les dix-huit mois, à partir du jour de la signature, ou plus tôt s'il est possible.

Pour certifier le présent traité, nous, plénipotentiaires respectifs des États-Unis d'Amérique et de l'empire du Japon, y avons opposé nos sceaux et nos signatures.

Fait à Kanagawa, le 31 mars de l'année de Notre Seigneur Jésus-Christ, mil huit cent cinquante-quatre, et le septième jour du troisième mois.

Suivent les signatures.

AA

NOTES EXPLICATIVES DES DIVERS ARTICLES DU TRAITÉ AVEC LE JAPON.

ARTICLE 2. Ces ports doivent être complétement ouverts aux Américains en avril 1855, mais, dès le mois de mai prochain, les vaisseaux de guerre pourront s'y procurer de l'eau, du bois et toutes sortes d'autres provisions.

ARTICLE 4. Il était très-difficile d'assurer aux Américains les avantages que leur garantit cet article. Les mots *justes lois* signifient que les Américains ne seront pas soumis aux lois et aux usages exclusifs du Japon. Cette manière de les interpréter subsistera jusqu'à ce qu'il soit intervenu un règlement spécial à ce sujet et qu'il ait été établi un agent consulaire.

ARTICLE 5. Cet article ne m'a été accordé qu'après beaucoup de résistances. Il garantit des priviléges que n'osaient espérer les plus grands optimistes. Sept *ri* japonais équivalent à dix de nos milles. De sorte que c'est un rayon de dix et un circuit de soixante milles anglais qui forment la limite dans laquelle les citoyens américains peuvent circuler librement, soit par terre soit par eau, sans être molestés par les Japonais, tant qu'ils se conduiront convenablement. Les limites seront fixées à Hakotadc dès que j'aurai été visiter cette localité.

ARTICLE 6. Cet article se rapporte à une convention ultérieure, et plus spécialement à un traité de commerce, mais le mot *marchandises* a été remplacée comme choquant, par celui de *biens* (1).

ARTICLE 7. Mêmes objections contre le mot *marchandises* qu'on remplace encore par *biens*.

(1) Nous n'avons pas cru devoir faire cette substitution dans la traduction du traité; il suffit qu'elle soit signalée ici une fois pour toutes. (N. du T.)

Le mot *provisoires* se rapporte expressément à une convention ultérieure pour laquelle le gouvernement japonais est préparé.

Article 8. Les commissaires ont insisté sur cet article par la raison que le gouvernement japonais n'a pas de lois douanières pour prélever des droits sur les produits étrangers, et que le peuple ne connaît pas le commerce.

Article 9. Cet article est très-important, car il n'est guère douteux que, dès que le succès de cette mission sera connu, les Anglais, les Français et les Russes s'empresseront de suivre notre exemple. Il est présumable que chacun de ces peuples s'efforcera d'obtenir quelques avantages particuliers jusqu'à ce qu'il ait été conclu un traité de commerce. L'article 9 garantit tous ces avantages aux Américains sans qu'il soit besoin de négociations ultérieures.

Article 10. Simoda et Hakotade sont les seuls ports où les vaisseaux des États-Unis peuvent se rendre quand il leur plaît; mais, en cas de danger, ils peuvent chercher un refuge dans n'importe quel port de l'Empire. Il est à espérer qu'on n'abusera pas de ce droit.

Article 11. J'ai amené les commissaires à consentir cet article en cherchant à les convaincre que cela épargnerait beaucoup de peines au gouvernement japonais, s'il résidait dans les deux ports qui seraient ouverts par le traité, ou dans l'un d'eux, un agent américain à qui l'on pourrait adresser, au besoin, toutes les plaintes auxquelles donnerait lieu la mauvaise conduite des Américains qui se rendraient au Japon; je leur dis que, sans cela, il faudrait toujours qu'un vaisseau de guerre stationnât dans ces ports, attendu que des matelots et d'autres personnes pourraient se mal conduire et violer le traité sans que cela fût connu du gouvernement américain.

Article 12. J'ai fait cet article pour éluder les objections pressantes des commissaires relativement à la nécessité d'un échange des ratifications. Afin d'adoucir la formule, j'ai mis ces mots : « Ce traité *sera* ratifié » au lieu de « *doit* être ratifié » comme cela se dit d'ordinaire.

J'ai déjà dit que les commissaires japonais avaient fait des difficultés pour signer la copie américaine du traité.

Je n'ai pas insisté sur ce point, parce qu'il n'a aucune influence sur la façon dont ils se croient liés par le traité, et si j'y reviens encore une fois, c'est pour que la chose soit mieux comprise par les autorités américaines.

M. C. Perry.

Le commodore Perry au ministre de la marine.

A bord de la frégate à vapeur des États-Unis *Powhattan*,
Port d'Hakotade, île de Jesso, Japon, 30 mai 1854.

Monsieur,

Depuis ma dernière dépêche n° 49, datée de Kanagawa, baie de Jeddo, le 4 avril, dépêche qui vous a été expédiée avec les documents qui l'accompagnent, sur le *Saratoga*, par le capitaine H. A. Adams (vous trouverez ci-joints des duplicata du tout), j'ai examiné les ports de Simoda et Hakotade qui sont maintenant ouverts aux vaisseaux des États-Unis, et je suis heureux de dire qu'on ne pourrait trouver mieux, ni comme situation géographique, ni comme abord facile, ni sous aucun rapport essentiel. Le port d'Hakotade est le plus sûr et le meilleur que j'aie jamais vu pour les vaisseaux de toutes classes, et il est assez spacieux pour contenir la moitié de toutes les flottes du monde.

Les autorités et la population des deux villes et des environs nous ont donné tous les témoignages possibles d'amitié et de prévenance. Les vaisseaux ont été fournis ponctuellement et à des prix modérés de tout ce qui leur était nécessaire, tels que bois, eau et autres articles que produit le pays. L'étrange abstinence des Japonais de tout aliment pris dans le règne animal fait qu'ils n'ont jamais eu besoin d'élever ni d'engraisser des bestiaux pour les mener au marché; de là vient la rareté de ce genre de vivres si nécessaires aux peuples occidentaux.

Cependant il est très-probable qu'à l'avenir ils seront mieux préparés à satisfaire aux besoins des navires qui visiteront les deux ports.

Dans les deux endroits, les officiers et ceux qui avaient obtenu la permission de débarquer, se sont promenés librement en ville et dans les environs; ils ont fait des parties de pêche et de chasse, et ont été visiter les boutiques sans qu'on leur ait suscité le moindre embarras; ils ont été, au contraire, reçus partout avec bonté et respect, notamment par les gens de la campagne.

Il n'y eut qu'un seul cas où quelqu'un fut molesté, et ce fut à Simoda; mais dès qu'on m'en eut informé, je demandai et j'obtins du préfet une

lettre d'excuses dans laquelle il blâmait la conduite des fonctionnaires qui avaient donné lieu à la plainte.

D'après un arrangement convenu, je me rencontrerai à Simoda, le 15 du mois prochain, avec un ou plusieurs des commissaires impériaux, afin de régler plusieurs affaires nécessaires à une meilleure intelligence du traité. Cela fait, je retournerai à Hong-Kong, en Chine, par Liou-Kiou et les ports de Ning-Po, Touh-Chow et Amoy.

Les officiers sous mes ordres ont dressé plusieurs cartes précieuses des ports et des côtes du Japon, et nos collections des spécimens d'histoire naturelle, ainsi que de dessins, croquis, etc., s'augmentent rapidement.

Un des vaisseaux de l'escadre est en ce moment occupé à faire une reconnaissance de Volcano-Bay, port commode, situé à environ soixante et dix milles d'ici.

Jusqu'à présent, il ne m'a pas encore été possible de faire les recherches que m'a ordonnées le département dans ses instructions des 26 octobre 1852, 16 mai et 11 juin 1853, en vue d'apprendre le sort de nos compatriotes qui ont péri en mer, ou sont encore prisonniers à l'île Formosa ou au Japon.

Les autorités m'ont fait les réponses que vous trouverez ci-jointes sous la rubrique BB, et je me propose d'envoyer à Formosa la *Macedonia* accompagnée du *Southampton*, pour y faire toutes les recherches possibles et examiner, en même temps, la région houillère de cette île.

Comme signe de bonne entente, aussi bien ici qu'à Kanagawa et à Simoda, je ferai remarquer que le gouverneur, le major et d'autres personnes de haut rang sont venues hier soir me rendre visite à bord, sur mon invitation, et que je leur ai offert un dîner de cérémonie.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la considération la plus distinguée,

Votre tout dévoué serviteur,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorable J. C. Dobbin, ministre de la marine
à Washington.

BB

A bord du vaisseau amiral *Powhattan*. Hakotade,
Japon, 30 mai 1854.

Monsieur,

La communication suivante des autorités d'Hakotade est la réponse aux questions que je leur avais adressées, conformément à vos ordres, en date du 27 de ce mois.

La traduction anglaise a été faite par M. S. W. Williams.

Depuis la troisième année Ohoka, jusqu'à la troisième année Kayou, il y a eu en tout cinq navires étrangers que l'orage a fait naufrager sur nos côtes; les équipages de tous ces navires ont été envoyés à Nangasaki, pour de là être renvoyés dans leur patrie par l'entremise des Hollandais. Il ne se trouve pas actuellement au Japon un seul de ces naufragés.

En juin 1847, sept marins américains, montant une chaloupe, ont été jetés à la côte à Yethoroop.

Au même mois de juin 1847, treize marins américains, dans trois chaloupes, ont été jetés sur le rivage à Yerimachi, au nord-ouest de Matsmaye.

En mars 1849, trois hommes d'un navire américain vinrent à terre à Karaston, extrémité sud de Sagalie, et poursuivirent leur route.

En mars 1850, un vaisseau anglais fit naufrage à Mabiro, dans l'île de Jesso; trente-deux des hommes qui le montaient descendirent à terre, mais nous ne savons pas d'où ils venaient.

Je suis, avec respect, votre dévoué serviteur,

Silas Bent,
Lieutenant de pavillon.

Au commodore M. C. Perry,
commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales, etc.

Le commodore Perry au ministre de la marine.

A bord de la frégate à vapeur *Mississipi*. En mer, le 18 juin 1854.

Monsieur,

J'ai envoyé mes deux dernières dépêches n°s 50 et 51, (dont vous trouverez ci-joints les duplicata) la première par *la Vandalia, viâ* Shanghaï, la seconde par *le Southampton, viâ* Hong-Kong.

Il ne s'est rien passé de particulièrement intéressant à Hakotade depuis le départ de *la Vandalia,* si ce n'est que nous avons choisi et disposé un emplacement pour les sépultures, où nous avons déjà enterré deux hommes d'équipage du *Mississipi.*

Les plénipotentiaires de Jeddo ne sont venus à Hakotade que deux jours avant mon départ, mais comme j'avais déjà mis en train une partie de ce que je me proposais de faire, et que j'espérais me mettre à l'œuvre pour le reste aussitôt après mes négociations avec les autorités locales, comme je songeais en même temps à ma promesse d'être le 8 à Simoda, et que, d'ailleurs, les plénipotentiaires n'avaient plus des instructions aussi étendues, je n'eus pas grande chose à faire avec eux.

Les deux steamers quittèrent Hakotade le 3 juin, et arrivèrent, le 7, à Simoda, après une agréable traversée.

Le lieutenant commandant Sinclair qui, pendant mon absence, était resté dans ce port avec le vaisseau de transport *Supply*, me rapporta sur-le-champ que tout allait bien (*all hat gone well*), et que les commissaires étaient arrivés accompagnés de deux autres qui leur avaient été récemment adjoints.

Comme je comptais terminer bientôt mes affaires avec ces hauts personnages qui, je le savais déjà, seraient très-longs dans toutes leurs mesures, je proposai une entrevue pour le jour suivant; je débarquai en conséquence avec une escorte convenable, et je me rendis au temple que j'avais habité lors de ma précédente visite. J'y trouvai les sept commissaires; lorsqu'on m'eut présenté aux deux nouvellement nommés (c'étaient Tzoudzacki Sourouga-no-Kami, prince de Sourouga, et Takeno Outsi Seitan, tré-

sorier de l'Empire), on m'apprit que, depuis la signature du traité de Kanagawa, Simoda avait été élevée au rang de ville impériale, et que, selon l'usage du Japon qui consiste à avoir toujours deux fonctionnaires pour un, Idzava (prince de Mimasaki) et Tsoudzaki, (prince de Sourouga) avaient été nommés gouverneurs, Kourakawa Kahei et Isa Sioutshiro, sous-gouverneurs de Simoda.

On m'apprit également que la juridiction de la ville ne s'étendant pas jusqu'à sept milles japonais (environ seize milles anglais) comme il avait été dit dans le traité, on avait élevé sur les routes des portes au delà desquelles commençait la juridiction du prince d'Idzou, et qu'on désirait me voir accepter une convention d'après laquelle les Américains qui voudraient aller au delà de ces portes, devraient en demander la permission à un fonctionnaire qui y serait stationné.

Je m'y refusai catégoriquement, et je m'aperçus bientôt que les commissaires désiraient m'amener à accepter certains arrangements auxquels devraient être soumis les Américains visitant le port, et qui diminueraient dans une certaine mesure les avantages que leur assurait le traité ; je résolus donc de m'opposer énergiquement à toutes les propositions qui décéleraient cette tendance.

Je déclarai que j'étais tout disposé à accéder à certaines dispositions tout à fait nécessaires auxquelles devaient se soumettre les autorités locales aussi bien que les Américains, mais j'ajoutai que, lors même que je le voudrais, il n'était plus en mon pouvoir de changer ou de modifier un traité qui n'était plus entre mes mains. Après beaucoup de discussions et toutes sortes d'évolutions de la part des commissaires, on adopta les dispositions qui se trouvent ci-jointes sous la rubrique A ; des duplicata en langue anglaise et japonaise furent signés et échangés, et j'enverrai les originaux par la première occasion sûre.

La plus grande difficulté ce fut de s'entendre sur la zone dans laquelle les Américains pourraient circuler librement aux environs d'Hakotade. D'abord on désirait la limiter à une seule rue, puis à toute la ville, ensuite à la petite presqu'île qui s'avance dans la mer, puis à trois milles japonais, et enfin à trois milles et demi.

Ma proposition fut que nous devions avoir à Hakotade les mêmes droits qu'à Simoda, mais on se montra si tenace sur ce point que je jugeai à propos

de me contenter de cinq milles japonais (environ douze des nôtres). Du reste, les limites ont ici peu d'importance, attendu que le pays environnant est montagneux et peu peuplé.

Un autre désir des commissaires c'était de prendre un arrangement relatif aux prix courants et aux échanges, arrangement qui avait trait surtout aux prix des articles que, selon le traité, on devait fournir aux Américains. Il fut donc nommé à cet effet une commission japonaise et je désignai comme délégués de l'escadre les payeurs du *Mississipi* et du *Powhattan*, MM. Speiden et Eldredge. On trouvera dans les papiers ci-joints, sous les rubriques B et C, le résultat de la discussion engagée à ce sujet.

Outre les dispositions supplémentaires que j'ai déjà dit avoir été prises par moi et par les commissaires, on rédigea quelques règlements pour la police du port, et l'on nomma un maître du port et trois pilotes. Je fis présent au maître du port, au nom des États-Unis, d'une longue-vue qui devait toujours rester à la station de garde et passer à son successeur; je donnai aussi une bonne capote à chacun des pilotes.

(Voir les lettres ci-jointes D et E).

Les commissaires n'étaient pas préparés à prendre des dispositions obligatoires relativement à Hakotade, attendu qu'ils ne savaient rien, ni les uns, ni les autres, de la ville et de ses environs; mais cela peut, s'il est nécessaire, se faire plus tard, bien que Simoda ait été élevée au rang de ville impériale, ce qui la soustrait à la juridiction du prince de Matsmaye.

Ayant terminé mes affaires avec les commissaires, je les traitai une seconde fois, eux et leur suite, à bord du navire, et, leur ayant fait amicalement mes adieux, je partis avec *le Mississipi*, *le Powhattan* et *le Southampton*, donnant à la *Macedonia* et au *Supply* des instructions pour se rendre à Formosa.

Je suis, monsieur, avec la considération la plus distinguée,

Votre tout dévoué serviteur,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorale James C. Dobbin, ministre de la marine
à Washington.

A

DISPOSITIONS SUPPLÉMENTAIRES

prises par le commodore Mathew C. Perry, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire des États-Unis d'Amérique au Japon d'une part, et par Hayashi Daigakou-no-Kami, Ido, prince de Tsous-sima, Idzawa, prince de Mimasaki, Tsoudzouki, prince de Sourouga, Oudona, trésorier de l'empire, Take-no-Ouihi Sheitaro et Matsousaki Michitaro, commissaires de l'empereur du Japon, d'autre part, au nom de leurs gouvernements respectifs.

Article 1er. Les gouverneurs impériaux de Simoda établiront des postes où bon leur semblera pour marquer les limites de leur juridiction; mais il doit être permis aux Américains de les dépasser aussi longtemps qu'ils resteront dans les sept *ri* ou milles japonais; ceux qui contreviendraient aux lois japonaises doivent être arrêtés par la police et conduits à bord de leurs navires.

Article 2. Trois débarcadères doivent être construits pour les chaloupes des bâtiments marchands et des baleiniers qui veulent visiter ce port, l'un à Simoda, l'autre à Kakizaki, et le troisième sur un ruisseau situé au sud de Centre-Island. Les citoyens des États-Unis doivent, comme de juste, se comporter avec le respect convenable envers les fonctionnaires japonais.

Article 3. Il ne sera nullement permis aux Américains d'entrer dans les établissements militaires ou, dans les habitations particulières, mais ils pourront visiter à leur gré les magasins et les temples.

Article 4. Deux temples, le Riosheu à Simoda et le Yokousheu à Kakizaki, sont désignés comme lieux de repos pour les promeneurs jusqu'à ce qu'il ait été établi pour eux des auberges publiques.

Article 5. Un cimetière est réservé aux Américains à Kakizaki, près du temple de Yokousheu; on devra respecter leurs tombeaux.

Article 6. Il est stipulé, dans le traité de Kanagawa, qu'on livrera du charbon à Hakotade; mais il est très-difficile pour le gouvernement japonais de le livrer dans ce port. Le commodore Perry promet d'en informer son

gouvernement, afin que le gouvernement japonais soit délié de l'obligation d'établir dans ce port un dépôt de charbon.

Article 7. Il est convenu par le présent qu'à l'avenir on n'emploiera plus la langue chinoise dans les communications officielles entre les deux gouvernements, excepté là où il n'y aurait pas d'interprète hollandais.

Article 8. Un maître du port et trois bons pilotes ont été nommés pour le port de Simoda.

Article 9. Lorsque des marchandises auront été choisies dans les magasins, elles devront être marquées au nom de l'acheteur, avec le prix convenu, puis envoyées au Goyoshi ou maison du gouvernement où l'or sera compté aux fonctionnaires japonais qui délivreront les marchandises.

Article 10. Il est défendu à tout le monde au Japon de tirer les oiseaux et autres animaux ; cette loi devra donc être respectée par les Américains.

Article 11. Il est convenu par le présent que cinq *ri* ou milles japonais formeront la limite du territoire sur lequel les Américains pourront circuler librement à Hakotade, et les dispositions prises dans l'article premier s'étendent également à ce port.

Article 12. Sa Majesté l'Empereur du Japon a le droit de donner pleins pouvoirs à qui bon lui semblera pour recevoir la ratification du traité de Kanagawa et en délivrer un récépissé.

Il est entendu qu'aucune des dispositions ci-dessus ne peut en aucune manière porter atteinte aux stipulations du traité de Kanagawa.

Comme confirmation du présent acte, des copies de ces dispositions supplémentaires ont été faites en langue anglaise et japonaise, signées et scellées par les parties contractantes, et une traduction hollandaise certifiée a été échangée entre les commissaires des États-Unis et du Japon.

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

Simoda, Japon, le 17 juin 1854.

Le commodore Perry au ministre de la marine.

A bord de la frégate à vapeur *Missisipi*, en mer
le 19 juillet 1854.

Monsieur,

Après avoir, dans mes dépêches nos 52 et 53, mandé en détail au département tout ce qui s'était passé dans l'escadre depuis le départ d'Hakotade de la *Vandalia* jusqu'à notre arrivée à Liou-Kiou, il me reste encore à faire un rapport sur nos négociations dans cette île.

En y arrivant j'appris par le lieutenant commandant Glasson que William George Board, homme faisant partie de l'équipage du *Lexington*, dont il a le commandement, avait été trouvé mort dans le port des jonques et qu'on croyait qu'il était mort de mort violente; qu'il avait fait procéder à l'examen du cadavre par un jury d'officiers, et qu'il avait insisté auprès des autorités pour qu'elles fissent faire une enquête, mais que jusqu'alors il n'avait reçu aucune réponse satisfaisante.

Bien que je me fusse convaincu par une enquête minutieuse que ce meurtre avait sa cause dans les violences commises par un ou plusieurs matelots de l'escadre, je pensai néanmoins que, pour la sûreté des autres personnes qui pourraient visiter l'île, il était de la plus haute importance qu'une enquête sérieuse et complète fût faite à l'occasion de cet incident; j'exigeai donc du régent ou surintendant des affaires d'État, qu'une instruction judiciaire fût commencée selon les lois de Liou-Kiou.

On satisfait à ma demande. Le tribunal se composait de six grands juges, et le Régent, assisté du trésorier de l'État, donnèrent plus de solennité aux débats en y assistant constamment.

Le résultat de l'enquête est consigné dans les documents ci-joints (rubriques, A, B et C), il fut établi que six indigènes avaient été au nombre des aggresseurs de l'homme assassiné, et le maire de Napa fut puni pour avoir négligé son devoir.

L'instigateur du crime me fut livré garrotté à bord du *Mississipi*, par le

régent et le trésorier, pour que je le punisse selon les lois des États-Unis, mais je le remis aux autorités qui m'en exprimèrent leurs remercîments.

C'était un événement très-fâcheux, et le seul désagrément que nous ayions eu pendant nos longues relations avec ce peuple. Les deux Américains qui avaient causé le tumulte ont été traduits devant un conseil de guerre.

Pendant le cours de l'instruction, les gabarres des indigènes étaient occupées à transporter à bord des steamers tous les charbons qui se trouvaient en dépôt dans le port. Je fis mettre ce dépôt en ordre comme appartenant aux États-Unis ; je le plaçai sous la protection du gouvernement et je suis assuré qu'on le tiendra soigneusement en état de recevoir de nouveau du charbon, si l'on jugeait à propos de s'en servir plus tard.

J'ai également conclu avec les autorités royales un traité d'après lequel le gouvernement et le peuple de Liou-Kiou s'engagent à traiter avec bonté et amitié tous les Américains qui pourraient visiter les ports de cette île, à leur fournir toutes les provisions nécessaires, à donner secours et protection à tous ceux qui feraient naufrage sur leurs côtes, à établir des pilotes, etc. (Voir ci-après le document D).

Lorsque j'eus terminé tout ce que j'avais à faire à Liou-Kiou, j'invitai une dernière fois à dîner, à bord du ***Mississipi***, les autorités supérieures du pays, et je quittai Napa le 17, en compagnie du ***Powhattan***; le ***Lexington*** était parti deux jours auparavant pour Hong-Kong.

Ce jour-là le *Powhattan* fut envoyé à Ning-po, Fich-chow-fouk et Amoy, en Chine, pour protéger les intérêts des Américains, résidants dans ces ports, puis se rendre d'Amoy à Hong-Kong.

J'avais l'intention de m'y rendre à sa suite avec le ***Mississipi***, mais le long temps qui s'était écoulé depuis que j'avais reçu les dernières nouvelles de Washington, et l'annonce qu'une guerre venait d'éclater en Europe, me firent juger plus à propos de me transporter immédiatement à Hong-Kong où je compte arriver dans deux ou trois jours.

Ainsi, monsieur, je me suis acquitté de la mission que j'avais été chargé de remplir au Japon, et j'espère trouver, à mon arrivée en Chine, des lettres du département qui me permettent de retourner aux États-Unis; j'en ai le plus grand besoin, à cause de mon indisposition persistante et de l'affaiblissement qu'elle me cause.

J'ai l'honneur d'être, monsieur, avec la considération la plus distinguée, votre tout dévoué serviteur,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A l'honorable James C. Dobbin, ministre de la marine
à Washington.

A

Procès-verbal. Shang-Hioum-Hiong, surintendant des affaires publiques à Schouy, royaume de Liou-Kiou, fait le présent rapport pour expliquer les faits : Le premier de ce mois, j'ai reçu de Votre Excellence un ordre portant que le capitaine Glasson vous avait appris qu'un de ses matelots, nommé Board, avait été blessé par les habitants de Liou-Kiou, et qu'il fallait arrêter et interroger le meurtrier.

J'ordonnai sur-le-champ au maire de faire une enquête à ce sujet; les constables qu'il a interrogés lui ont appris : que Board était en état complet d'ivresse, qu'il était tombé à l'eau et s'était noyé; qu'aucun homme du commun ne l'avait blessé ni même frappé; tels sont les dires qu'il a consignés dans son rapport, et que j'ai moi-même reproduits dans mon précédent procès-verbal comme résultat des recherches faites.

Le 3, je reçus de Votre Excellence un nouvel ordre portant qu'il fallait livrer l'assassin et donner satisfaction. Sur ce je me rendis moi-même au tribunal de Napa où, avec le trésorier du royaume et le juge criminel, et avec l'assistance des autorités subalternes de Napa, je procédai personnellement à une instruction minutieuse, assignant et interrogeant sévèrement les gens qui fréquentent les rues et les marchés.

Il résulte de cette instruction que, le 12 juin, trois matelots américains passant dans les rues de Napa pénétrèrent de force dans la maison d'un

homme, y prirent quelques spiritueux et en burent jusqu'à ce qu'ils fussent ivres; deux d'entre eux l'étaient même à tel point qu'ils tombèrent sur la rue. L'autre escaladant un mur s'introduisit dans une maison particulière et fit violence à une femme qui, n'étant pas capable de lui résister, se mit à crier au secours de toutes ses forces. Un de ses parents nommé I-kieou accourut à ses cris, vit la violence dont elle était l'objet et terrassa le matelot qui, effrayé et repoussé, prit la fuite.

Pendant ce temps il s'était formé un grand rassemblement de gens qui le poursuivirent en lui jetant des pierres; il s'enfuit du côté de la mer, tomba dans l'eau et se noya.

Je pensai que ce viol était non-seulement une grande honte pour la femme, mais encore un grand scandale et une cruelle mortification pour le pays; aussi les autorités locales de Napa n'osèrent-elles pas faire connaître complétement le fait; elles se bornèrent à annoncer qu'un matelot, en état d'ivresse, titubant et trébuchant, était tombé à l'eau et s'était noyé. Elles étaient très-effrayées et profondément affligées de ce qui s'était passé.

En apprenant ces détails le juge assigna immédiatement la femme sur qui cette violence avait été commise, afin de lui faire subir un minutieux interrogatoire; mais elle ne put pas expliquer comment elle avait été si subitement attaquée, et le juge vit que c'était la vérité.

J'ordonnai en conséquence de citer toutes les personnes soupçonnées d'avoir, pendant la bagarre, poursuivi le matelot à coup de pierres et de les interroger avec soin; ils répondirent presque uniformément que : faire violence à une femme était un acte qui provoque le mépris et la colère de tous les hommes, et que peut-être, sans y penser, ils auraient poursuivi le coupable en lui lançant des pierres et l'auraient blessé.

Cela est vrai en partie; mais ceux qui ont agi de la sorte devaient être arrêtés et livrés aux officiers américains pour être interrogés, car il est tout à fait illégal de blesser les gens en leur jetant des pierres, et de les faire ainsi tomber à l'eau et de se noyer. Je vous ai donc donné les noms des coupables m'en remettant à votre prudence pour la punition à leur infliger.

Le maire qui m'a remis, comme étant le procès-verbal véritable, le rapport absurde et erroné des constables de police, est cause que je me suis rendu coupable d'une grande erreur et que j'ai gravement offensé Votre Excellence, aussi lui et les autres ont-ils été punis comme ils le méritent.

Je prie très-humblement Votre Excellence de vouloir bien jeter avec indulgence sur ce procès-verbal son foudroyant regard. (*Lightning glance*).

7 juin 1854.

B

RÉSULTAT DE L'INTERROGATOIRE DE MITOU D'HIGASHI-MOURA, FEMME DE CINQUANTE ANS.

Le 12 juin, elle apprit que quelques Américains complétement ivres couraient par toute la ville. Elle était seule avec sa nièce et elles fermaient la porte de la maison lorsque, vers quatre heures environ, l'un d'eux (des Américains) escalada le mur et pénétra de force dans son domicile. Extrêmement effrayée elle courut du côté de la porte pour s'enfuir, mais l'homme, saisissant un couteau, se mit à le brandir et la força à se livrer à lui. Elle criait de toutes ses forces, mais, trop faible pour résister, elle fut violée et perdit toute connaissance. Quelques personues, accourues plus tard à ses cris, lui donnèrent des cordiaux et elle revint à elle.

Déposition de Jima : Le 12 juiu, vers quatre heures après-midi, j'eutendis une femme qui criait au secours dans la maison voisine; il accourut beaucoup de monde et j'allai moi-même voir ce qui s'était passé; j'appris qu'un Américain avait violé une femme du uom de Mitou, laquelle se trouvait être une de mes pareutes. Incapable de supporter patiemment uu pareil outrage, je terrassai cet homme; mais comme ma parente s'était évanouie, je restai à la maison avec elle pour lui donner quelques rémèdes, de sorte que j'ignore ce qui est arrivé à l'Américain.

Déposition de Tokisi : Le 12 juin, vers quatre heures de l'après-midi, j'appris qu'une femme de Kou-yous-Kou, nommée Mitou, avait été violée par un Américain et je courus vivement à sa maison. J'aperçus l'homme qui s'enfuyait à toutes jambes. Furieux, je lui jetai une pierre qui l'atteignit à la tête et le blessa. A ce moment même Konishi était à Tembe-chou (le temple

de la reine du ciel) et une grande foule remonta du Teushikwan et se mit à la poursuite de l'Américain. Lorsqu'il (Konishi) apprit ce qui s'était passé, il se joignit à nous et jeta deux pierres, mais aucune des deux n'atteignit ni ne blessa le fuyard. L'Américain, honteux de se montrer après une telle action, se détourna sur le côté dans la rue principale qui s'ouvrait devant lui, et il courut vers le rivage occidental, droit dans la direction de San-Choung-Ching, où il tomba dans l'eau et se noya. Konishi lui-même se rendit alors par un chemin latéral à Hwashito où il le vit noyé.

Dans le même temps Yara, traversant le marché, entendit la foule parler de la violence commise sur Mitou, et comme il se trouvait près du Teushisewan lorsque la foule poursuivait l'Américain, il lui jeta successivement deux pierres, mais ne le blessa pas. Lorsqu'il passait devant le rivage occidental et se dirigeait vers San-Choung-Ching, il s'y trouvait beaucoup de gens inconnus au dit Yara, qui pourchassaient également le fuyard, et il le vit, à trente ou quarante pas plus loin, tomber à l'eau et se noyer. — Chi-ning et Arakaki, ayant appris la cause du tumulte, se sont joints à la foule et ont lancé des pierres qui n'ont pas blessé l'Américain.

Tous ces individus ont été entendus à diverses reprises, et, sur leurs dépositions, on a rendu le jugement suivant :

Tokisi (âgé de 29 ans), d'Higashi-moura (ou village oriental), sera déporté à perpétuité à Pachoung-San.

Konishi (âgé de 16 ans), de Korni-moura ; Yara (âgé de 18 ans), de Watangi-moura ; Arakaki (âgé de 19 ans), de Higashi-moura ; Chi-ning (âgé de 18 ans), de Nishi-moura (ou village occidental) et Karagouskou (âgé de 32 ans), de Nishi-moura, seront déportés pour huit ans à Taiping-San.

Le maire de Napa, Mo-Zhinkouring est dépouillé de son rang et privé de traitement, mais il restera au service.

Les magistrats inférieurs Ri-Young-Sho, Zhin-Zaidin, Zhia Bounmo et Gou-Fitsoushing sont tous destitués.

C

A bord de la frégate à vapeur des États-Unis *Mississipi*.
Napa, Liou-Kiou, 11 juillet 1854.

Altesse,

J'ai reçu la communication de Votre Altesse contenant le rapport de la seconde instruction judiciaire relative à l'assassinat de William Board, homme qui faisait partie de l'escadre que je commande, et je vois avec satisfaction que justice a enfin été faite par les autorités de Liou-Kiou.

Une enquête minutieuse a prouvé que ledit Board s'était rendu coupable d'un crime honteux, mais qu'au lieu de l'arrêter et de le traduire en justice, comme le prescrit la loi, une foule ameutée et sans frein l'avait tué à coups de pierres.

Sur ma demande d'une instruction ultérieure, Votre Altesse a traduit les criminels en justice, et elle m'a livré Tokisi, l'instigateur du crime, pour le punir conformément aux lois des États-Unis.

En considération de l'exposé des faits que m'a adressé Votre Excellence, et par égard pour la bonne harmonie qui devrait exister entre deux nations amies, j'ai remis le criminel à votre propre disposition, bien convaincu que, conformément au jugement rendu par les autorités de Liou-Kiou, il sera emprisonné à perpétuité afin de servir d'exemple à tous les malfaiteurs.

Je suis avec le plus profond respect,

M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales, etc.

A Son Altesse le Sho-Fou-Fing, régent de Liou-Kiou.

TRAITÉ ENTRE LES ÉTATS-UNIS ET LE ROYAUME DE LIOU-KIOU SIGNÉ A NAPA. GRAND LIOU-KIOU, LE 11 JUILLET 1854.

Si jamais des citoyens des États-Unis se rendent dorénavant à Liou-Kiou, ils devront y être traités très-courtoisement et avec amitié. Quels que soient les objets qu'ils demandent, on les leur vendra; les autorités ne pourront promulguer aucune loi défendant au peuple de vendre, et ce que voudront acheter les deux parties contractantes, sera compté à des prix modérés.

Si des navires des États-Unis visitent un port quelconque de Liou-Kiou, on leur fournira, à prix modérés, du bois et de l'eau, mais s'ils désirent avoir autre chose, ils ne pourront l'acheter qu'à Napa.

Si des navires des États-Unis font naufrage, soit sur la grande île de Liou-Kiou, soit sur toute autre île soumise à la juridiction du gouvernement royal de Liou-Kiou, les autorités enverront du monde pour sauver hommes et biens; ce qu'on aura pu sauver ainsi sera transporté sur le rivage, jusqu'à ce que des navires de la même nation puissent venir chercher le tout, et les dépenses occasionnées par le sauvetage des naufragés seront remboursées par la nation à laquelle ils appartiennent.

Si des personnes, appartenant à des navires des États-Unis, débarquent à Liou-Kiou, elles pourront aller librement partout où bon leur semblera, sans qu'on envoie avec elles des employés pour espionner ce qu'elles font; si ces personnes s'introduisent violemment dans les maisons, maltraitent des femmes, forcent les gens à leur vendre certaines choses, ou commettent d'autres actes illégaux du même genre, elles seront arrêtées et gardées à vue, mais, au lieu de les maltraiter, on les livrera au capitaine du navire auquel elles appartiennent.

Un cimetière est établi à Toumai pour les citoyens des États-Unis; on respectera leurs tombeaux et les monuments ou pierres qui les couvrent.

Le gouvernement de Liou-Kiou doit nommer d'habiles pilotes qui prendront attention aux navires qui s'approchent de l'île; s'ils voient que ces navires viennent à Napa, ils iront les chercher jusqu'au delà des bancs de corail et les conduiront dans un mouillage sûr; le capitaine du navire

payera pour cela cinq dollars au pilote, et pareille somme pour faire conduire son navire hors du port, jusqu'au delà des bancs de corail.

Si des navires mouillent à Napa, les autorités locales leur fourniront du bois à raison de 3,600 cash de cuivre (environ 2 dollars 58 cents.) les mille catties (2,000 livres), et de l'eau à raison de 600 cash de cuivre (43 cents.) les 1,000 catties, ou six tonneaux, contenant chacun trente gallons américains.

Signé en langue anglaise et chinoise par le commodore Mathew C. Perry, commandant en chef des forces navales des États-Unis aux Indes orientales, en Chine et dans les mers du Japon, et ministre plénipotentiaire des États-Unis au Japon, et par Sho-Fou-Fing, surintendant des affaires publiques (Tsou-li-Kwan) à Schouy, et Ba-Rio-Si, trésorier de Liou-Kiou à Schouy, pour le gouvernement de Liou-Kiou; des copies du présent ont été échangées ce 11 juillet 1854, ou du gouvernement de Hien-Foung, la quatrième année, le sixième mois et le dix-septième jour, à l'hôtel de ville de Napa.

A bord de la frégate à vapeur *Mississipi*, en mer
le 17 juillet 1854.

III

Dispositions relatives aux pilotes et aux soins à prendre pour approvisionner des objets nécessaires les vaisseaux américains qui visitent le port de Simoda.

Il sera établi une station à un endroit convenable d'où l'on pourra voir et signaler les navires à hauteur de Simoda ; si l'un de ces navires paraît faire voile vers le port, on enverra à sa rencontre une chaloupe avec un pilote.

Afin que ces dispositions soient complétement exécutées, le maître du port tiendra toujours prêtes des chaloupes de grandeur convenable et bien appropriées au service qu'elles doivent faire; ces chaloupes iraient, au besoin, jusqu'au delà de Rock-Island pour s'assurer si le navire en question désire réellement visiter le port.

Si le commandant du navire désire visiter le port, le pilote le conduira à un mouillage sûr, et, pendant le séjour du navire dans le port, il l'aidera de tout son pouvoir à se procurer les provisions nécessaires.

Les pilotes seront payés d'après le tarif suivant :

Pour tous les navires dont le tirant d'eau dépasse dix-huit pieds américains . . . . 15 dollars

Pour tous les navires qui ont un tirant d'eau de plus de treize pieds et de moins de dix-huit. . . . . 10 —

Enfin, pour tous les navires qui ont un tirant d'eau de moins de treize pieds. . . . . 5 —

Le payement se fera en monnaie d'or ou d'argent ou en marchandises d'une valeur correspondante, et le prix sera le même pour faire sortir le navire du port que pour l'y faire entrer.

Si les navires sont mouillés sur rade et n'entrent pas dans le port intérieur, on ne payera aux pilotes que la moitié des prix ci-dessus.

Le prix, pour fournir d'eau les navires américains à Simoda, sera de 1,400 cash pour le chargement d'un bateau, mais les navires devront fournir les tonneaux. On payera environ 7,200 cash pour un cube de bois de cinq pieds américains rendu à bord, (c'est-à-dire un cube de cinq pieds en tout sens).

A bord de la frégate *Missisipi*. En mer
le 28 juin 1854.

SILAS BENT,
Lieutenant de pavillon.

En écriture japonaise :

KOURA-KAWA-KAHEI,
Vice-gouverneur.

Approuvé :

M. C. PERRY,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

A bord du *Missisipi*. Simoda, Japon,
28 juin 1854.

IV

Lettre adressée par l'équipage du Mississipi au commodore Perry.

A bord de la frégate à vapeur des États-Unis, *Mississipi*,
31 juillet 1854.

Monsieur,

L'équipage de ce navire qui porte actuellement votre pavillon, vous demande respectueusement la permission de vous faire la déclaration suivante :

Ayant appris avec regret que vous aviez l'intention de nous quitter avant l'arrivée de ce navire aux États-Unis, nous désirons sincèrement vous exprimer d'une manière convenable le profond sentiment d'estime et de respect que vous nous inspirez, comme notre chef et notre véritable ami. Sachant bien quels grands et mérités honneurs vous attendent, non-seulement dans notre pays, mais encore chez toutes les nations civilisées, nous qui avons eu le bonheur de nous trouver pendant assez longtemps sous vos yeux et sous votre commandement immédiat, nous croyons avoir particulièrement le droit de vous exprimer les vœux ardents et bien sincères que nous formons pour votre bonheur.

Les importantes négociations que vous avez menées à bonne fin avec un peuple si nombreux et si puissant, ont été, croyez-en l'assurance que nous

vous donnons, parfaitement comprises par nous, et, sans ignorer tout ce qu'il vous fallait de discrétion et de prudence, nous n'avons pas, néanmoins, douté un seul instant que, sous votre commandement, l'honneur du pavillon national ne courait aucun danger.

Au moment où nous allons nous séparer de vous, nous vous prions d'agréer nos vœux les plus sincères pour votre bonheur. En même temps nous désirons vous exprimer notre reconnaissance pour la sollicitude constante avec laquelle vous avez veillé à notre bien-être, et vous dire combien nous savons apprécier tout l'intérêt que vous portez à ceux qui sont sous vos ordres. Comme nous l'avons déjà dit, tandis que notre patrie s'apprête à vous recevoir avec tous les honneurs dont vous êtes digne, nous vous prions d'accepter ce modeste hommage, et tant que nous aurons l'honneur, car c'en est un, de servir notre pays, nous ne nous sentirons jamais plus confiants ni plus fiers que nous ne l'avons été sous votre commandement.

Au nom de l'équipage du navire :

James Patterson, yeoman. (1)
Henry Smith, Gunners-mate.
Francis Sullivan, Master at armes.
James Robinson, Boatswains-mate.
William Train, Quartermaster.
Atexander Mc. Intosch, captain of the forecastle.
Thomas Jones, captain of the hold.
Angus Johnson, captain of the top.
William Wade, armorer.
Denis Connor, sailmakers-mate.
Reuben Gilliam, carpenters-mate.
Jose R. Hurd, captain of the afterguard.
Charles Hagan, seaman.
Richard Hewson, ordinary seaman.
James Weeks.
Pour les mécaniciens et chauffeurs : John Fisher.
Pour les soldats de marine : Sergent Kearns.

Au commodore M. C. Perry,
Commandant en chef des forces navales des États-Unis
aux Indes orientales,
en Chine et dans les mers du Japon.

(1) Nous avons laissé en anglais les désignations de fonctions ou de grades dont plusieurs n'ont pas d'équivalent en français. (N. du T.)

V

Réponse du commodore Perry à la lettre précédente.

A bord du *Missisipi*, Macao, le 1er août 1854.

Mes compagnons de bord,

J'ai reçu et lu avec beaucoup de plaisir votre lettre d'hier; je suis heureux de voir, par les termes de cette lettre, que l'équipage du *Missisipi* est animé, à mon égard, de si affectueux sentiments. Ces sentiments je vous les rends de tout mon cœur et je me rappelerai toujours avec joie et avec orgueil les diverses époques où ce bon et éprouvé navire a porté mon pavillon dans cette station et dans d'autres.

Je vous souhaite à tous un heureux avenir, un heureux retour auprès de vos familles et de vos amis, et je me signe

Votre ami,

M. C. PERRY.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

VALPARAISO

LE DÉTROIT DE MAGELLAN

PORT-FAMINE

RIO DE JANEIRO

LE JAPON ET SES HABITANTS

DOCUMENTS, ACTES, CORRESPONDANCES, ETC., RELATIFS A L'EXPÉDITION AU JAPON, ENTREPRISE PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT DES ÉTATS-UNIS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

DISPOSITION DES PLANCHES

PREMIER VOLUME

DEUXIÈME VOLUME.

